

A TRAVERS

LA

NORVÈGE

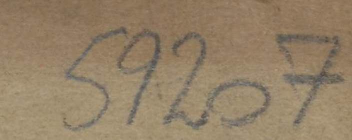
PARIS

Berger-Levrault et Cie

Éditeurs

1885




59207

A TRAVERS

LA NORVÈGE

Souvenirs de Voyage

PAR

L. MARCOT

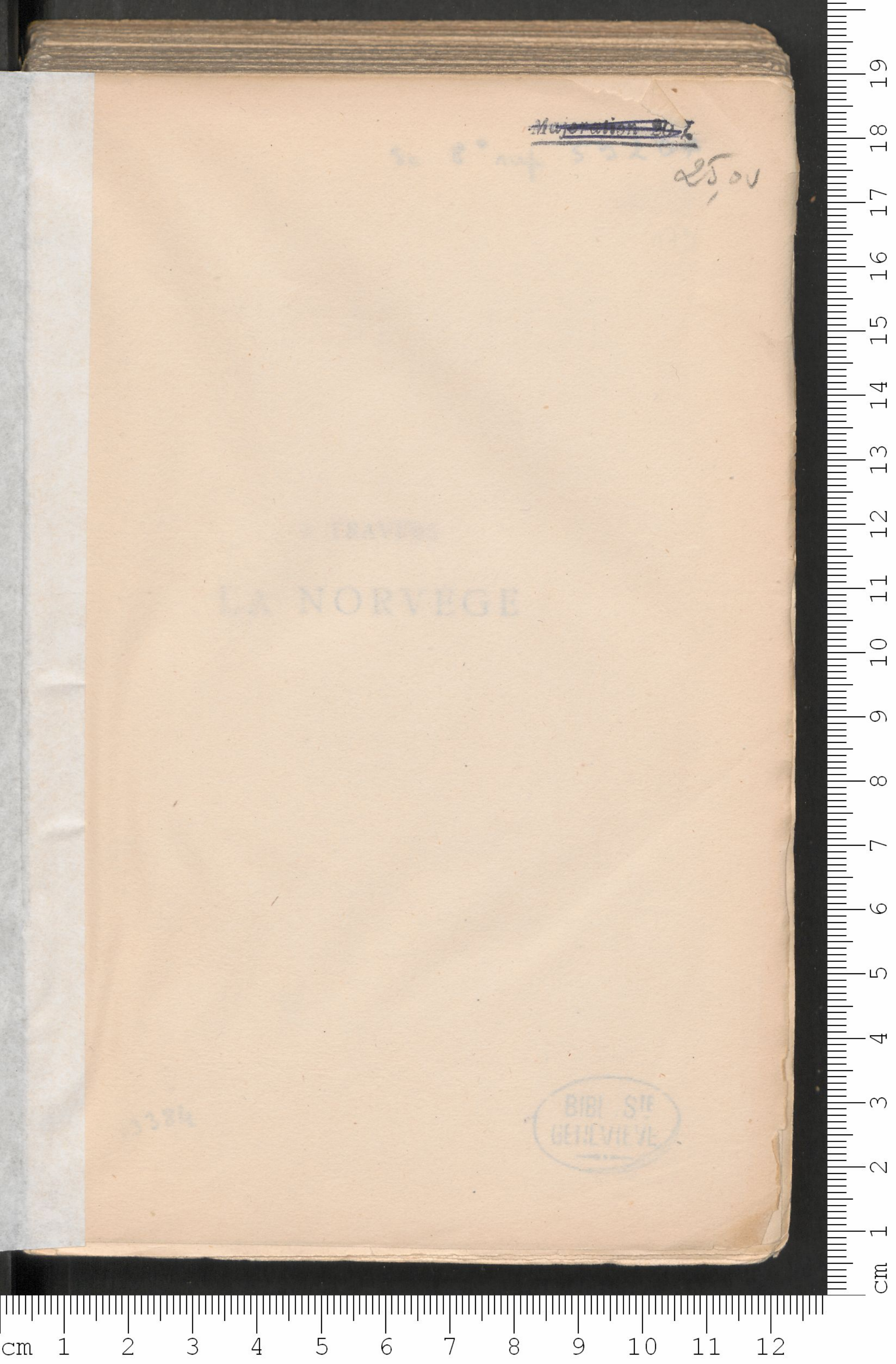


PARIS
BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE DES BEAUX-ARTS
MÊME MAISON A NANCY

—

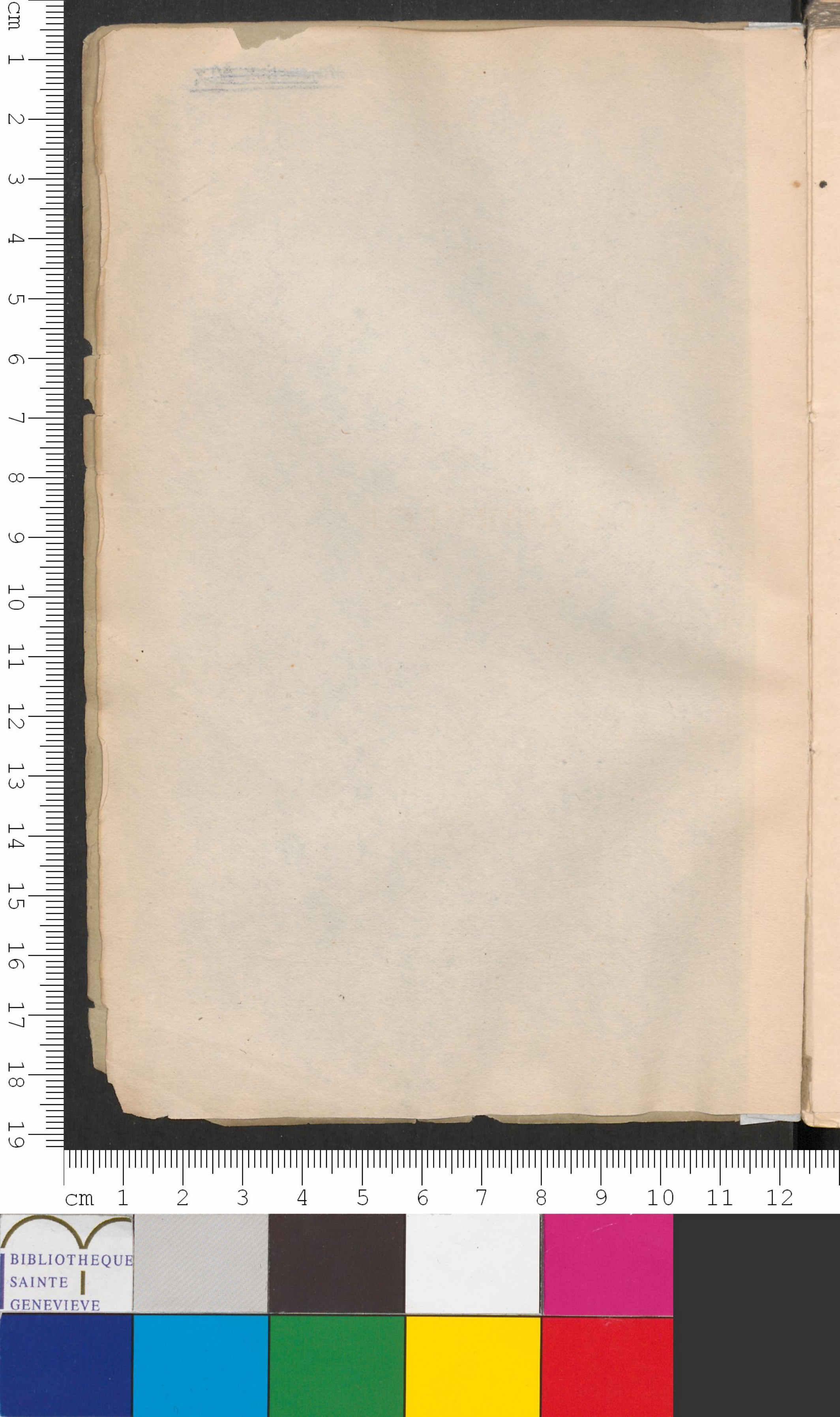
1885



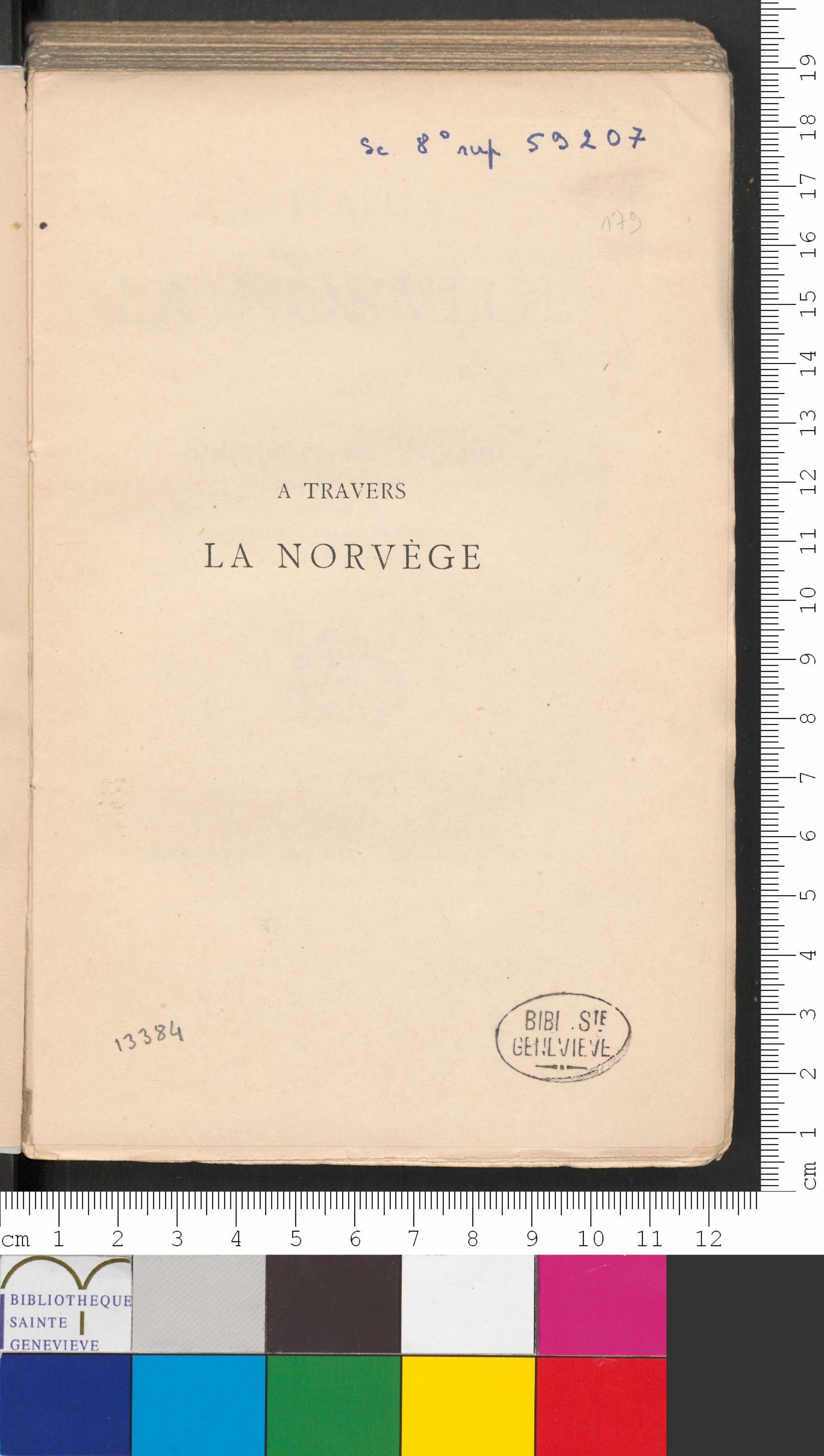

~~Majoration 20 %~~

25,0V

BIBL. STE GENEVIÈVE



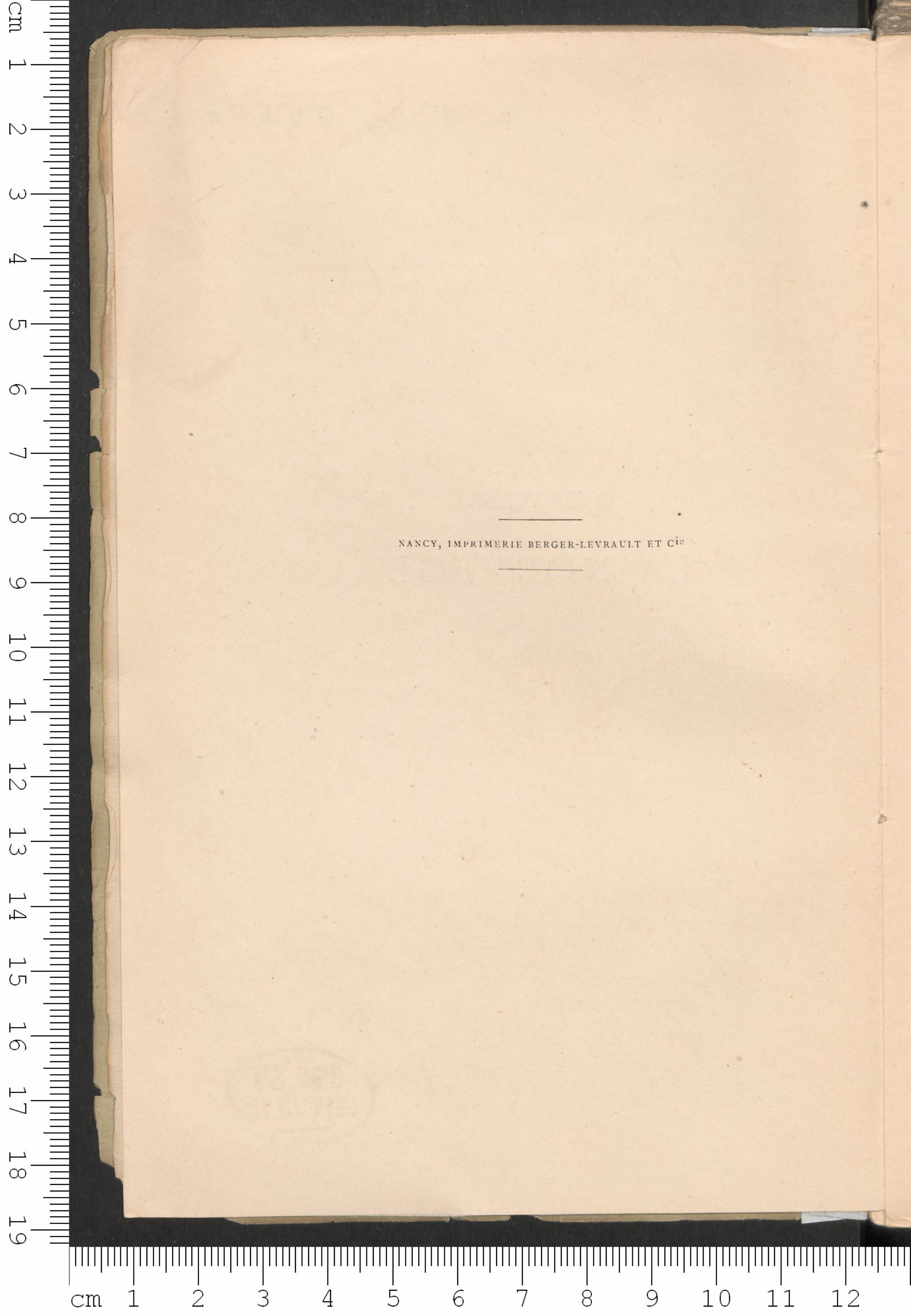
Sc 8° sup 59207
179



A TRAVERS

LA NORVÈGE

13384
BIBL. Ste GENEVIEVE
BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE



NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie



A TRAVERS
LA NORVÈGE

Souvenirs de Voyage

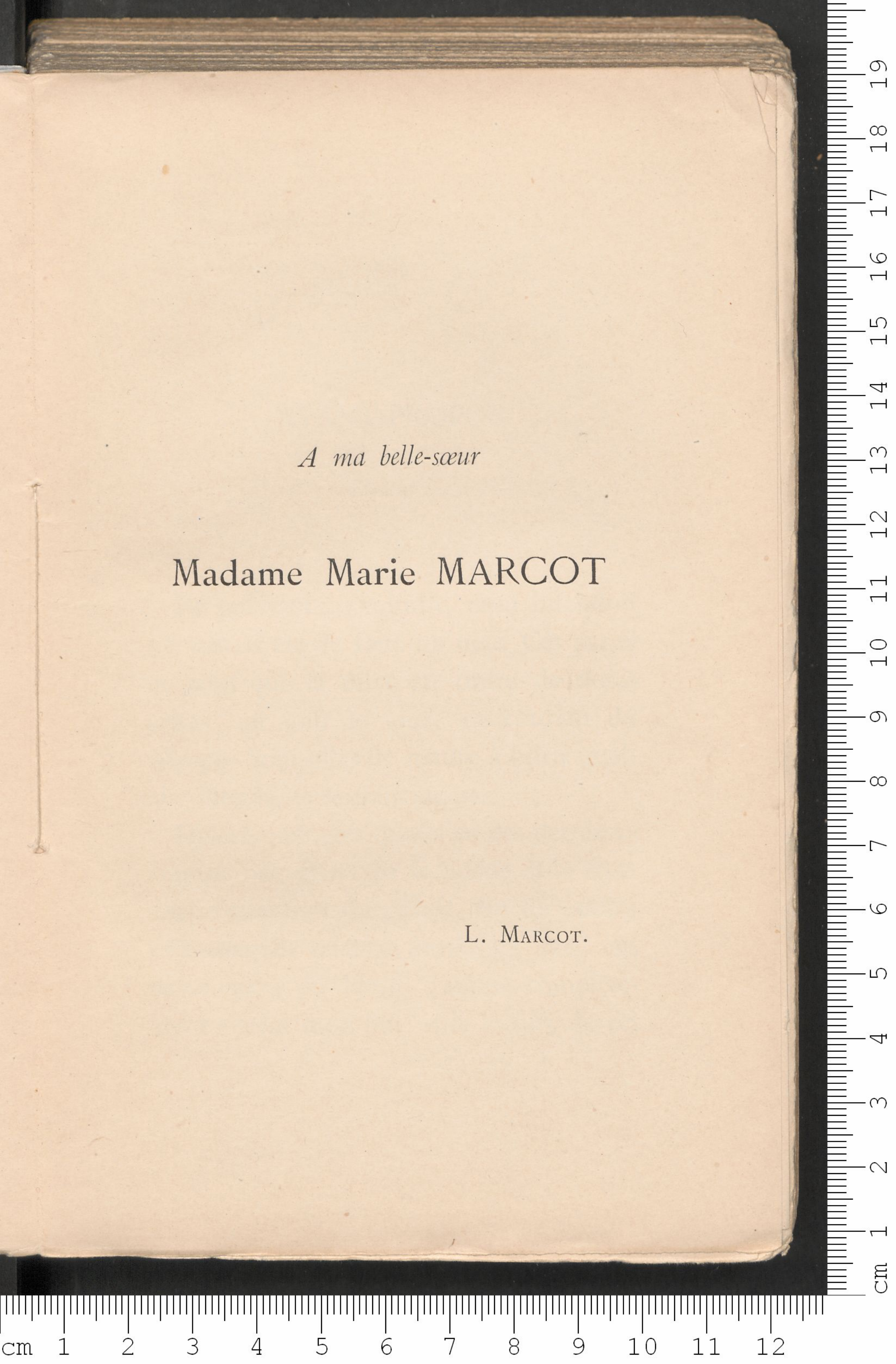
PAR

L. MARCOT



PARIS
BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE DES BEAUX-ARTS
MÊME MAISON A NANCY

1885

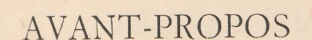


A ma belle-sœur

Madame Marie MARCOT

L. Marcot.

AVANT-PROPOS

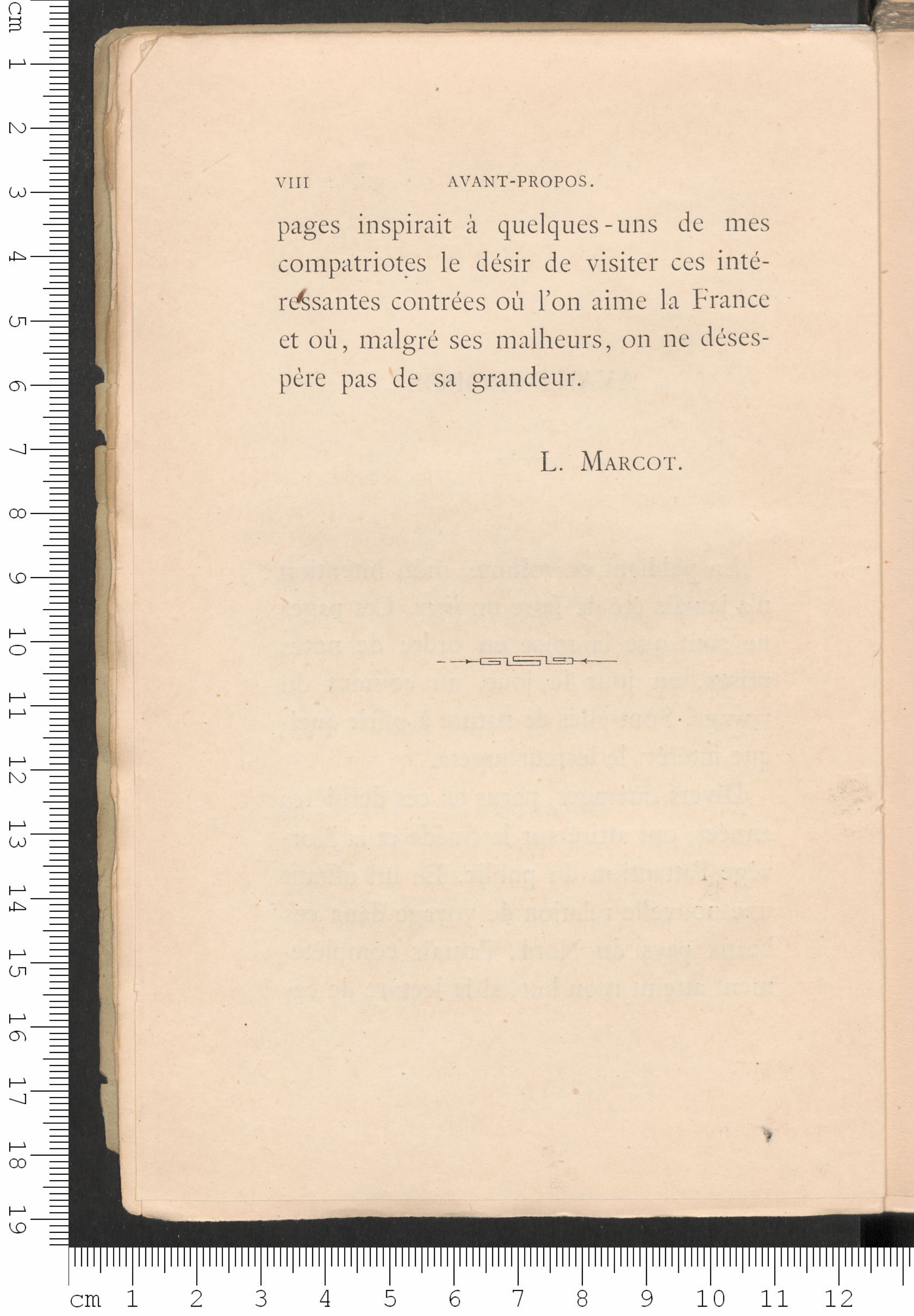


En publiant ce volume, mon intention n'a jamais été de faire un *livre.* Ces pages ne sont que la mise en ordre de notes prises, au jour le jour, au courant du voyage. Sont-elles de nature à offrir quelque intérêt, le lecteur jugera.

Divers ouvrages, parus en ces dernières années, ont attiré sur la Suède et la Norvège l'attention du public. En lui offrant une nouvelle relation de voyage dans ces beaux pays du Nord, j'aurais complètement atteint mon but, si la lecture de ces

pages inspirait à quelques-uns de mes compatriotes le désir de visiter ces intéressantes contrées où l'on aime la France et où, malgré ses malheurs, on ne désespère pas de sa grandeur.

L. MARCOT.



A TRAVERS LA NORVÈGE

I

Hambourg. — Seeland.

La presqu'île scandinave paraît être entrée, depuis quelques années, dans le cercle des contrées appelées à être visitées par les touristes. De hardis voyageurs ont frayé la voie, et aujourd'hui l'épais voile de brumes et de frimas qui semblait l'isoler du reste de l'Europe, est définitivement dissipé. Depuis longtemps déjà, chaque été, les Anglais envahissent les côtes de Norvège dont ils ont fait leurs stations de chasse et de pêche, les Allemands se rencontrent fréquemment en Suède et dans la Norvège méridionale; trop peu nombreux cependant sont les rares Français qui, négligeant les sentiers battus de la Suisse et de l'Italie ou les plages à la mode, viennent visiter ces curieux pays. Grâce au progrès des chemins de fer et des

bateaux à vapeur, à l'amélioration des routes de terre, le voyage devient chaque jour plus facile. Et puis les grands *fjords* de la Norvège centrale, les étranges beautés des paysages de la zone polaire, les merveilles des *Lofoten*, les splendeurs du soleil de minuit, la sauvage majesté du Cap Nord, valent bien quelques fatigues.

De quelque côté que l'on veuille aborder les pays scandinaves, soit par la presqu'ile danoise, soit par la Suède, Hambourg est le point de départ nécessaire. J'y arrivais le 25 mai 1883.

La vieille ville anséatique, située sur la rive droite de l'Elbe, traversée par les rivières secondaires de l'Alster et du Bille, s'étend dans une plaine basse couverte de prairies au milieu desquelles le grand fleuve allemand roule ses eaux jaunâtres. Hambourg jusqu'à présent a conservé sa liberté commerciale; elle est port franc : toutes les marchandises y entrent librement; aussi son mouvement maritime est-il considérable, elle est le grand rendez-vous de l'émigration allemande. Les rives du fleuve et la surface de ses bassins disparaissent sous la masse de ses navires amarrés à ses quais. Une véritable forêt de mâts meuble le ciel à chaque instant obscurci par le long nuage de fumée d'un grand transatlantique ou de ces nom-

breux bateaux à vapeur qui mettent la ville en communication régulière avec les ports voisins. Les chemins de fer poussent leurs rails jusqu'aux bords des quais, et le transbordement incessant des marchandises provenant de tous les points du monde, s'opère avec une rapidité et une facilité merveilleuses.

Hambourg au XIIIe siècle, avait fondé avec d'autres villes allemandes la fameuse ligue anséantique; plus tard, lorsque cette ligue fut dissoute, elle conserva et maintint jusqu'à une époque récente l'union particulière qu'elle avait conclue séparément avec Brême et Lubeck. Encore aujourd'hui l'ancienne république porte officiellement son titre de ville libre. Plus heureuse que Francfort, la vieille cité impériale, elle a toujours son Sénat et son conseil de la bourgeoisie qui la gouvernent ; mais son indépendance est plus apparente que réelle depuis qu'elle a été englobée dans l'empire allemand. Elle possède, en tous cas, un privilège précieux ; jusqu'à présent, elle n'a pas de garnison prussienne. L'œil, dans ses murs, n'est pas désagréablement affecté par la vue de ces casques à pointe qui nous rappellent à nous, Français, de si cruels souvenirs.

Cité commerciale avant tout, Hambourg ren-

ferme peu de monuments remarquables; ses églises n'offrent pas grand intérêt; la tour de Saint-Michel domine toute la ville de sa flèche aiguë; l'église Saint-Nicolas, bâtie dans le style gothique moderne, élève son clocher dentelé sur une place où se tient le marché. La Bourse, le musée dont la création est toute récente, sont des édifices modernes. La façade de la Bourse est, il est vrai, du XVIe siècle, mais elle décore une construction qui date à peine de cinquante ans. Éprouvée en 1842 par un terrible incendie qui, en trois jours et trois nuits, détruisit soixante-une rues, trois églises et près de deux mille maisons, Hambourg comme le phénix, est ressuscitée plus brillante de ses cendres. Sur l'emplacement de ses ruines, se sont élevés de magnifiques quartiers qui ne le cèdent en rien à ceux des plus grandes villes de l'Europe. Ses places plantées d'arbres, ses longues rues sont bordées de hautes maisons aux façades élégantes. Une circulation active de piétons et de voitures, de tramways dont quelques-uns à vapeur, donne à ces quartiers l'animation d'une grande ville. Signalons de suite les voitures de place qui, au lieu d'être, comme dans tant d'autres villes, d'humbles fiacres disloqués et sales, aux coussins déchirés et crasseux, sont de superbes landaus à un cheval,

élégants, propres, soignés comme des voitures de maître.

Une des particularités des rues de Hambourg, ce sont ses enseignes ; non seulement elles couvrent les façades à tous les étages, mais encore elles s'avancent perpendiculairement au-dessus de la chaussée. Quelques professions ont conservé leurs emblèmes symboliques : les chapeliers étalent de gigantesques chapeaux en tôle, les cordonniers de magnifiques bottes à glands, les boulangers une grande brechetelle dorée ; les brossiers arborent une immense tête de loup dont le manche s'avance jusqu'au milieu de la rue comme la hampe d'un drapeau. Enfin les marchands de tabac, réminiscence de l'occupation française, ont tous, outre le nègre traditionnel, une grande figure coloriée représentant un caporal revêtu de l'uniforme du fantassin français du premier Empire. La vie commerciale déborde dans ses rues, les rez-de-chaussée de toutes les maisons sont transformés en immenses magasins qui ont leurs succursales jusque dans les caves. Ces sous-sols, à Hambourg, sont tous occupés par des boutiques ou des restaurants et des débits de bière toujours remplis. Les escaliers de ces caves empiètent fréquemment sur le trottoir, et comme le plus souvent il n'y a pas de

garde-fou, c'est miracle pour l'étranger de ne pas se casser le cou en flânant par les rues.

Les ménagères de Hambourg ont la passion de la propreté, comme leurs voisines de Hollande. Je me trouvais dans cette ville un samedi, et depuis le matin, c'était dans toutes les rues une orgie de lavage tout le long des boutiques. Les servantes, coiffées de leur petite ruche de tulle dressée sur le sommet de la tête comme une crête de coq, leurs gros bras rougis sortant de petites manches bouffantes à la mode du premier Empire, s'escrimaient à l'envi, frottant, épongeant, répandant des torrents d'eau sur les trottoirs.

Les parties de la ville épargnées par le feu ne sont pas les moins intéressantes. On retrouve là le vieux Hambourg du moyen âge, avec ses quartiers pittoresques. La ville est coupée de nombreux canaux ; les maisons, bâties sur pilotis, plongent à pic dans l'eau comme à Venise. Du haut des pignons pointus descendent de vieilles grues servant à décharger les marchandises que les bateaux viennent amener à la porte des magasins. Soixante ponts, construits le plus souvent en bois, enjambent ces rivières intérieures et font communiquer les rues entre elles. Allez vous promener du côté du port, dans ces rues étroites où

peut à peine passer une voiture, parcourez le Brook, vous retrouverez là ces maisons de la Renaissance allemande, bâties en briques, surtout en bois, penchées l'une sur l'autre. Leurs étages se surplombent mutuellement, avec de gros balcons en saillie ; les pignons aigus finissent presque par se toucher ; leurs petites fenêtres basses prenant quelquefois toute la largeur de la façade, séparées entre elles par des piliers sculptés en bois, ne laissent passer à travers leurs vitres cerclées de plomb qu'un jour blafard ; par les portes basses et massives, on aperçoit des couloirs sombres. Parfois dans un angle rentrant de la rue, a poussé un vieil arbre dont les rameaux rugueux forment devant les étroites fenêtres un rideau de verdure. Rien ne détonne dans ces rues pittoresques, il n'y a pas une construction moderne ; tout reproduit l'image fidèle des siècles passés, de ces beaux temps de la Hanse où Hambourg était à la tête du commerce du monde.

Le centre élégant de Hambourg s'est groupé autour du bassin de l'Alster. C'est sur ses bords que se trouvent les principaux hôtels et les quartiers neufs. Rien n'est plus gracieux que ce vaste bassin avec ses magnifiques quais bordés de verdure, parcouru sans cesse par des chaloupes à

vapeur qui relient la ville aux quartiers suburbains, éparpillés sur les rives de l'Alster supérieur. Des équipes de canotiers luttent sur ses eaux sillonnées de troupes de cygnes blancs auxquels tout ce mouvement semble indifférent. Le soir, ces quais sont le rendez-vous de la société de Hambourg, qui vient respirer sous ses ombrages un air plus pur que celui des rues de la grande ville; les cafés s'illuminent et les chaloupes à vapeur dont on n'aperçoit plus que les feux de couleur dans la nuit noire, semblent glisser sur l'eau comme des lucioles. Hambourg sait allier le plaisir aux affaires, elle possède plusieurs théâtres ouverts toute l'année.

Elle a fait éclater depuis longtemps sa vieille enceinte de remparts, projetant au dehors ses populeux faubourgs, étendant au loin jusque sur les rives de l'Alster supérieur ces nombreuses communes qui gravitent autour d'elle et forment avec la grande ville une agglomération de près de quatre cent mille âmes. Ces vieux bastions démantelés sont aujourd'hui de charmantes promenades, enserrant la ville d'une ceinture de verdure. Les fossés, à demi comblés, sont devenus de jolis vallons ornés de corbeilles de fleurs et de lacs en miniature; de larges allées ombreuses

courent le long de l'ancienne crête des remparts ; une vaste esplanade gazonnée sépare cette promenade d'Altona, ancienne ville danoise devenue prussienne.

Altona est à elle seule presque aussi grande que Hambourg ; cette ville n'offre rien de remarquable ; de construction toute moderne, percée de larges voies bordées de hautes maisons, Altona n'est rien autre qu'un grand faubourg de la vieille cité anséantique.

Du côté d'Altona, la promenade des remparts aboutit au-dessus de l'Elbe. On découvre de ce point une vue assez étendue ; à vos pieds, les maisons de Hambourg et les nombreux mâts des navires qui couvrent la surface du fleuve ; en face, des docks, des chantiers entrecoupés de canaux ; plus loin, les maisons et les usines d'Altona descendant sur les rives de l'Elbe, dont le large lit se dessine vers le nord au milieu de prairies basses ; sur ses eaux jaunâtres glissent lentement de grands voiliers ou de rapides bâtiments à vapeur dont les longs panaches de fumée obscurcissent l'air.

En foulant ces remparts, on ne peut oublier qu'ils furent les témoins de la résistance héroïque d'une armée française aux efforts de l'Europe coa-

lisée. En 1813, le maréchal Davoust, enfermé dans Hambourg dont il avait fait, au moyen de travaux de défense improvisés, une ville imprenable, résista victorieusement à toutes les attaques des armées alliées. Il ne consentit à remettre la place aux assiégeants, en 1814, que sur l'ordre exprès du roi Louis XVIII. Cette belle défense de Hambourg jeta une dernière auréole de gloire sur la fin tragique de l'épopée impériale.

Le chemin de fer m'emmène en deux heures à Kiel, à travers les fertiles plaines du Holstein. La gare de Kiel est sur le quai maritime et nous n'avons que quelques pas à faire pour gagner le bateau-poste qui nous attend pour nous conduire à Korsör. La petite ville holsteinoise, ancienne capitale du duché, insignifiante d'aspect, doit toute son importance à sa situation au fond d'une baie large et profonde dont les Allemands ont fait un des premiers ports de guerre de l'Europe. Nous laissons bientôt derrière nous la ville et l'arsenal maritime ; nous passons en revue la flotte allemande, dont les lourds cuirassés, rangés sur une ligne, élèvent leurs masses sombres sur l'eau verte de la baie ; notre navire double la pointe sur laquelle est située la petite ville fortifiée de Friedrichsort, sentinelle avancée de Kiel, défile entre

les deux rangs de batteries qui défendent l'accès de la rade, puis débouche en pleine mer. Le temps est calme, c'est à peine si un léger mouvement du navire vous rappelle que vous êtes sur l'Océan. Environ trois heures après notre départ de Kiel, nous reconnaissons à notre gauche la côte danoise de l'île Langeland. Nous longeons d'assez près une rive basse, coupée de petits bois ; dans les clairières on aperçoit des maisons, quelques moulins à vent dont les grands bras tournent dans le ciel ; à notre droite, beaucoup plus loin, des masses grises semblent flotter sur les flots, ce sont les côtes de Laaland qui apparaissent à l'horizon. Enfin une ligne sombre se dessine devant nous, c'est Seeland. Après une traversée de sept heures, notre navire s'engage dans la passe formée par les jetées de bois d'un petit port où dorment quelques navires ; l'étendard du Danebrog fait flotter au vent sa flamme rouge écartelée d'une croix blanche ; nous sommes sur la terre danoise.

Korsör est un petit port de trois mille habitants, qui doit son importance à ce qu'il est tête de ligne du chemin de fer de Copenhague. C'est là que viennent aborder les bateaux à vapeur du Jutland et des îles danoises. Nous avions eu une première visite des douanes à Altona, à la sortie

de Hambourg; nous en subissons ici une seconde avant de pouvoir monter en wagon.

Le petit royaume de Danemark, si réduit depuis qu'on lui a enlevé les duchés, s'est mis courageusement à l'œuvre; il a couvert son territoire de chemins de fer; il n'est pas de petite île qui n'ait son tronçon de voie ferrée. Malheureusement, à l'exception de ceux du Jutland qui sont reliés aux chemins de fer continentaux, les chemins danois ne peuvent avoir un trafic bien considérable, séparés qu'ils sont par de larges bras de mer; les marchandises qui, autrement, seraient soumises à des transbordements continuels, sont, pour la plus grande partie, transportées par mer; ces chemins sont forcément réduits au trafic particulier de chaque île. La disposition intérieure des wagons rappelle celle des wagons français.

Ce petit pays de Seeland est intéressant à parcourir; il forme une plaine basse légèrement mamelonnée, admirablement cultivée, entrecoupée de bouquets de bois comme dans un parc anglais. Les arbres, les hêtres surtout, y ont cette verdure fraîche et touffue des climats humides; les maisons, dispersées le long de la voie, blanchies à la chaux, couvertes en chaume, sous leur aspect rustique, respirent le calme et l'aisance. Les fermes,

éparses dans la campagne, ont généralement leurs bâtiments disposés en carré ; de chaque côté, les dépendances, granges, écuries ; au fond, la maison d'habitation ; les cours, toujours tenues libres et propres, ne présentent jamais cet aspect de désordre qui trop souvent caractérise nos fermes françaises. Autour des bâtiments s'étendent de longues lignes d'arbres, plantées en haie, destinées à les abriter des tempêtes de l'hiver, des vergers d'arbres fruitiers en fleurs. Les petites gares de la ligne, bâties en briques et en bois, disparaissent sous les plantes grimpantes, situées au milieu de bouquets de lilas qui commencent à fleurir. De chaque côté de la voie, on aperçoit dans les champs, dans les prairies, de longues files de vaches rangées en ligne, le dos recouvert d'un sarrau en toile, attachées par un pied à un piquet planté dans le sol. Ce système bien simple ne permet à l'animal de se mouvoir que dans le cercle décrit par la longueur de la corde qui le relie au piquet ; le paysan danois évite ainsi de voir ses prés inutilement foulés par ses bestiaux, comme il arrive lorsqu'ils pâturent en liberté. Ces animaux passent la nuit dehors ; les uns, accroupis, ruminent philosophiquement pendant que d'autres, debout, achèvent de tondre le pré

autour d'eux. Le même système d'attache est employé pour les chevaux et même pour les moutons. On n'aperçoit jamais ces derniers en troupeaux, mais seulement par petits groupes de trois ou quatre maintenus au piquet. Toute cette contrée, avec ses lignes molles et arrondies, est aimable et gracieuse, d'un aspect plantureux ; elle respire le bien-être et le bonheur, bonheur un peu terre à terre peut-être, mais qui, dans son heureuse médiocrité, laisse ignorer à ses habitants les soucis de la misère. Le paysan danois a déjà le type de l'homme du Nord, les cheveux blonds, les yeux bleus ; un peu lourd de formes, il est de taille moyenne. Bien vêtu, d'une physionomie ouverte, il paraît content de son sort. Du reste, preuve bien caractéristique de l'aisance générale du peuple danois, la mendicité n'existe pas au Danemark. Il en est de même en Suède et en Norvège ; je ne me souviens pas, dans tout le cours de mon long voyage, d'avoir jamais été abordé par un mendiant.

On s'aperçoit qu'on s'avance vers le Nord ; il est dix heures du soir et le crépuscule est encore brillant ; mais la nuit est venue quand nous entrons dans la gare de Copenhague.

II

Copenhague.

La première impression que produit Copenhague est celle de la tristesse, et elle est aggravée par cette circonstance qu'on a encore pour ainsi dire, devant les yeux, les magnifiques quartiers de Hambourg que l'on a quittés la veille. Ses rues, assez larges, sont bordées de maisons construites en briques jaunâtres, noircies par la fumée; les fenêtres, sans moulures, sont des trous presque carrés ; les vitres, dépourvues de persiennes, placées au ras de la façade, s'ouvrent en dehors ; de petites jalousies en bois tiennent lieu de rideaux. Les enseignes seules qui, comme à Hambourg, occupent tous les étages de certaines rues, jettent une note un peu gaie sur ces murailles de couleur sale. Les rues, pavées de mauvais cailloux, rendraient la marche très pénible si les bas-côtés n'étaient bordés d'une large bande de dalles sur laquelle on peut circuler. De lourds tramways circulent dans toutes les directions ; l'animation est assez grande dans certaines parties de la ville,

mais c'est une animation toute danoise, calme, silencieuse. Les gens vont et viennent sans bruit, sans tumulte; point de cris, point d'embarras de voitures, chacun attend patiemment son tour de passer. La plupart des monuments modernes de Copenhague sont bâtis dans le style néo-grec, et, il faut l'avouer, ces portiques à colonnes, ces frontons dont les lignes sont estompées de traînées noirâtres, stigmates de la fumée et de la pluie, font triste mine sous le ciel du Nord. Le soleil n'est pas de trop pour égayer ce tableau un peu sombre; les habitants semblent en craindre les rayons, car à leur apparition ils s'empressent de déployer leurs grands parapluies blancs dont ils ne se séparent jamais, meubles à deux fins pour la pluie et pour le soleil. Et cependant avec la brise de la Baltique, les rayons de ce dernier ne sont pas de trop sur les épaules.

Les rues de Copenhague sont intéressantes à parcourir, surtout le matin. Aux carrefours, les laitiers viennent s'établir avec leurs petites voitures à bras, portant un réservoir muni d'un robinet et rempli de lait pur qu'ils débitent aux passants. Le lait est excellent dans toute la Scandinavie et est très apprécié, comme boisson, dans toutes les classes de la population. Vous voyez

l'ouvrier, l'homme d'affaires, par une journée chaude, s'arrêter au coin de la rue et avaler en courant un grand verre de lait frais. Le long des quais des canaux qui découpent la ville en tous sens, viennent s'amarrer des barques remplies de poissons que les ménagères viennent choisir elles-mêmes dans la masse. Sur les places, les marchés présentent une physionomie particulière, les bouchers, les marchands, les maraîchers viennent avec leurs petites voitures à un cheval chargées de leur viande, de leurs légumes, s'aligner en longues files et débitent leurs marchandises pendant que le cheval, débridé, mange sa provende. Les fleuristes ont, sur leurs voitures, de petites serres portatives de forme carrée assez élevées pour pouvoir y dresser leurs pots de fleurs. Une foule bariolée d'hommes, de femmes, circule entre les lignes des voitures, sans bruit, sans altercations, sans ces apostrophes dont les dames de la halle accompagnent trop souvent chez nous leurs transactions.

Le soir, à une heure peu avancée, ces mêmes rues deviennent désertes ; le bourgeois de Copenhague est rangé et rentre chez lui de bonne heure. Pour peu que vous vous attardiez, vous surprenez de loin en loin le roulement d'une voiture ; vous

ne rencontrez plus qu'un ou deux passants isolés pressant le pas ou quelques sentinelles danoises qui montent la garde aux portes des palais, se promenant silencieusement, pareilles à des fantômes, enveloppées dans de grands manteaux écarlates.

L'habitant de Copenhague n'est pas ennemi des plaisirs. Son grand théâtre a une renommée européenne. Construit dans le style de la Renaissance, sa façade est formée d'un portique surmonté d'une loggia sur laquelle donne le foyer. Au pied, sont des statues de bronze de poètes danois, Holberg et Ochlenschläger. Sa salle, qui peut contenir dix-sept cents places, est sobrement décorée sur fond rouge et or. On jouait *Mignon;* je fus curieux d'entendre chanter en danois un opéra français. La salle était presque pleine; les dames, en robes montantes, avaient des toilettes d'une simplicité extrême; j'avais déjà remarqué dans les rues cette simplicité accompagnée d'un manque de goût chez les femmes. Le prince et la princesse royale assistaient à la représentation, et la princesse était la première à donner l'exemple d'une parure modeste; une vraie salle de province un jour qu'on ne fait pas de toilette. Encore faut-il dire qu'au théâtre de Copenhague les frais de toi-

lette perdent singulièrement de leur importance, avec l'habitude que l'on a de baisser le gaz dans la salle lors du lever du rideau. L'éclat de la scène en est augmenté, mais dans la salle on se trouve plongé dans une quasi-obscurité. L'orchestre était excellent, la troupe très bonne et l'opéra ne me parut pas trop perdre en passant du français au danois. La langue danoise est du reste douce et souple; elle s'allie facilement à la musique. Seulement, l'héroïne était devenue une Mignon danoise, blonde, plantureuse, ne rappelant qu'imparfaitement le type délicat et charmant de la Mignon du poème.

Enfin, il y a Tivoli! Tivoli résume, pour le bourgeois de Copenhague, la plus grande somme de plaisirs que puisse offrir la capitale danoise. Un étranger qui ne se hâterait pas de visiter ce séjour enchanteur serait un sauvage insensible à toutes les jouissances de la civilisation. Tivoli est un jardin public situé en face de la gare; il renferme des cafés, des théâtres, des tirs, des concerts où l'on entend d'excellente musique, des montagnes russes; il y a même un aquarium où, entre autres curiosités aquatiques, on offre, dit l'affiche, le spectacle du fonctionnement de la guillotine française d'après les derniers perfectionnements.

Les amateurs sont-ils invités à passer leur cou dans la lunette, on ne le dit pas. C'est là que les bons bourgeois de Copenhague viennent passer leurs soirées d'été. Toute distinction entre les différentes classes de la société est laissée à la porte. Le prince royal lui-même, dit-on, vient souvent y faire une apparition. Franchissons les guichets, suivons les promeneurs dans les allées illuminées de cordons de gaz, circulons avec eux sous ces portiques flamboyants qui ont la prétention de rappeler les splendeurs de l'Alhambra ; n'ayez crainte, la mère y conduit sa fille et le mari sa femme. Dès huit heures, des familles entières envahissent Tivoli, s'emparent des tables dressées autour d'une vaste rotonde où l'on se réfugie en cas de pluie ; et là, déployant sur leurs genoux de petites serviettes de papier, entre une valse et une mélodie danoise, hommes, femmes, enfants dégustent à l'envi des tartines de pain de seigle beurrées, sur lesquelles ils étendent avec art des tranches de jambon, de saumon, des corps de crevettes, du fromage de Hollande, le tout arrosé de bière. Après avoir consciencieusement savouré ces rafraîchissements substantiels, suivis pour les hommes de quelques cigares ou de longues pipes, lorsque les orchestres ont fini de jeter au vent

leurs accords, la foule se précipite vers un petit théâtre de pantomime, dont le rideau, formé par la queue d'un énorme paon faisant la roue, s'abaisse de chaque côté de la rampe. La salle est une terrasse ombragée de verdure sur laquelle les spectateurs se tiennent debout. Les bons Danois prennent plaisir, comme de grands enfants, à revoir, chaque soir, l'éternelle histoire de Cassandre trompé par Colombine et de Pierrot turlupiné par Arlequin. Mais il est onze heures, il est temps de se retirer, chacun rentre chez soi. Décidément le beau sexe est le plus laid à Copenhague ; les femmes ont le teint blafard, la figure plate, mauvaise tournure ; leur toilette, d'une simplicité extrême, est loin de briller par le bon goût. Vêtues, pour la plupart, de longs manteaux de couleur jaunâtre qui les enveloppent de la tête aux pieds, elles se coiffent de ces cloches en paille commune qui les font ressembler à des femmes de chambre allemandes.

A quelques jours de là, je faisais part à un aimable vieillard avec lequel j'avais lié conversation en chemin de fer, de mes impressions sur Tivoli, lui disant combien j'avais été frappé des mœurs simples et patriarcales de la bourgeoisie danoise et de la physionomie honnête de ce jardin public,

En face de la maison de l'Association des étudiants, on rencontre la statue en bronze de Niels Juel, marin danois mort en 1697, dont les exploits héroïques dans les guerres avec la Suède sont restés légendaires dans la mémoire du peuple; plus loin, devant Charlottenbourg, du milieu d'un parterre de fleurs, s'élève la statue équestre du roi Christian V. Treize rues aboutissent au Kongens-Nytorv et en font le centre de la circulation de la capitale; toutes les lignes de tramways y arrivent; une branche du port vient affleurer à l'un de ses côtés et donne au milieu de la ville le spectacle de ses navires à l'ancre. Au Sud et à l'Est de cette vaste place, s'étend l'ancienne ville avec ses rues irrégulières, essentiellement commerçantes, et ses canaux coupés de nombreux ponts. Sur l'un de leurs quais, s'élève le joli édifice de la Bourse, commencé en 1617 et achevé seulement en 1640, dans le style de la Renaissance hollandaise. Sa flèche originale, haute de quarante-sept mètres, est formée de quatre énormes serpents dont les corps s'enroulent en spirale; leurs queues s'amincissent graduellement en volutes bizarres, se terminant en pointe.

La Gothersgade, large rue traversant tout Copenhague de l'Est à l'Ouest, sépare assez exacte-

ment les quartiers des affaires de la ville aristocratique, dont les rues droites viennent aboutir à l'esplanade de la Citadelle. C'est là qu'on trouve les résidences de l'aristocratie, les ministères, les hôtels des ambassadeurs, groupés aux environs de la place Frédéric. Celle-ci, qui rappelle assez par sa disposition la place Vendôme, est de forme octogone et bordée de quatre édifices du dernier siècle. L'ensemble de ces bâtiments, séparés chacun par une rue, forme le château d'Amalienborg; l'un d'eux est affecté au ministère des affaires étrangères, les trois autres servent de résidence au roi, à la reine douairière et au prince royal. Des grenadiers coiffés d'un haut bonnet à poil, vêtus d'un uniforme vert, portant sur leur poitrine les buffleteries croisées de l'ancienne armée, montent silencieusement la garde aux portes du palais. Tout est calme et solitaire dans ces grandes rues tirées au cordeau ; l'herbe croît entre les pavés de la place. Au centre s'élève la statue équestre de Frédéric V.

A l'autre extrémité de la ville, à l'Ouest, sur tout le front compris entre la citadelle et le chemin de fer, on a créé à la place des anciens remparts un large boulevard, qui forme aujourd'hui le quartier élégant de Copenhague ; de nouvelles

rues se percent entre ce boulevard et les grandes lagunes du Sortedamsso ; les maisons neuves ont quelques reliefs à leur façade et témoignent d'une préoccupation artistique dont on ne trouve aucune trace dans l'ancienne ville. Les belles avenues ombragées qui bordent le Sortedamsso, le jardin botanique, le parc dessiné sur l'emplacement d'une portion des anciennes fortifications avec leurs fossés transformés en sinueuses pièces d'eau, font de ces nouveaux quartiers une des parties les plus agréables et les plus belles de la ville. Le parc de Rosenborg, situé non loin de là, planté de magnifiques arbres dont l'ombre épaisse entretient une perpétuelle fraîcheur, longe Gothersgade et forme au milieu de la cité un lieu de repos charmant, où viennent s'ébattre tous les enfants de Copenhague.

Celui qui veut embrasser d'un coup d'œil le panorama de Copenhague doit faire l'ascension de la Tour ronde. On appelle ainsi une tour massive accolée à l'église de la Trinité ; on en gravit l'intérieur au moyen d'une rampe en limaçon, large, facile, pavée en briques. Bien que la hauteur de sa plate-forme ne soit que de trente-six mètres, on domine parfaitement la ville et ses environs.

Tout autour de vous, à vos pieds, s'étend Copenhague avec ses toits d'un rouge sale, serrés

les uns contre les autres, dominés par les hautes constructions de Kristiansborg et les élégantes tourelles de Rosenborg, à moitié cachées par les arbres de son parc. La flèche de la Bourse, quelques rares clochers d'églises, se détachent sur ce fond un peu uniforme. Une longue traînée de mâts dessine entre la ville et les grands chantiers d'Amager les sinuosités du port, toujours enveloppé d'une nuée brunâtre due à la fumée de nombreux bateaux à vapeur. Le soleil a beau darder ses rayons, tout cela est gris et terne. L'œil se repose avec plus de complaisance sur la campagne de Seeland, entrecoupée de maisons et de jardins, couverte de bouquets de bois et de vertes prairies d'où jaillissent au loin les tours de l'église de Rœskilde. Mais regardez par-dessus la ville et son port, vous aurez alors un coup d'œil grandiose : d'un seul regard vous embrassez le Sund tout entier, jusqu'aux côtes de Suède qui blanchissent dans la brume. Sous les rayons du soleil, la mer scintille comme une nappe d'argent, des voiles blanches glissent à l'horizon comme des mouettes, de rapides vapeurs montent et descendent le détroit, déployant au passage leur gracieux panache de fumée.

L'église de la Trinité n'offre aucun intérêt, comme du reste toutes celles de Copenhague ;

construites en briques, n'ayant d'autres décorations intérieures que des bancs et des tribunes en bois, elles brillent par leur insignifiance architecturale. Le clocher de l'une d'elles seul, celui de Erlösen Kirke, haut de quatre-vingt-dix mètres, construit en 1749, présente cette particularité d'un escalier tournant s'enroulant en dehors autour de sa flèche. Ces églises sont généralement placées au milieu d'un cimetière ombragé, garni d'anciennes tombes, dont on a fait un square. Depuis un certain nombre d'années, ces cimetières, au centre de la cité, ont été abandonnés et de nouveaux ont été créés en dehors des murs.

Les Danois conservent la mémoire de leurs grands hommes ; ils ont prodigué les bustes à leurs savants, à leurs compositeurs, à leurs théologiens : Holberg, le poète comique, a sa statue au grand théâtre ; Anderson, le conteur populaire, a la sienne dans les jardins de Rosenborg ; l'image de Tycho-Brahé s'élève au pied de l'Observatoire. Mais tous ces honneurs ne sont rien à côté de ceux qui ont été rendus au célèbre sculpteur Thorwaldsen.

D'origine obscure, né en 1770, Thorwaldsen montra de bonne heure des dispositions remarquables pour les arts. Distingué par le gouver-

nement danois, il fut envoyé à Rome avec une pension de l'État ; il ignora les déboires et les débuts difficiles qui accompagnent ordinairement la carrière artistique. Ses premières œuvres le mirent de suite hors de pair et lui valurent les encouragements de Canova, le grand sculpteur italien. Comblé des faveurs des souverains de l'époque, honoré des suffrages du pape Léon XII qui lui demandait un tombeau pour Pie VII, de Napoléon qui lui commandait le *Triomphe d'Alexandre* pour en orner le temple de la Gloire, Thorwaldsen connut de bonne heure la gloire et les honneurs. Lorsqu'en 1838, après plus de quarante ans de séjour en Italie, il témoigna le désir de revenir en Danemark, le gouvernement danois qui, de loin, avait toujours suivi ses succès, envoya un navire de l'État pour le ramener dans sa patrie. Ce fut aux applaudissements de tout un peuple qu'il fit sa rentrée à Copenhague : son arrivée fut une marche triomphale, et Thorwaldsen goûta de son vivant toutes les délices de l'apothéose. Il s'éteignit en 1844, chargé de gloire et d'années. Ses contemporains en avaient fait un des grands maîtres de la statuaire moderne ; la postérité, plus calme, l'a ramené à sa juste valeur, tout en lui laissant une des premières places

parmi les sculpteurs de ce temps. Thorwaldsen n'en reste pas moins l'un des maîtres du commencement du siècle qui ont le mieux compris l'antiquité et se sont inspirés avec le plus de bonheur de ses divines beautés.

Le sculpteur danois, dans la seconde partie de sa vie, s'est essayé dans la sculpture religieuse. La Fruekirke, l'église des femmes, la métropole du royaume, possède les œuvres les plus remarquables en ce genre du grand artiste. L'édifice, lourd, disgracieux, précédé d'un portique à colonnes dont le fronton renferme un groupe en marbre représentant saint Jean prêchant dans le désert, est éclairé à l'intérieur par des fenêtres cintrées, sans grandes lignes, qui viennent interrompre la nudité des murs. C'est plutôt un musée qu'une église. Au fond, dans une sorte d'abside, l'image colossale en marbre blanc du Christ sortant du tombeau; de chaque côté de la nef, les statues des douze apôtres également plus grandes que nature; au-dessus de l'autel, se déroule un bas-relief représentant Jésus portant la croix. Le Christ est d'une rare beauté; les apôtres ont été pour la plupart sculptés par les élèves du maître, sur ses modèles; saint Paul cependant, appuyé sur son épée, est dû, dit-on, au ciseau de Thorwaldsen.

Les Danois ont élevé à la gloire de leur grand sculpteur national un monument bizarre, qui est le chef-d'œuvre du mauvais goût classique qui a présidé à la construction de presque tous les édifices de Copenhague. C'est une sorte de tombeau étrusque, d'aspect sinistre, décoré d'ornements pompéiens. Sur les côtés qui ne sont pas occupés par le péristyle, sont peintes de grandes fresques représentant les différents épisodes de l'arrivée de Thorwaldsen à Copenhague. Mais les dames en chapeaux, les messieurs en habit noir font singulière figure dans ces scènes qui ont la prétention de rappeler les peintures de la Grèce et de Rome. Les Danois ont réuni dans cet édifice toutes les œuvres du maître, originaux et copies, œuvres nombreuses et d'un mérite inégal. On peut dire que Thorwaldsen a été enseveli dans son triomphe, car ses compatriotes ont voulu qu'il reposât au milieu des travaux qui ont illustré sa vie; une large dalle de granit couchée au centre de la cour intérieure indique la place où dort le grand sculpteur danois.

Copenhague est une ville savante; indépendamment de son Université, qui est la seule du royaume, elle renferme de remarquables collections dignes de l'attention de l'étranger. Malheu-

reusement, elles ne sont ouvertes que quelques heures dans la journée et pas tous les jours, de sorte que c'est un vrai travail pour le voyageur que d'organiser son temps.

L'une des plus curieuses est, sans contredit, celle du château de Rosenborg. Cet édifice, élevé en 1604 par Christian IV, est construit dans le style de la Renaissance. Ses murailles de briques ponctuées de lignes blanches, les pignons ornementés de ses toits qui rappellent ceux des maisons hollandaises, ses gracieuses tourelles surmontées de clochetons, lui donnent un aspect original. Situé à l'entrée de son beau parc, sa masse rouge se détache vivement sur la verdure sombre des arbres. Séjour favori de Christian IV, dont la statue s'élève à quelques pas du château, longtemps résidence d'été des souverains danois, Rosenborg a été transformé depuis en une sorte de musée des souverains, où sont déposés pieusement tous les souvenirs de la monarchie danoise. Les appartements ont été rétablis dans leur style primitif ; la chambre où mourut Christian IV est restée avec son ameublement de l'époque. De nombreux objets d'art aussi intéressants par leur valeur artistique que par leur importance historique, les aiguières, les hanaps

ciselés, les verres de Venise, les précieux ivoires qui garnissent les gracieux bahuts de la Renaissance, les armures de prix, les ordres royaux portés par les différents souverains, forment un ensemble des plus brillants que l'étranger admire avec intérêt et le Danois avec un sentiment de fierté nationale. Toutes ces richesses ont été groupées par ordre chronologique depuis l'époque du moyen âge jusqu'à nos jours, et leur réunion forme une sorte de tableau en raccourci de l'histoire de la monarchie danoise.

La galerie des beaux-arts se trouve dans une autre résidence royale, Kristiansborg. Ce château, édifié une première fois en 1740, incendié en 1794, a été complètement reconstruit en 1828. C'est une grande bâtisse composée de nombreux bâtiments formant plusieurs cours, entourée d'un large canal dont il faut franchir les ponts pour pénétrer dans son enceinte. En avant de la façade principale, dont le centre est orné d'une colonnade surmontée d'un attique, se dresse la statue équestre de Frédéric VII, casque en tête, le dernier souverain du Danemark, mort en 1863. Outre son musée, ce palais renferme dans ses dépendances des appartements royaux, un théâtre, les salles du Parlement danois, une bibliothèque,

les écuries royales. La galerie de peinture possède quelques œuvres de maître perdues dans une foule de tableaux sans grand intérêt ; le principal attrait pour l'étranger est la collection de l'école danoise, dont les nombreuses toiles l'initient à cette nature du Nord qui, pour lui, est encore l'inconnu.

Le musée ethnographique est intéressant ; ses collections de bateaux, de vêtements, d'ustensiles, d'engins de pêche, ses spécimens d'habitations d'Esquimaux, donnent une idée exacte de la vie et des mœurs des habitants du Groënland, qui est, on le sait, une possession danoise.

Mais le musée, sans contredit, le plus remarquable et qui n'a pas son égal en Europe, c'est celui des antiquités scandinaves. On a réuni là, dans une classification savante, des milliers d'échantillons de ces époques lointaines, presque fabuleuses, connues sous les noms de l'âge de pierre, de l'âge de bronze et de celui du fer. Les pays scandinaves, longtemps inconnus des anciens, restés à peu près complètement en dehors de l'action de la civilisation romaine, ensevelis dans les brumes et les frimas de leur rude climat, prolongèrent plus longtemps que les autres contrées de l'Europe la durée de ces périodes de l'humanité, dont la dernière seulement se rattache à

l'époque historique. Le Danemark est particulièrement riche en vestiges de ces temps préhistoriques. Sous le nom de « Kjökkenmöddingen », ses dunes recèlent d'immenses amas de débris d'animaux mêlés à des fragments de vases d'argile, coquilles d'huîtres et de moules, arêtes de poissons, os d'oiseaux, de mammifères, tels que loups, daims, renards, ours, lynx, castors; ces grands monceaux de détritus d'aliments sont les seuls vestiges d'une race disparue. Les tourbières n'ont pas été moins riches en trouvailles des époques du bronze et du fer. Quelques heures de visite à ce magnifique musée vous font parcourir avec un intérêt croissant les différentes étapes de l'humanité, depuis le moment où l'homme encore sauvage n'a pour arme ou pour outil qu'un morceau de silex jusqu'à l'époque plus avancée où, dérobant à la nature les trésors de ses métaux, il apprend à en plier l'usage aux besoins de son existence.

L'âge de pierre présente en lignes serrées ses haches de silex, ses scies grossièrement dentelées, ses pointes de javelots, ses couteaux aiguisés en pierre brute, ses arêtes de poissons effilées en guise de flèches, ses fragments de grossière poterie façonnée par des mains encore ignorantes. Un curieux fragment du « Kjökkenmöddingen » montre

ses débris de coquilles et d'ossements agglutinés par le travail des siècles.

L'époque du bronze offre encore les pointes de silex de ses flèches, mais les poteries sont déjà travaillées par des ouvriers plus habiles; des lignes géométriques y tracent d'informes dessins qui constatent déjà chez l'homme, moins barbare, quelques lueurs d'imagination; des vases en bronze, des épées, d'énormes bracelets, des diadèmes, d'immenses trompes de chasse de même métal, s'étalent dans les vitrines. Les tourbières ont rendu des bateaux, des cercueils faits d'un tronc de chêne scié et creusé à la hache; deux de ces cercueils, noircis par les siècles, renferment encore les restes de deux Scandinaves; sur leurs ossements blanchis s'étendent des débris de linceul en laine de couleur sombre; leurs longs cheveux tapissent encore le fond de la bière. Singulière destinée que celle de ces héros des temps préhistoriques d'avoir, durant des milliers d'années, dormi dans la tombe pour revenir aujourd'hui reposer, sous les yeux de profanes curieux, dans les salles d'un musée!

L'âge de fer arrive avec ses outils de formes diverses, ses fers de lance, ses épées couvertes de la rouille des siècles. Plusieurs de ces glaives sont

roulés sur eux-mêmes. A la mort d'un guerrier, on détrempait son épée, qu'on mettait avec lui dans la tombe et on la tordait pour indiquer que sa tâche était terminée. Un antique chariot, trouvé dans une tourbière, est assez bien conservé pour que les parties détruites puissent être restituées avec sûreté et lui rendent ainsi son aspect primitif. L'or, le verre, qui avaient déjà fait leur apparition dans les derniers temps de l'âge de bronze, prennent rang définitivement parmi les productions de l'époque. Les colliers d'ambre, de grains de verroterie, les bracelets et les agrafes en métal précieux indiquent que la coquetterie est aussi vieille que le monde.

On est tout étonné de retrouver ici des vases et des monnaies d'origine romaine parvenues, sans doute, dans la Chersonèse cimbrique par voie d'échange de peuplade à peuplade.

D'autres sections du musée renferment des collections d'objets du moyen âge et de la Renaissance, retables d'autels, reliquaires, croix niellées, anneaux épiscopaux, crosses d'évêques, vêtements sacerdotaux, épaves du culte catholique sauvées dans la grande tourmente de la Réforme. Mais tout l'intérêt de ces collections s'efface devant celui des antiquités préhistoriques.

Si, après une journée consacrée à étudier ces vestiges de races humaines disparues, las des plaisirs éphémères de Tivoli, vous voulez jouir d'une belle soirée, gagnez l'esplanade de la citadelle, suivez au pied de ses remparts ombragés de beaux arbres la Langelinie. C'est une large chaussée garnie de bancs, qui borde la mer. Aux dernières heures du jour, cette promenade est charmante. Pendant que, derrière les arbres de la citadelle, le ciel s'embrase des feux du couchant, le port avec sa forêt de mâts, les batteries des îles se colorent d'un dernier rayon de soleil. Des barques légères vont et viennent, pliant ou déployant leurs voiles ; de rapides bateaux à vapeur entrent dans le port ou en sortent, traçant sur les flots à peine ridés un long sillage d'argent, jetant au vent leurs panaches de fumée noire. La mer, unie comme un lac, brille d'une douce lumière ; les côtes de Suède bleuissent à l'horizon, puis disparaissent dans la brume argentée. Les étoiles se montrent une à une dans la nuit claire, les feux de la côte s'allument successivement ; tous les bruits du port ont cessé ; la mer s'efface peu à peu dans l'ombre d'une demi-obscurité ; le bruit d'un équipage qui roule sur la chaussée, le pas d'un promeneur isolé, troublent seuls le silence du soir.

III

Autour de Copenhague. — En Suède.

Les côtes de Seeland ressemblent à un véritable parc anglais ; sans parler des beaux ombrages de Frédériksborg situés aux portes de la ville, et dont le château est aujourd'hui occupé par une école militaire, les environs de Copenhague abondent en excursions intéressantes.

Par une belle journée, prenez le petit chemin de fer de Klampenborg ; la voie court à travers la plaine, au milieu de nombreux villages formés par les maisons de plaisance des habitants de Copenhague ; au centre des jardins s'élèvent des mâts de pavillon, et, chaque dimanche, la campagne est pavoisée aux couleurs danoises. Vous apercevez la grande façade blanche du château de Charlottenbourg au milieu de son beau parc et bientôt vous arrivez à destination.

Klampenborg est un gracieux village situé sur les bords du Sund et entièrement composé d'hôtels

et de maisons de campagne ; en été, c'est une station de bains très fréquentée. Tout le long de la route qui longe la mer s'élèvent de petites villas noyées dans la fraîche verdure de leurs jardins ; les murailles, construites en briques ou en bois, peintes de couleurs tendres, disparaissent sous les plantes grimpantes qui les tapissent ; par les fenêtres ouvertes, à moitié cachées sous les fleurs, l'œil plonge dans les pièces des appartements, dont les meubles simples et sans faux luxe annoncent le confort et l'aisance. Toutes ces petites maisons respirent un bonheur calme et paisible. Immédiatement au-dessus de Klampenborg se trouve le Dyrehave, qui est un des grands charmes de cette côte.

Le Dyrehave est une magnifique forêt de hêtres, autrefois réserve de chasse des souverains danois, aujourd'hui transformée en un beau parc. De larges routes, de jolis sentiers déroulent leurs sinuosités sous les ombrages de la forêt. De hautes futaies de hêtres énormes étendent de chaque côté leurs fortes ramures ; à leur pied, le sol couvert d'un gazon court et épais ressemble à un beau tapis vert ; les rayons du soleil, filtrant à travers l'épais feuillage, découpent sur la pelouse l'ombre des arbres ; sur le fond lumineux de la forêt, les gros troncs d'arbres se détachent en noir, disposés en longues files

comme les colonnes d'un temple gigantesque. Au centre du parc, sur une éminence, au milieu d'une vaste clairière, s'élève le petit pavillon de l'Ermitage, maison de chasse construite en 1736 par Christian VI, aujourd'hui transformée en restaurant. Sur les pelouses qui l'entourent paissent paisiblement de grandes troupes de daims et de chevreuils. Au-dessus des masses sombres de la forêt apparaît le Sund dont la nappe bleue, brillant au soleil dans un cadre de verdure, est couverte de voiles blanches glissant comme des mouettes sur ses eaux.

Le soir, au retour, les wagons sont transformés en corbeilles de fleurs par les grosses gerbes de lilas et de verdure que rapportent les habitants de Copenhague de leurs jardins.

La petite ville de Hilleröd est située à environ une trentaine de kilomètres de Copenhague. Elle forme une longue rue dont les maisons, petites, proprettes, sont en briques ou en bois; je m'y trouvais un jour de marché : tous les paysans des environs, bien vêtus, ayant cet air de contentement et d'aisance qui caractérise le campagnard en Danemark, arrivaient dans leurs petits tilburys ou dans ces chars à bancs légers dont le berceau, aux formes allongées, est si original; la ville était rem-



plie d'une joyeuse animation. A l'extrémité d'Hilleröd s'élève le château royal de Frédériksborg. Ce magnifique édifice, construit de 1602 à 1620 par Christian IV, est situé sur un petit lac, dans les eaux duquel il plonge ses murailles. Édifié dans le style de la Renaissance, ce château a un aspect vraiment imposant avec ses hautes façades en briques rouges, rayées de lignes blanches, les grandes lucarnes historiées de ses toits d'ardoises, ses tours coiffées de leurs gracieux clochetons. Incendié en 1859, pendant un hiver rigoureux qui gelait l'eau dans les pompes, il fut à peu près détruit ; il ne restait debout que ses épaisses murailles que le feu n'avait pu entamer; une reconstruction complète a été effectuée d'après les dessins anciens, et aujourd'hui il a repris son aspect primitif. Après avoit franchi une porte voûtée, on entre dans une cour entourée de bâtiments d'un grand caractère. Frédériksborg est considéré par les Danois comme un monument national et il est devenu une espèce de musée. Les appartements ont été réparés avec somptuosité, mais pas toujours avec un goût parfait. Trop souvent, certaines nuances ont des tons criards qui ne s'harmonisent pas avec les autres ; je me rappelle entre autres une immense salle, magnifique de dimensions, mais dont les frises du

plafond sont ornées de figures de femmes nues, de demi-grandeur naturelle, se détachant en ronde bosse sur le fond de la corniche. Les teintes couleur de chair de leurs corps font un effet assez singulier au milieu des moulures dorées qui les encadrent. La chapelle, située dans une des ailes de la cour, est écrasée de dorures; les sculptures des stalles des sièges royaux sont de l'époque de Christian IV; sur l'autel on admire un beau *Crucifiement* en argent repoussé. Dans la tribune supérieure se trouve le prie-Dieu royal; celui de Christian IV a été détruit par l'incendie; on a fait du nouveau une restitution complète de ce dernier. C'est un beau travail en bois, richement sculpté, orné d'incrustations en ivoire reproduisant les scènes de la Passion. C'est dans cette chapelle que, jusqu'à Christian VII, se célébra le couronnement des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg.

Au delà d'Hilleröd, toujours en suivant le chemin de fer, on atteint Helsingör, dont nous avons fait Elseneur. De petites maisons aux toits pointus, élevées d'un étage ou seulement d'un rez-de-chaussée, bordent ses rues parallèles à la mer; toutes les fenêtres sont garnies de fleurs; nombre de ces maisons sont entourées d'un jardinet dont

les pommiers en fleurs sont couverts d'une neige odorante. Après avoir traversé la ville, on arrive sur le port où de nombreux navires sont à l'ancre. Au delà, dominant la ceinture de ses remparts, se dresse la masse sombre du château de Kronborg. On franchit l'enceinte et, longeant les hautes murailles, on atteint la porte d'entrée au-dessus de laquelle on peut lire en français cette inscription : « En Dieu mon espérance. 1664 ». Ce château, construit par le roi Frédéric II en 1577, forme un vaste quadrilatère, entouré de remparts et de larges fossés. Sa façade du côté de la mer, flanquée de hautes tours surmontées de clochers aigus, forme un magnifique décor à l'entrée du Sund, avec sa masse noire se détachant sur le fond vert des arbres de ses remparts. Sa cour intérieure a fort grand air; on visite la chapelle et une petite galerie de tableaux insignifiants; dans une des tours on vous montre la chambre qui, dit-on, servit longtemps de prison à la reine Caroline-Mathilde, épouse de Christian VII, accusée par son royal époux de relations illicites avec le puissant ministre Struensée. La plus grande partie du château est aujourd'hui affectée à une caserne d'infanterie. De la plateforme d'une des tours, la vue est splendide : à vos pieds se pressent les toits rouges d'Elseneur avec

la haute flèche de son église, les mâts des navires de son port et les grandes ailes des moulins à vent qui le dominent; au delà courent à perte de vue les côtes riantes et boisées de Seeland. Au pied des tours de Kronborg s'étend la nappe bleue du Sund, toute couverte de navires. Le détroit est ici très étroit; on distingue à l'œil nu les fenêtres des maisons de la ville suédoise d'Helsingborg, dominées par une grosse tour; sur la côte de Suède s'étendent des collines couvertes de forêts; sur leurs pentes, des fermes isolées montrent leurs murs blancs au milieu des clairières; sur une pointe de terre une grande église blanche s'élève au bord de la mer; les montagnes suédoises fuient à l'horizon et disparaissent dans la brume. Un beau soleil éclaire toute cette scène et la mer brille comme un miroir d'argent.

C'est à Elseneur qu'avant le rachat effectué par les nations maritimes, s'arrêtaient tous les navires entrant dans le Sund pour payer au Danemark le droit de pénétrer dans le détroit.

Le long de la façade de Kronborg, du côté de la mer, s'étend une étroite terrasse, large à peine de quelques mètres, entre la haute muraille, percée de larges fenêtres bardées de fer, et les épaulements d'une batterie où dorment, sur leurs affûts, de

vieilles pièces d'artillerie. A l'angle nord flotte le pavillon danois sous la garde d'une sentinelle qui, armée d'une longue vue, surveille l'arrivée des navires. C'est là la fameuse terrasse du château d'Elseneur où Shakespeare, dans sa tragédie d'*Hamlet*, fait apparaître aux gardes le spectre du roi de Danemark. J'ignore si, par les belles soirées d'été, l'ombre d'Hamlet hante encore cette terrasse, mais elle ne doit plus y rencontrer que les sentinelles danoises dont le pas lourd et cadencé trouble seul le silence de la nuit.

Tout près d'Elseneur se trouve la petite station de bains de mer de Marielyst; le long de la mer s'élève une colline boisée; des allées sombres courent sur ses flancs; au détour d'un de ces sentiers, une petite source sort du rocher et va se perdre sous les arbres en un mince filet d'eau; une inscription gravée sur la pierre nous apprend que cette source est la fontaine d'Ophélie. Si la pauvre fille s'est réellement noyée dans ce cours d'eau, elle a fait preuve d'une grande dose de bonne volonté, car il y a à peine de l'eau pour se mouiller les pieds. Mais ne serrons pas de trop près la légende; elle ne serait plus une légende si elle ne colorait un peu la réalité. Dans le jardin du casino des bains, une colonne sans inscription passe pour

le tombeau d'Hamlet. Il en est probablement de cette tombe comme de la rivière d'Ophélie.

Le soir, les tours de Kronborg, éclairées par les derniers rayons du soleil, surgissant de leur cadre de verdure, semblent enveloppées de nimbes d'or; leurs gracieuses silhouettes se détachent sur le fond d'un beau ciel tout embrasé des feux d'un magnifique couchant. La mer s'empourpre à l'horizon, quelques légers nuages blancs se teignent de rose et meublent le ciel de leurs franges d'or.

La cathédrale de Rœskilde mérite également d'être visitée. Rœskilde est une petite ville de cinq mille habitants, située au fond d'un fjord aux eaux bleues, sur la ligne de Copenhague à Korsör. D'une haute antiquité, jadis capitale du royaume, jusqu'à la Réforme siège de l'évêché de Seeland, cette petite ville possède encore comme témoignage de sa grandeur passée son antique cathédrale. Ses deux flèches élevées la signalent au loin dans la plaine. Achevée en 1084, atteinte par plusieurs incendies, cette église a un double titre à l'attention du voyageur : c'est le seul monument un peu remarquable en Danemark datant d'avant la Réforme et, de plus, c'est le Saint-Denis de la monarchie danoise.

L'édifice, de style roman, est construit en

briques, avec un portail principal entre ses deux clochers aigus. L'intérieur n'a pas toujours été l'objet de restaurations heureuses. La nef, de style roman également mélangé de gothique, a été blanchie à la chaux, laissant aux nervures de la voûte et aux piliers la teinte rouge de leurs briques. Le retable de l'autel, le buffet d'orgues, sont ornés de dessins bizarres de couleurs vives. La plupart des souverains danois, depuis Harold Ier, mort en 785, jusqu'à Frédéric VII, mort en 1863, reposent sous ces voûtes. Dans les caveaux qui s'étendent sous l'église dorment les dynasties éteintes; dans le chœur se trouvent cinq mausolées parmi lesquels celui de la reine Marguerite, qui réunit sur sa tête les trois couronnes de Danemark, de Suède et de Norvège, en vertu de l'union de Calmar. Les souverains ensevelis dans ces tombeaux sont représentés, selon la coutume du moyen âge, couchés sur la pierre, revêtus de vêtements royaux ou armés de toutes pièces. Dans les chapelles latérales fermées par des grilles massives, d'un curieux travail, reposent les rois de Danemark d'une époque plus récente. De lourds cercueils, recouverts de velours semé d'ornements en argent, occupent le centre de ces chapelles, au fond desquelles se trouvent des monuments funéraires. Parmi les

tombeaux les plus remarquables, on distingue celui de Christian IV, le restaurateur des beaux-arts en Danemark, le fondateur de Rosenborg et de Frédériksborg. Ces grandes murailles nues, ces chapelles dépouillées de leurs autels et de tous les ornements qui, autrefois, les paraient et les meublaient, donnent à tout l'édifice un aspect de froideur et d'abandon qui attriste.

Une allée sablée, ombragée de beaux arbres, conduit de l'église au fjord; chemin faisant, on remarque une fontaine originale à l'existence de laquelle, selon la tradition, Rœskilde devrait sa fondation. La décoration de cette fontaine est plus que bizarre. Au centre d'un bassin s'élève une statuette en bronze représentant un petit enfant nu, pressant sur sa poitrine un instrument d'où s'échappe un filet d'eau qui retombe en gerbe dans le bassin. L'instrument, faut-il le dire, est celui qui joue un si grand rôle dans la cérémonie du *Malade imaginaire*. Le sujet paraît populaire en Danemark, car j'en ai remarqué plusieurs fois des réductions aux vitrines des magasins.

Copenhague m'avait montré tout ce qu'il y avait réellement d'intéressant dans la ville et dans les environs. Par une belle après-midi de juin, je prenais le bateau pour Malmö.

Nous descendons le long chenal du port, entre deux haies de navires, laissant à notre droite les bassins du port militaire ; nous dépassons les batteries construites sur de petites îles en avant d'Amager ; la promenade de la Langelinie déroule le long de la rive ses longues lignes d'arbres dominées par les remparts élevés de la citadelle. La mer calme est d'une belle teinte bleue ; de grands voiliers, leurs ailes déployées, glissent silencieusement sur les flots ; à l'entrée du détroit, dont la ligne bleuâtre se perd dans une brume légère, de nombreuses voiles blanches se détachent sur un ciel pur ; de longues traînées brunes s'élèvent à l'horizon en légers nuages, causées par la fumée de quelque bateau à vapeur. Copenhague s'abaisse peu à peu dans les flots ; la masse de ses toits, les arbres de ses promenades, les flèches de ses églises paraissent flotter sur l'eau. On a pendant quelque temps la vision d'une Venise du Nord ; mais la grande ville disparaît graduellement ; pendant quelque temps des massifs de verdure, des flèches de clochers surnagent encore au-dessus de l'eau, semblables à des îlots isolés, puis s'effacent lentement à l'horizon. La vision s'est évanouie.

Pendant ce temps les côtes de Suède grandissent devant nous ; nous reconnaissons bientôt l'entrée

du port de Malmö ; notre bateau pénètre, machine arrière, entre deux longues estacades en bois et vient s'amarrer au quai. Les douaniers suédois nous rendent notre liberté, après une visite rapide, et nous gagnons la gare.

Malmö a trente-six mille habitants ; c'est un des principaux ports de la Suède et dont l'importance s'est singulièrement augmentée depuis qu'il est devenu tête de ligne des chemins de fer qui font communiquer Stockholm avec le reste de l'Europe. Ses rues droites, ses maisons en briques rappellent Copenhague et cependant on s'aperçoit de suite qu'on est dans un autre pays. Non seulement une autre langue frappe vos oreilles, mais la race elle-même, bien qu'ayant avec la population danoise une origine commune, diffère d'aspect; les hommes sont grands et forts, avec une certaine élégance dans la tournure, les femmes, de taille plus élevée que les Danoises, ont les traits plus allongés; elles portent généralement un costume de couleur foncée et, au lieu de cette horrible cloche allemande dont s'affublent les femmes de Copenhague, elles s'encadrent la figure d'un long foulard noir dont la pointe retombe sur le cou.

Le train ne part que dans deux heures, j'ai le temps d'aller admirer sur le Stortorg, l'hôtel de

ville de Malmö. C'est un gracieux échantillon de la Renaissance allemande. Malmö a subi longtemps l'influence de l'Allemagne; au moyen âge la Hanse en avait fait un de ses principaux comptoirs, lorsque ce port était une des grandes places de commerce du hareng. Cet hôtel de ville est entièrement construit en briques reliées par des bordures en pierres blanches. Edifié en 1546, il a été complètement restauré en 1869. De jolies statues ornent sa façade et décorent ses toits ouvragés.

Les environs de Malmö sont peu pittoresques; le chemin de fer traverse une grande plaine cultivée; des maisons éparses dans la campagne se cachent à moitié derrière quelques bouquets d'arbres; des moulins à vent projettent en l'air leurs grandes ailes. Mais tout ce paysage n'a plus ce caractère aimable et gracieux des campagnes danoises; la contrée a pris, malgré sa fertilité, l'aspect triste et sévère qui annonce les pays du Nord. Bientôt les tours d'une cathédrale signalent l'approche du Lund où je dois m'arrêter.

Lund est célèbre par son université et par sa cathédrale. Autrefois métropole de la Suède, siège d'un évêché important, elle comptait jusqu'à deux cent mille habitants; aujourd'hui, elle est réduite à quatorze mille. C'est une petite ville triste, dont

les rues désertes sont à peine animées par quelques groupes d'étudiants coiffés de casquettes blanches; les maisons à un étage ou élevées seulement d'un rez-de-chaussée avec leurs toits aigus, leurs murailles de briques ou recouvertes de peintures de diverses couleurs, ont un air propret qui plaît à l'œil. Sur toutes les fenêtres s'épanouissent des rangées de pots de fleurs. Sur une place ombragée s'élève la statue d'Esaïas Tegner, le poète suédois.

L'université, fondée en 1688, est fréquentée aujourd'hui par environ cinq cents étudiants. Rien ne signale son ancienne origine; ses bâtiments, disposés sur une promenade près de la cathédrale, sont modernes et n'offrent rien de bien intéressant. La place de la cathédrale est le centre de la ville.

Cette cathédrale est, avec celle d'Upsal, le seul monument remarquable qui rappelle en Suède la période catholique. Commencée en 1145 par l'archevêque Eskil, elle présente un beau spécimen du style roman. Elle est complètement isolée sur une place plantée d'arbres. Sa façade, très bien conservée, est flanquée de deux tours élevées, à quatre étages de fenêtres, terminées par des flèches. J'entre dans l'église; c'est un dimanche, l'office est commencé, tous les bancs sont occupés par les

fidèles, les campagnards debout au bas de la nef refluent sur les bas-côtés, un pasteur en robe noire est en chaire, qui achève son sermon. Après quelques chants exécutés par l'assistance en langue suédoise, le prêtre reparaît à l'autel revêtu d'un long surplis blanc à larges manches, sur lequel il porte une étole en velours rouge, brodée d'une grande croix d'or. Le luthéranisme suédois a conservé une partie des rites du catholicisme et sa hiérarchie. Lund a un évêque luthérien. Sur l'autel, qui a conservé sa forme primitive, brille pour tout ornement un chandelier à sept branches. Les assistants recueillis prient avec ferveur et, cependant, il me semble, pour nous autres catholiques, que rien ne parle à l'âme. Ces voûtes élevées, soutenues par ces minces piliers qui élancent vers le ciel leurs fines nervures, sont faites pour les pompes du culte catholique ; avec cette froideur glaciale de la liturgie luthérienne, elles paraissent tristes et vides. Enfin, le service est fini, la foule s'écoule lentement et l'on peut parcourir l'église. L'introduction du culte protestant n'a heureusement rien modifié dans l'aspect intérieur de l'édifice. La nef a conservé intact son style gothique primitif; neuf piliers séparent des bas-côtés la nef, dont le sol est un peu plus élevé que celui des premiers. La chaire,

de 1592, est d'un travail remarquable. Un large escalier de dix-sept marches conduit au chœur dont les vieilles boiseries ont été respectées.

Sous le chœur s'étend une vaste crypte dont les voûtes surbaissées sont supportées par vingt-quatre piliers ; dix petites fenêtres, aux arcs arrondis, y laissent pénétrer une lumière voilée. C'est là que dorment sous leurs tombes de pierre, où sont gravées leurs images, mître en tête et crosse en main, les anciens évêques de Lund, à l'abri de leur vieille cathédrale, aujourd'hui transformée en temple luthérien. Au milieu de la crypte se trouve un puits décoré de sculptures bizarres. Sur un des piliers on remarque deux personnages fantastiques, grossièrement sculptés et paraissant entourer le pilier de leurs bras. Ce sont les portraits du géant Finn et de sa femme, les constructeurs fabuleux de l'église.

Selon la légende, saint Laurent, voyageant en Suède et présidant à la construction de la basilique, aurait promis au géant qui les lui avait demandés, le soleil et la lune ou ses deux yeux pour prix de son œuvre. Le saint aurait peut-être été fort en peine de tenir sa promesse; heureusement, une clause du contrat le libérait de sa dette s'il parvenait à découvrir, avant l'achèvement de l'édi-

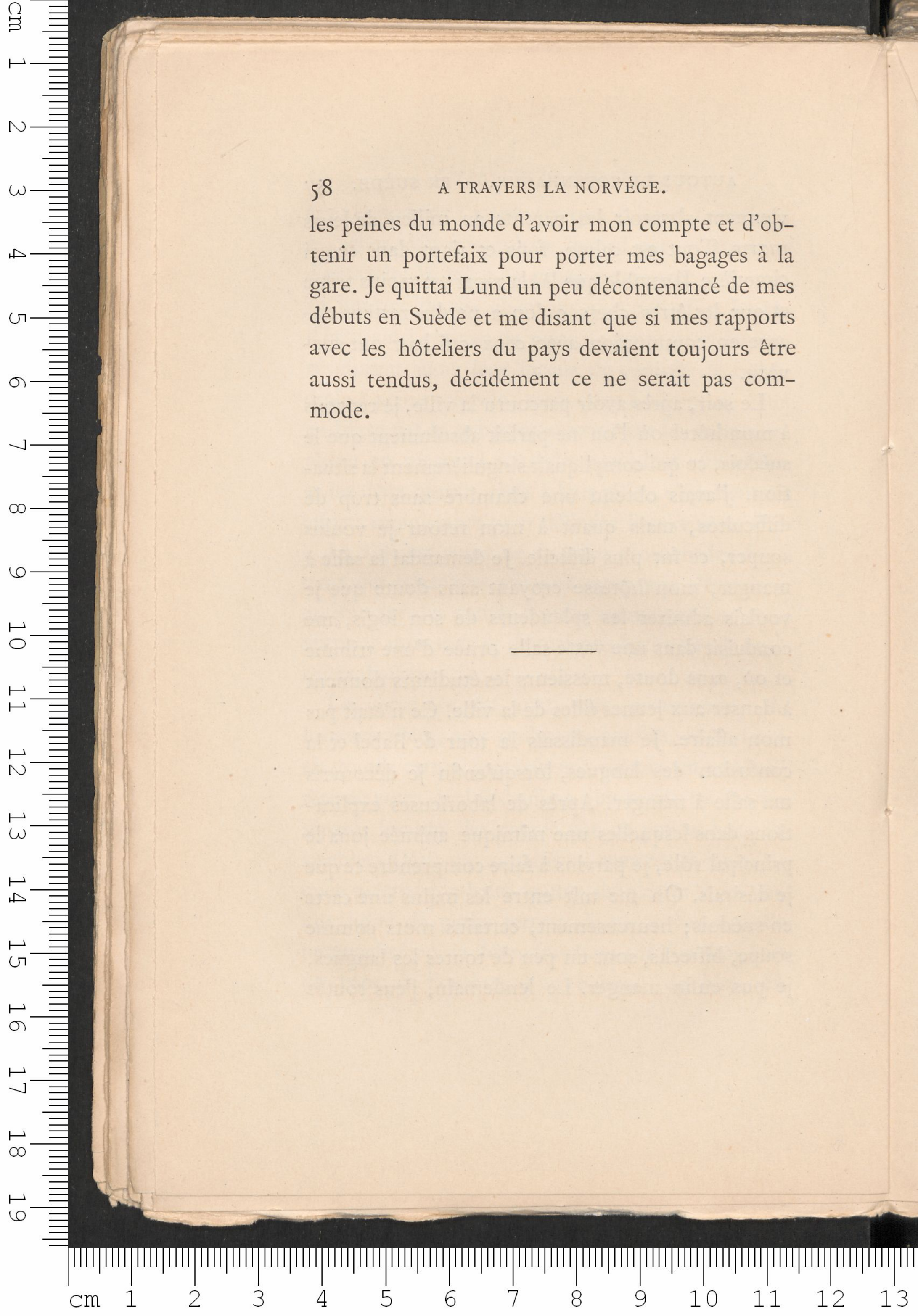
fice, le nom de l'architecte que celui-ci s'obstinait à cacher. Un miraculeux hasard permit au saint d'entendre la mère du géant prononcer son nom en berçant de ses chansons son petit-fils. Irrités d'être ainsi connus du saint, le géant et sa femme résolurent dans leur fureur de démolir la cathédrale à peine achevée; mais saint Laurent ne leur en laissa pas le temps et incontinent les métamorphosa en pierre. Les siècles succèdent aux siècles et les deux géants, rivés à leur pilier, s'épuisent en efforts impuissants pour détruire leur œuvre.

La ville est entourée de jolies promenades donnant des échappées sur une campagne s'étendant au loin sur des pentes à peine mamelonnées, couverte de moissons et de maisons entourées de bouquets d'arbres.

Le cimetière est aussi une promenade; de longues allées, aux ombrages touffus, le divisent en grands carrés, partagés eux-mêmes en une infinité de petits enclos de dix à quinze mètres carrés, séparés les uns des autres par de petites haies de verdure. Dans ces cimetières sont couchées quelques pierres tombales toutes simples et nues, ou une ligne de petits tertres de gazon couverts de pervenches ou de fleurs fraîches; sur l'un des côtés un banc à l'ombre d'un buisson de lilas, où

viennent s'asseoir les parents au milieu de leurs morts. Tout est calme, frais et riant dans ce gai cimetière. Il semble que là, la mort est moins triste et que les êtres chers qu'on a perdus restent encore en communion avec ceux qui leur ont survécu.

Le soir, après avoir parcouru la ville, je rentrais à mon hôtel où l'on ne parlait absolument que le suédois, ce qui compliquait singulièrement la situation. J'avais obtenu une chambre sans trop de difficultés, mais quant à mon retour je voulus souper, ce fut plus difficile. Je demandai la salle à manger, mon hôtesse croyant sans doute que je voulais admirer les splendeurs de son logis, me conduisit dans une vaste salle ornée d'une tribune et où, sans doute, messieurs les étudiants donnent à danser aux jeunes filles de la ville. Ce n'était pas mon affaire. Je maudissais la tour de Babel et la confusion des langues, lorsqu'enfin je découvris ma salle à manger. Après de laborieuses explications dans lesquelles une mimique animée joua le principal rôle, je parvins à faire comprendre ce que je désirais. On me mit entre les mains une carte en suédois; heureusement, certains mots comme soupe, biftecks, sont un peu de toutes les langues, je pus enfin manger. Le lendemain, j'eus toutes



les peines du monde d'avoir mon compte et d'obtenir un portefaix pour porter mes bagages à la gare. Je quittai Lund un peu décontenancé de mes débuts en Suède et me disant que si mes rapports avec les hôteliers du pays devaient toujours être aussi tendus, décidément ce ne serait pas commode.

IV

Le Wetter. — En route pour Stockholm.

Au sortir de Lund la voie déroule son ruban de fer à travers une campagne plate, couverte de champs de blé et d'avoine; quelques bouquets d'arbres, des maisons isolées couvertes en chaume, se détachent sur la plaine monotone; des paysans labourent une terre brune, poussant devant eux une mauvaise charrue en bois, attelée de deux chevaux. Quelques lieues plus loin, les bouquets de bois deviennent plus nombreux, la brique a disparu, les maisons en bois apparaissent à travers des massifs de hêtres; le paysage prend une allure plus sévère; les bruyères et les tourbières commencent à alterner avec les champs cultivés.

Au delà d'Hesseleholm, on franchit les limites de la Scanie pour entrer en Smæland, dans la forêt suédoise; c'est le « Skog », le pays de l'ombre, la forêt mystérieuse qui ne quitte plus les voyageurs jusqu'aux confins de la Laponie. Sur un sol re-

couvert de roches roulées comme une immense moraine, poussent les hêtres, les sapins, les pins, les bouleaux mariant leur verdure aux tons sévères; de temps en temps s'ouvrent des clairières formées de champs de pierres, de marais, de tourbières; puis la forêt recommence, plus profonde, pour s'entr'ouvrir de nouveau et laisser à découvert de grands espaces entourés de clôtures en sapins fendus reliés entre eux, où des vaches paissent un maigre gazon venu entre les pierres ou sur la tourbe; non loin, quelques pauvres maisons en bois dont les murailles, peintes en couleur rouge-sang de bœuf, supportent un toit de bardeaux ou de gazon. Quelques pommiers, des cerisiers épanouissent leurs branches chargées d'une neige de fleurs, sur le fond sombre des sapins. Des paysans chargent péniblement un gros bloc de rocher sur un petit chariot, défrichant à grand'peine un champ entouré d'un mur en pierres sèches, où ils feront venir un peu d'orge ou d'avoine. Puis la forêt recommence encore. Parfois la nappe plombée d'un lac apparaît tout à coup entre les arbres, creusant une baie profonde au milieu des sapins et des hêtres. Des landes recouvertes de bruyères rousses au milieu desquelles on aperçoit quelques pauvres petits champs cultivés, avec leurs ceintures de

pierres, sont parsemées de massifs de buissons épineux poussés à travers les interstices d'énormes pierres jetées pêle-mêle les unes sur les autres, ou de grandes mares bordées de roseaux étalent au soleil la surface rousse de leurs eaux tourbeuses. Quelques pauvres bestiaux, semblant abandonnés, paraissent les seuls êtres vivants de ces déserts. Du fond des bois s'élèvent de grandes traînées de fumée qui marbrent le ciel de longues raies brunes ; ce sont des mottes de gazon tourbeux que brûlent les paysans pour mettre leurs champs en culture. Dans les portions de la forêt exploitées, les arbres sont sciés à environ soixante centimètres du sol ; les souches blanchissent desséchées. Ces coupes ont un aspect sinistre; ces troncs blanchâtres et ces racines rugueuses se tordant sur les pierres, les font ressembler à un grand champ couvert d'ossements. Les gares, situées en pleine forêt, semblent ne desservir aucun village ; perdues au milieu des bois, cachant leurs murailles blanches sous les plantes grimpantes, à moitié enfouies dans d'épais bosquets de lilas en fleurs, elles donnent la seule note un peu gaie de ce paysage sévère. Parfois, un clocher blanc apparaît au bord d'un lac, à travers un massif de sapins, isolé au fond d'une clairière, seul témoignage de la présence de l'homme

dans cette vaste solitude. Le ciel est d'un bleu pâle; de légers nuages tachent l'horizon de leurs blancs flocons. Éclairé par les rayons du soleil, ce sombre paysage est empreint d'une profonde mélancolie; en hiver, enfoui sous la neige, il doit être d'une tristesse désolante.

A Nassjö, je quitte la route de Stockholm pour prendre la voie de l'ouest, dans la direction des grands lacs. Le chemin de fer s'avance dans une vallée boisée légèrement ondulée, assez étroite, pour déboucher ensuite au-dessus du lac Wetter, dont la grande nappe d'eau brille à l'horizon; puis, s'abaissant graduellement, il atteint la rive même du lac où se trouve la gare de Jonköping.

Le lac Wetter est, avec le Wener et le Mälar, l'un des trois grands lacs de la Suède. Sa profondeur moyenne est de cent vingt mètres, sa surface est de dix-huit cent soixante-huit kilomètres carrés; il mesure en longueur cent trente kilomètres et vingt en largeur. Son élévation est de quatre-vingt-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est relié par le canal de Göta au Wener et à Göteborg; le Motala-Ström, par lequel il déverse le trop-plein de ses eaux dans la mer et dont le même canal emprunte le lit, le met en communication avec Stockholm et le Mälar. Ce n'est pas un des moin-

dres étonnements du voyageur que de voir ancrés dans le petit port de Jonköping des navires voiliers et des bateaux à vapeur à une pareille hauteur au-dessus de l'Océan. Le Wetter est renommé en Suède pour la pureté de ses eaux dont la limpidité extraordinaire permet de distinguer les moindres objets à une très grande profondeur. Leur légèreté est aussi remarquable et le moindre vent les soulève en vagues agitées ; il a ses tempêtes comme l'Océan. Ses rives, d'aspect un peu sévère, sont bordées de hautes collines boisées au pied desquelles s'étendent de petites villes le long du rivage. Vers le nord cependant, ces collines s'abaissent pour faire place à une plaine unie, peu élevée au-dessus du niveau du lac. Une seule île de quelque importance, la Wingsingsö, étale au milieu de son lit ses croupes couvertes de forêts. Tant de particularités caractéristiques ne pouvaient manquer de plaire à la légende, aussi une croyance populaire veut-elle que le Wetter soit en communication souterraine avec la mer Noire. Son niveau s'élève ou s'abaisse selon les agitations de celle-ci.

C'est au bord du Wetter que j'eus pour la première fois le spectacle d'un de ces beaux crépuscules du Nord qui ne sont pas un des moindres attraits de ces intéressantes contrées. Il était onze

heures du soir et le ciel paraissait encore embrasé de ces belles teintes de pourpre et d'opale du soleil couchant. De légers nuages flamboyaient au milieu de ces lueurs comme des lingots d'or en fusion. Le lac était éclairé d'une lumière toute particulière, ce n'était plus le jour, ce n'était pas le clair de lune, c'était une clarté d'une nature étrange, assez vive pour permettre de lire en pleine nuit. Tandis que la portion du lac plongée dans l'ombre était d'un bleu-indigo, la partie de ses eaux, éclairée par le couchant, prenait une magnifique couleur de bleu-turquoise se fondant dans l'éloignement en une belle teinte nacrée. Sur cette surface brillante, polie comme une glace, les nuages embrasés se reflétaient en longues traînées de corail rose, se raccourcissant, s'allongeant suivant l'état du ciel. Tous ces tons, d'une délicatesse infinie, se fondaient entre eux dans une harmonie merveilleuse. Un navire à voiles, courant des bordées sur le lac, se détachait sur la nappe claire des eaux avec une netteté extraordinaire, tantôt à demi plongé dans l'ombre, puis reparaissant en pleine lumière avec ses voiles éclairées d'une lueur d'argent mat. C'est, sans doute, par ces belles nuits enchantées que les Valkyries, ces fées du Nord, quittent leurs palais situés au fond des eaux pour venir flotter à la sur-

face du lac et tenter le voyageur isolé. Il était minuit et je ne pouvais me décider à quitter ce merveilleux spectacle.

Ce matin, le temps est couvert; il fait presque froid; le lac a perdu son éclat et sa vaste nappe, agitée par de petites vagues, a pris une teinte plombée qui assombrit le paysage.

Jonköping, située sur le bord du Wetter, est une des villes les plus industrielles de Suède; elle est signalée au loin par les hautes cheminées de ses usines, où travaillent la grande majorité de ses quinze mille habitants. Elle est le principal centre de fabrication des fameuses allumettes suédoises, qu'elle expédie dans le monde entier. A cheval sur une langue de terre, entre le Wetter et le lac Munksjö, reliés entre eux par un canal qui traverse la ville, Jonköping est le principal port du Wetter; de nombreux voiliers et bateaux à vapeur sont amarrés à ses quais.

A l'exception de ses églises, de quelques hôtels et monuments publics, la ville est construite en bois. Ses rues larges, tirées au cordeau, coupées à angle droit, sont bordées de maisons de bois à un étage, peintes en rouge, en gris, quelques-unes revêtues d'une armure de carton bitumé qui leur donne l'air d'un lourd tombeau. Toutes, lavées,

vernissées, proprettes, ont leurs fenêtres garnies de fleurs. C'est la passion de l'habitant du Nord; il a soif de verdure et de couleur, et pendant les longues et tristes nuits de l'hiver, la vue de ces petites fleurs épanouies derrière une fenêtre à la chaleur de la chambre, lui rappelle les clairs jours de l'été où la verdure s'épanouit brillante aux rayons du soleil et le console de la morne et monotone saison des frimas. Ici les mœurs sont simples et modestes, rien n'est à cacher. Les maisons n'ont pas de volets; de petits rideaux au crochet, relevés par des patères, défendent à peine des regards indiscrets.

Du trottoir l'œil du promeneur plonge sans peine, par les fenêtres ouvertes, dans l'intérieur des appartements. On s'aperçoit bien vite qu'on est ici à mille lieues de cette vie dévorante qui, avec ses besoins factices, nous enserre de mille liens et nous fait passer le meilleur de notre existence en proie aux choses extérieures, au milieu d'émotions énervantes et d'agitations stériles. Ici, au contraire, tout respire la vie d'intérieur. Les ameublements sont simples et confortables; dans un angle de la pièce, un grand poêle en faïence blanche montant jusqu'au plafond, des chaises et des fauteuils en crin noir, un modeste meuble de salon en velours

rouge; contre un pan de la muraille, un piano; sur une console, des livres; la lecture est en grand honneur dans ces pays du Nord; pendant un hiver qui semble ne jamais devoir finir, elle est une précieuse ressource. Il n'est pas rare de trouver dans ces modestes intérieurs les dernières nouveautés de Paris ou de Londres. La table ronde est recouverte d'un tapis blanc brodé au crochet, aux fenêtres des rideaux de même sorte. On reconnaît là le travail des longues soirées d'hiver, lorsque, la famille réunie autour du foyer, la mère, les filles travaillent à quelque ouvrage de broderie ou de tapisserie, pendant que le père, plongé dans un fauteuil à bascule, fume silencieusement sa longue pipe, écoutant la théière chanter gaiement sur le feu. Le seul luxe de ces appartements sont les fleurs; sur les bahuts de la salle à manger, sur la table du salon, de grosses gerbes de lilas en fleurs s'épanouissent dans des vases en porcelaine, remplissant la pièce de leurs parfums capiteux.

Derrière la fenêtre, la mère lit ou brode pendant que la fille, penchée sur sa machine à coudre, achève quelque ouvrage de toilette.

Le spectacle est réciproque; les passants sont peu nombreux dans les rues tranquilles de Jonköping et, au bruit des pas du promeneur, plus

d'un rideau se soulève pour donner un regard à l'étranger qui passe et qui vient, loin de son pays, visiter la petite ville suédoise.

Jonköping est en train de s'agrandir et de nouvelles rues s'élèvent dans la campagne. J'admirais l'habileté des ouvriers qui construisent ces nouvelles maisons et la simplicité de leurs procédés. Les murailles de ces maisons de bois sont formées de grands troncs de sapins équarris, superposés horizontalement; ni clous ni pointes n'entrent dans la construction; c'est au moyen d'une combinaison de mortaises que les poutres d'angle et celles qui forment les murs de refend s'enchevêtrent l'une dans l'autre; les bâtis des portes et des fenêtres se soudent également aux autres parties de la bâtisse. Lorsque la maison est élevée à sa hauteur, des ouvriers, munis d'un ciseau et d'un marteau, bouchent tous les interstices existant entre les bois avec de la mousse sèche ou du lichen; les murs sont calfatés avec autant de soin que la coque d'un navire. La toiture est ordinairement en tuiles. Les murailles sont ensuite recouvertes d'une chemise en planches clouées verticalement et enduites d'une forte couche de peinture souvent renouvelée. Comme on peut le voir, la construction de ces maisons marche rapidement et les aménagements intérieurs sont vite faits.

Le lendemain soir, j'allais rejoindre à Nassjö le train direct de Stockholm. Les wagons de la ligne de Malmö sont organisés un peu à l'allemande; les compartiments de voitures de première classe communiquent entre eux par un passage central que l'on peut fermer au moyen d'une portière; il en résulte que si les voyageurs sont peu nombreux, chacun peut se retirer dans son compartiment comme dans une petite chambre à coucher; les fauteuils se transforment en couchette où l'on dort très bien. Au-dessus de votre tête se trouve, dans une sorte de petite servante en bois, une carafe et deux verres. Le Suédois est grand buveur d'eau, hors de ses repas seulement, car l'eau ne paraît jamais sur les tables et quand on en demande, on vous apporte un verre rempli sur une assiette, comme s'il s'agissait d'une liqueur précieuse. Mais dans toutes les salles d'attente, sur la table du milieu, se trouvent un plateau avec une carafe toujours pleine et des verres et, enfin, pour charmer votre attente, un stéréoscope à revolver contenant des adresses de marchands et des vues du pays. Dans les salles de troisième classe, est en évidence un réservoir, muni d'un robinet, avec un verre suspendu à une chaîne; et dès qu'il fait un peu chaud, il y a toujours affluence autour du

robinet. Les voitures renferment également une pancarte donnant les heures de la marche du train et la désignation du buffet où chaque train s'arrête pour déjeuner et dîner, avec la durée de l'arrêt. Ces arrêts sont ordinairement de vingt-cinq à trente minutes. Les trains sont peu nombreux sur les chemins de fer suédois et marchent lentement; ils ne circulent pas la nuit, ce qui peut sembler étrange dans un pays où en été les nuits ont presque la clarté des jours; mais le mouvement des voyageurs est si peu actif que les trains ne feraient pas leurs frais; les Suédois voyagent assez volontiers, mais à petite distance. Je mets de côté, bien entendu, l'aristocratie suédoise dont la plupart des membres, distingués et instruits, ont parcouru tout ou partie de l'Europe, je veux parler seulement de la masse de la population. La seule ligne de Malmö à Stockholm, qui sert à la Suède de tête de ligne pour l'Europe, possède pendant la plus grande partie de l'année un train express marchant la nuit. La ligne de Stockholm à Drontheim n'en met un en marche que pendant six semaines, du 1er juillet au 15 août. Sur toutes les autres lignes, il faut se résigner aux trains-omnibus, dont la marche est très lente, les arrêts fréquents et prolongés; beaucoup de ces trains sont mixtes

et composés en partie de wagons de marchandises qui occasionnent à certaines gares des manœuvres interminables. La correspondance entre les différents trains est souvent mal réglée ; on attend de longues heures aux stations et même quelquefois on est forcé de coucher. La classification des voitures varie selon les lignes ; quelques-unes ont les trois classes, d'autres n'ont que des premières et des troisièmes, d'autres enfin des secondes et des troisièmes.

Les buffets sont organisés en Suède d'une façon toute particulière. Sur une grande table, au milieu de la salle, toute chargée de poissons confits dans l'huile ou fumés, de toutes sortes de caviars, de tranches de saumon, de viandes froides, se trouvent, en outre, une vaste soupière remplie d'un potage fumant et deux ou trois plats chauds de viandes et de poissons qui constituent, à proprement parler, le repas. Au milieu de tout cela, des demi-bouteilles de vin, de bière, des carafes pleines de lait, des piles d'assiettes et de couverts, des serviettes, enfin tout ce qu'il faut pour manger. Chacun se sert, à sa façon, des plats qui lui conviennent, s'organise sur une petite table, fait son service lui-même. Dans un angle de la salle, sur une console, sont des tasses, du sucre et des cafe-

tières remplies d'un café bouillant. On passe ensuite au comptoir où, pour un prix très modique, on règle ce qu'on a pris, sur votre simple déclaration. Ordinairement, dans les gares où viennent aboutir plusieurs lignes, la marche des trains est organisée de façon à ce qu'ils arrivent tous à la même heure pour le repas. Les salles du buffet sont alors remplies de voyageurs; tout se passe néanmoins sans désordre, sans encombre; les Suédois prennent leur temps, mangent et boivent lentement, et ils ont bien raison; l'étranger perd vite l'habitude de dévorer à la hâte qu'il a contractée dans son pays, toujours sous le coup du terrible « Messieurs les voyageurs en voiture » suspendu sur sa tête. Une cloche sonne cinq minutes avant le départ du train et donne ainsi tout le temps de se préparer à repartir.

Le soleil était descendu depuis longtemps derrière les collines dans la direction du Wetter, lorsque je montais en wagon à Nassjö. Le lendemain matin, au petit jour, nous étions à Katrineholm, où la ligne de Göteborg vient se souder à celle de Malmö. Le temps est brumeux, et c'est à travers une buée grise que nous voyons défiler autour de nous les forêts et les lacs; ces derniers se succèdent nombreux, étalant leurs nappes ternes dans les

profondeurs des bois, s'effaçant graduellement dans la brume qui donne à la contrée l'aspect d'un paysage d'automne. La voie franchit sur un pont le canal de Södertelge qui unit cette branche du Mälar à la Baltique. Une pluie fine a succédé au brouillard et assombrit tout à fait le paysage. Le train disparaît dans un tunnel au-dessous de la colline de Södermalen, franchit le Mälar sur un pont interminable, passe entre des rangées de maisons et des quais, traverse une seconde fois le lac sur un pont plus long encore que le premier. A travers la buée grise, nous distinguons des quais immenses, nous avons des apparitions de clochers d'églises, de palais, de ponts, de mâts de navire, d'îles boisées; de longues nappes d'eau fuient à l'horizon; puis le train s'engouffre sous les voûtes d'une grande gare et s'arrête. Nous sommes à Stockholm.

V

Stockholm.

Stockholm est vraiment une capitale. Ses larges quais de granit, ses monuments qui dominent ses îles de leurs masses imposantes, le mouvement de ses eaux, en font une des plus belles villes de l'Europe. Bien que moins peuplée que Copenhague, puisqu'elle ne renferme que cent soixante-quinze mille habitants, elle a l'air autrement grande ville que cette dernière qui, malgré son activité et ses palais, rappelle un peu les allures d'une ville de province. Située dans une position magnifique, au point où le Mälar se déverse dans le Saltsjön, ce golfe profond de la Baltique, Stockholm a été souvent comparée à Genève; elle partage avec Amsterdam le surnom de Venise du Nord. A vrai dire, elle ne rappelle ni l'une ni l'autre. Si Genève a ses beaux quais du Rhône et son bassin du Léman, elle n'a pas en plus, comme Stockholm, le Mälar qui forme sur ses flancs une véritable mer

intérieure. Quant à Venise, la capitale suédoise n'a pas ses centaines de canaux qui font de la cité italienne une véritable ville bâtie sur l'eau. Venise est une ville unique à laquelle aucune autre ne peut être comparée. Stockholm, comme toutes les villes admirablement situées, a son cachet original qui lui donne sa physionomie propre. Stockholm n'est une copie ni de Genève ni de Venise, elle est elle-même. Le caractère particulier de la grande ville suédoise est l'extrême activité qui anime ses eaux. Des flottes de bateaux à vapeur se pressent en rangs serrés le long de ses quais et partent à toutes les heures du jour pour les destinations les plus diverses, mettant la ville en communication constante avec tous les points de la Suède et de l'Europe. De nombreuses petites chaloupes à vapeur, faisant entre les environs et les différents quartiers de la ville le service d'omnibus, sillonnent ses eaux dans tous les sens, passant rapidement comme des flèches au milieu des gros navires qui sembleraient devoir les écraser de leurs masses. C'est un va-et-vient perpétuel de panaches de fumée, un concert de sifflets, depuis les sons les plus aigus jusqu'à la voix rauque et grave des grands navires à vapeur, qui vient se mêler au bruit sourd de l'hélice frappant les flots.

Un autre caractère spécial de Stockholm est que, même au milieu de ses magnifiques quartiers, la nature suédoise n'y a pas encore complètement perdu ses droits ; dans certaines parties de la ville apparaissent des masses de granit dénudé, témoins des humbles commencements de Stockholm.

Fondée au XIIIe siècle par Birger Jarl, régent du royaume, l'un des fondateurs de la grandeur suédoise au moyen âge, la ville n'occupait à son origine que l'île de Staden, où s'élève aujourd'hui le palais royal, à laquelle avaient été réunies les plus petites îles d'Helgeandsholmen et de Riddarholmen. Une ceinture de murailles et de tours en avait fait une forteresse importante, commandant l'entrée du Mälar. Le séjour prolongé du souverain suédois dans la nouvelle ville, l'affluence de la noblesse qui suit volontiers l'impulsion royale, la situation unique de la ville à cheval sur le Mälar et la Baltique, qui en faisait le centre commercial et maritime naturel du pays, firent peu à peu délaisser Upsal, l'ancienne métropole scandinave. Bientôt l'enceinte primitive devint trop étroite pour contenir les nombreux habitants de la nouvelle capitale et de nouveaux quartiers débordèrent sur les îles voisines et les rives du lac. Dévorée par de nombreux incendies, ce fléau des villes du

Nord, elle s'est relevée chaque fois plus belle de ses ruines; aujourd'hui, sauf de rares exceptions à l'extrémité de ses faubourgs, elle n'a plus de maisons de bois; toutes ces constructions sont en briques ou en pierre. La Stockholm actuelle est bâtie sur sept îles et sur les rives du lac et de la mer. Elle se compose de six parties bien distinctes : Staden, la Cité, la vieille ville, le berceau de la capitale avec le palais royal et l'église de Riddarholmen, le Saint-Denis suédois.

Norrmaln, la ville du Nord, la partie la plus brillante de la ville, avec ses places ornées de statues, ses parcs, ses longues rues animées, tirées au cordeau et coupées à angle droit.

A l'est de Norrmaln, Ladugärslandet confinant au Djurgärden, avec les belles casernes des Gardes suédoises.

A l'ouest, s'étendant sur les rives du Mälar, séparée du reste de la ville par un large canal, Kungsholmen avec ses fabriques et ses établissements hospitaliers.

Södermalen, la ville du Sud, la partie la moins intéressante de la ville, mais placée dans une magnifique situation, étagée sur les flancs d'une haute colline.

Enfin, Saltsjö-Oarne, les îles de la mer, com-

prenant Skeppsholmen, Kastellholmen, avec les établissements militaires de la marine suédoise, Djurgärds-Staden et Beckholmen.

Plusieurs ponts relient entre eux les différents quartiers de la ville. Le plus large et le plus beau, jeté au point même où le Mälar se réunit à la Baltique, le Norrbro, est en même temps le centre de l'animation de Stockholm. Joignant la place Gustave-Adolphe à la Cité, il est, en été, un des lieux de promenade les plus fréquentés. Une partie de son côté ouest est occupée par une rangée de jolis magasins, appuyés sur la petite île de Helgeandsholm. Du haut du pont, on jouit d'un des plus beaux points de vue de Stockholm. A votre gauche, en regardant la Baltique que sillonnent ses nombreuses chaloupes à vapeur, vous avez sous les yeux la place Gustave-Adolphe, au centre de laquelle se trouve la statue équestre du héros, avec ses palais en bordure et son théâtre, création du brillant Gustave III, puis d'immenses quais sur lesquels s'élèvent les magnifiques constructions du Grand-Hôtel, du musée, de la résidence du ministre de Norvège ; le long de leurs murs de granit s'étend une double ligne de navires à vapeur ; à droite, la masse imposante du palais royal ; au fond, sur Skeppsholmen, le dôme de

l'église Charles-Jean, les tourelles et les gracieux pignons de la caserne de l'artillerie royale ; leurs murailles rougeâtres, émergeant de massifs de verdure, détachent sur le ciel leurs fines dentelures éclairées par les derniers rayons du soleil.

Derrière vous s'étend la nappe verte du Mälar, dont les îles boisées noircissent à l'horizon. A gauche s'élève la flèche aiguë de l'église de Riddarholm ; les quartiers de Kungsholmen et de Södermalen s'étendent sur les deux rives du lac, éparpillant leurs dernières maisons aux flancs des collines de granit, au milieu des sapins dont la forêt reparaît bientôt, couvrant au loin de sa verdure sombre les collines du Mälar. De grands bateaux, déployant leur haute voilure, glissent lentement sur ses eaux, pendant qu'un bateau à vapeur file avec rapidité, creusant sur la nappe verte son sillage d'argent. Le soleil a disparu derrière les rives du lac, laissant le couchant tout empourpré de ses feux. Une lumière voilée d'une douceur étrange, qui n'est ni le jour ni la nuit, succède peu à peu aux dernières lueurs du jour et enveloppe ce beau paysage d'une poésie toute particulière.

Au pied du Norrbro, s'étend un vaste terre-plein, le Strömparterre, auquel on accède par

deux escaliers de pierre; il est occupé par un café, sous les ombrages duquel, bercé par le bruit monotone des eaux du Mälar, vous pouvez, aux accords d'une mélodie suédoise, jouée par un excellent orchestre, savourer pleinement tout le charme de ces belles nuits du Nord.

Le palais royal, construit dans le milieu du siècle dernier, présente une face imposante, élevée de deux étages sur rez-de-chaussée, surmontée d'un toit en terrasse. Deux lions en bronze, accroupis, font sentinelle au pied de la rampe qui conduit à l'entrée principale. A l'Est, s'avancent deux ailes moins élevées que la façade principale et entourant un petit parterre de verdure d'où la vue s'étend sur le port. L'intérieur du palais n'offre pas grand intérêt.

Après avoir traversé la cour intérieure du château, on arrive sur une place dont le centre est occupé par un obélisque élevé par la bourgeoisie de Stockholm, en témoignage de fidélité au roi Gustave III, dont la statue décore le quai situé au bas de la place. Sur la face ouest de cette place, se trouve la Storkyrkan, la cathédrale de Stockholm. Construite au XVIIIe siècle, sur l'emplacement de l'église primitive élevée par Birger Jarl, elle offre peu d'intérêt avec son architecture

froide et compassée. Il en est de même, du reste, de toutes les églises de Stockholm, qui rappellent celles de Copenhague par leur insignifiance architecturale. Derrière cette place et autour du palais, s'étendent les anciennes rues de Staden, étroites, montueuses, suivant toutes les inflexions du sol, occupées par le commerce de détail.

Staden est le cœur de la ville, la vieille cité autour de laquelle s'est groupée la ville nouvelle. Son Stortorg, son grand marché, sur lequel se trouve la Bourse, a été plus d'une fois le théâtre des grands événements de l'histoire de Stockholm et de la patrie suédoise. Son pavé fut rougi souvent du sang des exécutions publiques. C'est le Stortorg qui fut témoin de cet horrible massacre dont l'histoire de Suède a conservé le souvenir sous le nom sinistre de « Bain de sang ». Les 10 et 11 novembre 1520, tombèrent sous la hache les têtes de quatre-vingt-seize patriotes, la fleur de la noblesse suédoise. Christian II de Danemark, souverain de Suède en vertu de l'union de Calmar, avait cru, par cette exécution sanglante, réduire pour toujours la Suède au rang d'une province danoise; il ne fit qu'en préparer le relèvement. Gustave Wasa, échappé par miracle à sa vengeance, retiré dans les forêts de Dalécarlie,

devait, quelques années plus tard, rendre l'indépendance à sa patrie et la délivrer à jamais de la domination danoise.

C'est le long des quais de Staden que viennent s'amarrer les grands navires et que se produit le grand mouvement commercial du port. C'est une activité incessante de chargements de navires, de déchargements de marchandises qui vont s'engouffrer dans les profondeurs des magasins qui bordent les quais. A l'extrémité de ces derniers, près du pont de l'écluse qui fait communiquer les navires de la Baltique avec le Mälar, se dresse, au milieu d'un petit parterre, la statue équestre de Bernadotte, le fondateur de la dynastie actuelle de Suède.

A Staden est reliée par un pont la petite île de Riddarholmen. Sur la place qui précède le pont, entre l'hôtel de ville et le palais des Chevaliers, on remarque une statue en bronze de Gustave Wasa, élevée en 1773, aux frais de la noblesse suédoise.

C'est sur cette place que tomba, victime de la fureur populaire, le maréchal du royaume Axel de Fersen, le même qui, venu en France à la suite de Gustave III, avait voué un culte chevaleresque à la reine Marie-Antoinette et dont le dévouement avait préparé la fuite de Varennes. Le 10 juin

1810, Stockholm célébrait les funérailles du prince Christian-Auguste de Danemark, fils adoptif de Charles XIII, héritier présomptif de la couronne de Suède. La mort foudroyante du prince avait terrifié le peuple de Stockholm, qui se refusait à croire à une fin naturelle. La voix publique accusait le comte de Fersen, le plus puissant personnage de l'État après le roi, de la mort du prince. Une foule irritée se précipita sur lui au passage du cortège, le lapida, traînant dans les rues son corps mutilé. Singulière fin d'un homme qui, après avoir bravé les fureurs révolutionnaires pour sauver une reine, tombait victime d'une sédition populaire soulevée pour la défense du pouvoir royal !

Au delà du pont, sur une petite place, s'élève l'église de Riddarholm, dont on découvre au loin la flèche en fonte ouvragée à jour. C'est une ancienne église de franciscains, construite dans l'origine en style gothique, mais dont de nombreuses réparations et adjonctions de toutes les époques ont complètement détruit l'ensemble. Depuis 1807, le service divin n'y est plus célébré que pour les funérailles royales ; Riddarholm sert depuis longtemps de sépulture aux souverains et aux grands hommes de la Suède.

Aux deux côtés de l'autel, se trouvent les tombeaux de Magnus Ladislas, mort en 1320, et de Charles VIII, mort en 1470. Dans une chapelle latérale, Gustave-Adolphe le Grand, comme disent les Suédois, dort dans un sarcophage de marbre vert ; dans la chapelle en face, Charles XII repose dans un tombeau en marbre noir ; une peau de lion en bronze doré, avec la couronne, le sceptre et l'épée, est jetée sur le couvercle. Les deux grands batailleurs sont là, face à face, dans leurs chapelles ornées de drapeaux conquis sur l'ennemi ; des pyramides de tambours, de fifres, de timbales du temps s'élèvent de chaque côté de leurs tombes. Ces instruments guerriers, couverts de la poussière des siècles, dorment là silencieux ; ils semblent attendre le réveil de quelque soldat venant de nouveau les faire résonner aux sons d'une marche triomphale. De grandes couronnes offertes par les Universités d'Upsal et de Lund sont déposées sur la tombe de Gustave-Adolphe. Ces deux héros, le dernier surtout, sont restés populaires dans la mémoire du peuple suédois, et cependant ce sont eux qui, par l'excès même de leurs victoires, ont préparé la décadence de leur patrie. Mais, à défaut d'autres biens, ils lui ont laissé la gloire, avec laquelle

un peuple finit toujours par se consoler. Toutes les dynasties de la Suède reposent dans cette église ; par l'ouverture des caveaux, l'œil pénètre dans les cryptes où sont rangés en lignes funèbres les cercueils recouverts de velours noir brodé d'or de ceux qui furent les souverains suédois. Bernadotte, cet autre soldat, est enseveli dans un magnifique sarcophage de porphyre ; sa dynastie, qui ne date que d'hier, a déjà de nombreux représentants dans Riddarholm ; les cercueils se pressent, serrés dans la crypte au-dessus de laquelle s'élève la tombe de Charles XIV Jean.

Dans les bas-côtés de l'église, se trouvent les tombeaux de généraux suédois, compagnons de Gustave-Adolphe ou de Charles XII, ou héros des guerres nombreuses soutenues contre la Russie. Des trophées de drapeaux enlevés à l'ennemi ornent la muraille et le fond des chapelles. Le sol de l'église est jonché de pierres tombales, les murs sont couverts des écussons des chevaliers de l'ordre des Séraphins, depuis la création de l'ordre jusqu'aux temps actuels.

A quelques pas de là, se trouvent le palais de la Diète et la statue de Birger Jarl, le fondateur de Stockholm. On voit que les Suédois, comme les Danois, savent honorer leurs souverains et

leurs grands hommes en confiant au bronze le soin de transmettre leurs traits à la postérité. Charles XII a sa statue sur la promenade qui porte son nom ; Berzélius, le chimiste célèbre, a la sienne au milieu de son parc ; enfin Bernadotte en a élevé une, au centre de la belle promenade du Jardin-du-Roi, à Charles XIII, qui, en l'adoptant, lui laissa une couronne.

Comme toute capitale digne de ce nom, Stockholm a ses musées, que doit visiter le voyageur. Ils ont été réunis dans un vaste édifice situé sur le quai de Blasieholmen, dont la construction, commencée en 1850, a été seulement terminée en 1865. On y pénètre par un vaste péristyle en marbre ; trois statues colossales des divinités du Nord, Odin, Thor et Baldur, décorent l'entrée de l'escalier.

Le musée de sculpture est peu intéressant ; le seul morceau important qui vaut, à lui seul, plus que tout le reste de la collection, est un marbre antique trouvé en 1773 dans la villa d'Adrien, à Tivoli, et rapporté par Gustave III à la suite d'un voyage en Italie, *Endymion endormi*.

Le musée de peinture, situé à l'étage supérieur, contient des toiles des principales écoles, mais sans aucune œuvre bien remarquable ; les salles

de la collection qui intéressent le plus l'étranger sont, sans contredit, celles de l'école suédoise moderne, dont les toiles relatent les grands faits historiques de la Suède et reproduisent souvent avec bonheur la nature grandiose du Nord. Entre toutes ces œuvres, brillent d'un éclat particulier celles de Tidemann. Ce peintre, mort en 1876, est un des maîtres de l'école scandinave qui ont su le mieux comprendre la nature septentrionale, saisir sur le vif les attitudes et les habitudes des paysans scandinaves. Ses scènes d'intérieur expriment un grand sentiment de vérité et respirent un parfum de poésie triste et douce comme les mœurs simples et un peu rudes des personnages qu'il met en scène.

La collection des armures est des plus intéressantes ; des panoplies d'armes de toutes les époques, de vieilles bannières, des drapeaux dont les glorieux lambeaux pendent en loques, tapissent les murailles ; des armures de prix, quelques-unes d'un intérêt historisque, comme celle de Charles IX, l'armure du cheval de Jean III, montées sur des mannequins, garnissent les salles ; dans une vitrine, entre autres armes d'un travail précieux, on remarque des pistolets, des épées, une cuirasse ayant appartenu à Gustave-Adolphe.

A la suite du musée des armures, se trouve une collection des plus curieuses de vêtements et de costumes royaux. Ces vitrines, où s'étalent pêle-mêle les robes d'apparat, les manteaux de cour des reines de Suède, les pourpoints et les costumes de gala des souverains, renferment des objets du plus haut intérêt historique et sont certainement une des curiosités les plus attachantes du musée. A côté de vêtements de fête faits d'étoffes précieuses, brodées d'or et d'argent, vous remarquez un pourpoint de buffle troué ; un drap de lit couvert de larges taches couleur de rouille ; ce pourpoint, c'est celui que portait à Lutzen le roi Gustave-Adolphe, le 6 novembre 1632, lorsqu'une balle ennemie termina son orageuse carrière ; le drap est celui dans lequel il fut rapporté mutilé du champ de bataille et les taches sont celles du sang du héros. La nation suédoise a voulu perpétuer jusqu'au souvenir du coursier qui portait son roi dans cette funèbre journée. Le cheval que montait Gustave-Adolphe à Lutzen a été conservé et sa dépouille, placée sur un socle, occupe sa place dans ce musée des souverains. A côté des reliques du grand capitaine, l'ironique histoire a placé des souvenirs de Christine, la fille fantasque et si peu digne d'un tel père.

En face, à quelques pas, sont les dépouilles de Charles XII. Voilà bien les reliques d'un soldat : d'énormes bottes en cuir, lourdes et massives, les culottes et le gilet en grosse peau de couleur jaune, un habit en drap épais bleu clair, sans autre ornement que de simples boutons de métal, l'uniforme d'un simple grenadier. Le chapeau de feutre uni, sans galon, est déchiré sur le devant. C'est le trou fait par le passage de la balle qui vint foudroyer Charles XII dans la tranchée de Frederikshald. A côté, se trouve le bonnet que portait le roi dans sa captivité à Bender.

Dans une autre vitrine, au milieu de costumes du XVIIIe siècle, on remarque les vêtements et le domino noir que portait Gustave III dans ce fameux bal masqué où il fut blessé mortellement, le 16 mars 1792, par le pistolet du capitaine Ankarström. Cette mort violente, dénouement sanglant d'un règne brillant et frivole, est comme le prélude des grandes tragédies de la fin du siècle. Gustave III précède de peu dans le tombeau cette reine de France dont il s'était proclamé le féal chevalier. Venu en France, il avait assisté aux fêtes de Versailles et de Trianon. Épris de l'éclat du XVIIIe siècle, il résolut d'initier la Suède à tous les raffinements de la civilisation occidentale. Par

ses guerres heureuses avec la Russie, il lui avait donné la gloire militaire ; il voulut y ajouter celle des lettres et des arts. Sa cour devint une imitation de celle de Versailles. Magnifique, prodigue des ressources du royaume, protecteur avoué des belles-lettres, il chercha à s'entourer de poètes, d'écrivains et d'artistes ; déployant un faste auquel la pauvre Suède avait peine à suffire, aimant le théâtre, il ne dédaignait pas d'y faire lui-même représenter ses œuvres. C'est à Gustave III que Stockholm doit son grand théâtre, qu'il avait consacré aux Muses nationales. L'édifice porte encore sur son fronton ces mots : *Patriis Musis.* C'est dans cette salle, élevée par lui-même, que le roi tomba victime d'une conspiration ourdie par la noblesse suédoise, dont il avait essayé d'anéantir la puissance.

Plus loin, sont les costumes royaux de Charles XIV Jean et le bâton semé d'abeilles du maréchal Bernadotte. L'ancien caporal aux gardes-françaises a trouvé dans sa giberne plus qu'un bâton, il y a ramassé une couronne qu'il conserva en reniant sa patrie ; l'ancien soldat de la Révolution française, — ce n'est pas un des moindres spectacles du siècle, — est devenu fondateur de dynastie.

Le musée des antiquités scandinaves occupe les salles du rez-de-chaussée. Mieux installé que celui de Copenhague, mais non plus intéressant, il comprend comme lui les trois grandes périodes de l'âge de pierre, de l'âge de bronze et de celui du fer.

Le premier montre, comme à Copenhague, ses pointes de flèches, ses haches de silex, ses perles d'ambre, trouvées pour la plupart dans les fouilles des tombeaux.

La seconde période donne ses armes et ses ustensiles de bronze, ses colliers et ses bracelets, dont plusieurs ont une pureté de forme et d'ornementation dont on est tout étonné de rencontrer la trace à ces époques reculées.

L'âge de fer précède de peu, en Suède, l'avènement du christianisme ; l'or, le verre, l'ivoire, apparaissent ; les monnaies romaines témoignent des rapports lointains que les Scandinaves avaient avec l'empire romain. Dans la dernière période de l'âge de fer, le goût national s'épure et se fixe ; des animaux fantastiques, des serpents entrelacés, des ornements plus déliés décorent les bracelets et les objets de parure et donnent naissance à un genre original, propre à la Scandinavie, et dont s'inspirent encore aujourd'hui les artistes du Nord.

Ce musée se continue jusqu'aux temps modernes; le moyen âge présente des pierres tombales couvertes de grossiers bas-reliefs et d'inscriptions runiques, des armes, des encensoirs, des croix ciselées et le peu d'objets consacrés au culte catholique épargnés par la Réforme. La période moderne y étale les meubles, les pièces de vaisselle, les parures de la Renaissance, des couronnes de fiancés, des verres de Nuremberg ayant servi à Gustave-Adolphe, des souvenirs de Gustave Wasa.

L'initiative privée a doté Stockholm d'une collection très curieuse et très intéressante, présentant un tableau complet de la vie scandinave. Malheureusement, ce musée n'a pas encore un local digne de lui, et c'est dispersées dans trois maisons différentes de Drottninggata que se trouvent ces collections. La garde en est confiée à de jeunes Dalécarliennes, qui en font les honneurs, revêtues de leur gracieux costume national. Des groupes de mannequins de grandeur naturelle montrent les costumes nationaux de la Suède et de la Norvège; des chambres de paysans étalent leurs meubles primitifs et leur vaisselle grossière : des objets de toute espèce, vases en bois, vieilles faïences, outils, instruments de musique, couteaux, vieux harnais, meubles sculptés, sièges en

bois formés d'un tronc d'arbre avec un grossier dossier, inscrusté de dents humaines, spécifique infaillible pour éloigner de la famille le mal de dents, coffres de toute sorte et de toute couleur, métiers à tisser, engins de pêche et de chasse, ustensiles de cuivre, bâtons runiques servant de calendriers, de registres pour la tenue des assemblées communales, couvrent les murs et initient le visiteur à tous les détails de la vie du Nord. Dans les vitrines, de curieux bijoux, de vieilles étoffes, des ceintures anciennes ornées de plaques de métal, des couronnes de fiancées, des cuillers, des verres à boire. Au milieu de tout cela, quelques souvenirs historiques, des objets ayant appartenu à Gustave III, à Oscar I[er], à Charles XV, un traîneau rustique dont Charles XII se servait dans ses campagnes.

Stockholm est une ville aimable et gaie qui invite à la flânerie; ses rues animées, commerçantes, finissent toujours par vous conduire à quelque beau parc ou sur quelque point des quais d'où vous avez une échappée pittoresque sur le Mälar ou sur le port. Autour du parc de Humlegarden transformé en jardin anglais et dont les beaux ombrages forment en été une agréable promenade, s'élèvent des rues nouvelles, bordées de

maisons élégantes et de villas entourées de jolis jardins.

Au delà du musée, franchissez le pont de Skeppsholmen, passez au pied de l'église Charles-Jean, le long du joli édifice de la caserne d'artillerie, au milieu d'allées ombreuses; en avant de l'école de marine, vous trouverez un petit monument en pierre avec une inscription, élevé en l'honneur du navigateur Nordenskjöld; un pont de bois vous conduit à Kastellholmen; sur la hauteur s'élève une petite forteresse en miniature. Vous jouissez de là d'une vue splendide sur l'entrée de la rade de Stockholm. En face de vous, sur l'autre rive, se dressent des rochers de granit couverts de bouquets de sapins; des maisons aux toits rouges, de hautes cheminées d'usines s'étendent sur la rive ou sont à demi enfouies dans les ravines de la côte, au milieu de massifs de verdure; des navires à vapeur de toute grandeur vont et viennent sur l'eau verte du golfe, laissant derrière eux des traînées de fumée qui raient le ciel de longues lignes brunes; au fond, le port miroite aux rayons du soleil, tout hérissé de mâts à moitié perdus dans des nuages de fumée; la silhouette de la statue équestre de Bernadotte se détache toute noire sur le ciel bleu; la masse imposante du palais royal et des massives construc-

tions de la cité, projetant dans les airs les tours de ses églises, paraît au milieu de l'eau comme un navire à l'ancre ; encadré par les hauteurs de Södermalen et les quais de Blasieholmen, par delà les ponts et les mâts de navires, brille le Mälar; sa large nappe d'argent, enchâssée dans sa bordure de collines vertes, se perd au loin dans la brume. Près de vous des mouettes se jouent sur les eaux.

Par ces belles soirées d'été où le jour et la nuit semblent se confondre, où les étoiles s'effacent devant la clarté des nuits, tandis que le ciel reste éclairé des belles lueurs du couchant, Stockholm a l'air d'une ville en fête. Le Suédois est aimable, gai, sociable ; en cela il est bien le Français du Nord ; il aime à se réunir à ses amis, la foule lui plaît. Par ces beaux crépuscules du Nord, les rues et les places de Stockholm vivent d'une animation toute méridionale. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, les parcs regorgent de promeneurs ; au Stromparterre, sur le Jardin-du-Roi, au parc Berzélius, de grands cafés étendent en dehors jusqu'au milieu des promenades, leurs tables et leurs chaises. Chaque soir, les habitants de Stockholm viennent en famille s'asseoir à ces tables, boire le punch suédois en écoutant les mélodies nationales jouées par d'excellents orchestres. Le long des quais

déserts, entre les grandes masses sombres des palais dont les silhouettes se dessinent vaguement dans la douce lumière de la nuit, chantent les eaux du Mälar ; des bouffées d'harmonie semblent courir sur les flots, apportées par le vent du soir, échos lointains des orchestres qui, de tous côtés, charment Stockholm.

Si vous craignez de gravir les rues escarpées de Södermalen, prenez près du pont des écluses, l'ascenseur qui, sans fatigue, vous montera à l'entrée du restaurant de Mosebacke. La cuisine y est mauvaise, mais la vue y est superbe. Stockholm se dessine tout entière à vos pieds comme une carte géographique. Les deux grands bras du Mälar, traversés par leurs immenses ponts, brillent au soleil, emprisonnés dans leurs murs de granit. L'animation des quais, vue de cette hauteur, ressemble à celle d'une fourmilière ; au milieu, se détache sur les flots la vieille cité dont les flancs sont garnis d'une triple ligne de navires ; au-dessus, dominant tout de sa grandeur imposante, s'élève le palais royal ; sur la gauche, le clocher de Riddarholm perce le ciel de sa flèche aiguë ; au delà des massifs de verdure du Stromparterre et du Jardin-du-Roi, les coupoles et les flèches des églises dépassent de toute leur hauteur les toits des mai-

sons de Stockholm et les masses vertes des parcs. Le Saltsjön étend sa nappe calme et limpide entre deux lignes de collines de granit couvertes de sapins ; de nombreux navires couvrent ses eaux ; les voiliers déploient leurs grandes ailes blanches, glissant lentement sur l'eau verte ; les chaloupes à vapeur courent en tous sens comme un essaim de mouches, creusant à peine un léger sillage ; les grands navires à vapeur disparaissent bientôt au détour d'un rocher, ou viennent s'amarrer aux quais de Staden, coiffant la forêt de mâts de leurs panaches de fumée. En face, au-dessus de Skeppsholmen et de Kastellholmen dont les édifices sont à demi enfouis sous les arbres, le Djurgården étend en masses profondes ses massifs de verdure, et au delà les croupes vertes des collines se déroulent au loin à l'horizon. Noyé dans la lumière du soleil par un beau soir d'été, ce panorama est splendide.

VI

Le Saltsjön. — Le Mälar. — Upsal.

« Êtes-vous allé au Djurgärden ? » Telle est la question qu'on ne manque pas de vous adresser à Stockholm. Le Djurgärden est le bois de Boulogne de la capitale suédoise, mais un bois de Boulogne qui ne doit presque rien à l'art. Il n'y a eu qu'à laisser faire la nature pour en faire un magnifique parc. Des chaloupes à vapeur, partant du pied de la statue de Charles XII, y mènent en quelques minutes. Le Djurgärden est une longue presqu'ile boisée, baignée par le Saltsjön et que relie à Stockholm une large chaussée par où aboutissent les tramways et arrivent les équipages qui viennent se promener sur une route ombreuse. Le Djurgärden était dans l'origine une forêt réservée aux chasses royales ; transformé en promenade par Gustave III, il fut l'objet de nombreux embellissements de la part de Charles XIV Jean. Ses belles

futaies de chênes, ses prairies où percent çà et là des roches de granit, ses hauteurs couvertes de sapins et ses fraîches ravines avec leurs rochers naturels, lui donnent un aspect agreste et sévère que n'a pas son rival de Paris, où l'on sent partout l'effort de l'art qui a su triompher d'une nature ingrate.

Les chaloupes à vapeur vous débarquent au pied du grand café de Hasselbacken, où les promeneurs viennent se reposer en écoutant les morceaux joués par une musique militaire. Près de là, dans un site agreste, se trouve une colonne surmontée du buste en bronze de Bellmann. Bellmann vivait à la cour de Gustave III ; ses poésies, célébrant la nature et les mœurs suédoises, sont restées populaires ; le violon sur lequel il composait ses chansons est conservé au musée de Stockholm. Chaque année, le 26 juin, jour anniversaire de l'inauguration du monument, Stockholm célèbre la fête de son poète national. Les sociétés d'étudiants, groupées autour de l'image de Bellmann, entonnent en chœur ses chansons et ses mélodies les plus populaires.

On retrouve bientôt la solitude de la forêt ; de petites allées serpentant au milieu des rochers, sous les bouquets de sapins, à l'ombre des grands chênes, isolent bien vite le promeneur qui aban-

donne la chaussée circulant autour de la presqu'île. A chaque instant une clairière sous bois vous donne une échappée sur la mer dont les eaux calmes scintillent à travers les branches ; le roulement lointain des voitures, le sifflet de quelque bateau à vapeur, troublent seuls le silence de la forêt.

De la rive septentrionale du parc, au delà de la nappe verte d'un large bras de mer, on aperçoit sur le bord opposé les grandes casernes de Ladugärslandet et plus loin, au milieu d'une grande plaine verte, ondulée, bordée de bouquets de bois, les longues lignes blanches des tentes d'un camp. La solitude la plus profonde règne de ce côté du Djurgärden ; il est neuf heures et il fait encore grand jour ; un coup de canon retentit dans le silence du soir ; les soldats de garde aux casernes sortent de leurs postes et saluent de deux hourras la fin du jour ; du camp, la brise du soir apporte l'écho lointain des tambours et des clairons qui sonnent la retraite, puis tout redevient silencieux ; une petite barque glisse sur l'eau verte, le bruit de ses rames frappant l'onde en cadence, trouble seul le calme de la nuit. Je reviens en ville par les quais ; à onze heures du soir, au-dessus de Mälar, le ciel brille encore, éclairé d'une belle teinte rosée ; de temps en temps m'arrivent les échos des orchestres

des promenades, tout Stockholm est dehors pour jouir d'une belle nuit.

Ulricksdal est une des promenades les plus intéressantes de Stockholm. Ce petit castel, situé sur les bords du lac d'Edviken, bâti à la fin du XVII[e] siècle par le général Jacob de la Gardie, affecté par Bernadotte à un hôtel d'invalides, a été transformé en résidence royale par le feu roi Charles XV qui en avait fait son séjour favori.

Prenez le bateau à vapeur qui part tous les jours du pied de la statue de Gustave III, vous doublez la pointe du Djurgärden et vous tournez à gauche dans le Lilla Wärtan, branche de la Baltique pénétrant profondément dans les terres. L'entrée de la baie est coupée par un de ces immenses ponts flottants, de sept à huit cents mètres de longueur, montés sur des radeaux reliés les uns aux autres, et sur lesquels les Suédois franchissent des lacs et des bras de mer. Malheureusement, le temps est bas et couvert ; c'est à travers une légère brume grisâtre que vous apercevez les rives boisées et les petites maisons de campagne qui bordent la mer. Celle-ci communique avec Edviken par un étroit passage que franchit le bateau. La façade blanche et les toits d'ardoise d'Ulricksdal surgissent au bord du lac, à moitié enfouis sous d'épais massifs

de verdure. On a plutôt devant les yeux la maison de plaisance d'un riche gentilhomme que la résidence d'un souverain.

Depuis la mort de Charles XV, en 1872, le château est resté inhabité et laissé dans l'état où l'avait mis le feu roi. L'intérieur est rangé avec le goût d'un collectionneur et d'un artiste; les meubles de Hollande, les porcelaines rares, garnissent les murs des appartements; le roi y a réuni des souvenirs intéressants pour l'histoire de Suède, tels que le lit de Gustave-Adolphe, le siège de Wallenstein, la table de Gustave Wasa; la salle d'armes a fort grand air avec sa haute cheminée sculptée, ses armures et ses panoplies, ses dressoirs chargés de hanaps et de vieux cristaux. Charles XV était un roi artiste, il possédait un atelier; sur le chevalet est encore placé son dernier tableau; ses pinceaux, sa palette, sa vareuse, sont auprès sur une table. Ulricksdal n'est plus que la demeure d'un artiste gentilhomme; on sent que là, Charles XV dépouillait toute majesté royale pour se livrer tout entier à sa passion pour les beaux-arts.

Une petite chaloupe à vapeur, pénétrant dans la baie de Brunnsviken par la passe étroite d'Alkistan, me conduit au parc de Haga. Haga est une création de Gustave III; ce roi voulait en faire

son séjour de prédilection ; il avait même commencé la construction d'un vaste palais qui est resté inachevé. C'est le titre de comte de Haga qu'avait pris Gustave III pour venir en France. Le château actuel est tout petit, mais le parc est splendide. Ses magnifiques arbres entrecoupés de pelouses fleuries, couvrent de larges allées de leur épaisse frondaison. Le parc est aujourd'hui livré au public et forme une des promenades les plus agréables des environs de Stockholm.

La citadelle de Waxholm, située en plein Saltsjön, est la clef de Stockholm. Plusieurs bateaux à vapeur s'y rendent chaque jour. Par une belle journée, c'est une excursion facile et agréable. Le golfe, bordé de hautes collines de granit coiffées de forêts de sapins, s'élargit, se rétrécit tour à tour ; sur la gauche, on longe les crêtes sombres de la grande île Lindingö ; sur les eaux s'éparpillent de petites îles rocheuses boisées. Sur la plupart de ces îlots, on aperçoit de petites maisons de campagne, ordinairement en bois, peintes de couleurs claires, au milieu d'un jardin grand comme la main. Au bord de l'eau, un petit débarcadère et un canot amarré à un poteau ; devant la maison, un mât de pavillon pavoisé aux couleurs nationales. On navigue ainsi au milieu d'un dédale d'îles offrant

une perspective toujours changeante, jusqu'à ce que tout à coup, à l'ouverture d'un large canal, se dresse devant vous un rocher couvert de remparts. C'est la citadelle de Waxholm qui, sur son îlot de granit, occupe le centre de la passe, obligeant les navires à défiler sous ses feux. Fondées par Gustave Wasa, augmentées par Gustave-Adolphe, ces fortifications ont été maintenues au niveau des progrès de l'art militaire. A ses pieds, séparée par un étroit canal, s'étend sur la rive la petite ville de Waxholm, avec ses toits rouges et ses bosquets de lilas.

Au retour, encadré entre ses collines de granit, Stockholm se dresse à l'horizon, avec ses monuments, ses ponts et ses statues, dessinant leurs silhouettes lumineuses sur un ciel d'un bleu pâle, illuminé des premiers feux du couchant.

Le Mälar n'est pas moins riche en beautés que le Saltsjön. Le Mälar est un des grands lacs de la Suède ; il a environ cent trente kilomètres de long; sa largeur varie beaucoup et le nombre de ses îles est considérable; on en compte treize cents. C'est aux quais de Riddarholmen qu'abordent les nombreux bateaux à vapeur qui font le service de ses rives. Rien n'est plus curieux le matin que l'aspect de ces quais ; les bateaux qui arrivent à

Stockholm, pressés en rangs serrés les uns contre les autres, vomissent de leurs flancs des flots de passagers de tout âge et de toute condition, qu'ils reprendront le soir à leur retour. Après avoir débarqué leur cargaison humaine, les bateaux repartent et font souvent plusieurs voyages par jour. Au milieu de cette cohue, je parviens à trouver, non sans peine, celui de Drottningholm qui part dans quelques minutes. Le trajet dure environ une heure. Les rives du Mälar ont été très vantées ; le lac m'a paru plutôt gracieux que grandiose, avec son infinité d'iles rocheuses de forme ronde ; leurs croupes, couronnées de sapins et de hêtres, ne s'élèvent guère qu'à une cinquantaine de mètres au-dessus de l'eau ; les bras du lac s'élargissent, puis tout à coup se rétrécissent au point de ne plus former qu'un étroit canal. Sur les rives, sur les îles, s'élèvent de petites maisons de campagne, chalets en bois perdus dans la forêt. Au détour d'une île, au fond d'une petite baie, apparaissent les façades blanches et les coupoles de cuivre bronzé de Drottningholm. Ce nom signifie : Ile de la Reine ; le château primitif avait été construit par la reine Catherine Jagellon, femme de Jean III, à la fin du XVIe siècle. L'édifice actuel, bâti sur l'ile de Lofö, date du siècle dernier ; Gustave III y

créa de nombreux embellissements. L'intérieur n'a rien de bien remarquable. Derrière le château s'étend un beau parc dessiné dans le goût français, orné de statues et d'où l'on a de beaux points de vue sur le lac.

Gripsholm est un des châteaux les plus pittoresques de la Suède. Situé sur les bords du Mälar, il a été le théâtre d'importants événements dans l'histoire nationale. Aussi est-il le but d'un pèlerinage fréquent de la part des Suédois.

J'avais pris, un dimanche matin, le bateau pour Gripsholm, au quai de Riddarholm. Le pont était couvert de bandes joyeuses d'habitants de Stockholm, allant passer la journée à la campagne. Il y avait à peine place pour s'asseoir. Le temps était couvert. Le Mälar a besoin de soleil; les nombreuses îles qui parsèment sa nappe plombée, avec leurs formes arrondies, uniformément couvertes de sapins, lui donnent un aspect monotone. Cette succession ininterrompue d'ilots de différentes grandeurs lui enlève tout horizon; on sort d'un chenal étroit pour rentrer dans un autre. Cependant, vers le milieu du trajet, un peu avant de doubler la pointe de la baie de Mariefred, le lac s'élargit, les îles disparaissent pour quelque temps; la nappe d'eau présente alors une largeur de douze

à treize kilomètres. Quelques montagnes blanchissent au loin, laissant entre elles des intervalles dans lesquels la ligne des eaux du Mälar se confond à l'horizon avec la brume du ciel. Après environ quatre heures de navigation, nous apercevons au fond de la baie la petite ville de Mariefred. Son église blanche et ses maisons rouges, éparses sur la rive, se détachent crûment sur le fond vert de ses jardins. A quelque distance, surgissant d'un épais massif de verdure, apparaissent les façades et les tours de Gripsholm. Leurs murailles rougeâtres et leurs dômes d'ardoises se dessinent sur le gris du ciel. Une petite route ombragée conduit à l'entrée principale. Dans la cour, gisent sur le sol deux longs canons russes pris en 1581 par les Suédois à Ivanogrod.

Le château actuel doit son origine à Gustave Wasa qui aimait à y séjourner. Il servit tour à tour de prison à ses deux fils, Éric XIV et Jean III, pendant leur longue lutte pour la possession du trône de Suède. Jean y resta prisonnier de son frère de 1563 à 1567; sa femme, Catherine Jagellon, voulut partager la captivité de son époux. La chambre que la tradition leur donne pour prison est une belle pièce dont la décoration remonte au commencement du XVIIe siècle. De hautes fenê-

tres s'ouvrent sur le lac et découvrent un bel horizon que les époux captifs durent contempler souvent. Un heureux retour de fortune donna à Jean III le trône de son frère qui, à son tour, demeura prisonnier à Gripsholm ; sa prison, moins brillante que celle qu'il avait accordée à Jean, est une cellule située dans une des tours. Ses murailles nues sont percées d'étroites fenêtres par lesquelles on découvre à peine un pan du ciel. Une ouverture donnant sur un couloir intérieur permettait à un geôlier de surveiller constamment le prisonnier. Après avoir séjourné à Gripsholm de 1571 à 1573, le malheureux Éric, transporté à Westeras, devait mourir en 1577 à Orbyhus, empoisonné par les ordres de son frère. Gustave III transporta souvent à Gripsholm sa cour brillante ; il y construisit un théâtre où il fit représenter plusieurs de ses œuvres. La petite salle est encore là avec sa scène et ses décors qui semblent attendre les acteurs. C'est dans ce même château, témoin des splendeurs du règne de Gustave III, que son fils Gustave IV Adolphe, dut signer, en 1809, l'acte d'abdication qui lui enlevait le trône à lui et à sa famille et l'exilait à jamais de Suède.

A part ces souvenirs historiques, les appartements de Gripsholm n'offrent rien de bien remar-

quable. Ils forment un grand musée comprenant une suite de portraits des souverains suédois et de personnages marquants, notamment de l'époque de Gustave III. Ces peintures peuvent offrir un certain intérêt au point de vue historique, mais à celui de l'art, elles en sont complètement dépourvues.

Après ma visite au château, je voulus essayer de faire un tour dans la campagne, mais la pluie était venue et je dus me réfugier sur le bateau en compagnie d'une partie des passagers du matin, obligés comme moi de chercher un abri. Heureusement, le ciel s'éclaircit sur le soir et notre retour se fit par le beau temps.

Sur la route, au sommet d'un rocher boisé à gauche, nous apercevons, planté sur une haute tige, un énorme chapeau en fer. Le roi de Norvège, Olaf Haradssön, dit la légende, avait poussé ses excursions jusque sur les rives du Mälar. Poursuivi par les Suédois et serré de près, il lança du haut du rocher son cheval dans le lac et leur échappa ainsi; mais en sautant, il perdit sa coiffure qui demeura sur le rocher. C'est pour perpétuer le souvenir de ce saut périlleux que le gigantesque chapeau de fer domine au loin la cime des sapins.

Tout le long du parcours, les barques chargées

de passagers que nous rencontrons, nous saluent de leurs hourras ; de toutes les maisons de campagne qui bordent le lac, enfouies dans la verdure, descendent sur la rive des femmes et des enfants qui nous souhaitent un heureux retour en agitant leurs mouchoirs. Nos Suédois leur répondent du pont du bateau en déployant, eux aussi, leurs mouchoirs blancs. C'est une coutume touchante en Suède que celle de ce salut cordial envoyé au voyageur. Au passage des bateaux, le long des trains de chemins de fer, vous voyez des barques ou de la fenêtre d'une petite maison s'agiter ces petits mouchoirs qui envoient au voyageur inconnu un salut sympathique et lui souhaitent un heureux retour dans sa patrie.

A quelques jours de là, par une belle matinée, je m'embarquais une troisième fois sur le Mälar pour gagner Upsal. Stockholm disparaît peu à peu dans une brume argentée. Quelque temps encore, la flèche du Riddarholm, la masse du palais royal et les dômes des églises de Södermalen s'aperçoivent à l'horizon, puis disparaissent derrière les rochers boisés des îles et des rives du lac. Le bateau met le cap au nord et nous entrons dans la longue branche supérieure que projette le Mälar entre l'ile Lofö et la terre ferme. Par l'ouverture

d'une petite baie nous apercevons les dômes de Drottningholm à moitié enfouis dans la cime des arbres. Le lac tantôt s'élargit, tantôt se rétrécit au point de ne former qu'un étroit chenal qu'un chemin de fer franchit sur un pont tournant. C'est le même aspect, un peu monotone, de croupes boisées, de rochers de granit, que sur l'autre partie du lac. Au fond d'une petite baie, nous saluons la petite ville de Sigtuna, une des métropoles de la Suède aux temps héroïques. Réduite aujourd'hui à cinq cents habitants, elle se présente d'une façon pittoresque vue du Mälar, avec ses maisons rouges et ses vieilles tours ruinées s'élevant au milieu de beaux arbres. Un peu plus loin, paraissent les murailles et les tours blanches du château de Skotloster, surmontées de leurs toits noirs. Enfin nous arrivons à l'extrémité du lac ; notre bateau franchit un pont tournant, puis pénètre dans un canal étroit formé par la rivière d'Upsal. Nous remontons une petite vallée boisée, coupée de prairies avec des maisons rouges. Nous passons devant l'Institut agronomique d'Ultuna dont les grands bâtiments blancs se détachent sur la verdure sombre des arbres ; de belles vaches paissent dans de gras herbages le long de la rivière. Notre bateau marche lentement dans ce chenal

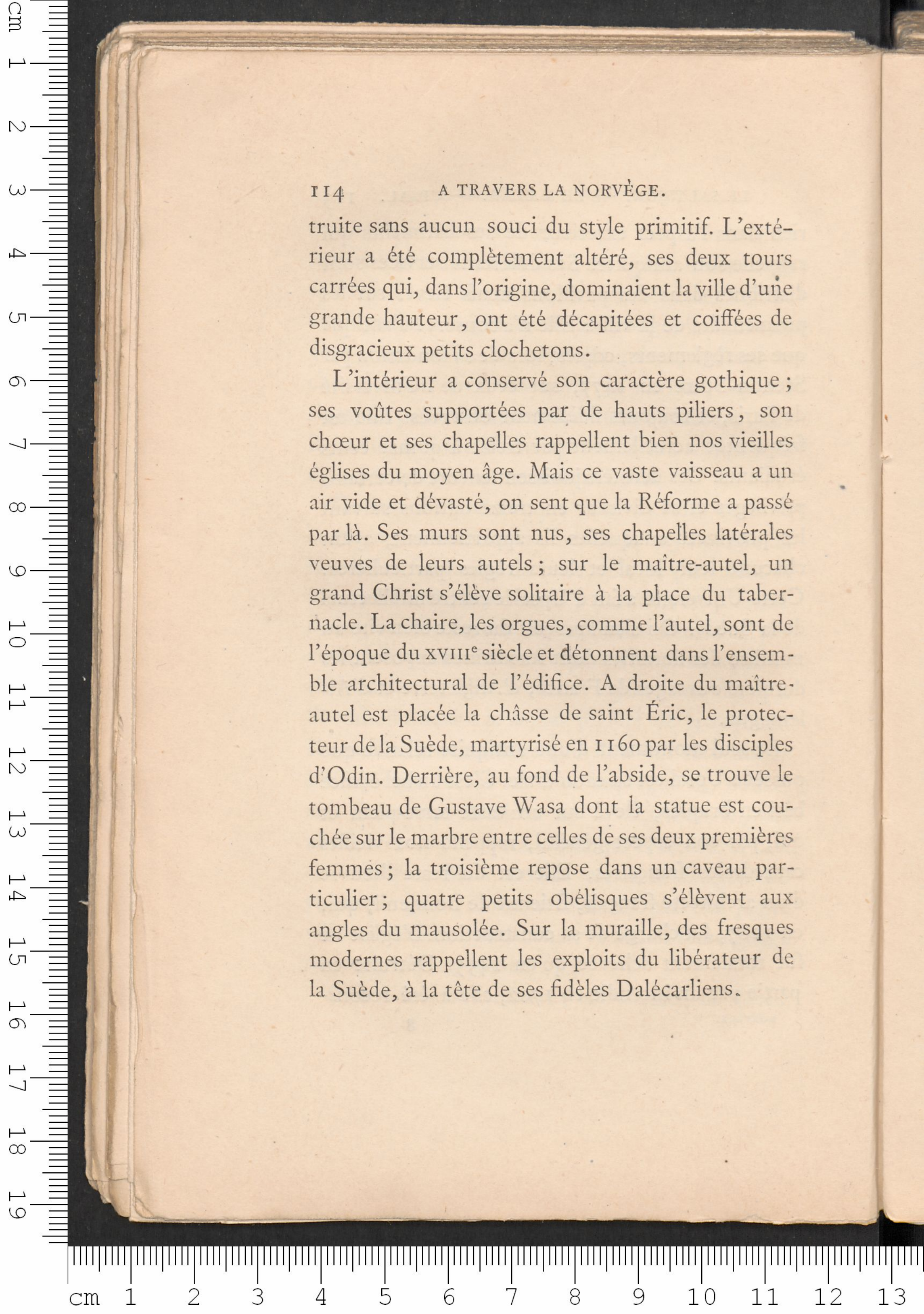
étroit où la route est tracée par des balises et de jeunes sapins fichés au fond de l'eau. Enfin nous apercevons sur la gauche, au sommet d'une colline verdoyante, une grande bâtisse rouge, flanquée de deux tours coiffées de coupoles noires ; au fond du chenal se dressent des mâts de navires ; sur ses rives, de petites maisons à un étage succèdent aux lignes de saules et de hêtres ; le bateau stoppe près d'un pont, nous sommes dans Upsal.

Ce nom d'Upsal évoque celui d'Odin, dieu de la guerre, et tous les mythes de la mythologie du Nord. La fondation de cette ville se perd dans la nuit profonde des origines scandinaves ; centre politique et religieux de la Suède durant la période héroïque et même après l'établissement du christianisme, elle a déchu rapidement dès que Stockholm devint le séjour préféré de la royauté. Il semblerait néanmoins que l'on dût reconnaître à chaque pas sur ce sol tout imprégné des souvenirs des temps fabuleux de la Scandinavie, des vestiges de ces époques lointaines et retrouver une cité antique. Mais grande est la désillusion du voyageur quand il découvre dans Upsal une petite ville moderne n'ayant conservé aucun témoignage de son antique grandeur.

Son Université célèbre, elle-même, ne décèle

rien dans l'aspect extérieur de ses bâtiments qui rappelle son antiquité. Ses différents services sont distribués dans des pavillons neufs élevés sur les promenades de la ville. Elle n'a conservé d'antique que ses règlements, copiés, lors de sa fondation par Stenon-Sture en 1477, sur ceux de l'Université de Paris, et toujours fidèlement observés. Elle est fréquentée actuellement par treize à quinze cents étudiants. Ces derniers jouissent encore de certains privilèges et se divisent en treize nations suivant les provinces auxquelles ils appartiennent, ayant chacune leur local et leurs règles particulières. Cette Université a fait d'Upsal le centre intellectuel de la Suède. On s'en aperçoit du reste bien vite au nombre des librairies dont les vitrines exposent les derniers ouvrages de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Le seul monument d'une antiquité relative que possède Upsal est sa cathédrale. C'est un bel édifice bâti en briques, élevé sur un vaste terre-plein et qui, par son aspect général, rappelle nos vieilles cathédrales françaises. Elle est du reste l'œuvre d'un architecte français, Étienne de Bonneuil, qui, en 1287, fut chargé de sa construction. L'église ne fut totalement achevée qu'en 1435. Détruite en partie par un incendie en 1702, elle a été recons-



truite sans aucun souci du style primitif. L'extérieur a été complètement altéré, ses deux tours carrées qui, dans l'origine, dominaient la ville d'une grande hauteur, ont été décapitées et coiffées de disgracieux petits clochetons.

L'intérieur a conservé son caractère gothique; ses voûtes supportées par de hauts piliers, son chœur et ses chapelles rappellent bien nos vieilles églises du moyen âge. Mais ce vaste vaisseau a un air vide et dévasté, on sent que la Réforme a passé par là. Ses murs sont nus, ses chapelles latérales veuves de leurs autels; sur le maître-autel, un grand Christ s'élève solitaire à la place du tabernacle. La chaire, les orgues, comme l'autel, sont de l'époque du XVIIIe siècle et détonnent dans l'ensemble architectural de l'édifice. A droite du maître-autel est placée la châsse de saint Éric, le protecteur de la Suède, martyrisé en 1160 par les disciples d'Odin. Derrière, au fond de l'abside, se trouve le tombeau de Gustave Wasa dont la statue est couchée sur le marbre entre celles de ses deux premières femmes; la troisième repose dans un caveau particulier; quatre petits obélisques s'élèvent aux angles du mausolée. Sur la muraille, des fresques modernes rappellent les exploits du libérateur de la Suède, à la tête de ses fidèles Dalécarliens.

Dans les chapelles latérales, on remarque les tombeaux de Jean III et de Catherine Jagellon, des sépultures des grandes familles de Suède et des archevêques d'Upsal. Dans l'une d'elles dort le grand botaniste Linné; un médaillon en bronze est incrusté dans la muraille au-dessus de la pierre tombale.

Tout, dans cette cathédrale, comme à Lund, rappelle le catholicisme; la Réforme a l'air d'y camper et semble une étrangère sous ces vastes voûtes faites pour les pompes du culte catholique.

Sur la place, se trouve une fontaine ayant jailli miraculeusement, dit la légende, du sang du saint roi martyr Éric au moment de sa mort. Non loin de la cathédrale se trouve l'église des paysans, sans intérêt aujourd'hui, mais le plus ancien édifice d'Upsal. Son origine est antérieure à celle de la cathédrale.

Une allée, plantée de beaux arbres, au centre de laquelle se dresse un obélisque élevé par Bernadotte à la mémoire de Gustave-Adolphe, conduit à la Carolina rediviva. Ce bel édifice, de construction récente, renferme la riche bibliothèque de l'Université. Son plus précieux trésor, parmi les deux cent trente mille volumes et les sept mille manuscrits qu'elle possède, est le fameux *Codex*

argenteus, traduction primitive en langue germanique des quatre Évangiles par l'évêque Ulfilas, qui mourut en 388. Ce précieux volume est un trophée de la guerre de Trente ans. Il fut enlevé à Prague par les armées de Gustave-Adolphe et rapporté en Suède où il est resté depuis cette époque.

Derrière la Carolina s'étend une vaste promenade dont les larges allées sont ombragées de grands arbres. Au milieu de ses pelouses, parmi des bouquets de verdure, s'élèvent les différents bâtiments de l'Université. Aux ronds-points des allées sont dressées de grandes pierres à peine taillées, couvertes de caractères runiques, témoins des premiers siècles de l'histoire scandinave. A l'une des extrémités de cette promenade, on arrive au cimetière, promenade lui-même, dont les allées droites sont bordées de petits tertres de gazon, ombragés d'arbustes et couverts de fleurs; de modestes pierres tombales, quelques fûts de colonnes tronquées, sont tous les monuments de ce champ des morts où tout respire la paix et le repos. Quelques-unes de ces tombes sont surmontées de hautes pierres frustes, réminiscence des antiques sépultures de la Suède.

Upsal a seize mille âmes; mais sa population

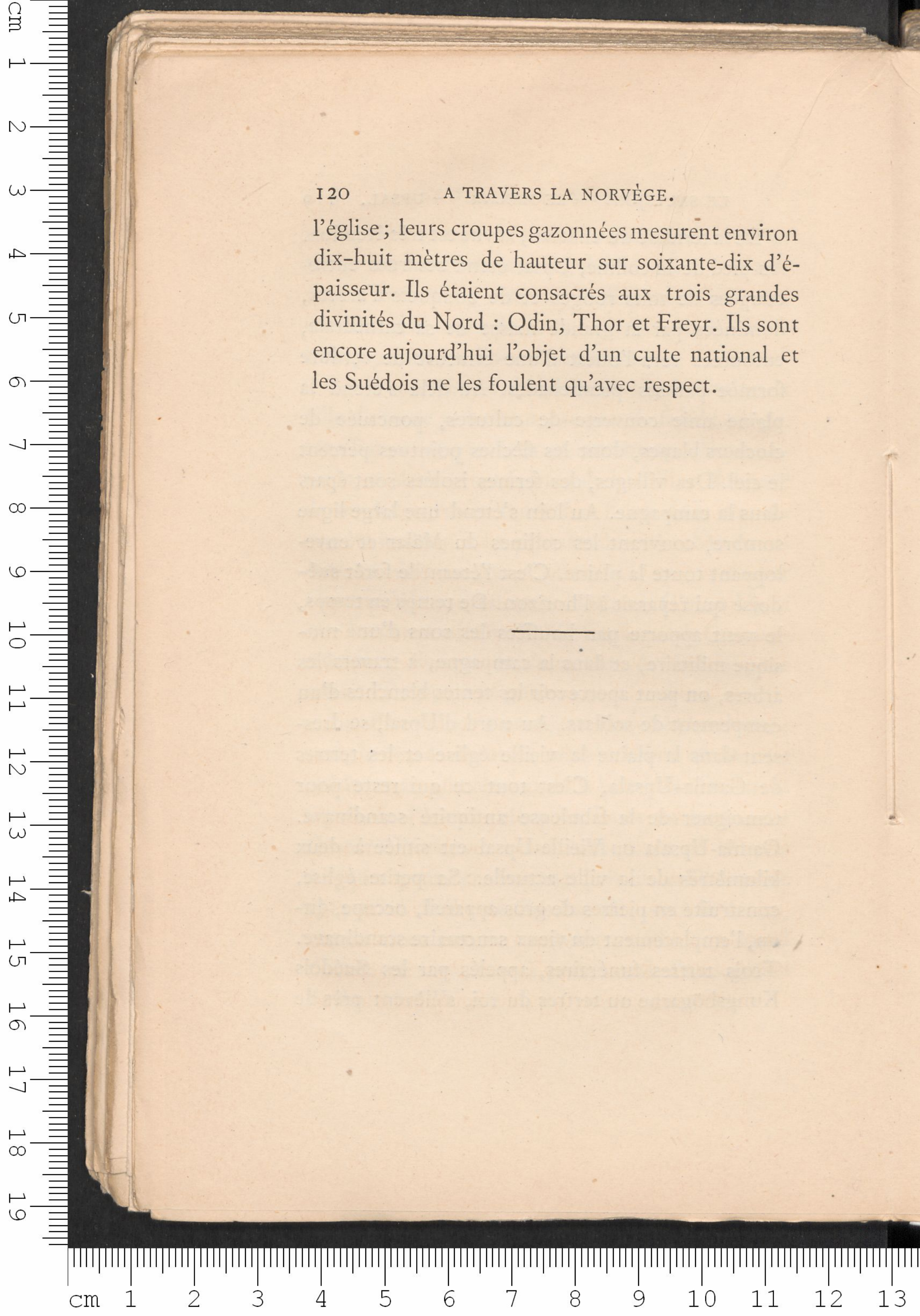
n'anime guère ses rues ; les voitures y sont à peu près inconnues et n'étaient quelques groupes d'étudiants reconnaissables à leurs casquettes blanches, les passants seraient rares sur les pavés d'Upsal. Ses rues, généralement en ligne droite, sont toutes parallèles ou perpendiculaires à la petite rivière qui traverse le milieu de la ville. Le long de ses quais plantés de marronniers en fleurs, dorment quelques bateaux dont les mâts se dressent à travers les arbres ; près des ponts, des lavandières font résonner leurs battoirs au bord de l'eau. La plupart des maisons sont construites en bois ; certaines rues sont presque entièrement bordées par des jardins. Les branches de leurs grands arbres viennent étendre leur verdure jusqu'au milieu de la chaussée, par-dessus leurs clôtures en planches peintes en rouge, et donnent à ces rues l'apparence d'une allée de parc. Pour trouver un peu d'animation à Upsal, il faut, le soir, aller au Strömparterren, jolie promenade plantée de beaux arbres dont les allées longent la rive gauche de la rivière. C'est là que se trouve le grand café de la ville ; tous les soirs, étudiants et bourgeois viennent jouir des belles nuits d'été en écoutant la musique. Toutes les tables sont occupées par des familles qui viennent souper au café ; il est près de minuit,

et la nuit a presque la clarté du jour. De temps en temps un mugissement lugubre déchire l'air au-dessus de la ville; c'est un veilleur de nuit posté sur une des tours de la cathédrale qui, à son de trompe, annonce l'heure aux habitants.

La lourde masse du château royal domine la ville de toute sa hauteur; sa grande façade rouge, sans lignes qui viennent en interrompre la monotonie, se dessine sur le haut de la colline, flanquée de ses deux grosses tours. Les flancs de la montée ont été aménagés en promenade et le château est entouré de verdure. Commencé en 1548 par Gustave Wasa, il est resté inachevé. C'est à Upsal que la reine Christine, la fille fantasque de Gustave-Adolphe, abdiqua la couronne de Suède pour courir l'Europe à sa guise.

Le triste édifice a un aspect à moitié abandonné; seul, le rez-de-chaussée semble habité et sert de résidence au gouverneur de la province. Devant la façade de l'ouest, s'élève un buste en bronze de Gustave Wasa; en avant sont placés en batterie quelques petits canons marqués au millésime de 1789 et au chiffre de Gustave III; vers la droite, sur un vieux bastion en ruines, s'élève un lourd clocher en charpente à jour, muni d'une grosse cloche.

De la terrasse du château, la vue est très étendue. Au pied de la colline, Upsal étend ses rues entrecoupées de toits rouges et de bouquets d'arbres, dominées par la grande masse de sa cathédrale, entourées vers l'ouest d'une ceinture de verdure formée par ses promenades. Au delà s'étend la plaine unie couverte de cultures, ponctuée de clochers blancs, dont les flèches pointues percent le ciel. Des villages, des fermes isolées sont épars dans la campagne. Au loin s'étend une large ligne sombre, couvrant les collines du Mälar et enveloppant toute la plaine. C'est l'éternelle forêt suédoise qui reparaît à l'horizon. De temps en temps, le vent apporte par bouffées les sons d'une musique militaire, et dans la campagne, à travers les arbres, on peut apercevoir les tentes blanches d'un campement de soldats. Au nord d'Upsal, se dressent dans la plaine la vieille église et les tertres de Gamla-Upsala. C'est tout ce qui reste pour témoigner de la fabuleuse antiquité scandinave. Gamla-Upsala ou Vieille-Upsal est située à deux kilomètres de la ville actuelle. Sa petite église, construite en pierres de gros appareil, occupe, dit-on, l'emplacement du vieux sanctuaire scandinave. Trois tertres funéraires, appelés par les Suédois Kungshögarne ou tertres du roi, s'élèvent près de



l'église ; leurs croupes gazonnées mesurent environ dix-huit mètres de hauteur sur soixante-dix d'épaisseur. Ils étaient consacrés aux trois grandes divinités du Nord : Odin, Thor et Freyr. Ils sont encore aujourd'hui l'objet d'un culte national et les Suédois ne les foulent qu'avec respect.

VII

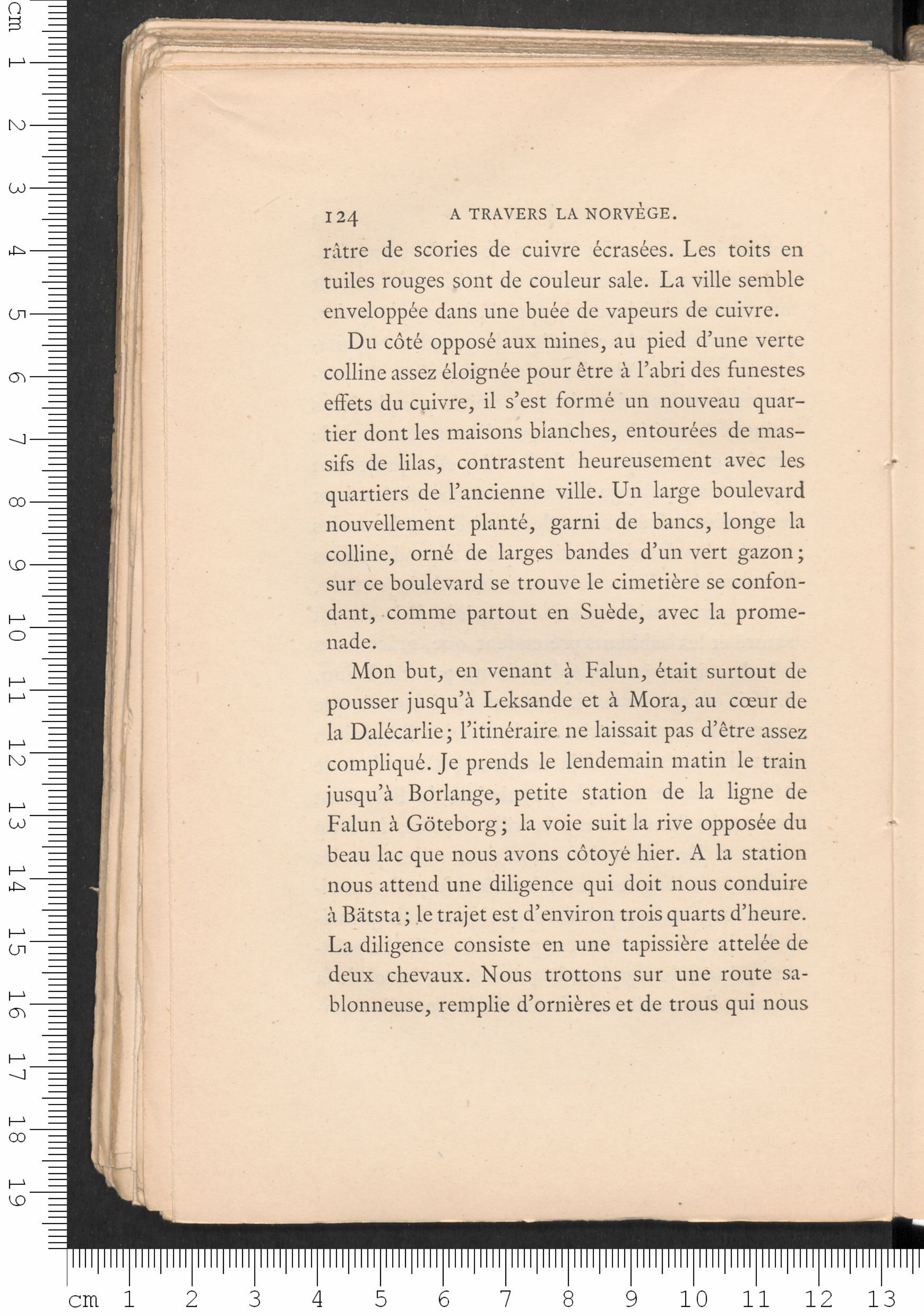
En Dalécarlie.

En quittant Upsal pour se diriger vers le nord, le chemin de fer traverse la large plaine que l'on découvre depuis la terrasse du château. Dès les dernières maisons d'Upsal, la voie longe de grands champs entourés de palissades en sapins fendus, quelques bestiaux en pâture errent mélancoliquement autour des barrières; de pauvres maisons aux murailles de bois peintes en rouge, couvertes en chaume, paraissent çà et là au milieu des champs; puis reparaît la forêt avec son sol de rochers roulés; les bouleaux semblent plus nombreux et tachent de leur verdure grêle la teinte sombre des sapins. La clairière se déroule de nouveau, parsemée de cultures ou de prairies marécageuses; au centre, s'élève la petite ville de Sala dont les nombreuses constructions semblent attester une certaine importance. Puis les champs se remontrent entrecoupés de bouquets d'arbres,

parsemés d'énormes quartiers de roche; les charrues retournent une terre noire et tourbeuse; les champs d'avoine sont à peine aussi avancés que ceux de France au printemps. Au delà de Krylbo, nous franchissons sur un pont le Dalelf, le fleuve dalécarlien ; sur ses eaux vertes, flottent à l'aventure de nombreux troncs de sapins. Nous côtoyons plusieurs lacs dont les rives bordées de sapins mirent dans l'eau leur sombre verdure. A Storvik, la voie pénètre dans une belle forêt, ouvrant de jolies perspectives sur des collines boisées entrecoupées de nombreux lacs aux eaux vertes ou bleues. La forêt disparaît tout à coup pour faire place à une riche campagne verdoyante, parsemée de maisons rouges; au milieu s'étend un beau lac que ferme à l'horizon une ceinture de collines boisées. Falun ne tarde pas à paraître elle-même avec ses grands monticules de scories, ses hautes cheminées qui répandent au-dessus de la ville un épais nuage de fumée, ses maisons rouges, les clochers de ses églises et ses environs complètement dénudés, dont l'aspect désolé contraste si étrangement avec la belle campagne qui les entoure.

Falun est une ville de sept mille âmes. C'est la capitale de la Dalécarlie et le centre d'un district

minier important. La Dalécarlie est la terre classique de ces fameuses mines de Suède qui donnent un minerai si riche et si apprécié du monde entier. Falun est elle-même le siège de grandes exploitations ; elle possède des mines de cuivre importantes dont les minerais sont traités par plusieurs usines. A moitié cachées par d'énormes amas de scories qui les séparent de la ville, elles projettent sur ce triste paysage leurs hautes cheminées dont les fumées noirâtres étendent sur Falun des nuées imprégnées de sels de cuivre qui se répandent dans l'atmosphère. En certains moments de la journée, on respire positivement du vitriol; l'air en est saturé et les habitants prétendent que, grâce à ces sels de cuivre, jamais épidémie ne parut à Falun. Le fait est que les habitants ont aussi bon air que ceux des autres parties de la Suède. Ces mines sont d'exploitation déjà ancienne; l'une date de 1687. Presque toute la population de Falun est composée de mineurs; la ville déploie, le long d'une rivière dont les eaux sont salies par les usines, ses longues rues, bordées de petites maisons rouges. Excepté dans quelques rues principales dont la chaussée est pavée de cailloux pointus qui font le supplice du promeneur, le sol de la plupart d'entre elles est formé d'une poussière noi-



râtre de scories de cuivre écrasées. Les toits en tuiles rouges sont de couleur sale. La ville semble enveloppée dans une buée de vapeurs de cuivre.

Du côté opposé aux mines, au pied d'une verte colline assez éloignée pour être à l'abri des funestes effets du cuivre, il s'est formé un nouveau quartier dont les maisons blanches, entourées de massifs de lilas, contrastent heureusement avec les quartiers de l'ancienne ville. Un large boulevard nouvellement planté, garni de bancs, longe la colline, orné de larges bandes d'un vert gazon; sur ce boulevard se trouve le cimetière se confondant, comme partout en Suède, avec la promenade.

Mon but, en venant à Falun, était surtout de pousser jusqu'à Leksande et à Mora, au cœur de la Dalécarlie; l'itinéraire ne laissait pas d'être assez compliqué. Je prends le lendemain matin le train jusqu'à Borlange, petite station de la ligne de Falun à Göteborg; la voie suit la rive opposée du beau lac que nous avons côtoyé hier. A la station nous attend une diligence qui doit nous conduire à Bätsta; le trajet est d'environ trois quarts d'heure. La diligence consiste en une tapissière attelée de deux chevaux. Nous trottons sur une route sablonneuse, remplie d'ornières et de trous qui nous

secouent horriblement; nos chevaux soulèvent des nuages de poussière. Et tout cela pour attendre à Bätsta une grande heure, attendu que vous ne pouvez partir sans vos bagages et que ceux-ci viennent derrière vous sur des charrettes marchant au petit pas des chevaux. Vous avez le loisir d'attendre sous un mauvais hangar, ouvert à tous les vents; et de plus vous pouvez resserrer votre ceinture d'un cran, si vous n'avez pas bien déjeuné avant de partir, car ici les buffets sont inconnus. Enfin tout est prêt, nous nous embarquons sur une petite chaloupe à vapeur qui, par le Gagnbro et le Djuräselfbro, doit nous conduire à Gagnef. Nous naviguons sur une large rivière dont les eaux vertes charrient d'énormes quantités de bois flottés; il faut toute l'habileté de notre timonier pour éviter ces longues pièces de bois descendant au fil de l'eau. Les rives sont formées de collines assez basses, couvertes de sapins et de bouleaux, laissant çà et là découvertes leurs crêtes rocheuses. Tous mes compagnons de voyage sont Suédois. L'un d'eux porte le costume de la Dalécarlie : la culotte de peau avec les bas de laine enfouis dans d'énormes souliers à boucles, la veste ronde et sur son gilet le long tablier de cuir fauve couvrant la poitrine, serré à la taille par une ceinture et des-

cendant jusqu'au bas des jambes, semblable pour la forme à celui que portaient autrefois les sapeurs de nos régiments. Sur sa tête, un chapeau noir à larges bords; ses cheveux coupés ras sur le front sont taillés en rond sur le cou. Il semble un personnage important, il porte un portefeuille sous le bras et tout le monde vient lui serrer la main.

Après deux heures de navigation, nous arrivons à Gagnef. Gagnef est un hangar situé au pied d'une côte au milieu des bois. Nous montons la côte à pied; au sommet nous retrouvons une tapissière qui, en quelques minutes, nous mène à Grästa. C'est également un hangar et un ponton. Là, nous trouvons un bateau à vapeur, le *Gustave-Wasa*, qui nous attend. Enfin, nous pouvons dîner et il est temps, car il est deux heures et nous avons quitté Falun à six heures du matin.

Le Dalelf, sur lequel nous voguons maintenant, est un large fleuve, dont les eaux charriant de nombreuses pièces de bois flotté, coulent entre deux rives assez élevées, couvertes de rochers et de forêts de sapins. Aux approches de Leksande, la rivière s'élargit en un vaste bassin; la forêt a disparu et fait place à une belle campagne cultivée, couverte de hameaux et de maisons isolées. Le fleuve est presque complètement caché sous d'im-

menses nappes de bois flotté, retenu par des chaînes de troncs de sapins, reliés entre eux par des anneaux de fer. C'est au milieu d'un chenal étroit formé par ces amas de bois que le *Gustave-Wasa* se dirige vers un ponton amarré au pied d'un coteau garni de maisons rouges ; c'est le débarcadère de Leksande.

J'eus occasion, en cette journée, d'éprouver toute la cordialité du caractère national et de sentir combien la France est sympathique aux Suédois. Dès que le capitaine du *Wasa* a su que j'étais Français, il est venu me trouver et causer avec moi ; il a passé trois mois en France il y a quelques années, au cours de sa carrière maritime, il a gardé de son séjour dans notre pays un excellent souvenir et il met à mon service toutes les bribes de français qu'il a retenues pour me donner tous les renseignements dont je puis avoir besoin. A mon arrivée à Leksande, avant même que je n'aie quitté le bateau, un vieux monsieur, qui ne parle que suédois, pensant que je serais embarrassé de me tirer d'affaire, ignorant la langue du pays, appelait un gamin, lui mettait ma valise entre les mains, lui disant de me conduire à l'hôtel, sans me laisser le temps de le remercier. Et tout cela fait simplement, cordialement, comme une chose toute

naturelle. Les Dalécarliens semblent savoir gré à l'étranger qui vient les visiter. Dans les rues de Leksande, tout le monde me saluait, les petites filles s'arrêtaient pour me faire la révérence. Le gamin qui a porté ma malle me salue et me donne une poignée de main.

Après vingt minutes de marche sur une jolie route ombragée de beaux arbres, j'arrive à mon gîte. C'est un véritable hôtel dalécarlien : une grande servante en costume national m'introduit dans ma chambre dont les fenêtres sont drapées de petits rideaux blancs; pour ameublement, un petit lit en bois bien propre, une petite table, des chaises de bois et un canapé en crin noir; dans un angle, un grand poêle en faïence blanche montant jusqu'au plafond; pas de serrure aux portes. Pourquoi des serrures dans un pays où le vol est inconnu?

Leksande est une des grandes paroisses de la Dalécarlie, située à la sortie du Dalelf du lac Siljean. Rien n'est plus original que ces bourgades dalécarliennes avec leurs longues rues bordées de petites maisons rouges, entrecoupées de bosquets de lilas en fleurs. Le lilas semble l'arbuste préféré des Suédois; il n'est si petit jardin qui n'en possède quelques-uns. Dans certaines rues, l'odeur est

très pénétrante; sur les tables des appartements, aux fenêtres, ce ne sont qu'énormes bouquets dont le parfum capiteux monte à la tête. Les rues cessent tout d'un coup, semblent se perdre dans la campagne, puis reprennent un peu plus loin. Leksande est une réunion de hameaux dont l'église forme le centre. Dans l'intérieur des cours, on aperçoit de ces maisons de provisions, appelées Stabbur et propres à la Scandinavie. Ce sont de petits bâtiments en bois supportés par des poutres transversales, reposant elles-mêmes sur de grosses pierres placées aux angles. On accède à l'intérieur par une petite porte basse, au moyen d'une échelle. Ces constructions servent de greniers pour les provisions d'hiver en été et réciproquement.

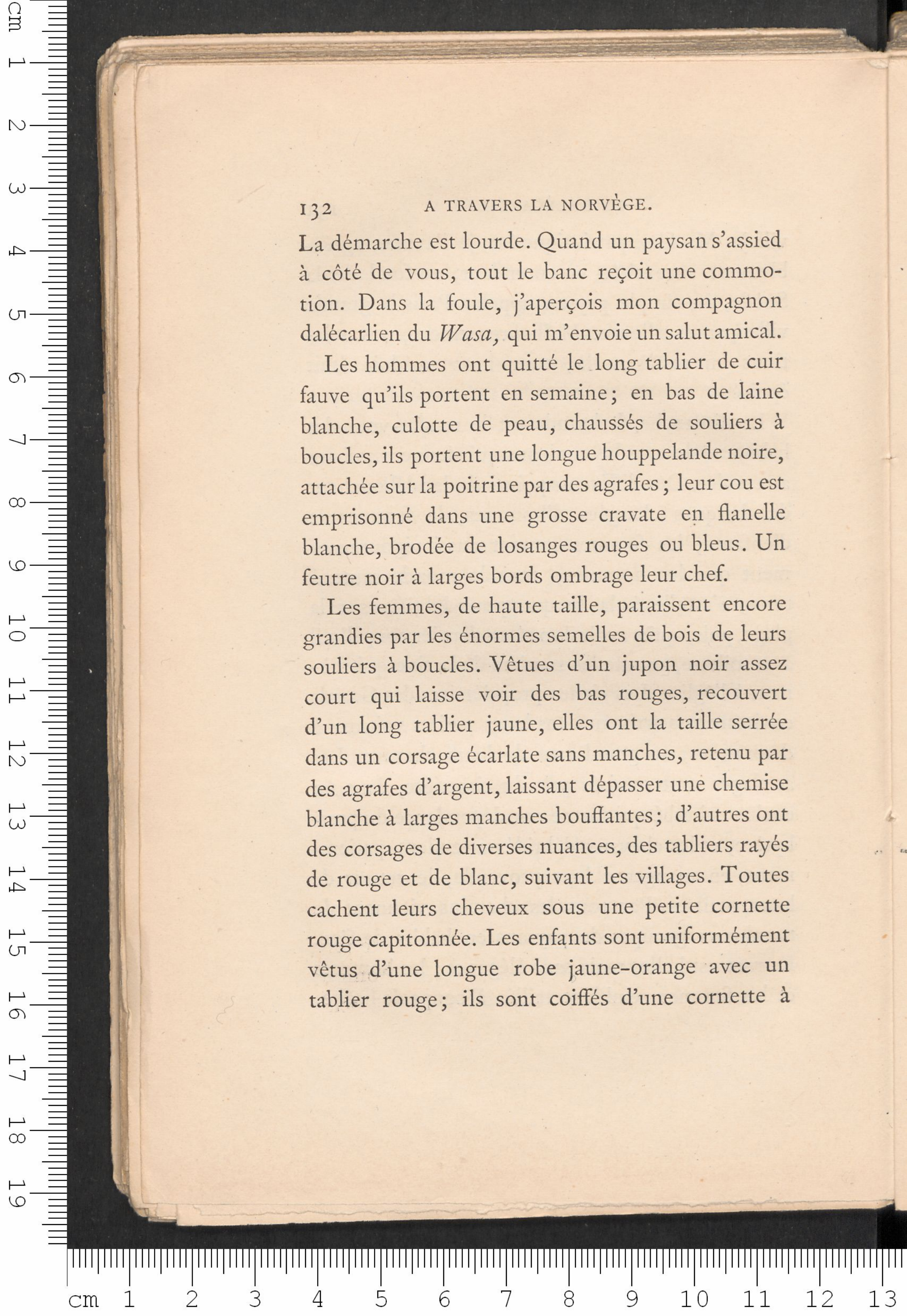
Le lendemain était un dimanche; je me dirigeais de bonne heure vers l'église qui n'est séparée de l'hôtel que par une large avenue, bordée d'une double rangée de magnifiques bouleaux. L'église de Leksande est située sur la pointe d'un haut promontoire sur les bords du Siljean. Sa tour et ses grands murs blancs, coiffés de leurs toits d'ardoises, s'aperçoivent de loin à travers les arbres. Auprès, un lourd clocher en poutres rouges à jour, surmonté d'un toit de bois, renferme les cloches. Autour de l'église s'étend le cimetière entouré

d'un petit mur en gros quartiers de roche. L'enclos est garni de mélèzes ; de grands arbres isolés étendent leur ombre épaisse sur les tombes ; dans un coin, un bosquet de lilas en fleurs ; sur la partie encore inoccupée du cimetière s'étend une herbe épaisse. Les tombes, alignées en rangs épais, sont formées de petits tertres de gazon surmontés pour la plupart d'une croix en fer ; sur la surface du tertre, bien recouvert de sable fin, se lisent des noms ou des dates inscrits avec de petits cailloux blancs disposés dans le sable ; à côté sont des bouquets de fleurs fraîches, plantées le matin, ou des grappes de lilas rangées sur une assiette où leurs tiges trempent dans l'eau.

En attendant l'heure du service, je m'étais assis sur un banc dans la partie du cimetière qui domine le lac ; je contemplais sa belle nappe verte scintillant au soleil, lorsqu'un Dalécarlien vint prendre place à côté de moi. Après un salut cordial, il voulut engager la conversation, naturellement en suédois. Je parvins cependant à comprendre qu'il me demandait si j'étais Anglais, Américain ou Allemand. « Français », répondis-je. « Ah ! Français », répéta mon interlocuteur dont le visage s'épanouit tout à coup. Au bout d'un instant, il me dit de sa voix grave : « *Paris, store stad* » (Paris, grande

ville). Ma fibre patriotique fut, je l'avoue, agréablement surexcitée en entendant, au fond de la Suède, un simple paysan appeler Paris la grande ville par excellence. Malheureusement, nos relations en restèrent là, tout mon suédois était épuisé.

Le dimanche, Leksande est le rendez-vous des habitants de tous les environs qui viennent assister au service. Des différents points du lac débouchent des barques chargées d'hommes, de femmes et d'enfants; les femmes rament aussi vigoureusement que les hommes; tout le monde saute à terre, s'attelle à la barque pour la tirer sur la plage, puis, après avoir donné un dernier coup d'œil à sa toilette, monte les sentiers de la rive qui mènent à l'église. Les riches propriétaires des Gaards environnants arrivent dans leurs petites voitures à deux roues, au grand trot de leurs chevaux. Les attelages sont remisés près du cimetière, dans un enclos enherbé qui forme une dépendance du presbytère, et les chevaux débridés attendent patiemment, en mangeant leur provende, le retour de leurs maîtres. Par tous les chemins viennent de nombreux groupes de paysans en habits de fête. La race est belle, mais sans élégance; les hommes et les femmes semblent taillés à coups de hache.



La démarche est lourde. Quand un paysan s'assied à côté de vous, tout le banc reçoit une commotion. Dans la foule, j'aperçois mon compagnon dalécarlien du *Wasa*, qui m'envoie un salut amical.

Les hommes ont quitté le long tablier de cuir fauve qu'ils portent en semaine; en bas de laine blanche, culotte de peau, chaussés de souliers à boucles, ils portent une longue houppelande noire, attachée sur la poitrine par des agrafes; leur cou est emprisonné dans une grosse cravate en flanelle blanche, brodée de losanges rouges ou bleus. Un feutre noir à larges bords ombrage leur chef.

Les femmes, de haute taille, paraissent encore grandies par les énormes semelles de bois de leurs souliers à boucles. Vêtues d'un jupon noir assez court qui laisse voir des bas rouges, recouvert d'un long tablier jaune, elles ont la taille serrée dans un corsage écarlate sans manches, retenu par des agrafes d'argent, laissant dépasser une chemise blanche à larges manches bouffantes; d'autres ont des corsages de diverses nuances, des tabliers rayés de rouge et de blanc, suivant les villages. Toutes cachent leurs cheveux sous une petite cornette rouge capitonnée. Les enfants sont uniformément vêtus d'une longue robe jaune-orange avec un tablier rouge; ils sont coiffés d'une cornette à

ramages sur fond rouge, qui rappelle la coiffure que Velasquez donne dans ses portraits à ses jeunes infants d'Espagne.

En attendant l'heure du service, les hommes s'assoient sur les bancs de l'avenue ou, accoudés au mur du cimetière, causent en fumant leur pipe. Pendant ce temps, les femmes, dispersées dans le cimetière, prient pour les morts ou disposent des fleurs sur les tombes. Les cloches, mises en branle par des jeunes gens, invitent les fidèles à entrer dans l'église, j'y pénètre à leur suite.

L'église de Leksande, assez grande, a la forme d'une croix grecque, avec des tribunes en bois élevées tout autour. L'intérieur est comble, il y fait une chaleur étouffante; hommes et femmes sont confondus pêle-mêle dans les bancs. De distance en distance, entre les bancs, se dressent de petits arbres secs, peints en blanc, destinés à recevoir les coiffures des hommes; les lustres, tout ce qui fait saillie, reçoivent leurs larges chapeaux; ce n'est pas un des coups d'œil les moins étranges de ce temple que toutes ces grappes de chapeaux suspendus au-dessus de la tête des fidèles. L'office commence et toute l'assistance attaque le chant des cantiques avec une justesse remarquable. Le ministre est à l'autel, revêtu d'un large surplis

blanc à manches flottantes et par-dessus d'une chasuble en velours rouge bordée d'un large galon d'or.

Pendant le sermon, je sors dans le cimetière pour respirer un peu ; des mères de famille prévoyantes, craignant pour leurs enfants la longueur de l'office, les ont entraînés dehors. Les bambins jouent sur les tombes ; leurs grandes robes jaunes et leurs têtes rouges tranchent singulièrement avec la couleur du gazon sur lequel ils se roulent.

A la sortie du service, les fidèles se promènent quelques instants dans l'avenue de bouleaux qui précède le cimetière ; les hommes se rangent d'un côté, les femmes de l'autre. C'est un vrai tableau de genre que cette sortie de l'église. D'une part, l'habit sombre des hommes ; de l'autre, les vêtements aux couleurs éclatantes des femmes, où le noir, le jaune, le rouge, le blanc, se heurtent de mille façons ; au fond, l'église blanche et le cimetière qui l'entoure de son dôme de verdure ; un pan de ciel bleu, un gai rayon de soleil brochant sur le tout ; il y a de quoi tenter le pinceau d'un peintre.

Le même jour, à quatre heures après-midi, je prenais le bateau pour Mora. A la hauteur de l'église de Leksande, nous pénétrons dans le lac

Siljean. Ce lac a cinquante kilomètres de longueur et une grande largeur; c'est le plus grand lac de la contrée et les Dalécarliens l'ont surnommé l'Œil de la Dalécarlie. Ses rives, garnies de forêts et de nombreux villages, ne sont pas très élevées; mais au second plan un rideau de collines boisées meuble l'horizon.

Les passagers sont peu nombreux sur le bateau ; quelques étudiants faisant un voyage, le sac au dos. C'est volontiers la coutume en Suède de laisser les jeunes gens voyager ensemble dans leur pays; en Norvège, notamment, je rencontrais fréquemment de ces bandes d'étudiants, visitant à pied les sites de leurs montagnes. Avec nous se trouve aussi un jeune Dalécarlien que le démon de la civilisation a déjà porté à abandonner en partie le costume de ses pères. Il porte un pantalon gris et des bottes fines ; un élégant faux-col a remplacé la grosse cravate de laine; son paletot porte la marque d'un tailleur de la ville et un petit chapeau rond a remplacé le feutre à larges bords; mais, persistance de la tradition, le long tablier de cuir fauve s'étale sur sa poitrine. Cependant le vent a fraîchi, l'eau du lac se met à moutonner, puis s'élève en véritables vagues. Notre bateau, très petit, lourdement chargé sur le pont, se met à

rouler très sensiblement et bientôt la marche devient très difficile. Le capitaine fait arrimer solidement les lourds colis qui encombrent le pont. Pour peu que le roulis augmente, nous serons dans le cas d'avoir le mal de mer en eau douce. Enfin, nous dépassons la partie la plus large du lac, des collines boisées nous mettent à l'abri du vent et le calme se rétablit. Au fond du lac, au-dessus d'une bande verte couverte de quelques maisons, s'élève la flèche aiguë de l'église de Mora. Près de cette bourgade, le Siljean est garni de bas-fonds, et c'est à travers un chenal étroit, tracé par de jeunes sapins plantés au fond de l'eau, que notre bateau vient s'amarrer à la jetée en bois qui sert de débarcadère.

Mora est, avec Leksande, une des grandes paroisses de la Dalécarlie. C'est une petite bourgade avec un hôtel et quelques maisons autour de son église. Tout près, dans la campagne, de coquettes maisons en bois se cachent à demi dans les arbres ou se mirent dans les eaux d'un petit lac qui s'étend au delà de la langue de terre sur laquelle est assise Mora.

C'est ici la terre classique suédoise; la grande ombre de Gustave Wasa plane sur toute cette contrée. Les souvenirs du libérateur de la Suède se

pressent en foule en Dalécarlie. C'est à Mora que Wasa, proscrit et fugitif, échappa comme par miracle aux recherches des soldats danois envoyés à sa poursuite. La mémoire des exploits de leurs ancêtres est restée vivace dans le cœur des Dalécarliens; ils conservent avec un soin jaloux leurs costumes et leurs mœurs antiques; leur point d'honneur est encore aujourd'hui de pouvoir être considérés comme les plus patriotes des Suédois.

Comme à Leksande, je ne trouve à Mora que des Suédois. Depuis mon départ d'Upsal, je suis dans une contrée où l'on ne parle absolument que la langue du pays; heureusement, le temps et la nécessité aidant, je suis parvenu à retenir une vingtaine de mots les plus usuels. Mes mésaventures de Lund ne se sont plus renouvelées. Avec ces quelques mots, prononcés avec éloquence et à propos, j'obtiens ce que je demande. A l'hôtel, la société est assez nombreuse. Les Suédois viennent volontiers visiter, durant la belle saison, la Dalécarlie. Cette contrée, qui leur est chère à cause des glorieux souvenirs historiques qu'elle leur rappelle, est en même temps l'une des plus pittoresques de la Suède. Les hôtels y sont simples, mais d'une propreté irréprochable. Je dine à table d'hôte; mais une table d'hôte suédoise ne ressemble guère

aux repas que nous sommes habitués d'appeler ainsi en France et dans l'Europe centrale.

Le repas suédois se compose de deux parties bien distinctes : le Smörgäsbord et le dîner proprement dit. Le Smörgäsbord se prend debout. Sur une table, au milieu de la salle à manger, se trouvent des assiettes, des flacons d'eau-de-vie de grain anisée, du beurre, du fromage de Hollande, du caviar, de la viande froide, de la langue fumée, des roulettes de saucisson, des sardines, des poissons salés ou fumés, des radis, du graflax. Ce dernier mets mérite une mention particulière : il est composé de fines tranches de saumon cru, frais, à peine salé, que l'on arrose généralement d'huile d'olive pour le manger. Le graflax est écœurant pour les étrangers et il faut une certaine dose de volonté pour s'y accoutumer; mais les Suédois en sont très friands. Après avoir mélangé agréablement le beurre, le fromage, le graflax et autres mets froids sur de petites tranches de pain de seigle à l'anis, tout en se promenant, on fait glisser le tout au moyen d'un verre d'eau-de-vie. On passe alors au dîner proprement dit; ce dernier se compose ordinairement d'un potage à l'anis et de deux plats, viande cuite aux petits oignons, poisson ou pudding; pas de dessert, probablement parce qu'on a mangé le fromage avant

la soupe. Le long des murs de la salle à manger, se trouvent rangées de petites tables, recouvertes seulement d'une nappe. Le service ici, pour les domestiques, est réduit à sa plus simple expression; on apporte ensemble le potage et les deux plats. Sur la table du milieu il y a des piles d'assiettes, des couverts, des serviettes, des galettes de pain de seigle à l'anis; dans un angle de la pièce, sur une table, des bouteilles de bière avec un tire-bouchon à votre disposition, des carafes pleines de lait; car les Suédois boivent volontiers le lait en mangeant. Vous opérez vous-même votre petite installation sur la table que vous avez choisie, vous vous servez vous-même et vous arrivez à la fin à boire et à manger dans une tranquillité relative, si vous entendez bien votre service. Mais comme vous êtes généralement inexpérimenté, il s'ensuit que votre repas, qui devrait être un moment de repos, réalise le problème du mouvement perpétuel de votre place à la table du milieu et réciproquement. Les repas se font à deux heures et à neuf heures, toujours avec accompagnement de Smörgäsbord.

L'hôtel est sur la rive du Siljean; la fenêtre de ma chambre donne sur le lac. Il est dix heures du soir et le soleil se couche. Les rives du Siljean se

teignent de pourpre, pendant qu'au-dessus d'elles le ciel s'embrase d'une lumière dorée ; la surface du lac, unie comme un miroir, reflète dans ses eaux les teintes d'or du ciel, passant par toutes sortes de dégradations successives. Les couleurs pâlissent pour ne plus laisser à l'horizon qu'une légère bande rosée ; le lac a repris son aspect d'argent mat ; la nuit est venue presque aussi claire que le jour.

Le lendemain matin, de bonne heure, je remontais à bord du *Gustave-Wasa*. Nous passions devant Rättvik dont les femmes portent de petits bonnets coniques que l'on aperçoit assez souvent à Stockholm sur la tête des servantes dalécarliennes. Après quelques instants d'escale à Leksande, le *Gustave-Wasa* me ramenait à Grästa où je quittais mon aimable capitaine, non sans une cordiale poignée de main. Je regagnais le soir Falun par les mêmes moyens de locomotion que l'avant-veille.

Pour aller de Falun à Gefle, on reprend le chemin de fer jusqu'à Storvik. A partir de ce point, la voie côtoie un grand lac ; au fond, une église blanche se détache à l'horizon ; puis nous entrons de nouveau dans la forêt ; les massifs de sapins et de bouleaux alternent avec les clairières où poussent de maigres rejets au milieu de souches desséchées.

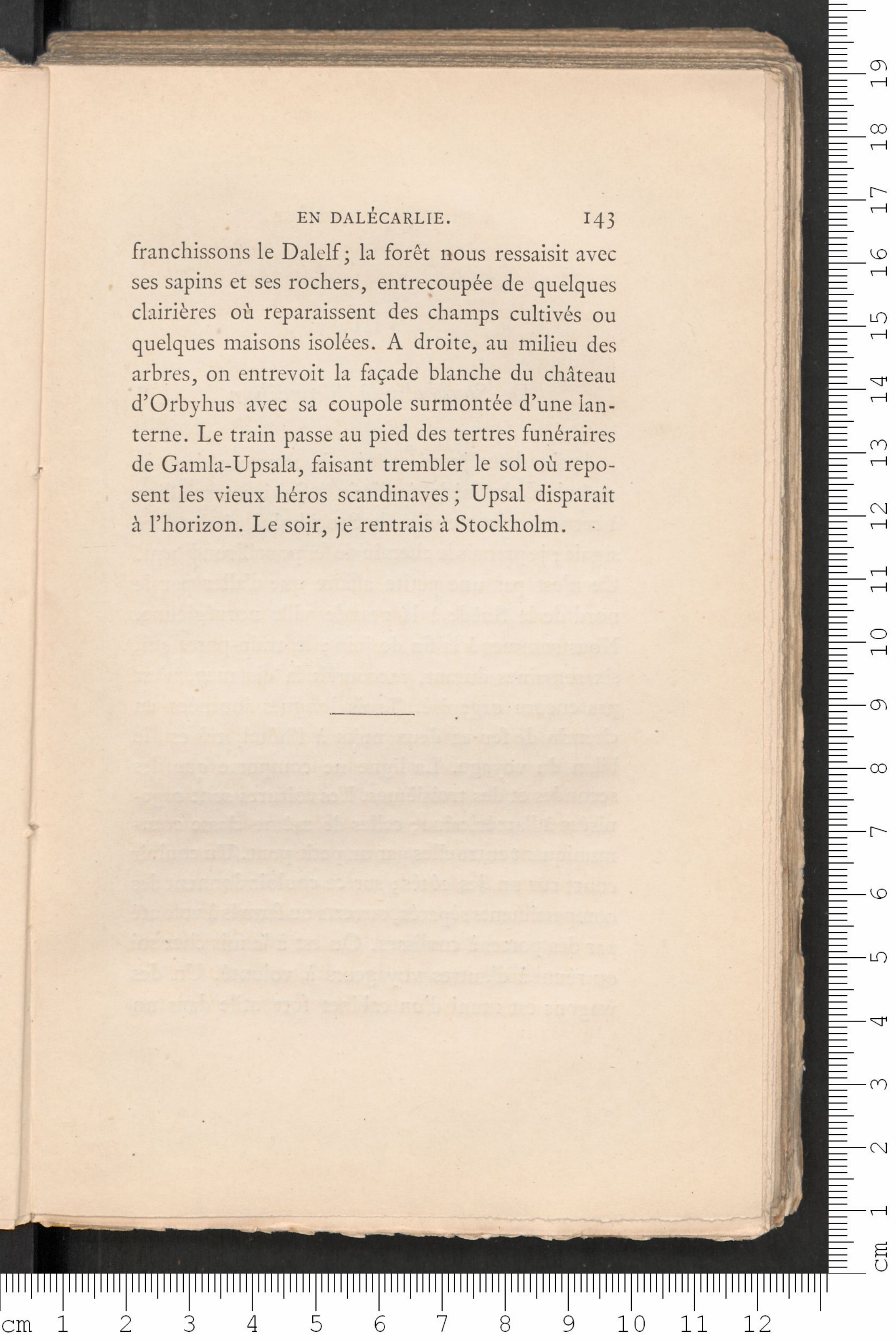
Des maisons isolées, de longues piles de bois rassemblées sur le bord d'une rivière, annoncent l'approche de Gefle.

Gefle est un petit port situé sur la Baltique ; il fait un commerce important de bois et de minerais ; sa population est de 17,000 habitants. C'est bien la plus jolie petite ville qu'on puisse imaginer. Elle a eu, pourrait-on dire, l'heureuse chance d'être incendiée aux trois quarts en 1869 ; la ville a flambé comme un feu de paille ; rues tortueuses, maisons rouges, tout avait disparu ; il ne restait plus qu'une plaine noircie de débris fumants. Les habitants se remirent courageusement à l'œuvre et ont reconstruit une vraie ville d'opéra-comique, sur un plan nouveau. Ses rues, coupées à angle droit, sont larges comme des boulevards ; plantées d'arbres, elles sont garnies entre les trottoirs et la chaussée de larges plates-bandes de gazon ; les maisons qui les bordent, construites en briques ou en bois, élevées d'un ou deux étages, avec fenêtres à moulures, et peintes à l'huile de couleurs tendres, sont séparées les unes des autres par un léger intervalle. Toutes ces façades blanches, roses, vertes, ont un aspect propre, coquet à ravir. On se trouve en présence d'une ville toute neuve. Les maisons ont l'air de sortir d'une boîte ; on se de-

mande si la nuit leurs propriétaires ne les couvrent pas d'une bâche pour les découvrir le matin si bien brossées, brillantes, sans la plus petite tache à leurs façades. Gefle s'est offert le luxe d'un petit théâtre bien frais, bien coquet, situé à l'extrémité d'une jolie promenade qui forme le centre de la nouvelle ville. Les deux ou trois vieilles rues qui subsistent encore de l'ancienne ville, sur l'autre rive de la rivière, avec leurs allures tortueuses, leurs mauvais pavés et leurs petites maisons rouges, forment un contraste complet avec la ville nouvelle ; çà et là quelque chalet élégant se dresse au milieu des masures, amorce d'une rue nouvelle destinée dans l'avenir à prendre la place des vieux quartiers.

Le port est formé par la rivière qui traverse la ville ; à partir du pont, sur les deux rives sillonnées de rails, s'étendent à perte de vue d'énormes piles de bois ; un certain mouvement anime ses quais, les wagons viennent sur le bord prendre les marchandises transbordées directement des navires ; au loin, de nombreux mâts découpent leurs fines silhouettes sur l'azur du ciel.

Le lendemain, je reprenais le chemin de fer. A Hornäs, une échappée à gauche nous permet de voir les eaux bleues de la Baltique, à travers les piles de bois et les navires de son petit port. Nous



franchissons le Dalelf ; la forêt nous ressaisit avec ses sapins et ses rochers, entrecoupée de quelques clairières où reparaissent des champs cultivés ou quelques maisons isolées. A droite, au milieu des arbres, on entrevoit la façade blanche du château d'Orbyhus avec sa coupole surmontée d'une lanterne. Le train passe au pied des tertres funéraires de Gamla-Upsala, faisant trembler le sol où reposent les vieux héros scandinaves ; Upsal disparaît à l'horizon. Le soir, je rentrais à Stockholm.

VIII

De Stockholm à Trondjhem.

Après deux jours passés de nouveau dans la capitale de la Suède, je disais définitivement adieu à cette charmante ville de Stockholm, si aimable, si gaie ; je prenais le chemin de fer pour Trondjhem. Ce n'est pas une petite affaire que d'aller par le nord de la Suède à la grande ville norvégienne. Nous sommes à la fin de juin ; le train-poste qui, six semaines durant, raccourcit la distance, n'est pas encore organisé. Trois longues journées en chemin de fer et deux nuits à l'hôtel, tel est le bilan du voyage. La ligne ne comporte que des secondes et des troisièmes. Les voitures sont organisées à l'américaine ; celles de même classe communiquant entre elles par un petit pont. Un couloir court sur un des côtés ; sur ce couloir donnent des compartiments séparés, ouverts ou fermés à volonté par des portes à coulisses. On est à la fois chez soi ou réuni à d'autres voyageurs à volonté. Un des wagons est muni d'un cabinet fort utile dans un

trajet aussi long. La distance entre Stockholm et Trondjhem est de huit cent cinquante-quatre kilomètres.

Je salue une dernière fois Upsal, son château qui domine au loin la plaine et les tours de sa vieille cathédrale, je reprends le chemin de Storvik. Au delà de ce point, le chemin de fer entre dans une région de lacs. Un peu avant Kilafors, la voie s'engage dans une belle vallée couverte de récoltes et de maisons éparses ; une longue forêt succède à la plaine et le train vient s'arrêter à Bollnäs, où nous couchons. L'hôtel est à la gare même. Bollnäs est une petite bourgade située sur la rive d'un lac gracieux ; un grand pont de bois jeté sur une large rivière dont les rapides écumants se brisent sous les arches mêmes du pont, réunit les deux parties du bourg un peu au-dessus de l'entrée de la rivière dans le lac. Les collines qui bordent ses rives sont éclairées par les feux du soleil couchant, l'eau scintille sous les derniers rayons de la lumière du jour. Le paysage prend un caractère plus accusé ; des hauteurs boisées ferment l'horizon. Nous sommes à la veille de la Saint-Jean ; la coutume est en Suède d'orner en ce jour toutes les maisons de branches d'arbres ; toutes les portes disparaissent sous des arceaux de feuillage.

Le lendemain matin, nous repartons ; comme la veille, je n'ai pour compagnons de voyage que des Suédois. La voie continue à courir à travers des collines boisées, longeant sur des chaussées des lacs plus ou moins étendus dont les nappes d'argent mat reflètent la sombre verdure des sapins ; le chemin s'engouffre dans une étroite vallée couverte de forêts, au sol bouleversé d'énormes rochers ; dans le fond, un interminable aqueduc en troncs de sapins emprisonne l'eau d'un torrent. Le pays revêt une physionomie de plus en plus septentrionale. L'éternelle forêt suédoise vous enveloppe de toutes parts avec ses futaies de pins et de bouleaux ; la présence de l'homme n'est plus signalée, dans ces solitudes, que par les marques destructives de grands incendies dus à l'imprudence des bûcherons ou des voyageurs. Sur le sol noirci, les troncs calcinés gisent par terre pêle-mêle ; des restes de troncs d'arbres carbonisés restent debout comme des fûts de colonnes tronquées, étendant autour d'eux leurs racines noueuses qui se tordent toutes blanches sur la roche, comme de longs serpents entrelacés ; les arbres qui ont résisté, complètement dépouillés de leur verdure, dressent leurs tiges noircies vers le ciel, comme de grands cierges. Les rares maisons qu'on rencontre,

isolées au milieu de petites clairières, n'ont plus cet aspect d'aisance des contrées plus méridionales ; leurs murailles ne sont plus peintes en rouge qu'exceptionnellement. Plus loin, la forêt prend un aspect tout à fait sauvage. Toute trace de l'homme a disparu. C'est la forêt vierge du Nord dans toute sa primitive grandeur. Nul vestige d'exploitation ; les troncs déracinés par les tempêtes de l'hiver gisent sur le sol ; les arbres morts sont tombés sur leurs voisins ou dressent debout leurs tiges desséchées. Parfois, c'est un fouillis inextricable d'arbres et de ronces entrelacés sur un sol recouvert d'énormes roches roulées. De temps en temps, le long de la voie, une barrière ferme un passage à niveau donnant sur un chemin étroit à peine débarrassé de ses quartiers de roche ; le chemin s'enfonce dans la forêt et semble ne mener à rien. Par places, le soleil se joue sous les arbres, éclairant comme des colonnettes d'albâtre le tronc grêle et blanc des bouleaux sur le feuillage sombre des pins. Et il en est ainsi pendant des heures entières. Ces immenses espaces boisés ne sont coupés que par des tourbières marquées çà et là de flaques d'eau rougeâtre, des lacs sans fin s'égrenant comme les grains d'un chapelet. Leurs eaux calmes scintillent à travers les arbres, entre

les troncs des sapins ou s'étalent en larges nappes pénétrant profondément dans la forêt, reflétant dans leur miroir limpide la teinte bleu pâle d'un ciel moutonné de légers nuages blancs.

La voie atteint les bords du grand lac Storsjö dont elle côtoie la rive. La nappe argentée paraît ou disparaît à travers les massifs de sapins, entourée de la ceinture sombre de la forêt. Au loin, tout à fait à l'horizon, apparaissent, à demi noyés dans la brume, les sommets de l'Arekustan et des montagnes qui séparent la Suède de la Norvège. Plus près, au premier plan, se dresse l'ile Frosö dont la croupe d'un vert sombre domine l'eau du lac. En face de l'ile, des maisons s'aperçoivent, le train s'arrête. Nous sommes à Ostersund, où nous devons passer la nuit.

Ostersund est sur le bord du Storsjö; sa fondation date de 1786; sa population actuelle est d'environ 3,000 habitants. L'époque n'est pas encore très éloignée où les Lapons poussaient jusqu'au Storsjö leurs campements nomades. Aujourd'hui, Ostersund est une charmante petite ville que l'on est tout étonné de trouver à pareille latitude, après les grandes solitudes que l'on vient de traverser. L'hôtel, situé près de la gare, est propre et coquet. Les maisons de la ville, dont les rues

sont presque toutes parallèles au lac, sont fraîches et proprettes, avec leurs murailles de bois peintes de couleurs tendres et leurs toits verts, noirs ou blancs. Elles sont entourées de jolis jardins dont les bosquets de lilas en fleurs embaument l'air de leurs parfums. Un pont de bois de plus de quatre cents mètres, jeté sur le lac, réunit la ville à l'ile Frosö. Sur cette dernière, près du pont, on remarque une pierre runique avec inscription, dressée sur la rive.

L'ile est très grande et est parcourue tout entière par une jolie route qui en fait le tour. Elle a ses vallons verdoyants couronnés par des pitons rocheux couverts de sapins ; sur les flancs des collines qui regardent le lac, s'étagent de jolies maisons toutes blanches, perdues au milieu de grandes prairies plantées de bouleaux. Au centre de l'ile, sur la hauteur principale couronnée de forêts, on aperçoit la vieille église de Frosö, l'une des plus anciennes de la contrée, et à côté, un de ces grands campaniles en charpente où, en Suède, se suspendent les cloches.

Le ciel est pur, le lac brille au soleil comme un miroir ; les collines dessinent au loin leurs croupes boisées sur le fond pâle de l'horizon. Ostersund étale, le long de son lac, ses maisons blanches et roses, entrecoupées de massifs de lilas, montrant

éclairés par les derniers feux du jour ses toits de couleur. Tout est gracieux et mélancolique dans cette fin d'un beau jour.

L'île Frosö est occupée par un campement militaire. J'avais déjà vu de ces camps aux environs d'Upsal et de Stockholm. En ce moment, une partie de la popolation est sous les armes, l'été est la période d'exercice de l'armée suédoise. Cette armée a conservé jusqu'à nos jours une organisation toute spéciale, propre à la Suède. Les troupes permanentes se recrutent au moyen d'enrôlés volontaires engagés pour six ans; elles ne comportent pas plus de six mille cinq cents hommes répartis entre les deux régiments d'infanterie de la garde, celui des gardes à cheval, les hussards de Charles XV et les corps de l'artillerie et du génie, tenant garnison à Stockholm, Göteborg, Christianstad et Malmö. L'armée de ligne suédoise est formée par l'Indelta, armée ou troupes cantonnées. L'organisation de ces troupes date de Charles XI. Ce roi, en montant sur le trône en 1660, avait trouvé le trésor vide, les biens de la couronne usurpés en grande partie par la noblesse à la faveur des troubles de la guerre de Trente ans; grâce à son énergie, il parvint à faire rentrer dans le domaine royal quinze comtés, soixante-dix baronnies et une

infinité de terres nobles. Il attribua le revenu de ces terres à l'entretien de l'armée. Aux termes de cette organisation, chaque officier recevait en possession un domaine d'un produit équivalent aux émoluments de son grade, dont il percevait les fruits et qu'il rendait à l'État en quittant le service ou échangeait contre un autre plus important en montant en grade. Ce système est encore en vigueur et a été étendu aux soldats. Un certain nombre de domaines doivent fournir à l'État des soldats, des cavaliers ou des marins, et les pourvoir d'une maison avec une terre, ainsi que d'une paye annuelle en argent ou en nature. En temps de guerre, ces troupes sont entretenues par la couronne, tandis que leurs familles restent à la charge du domaine. Ces soldats sont tenus de servir aussi longtemps qu'ils sont propres au service, c'est-à-dire pendant environ trente ans. Mais en somme si ces soldats sont vieux, la plupart comptent à peine quelques mois de présence sous les armes; ils ne sont astreints qu'à une période d'exercice d'environ un mois chaque année. L'Indelta donne à la Suède un effectif de 27,000 hommes.

Enfin une réserve forte d'environ 80,000 hommes est fournie par les troupes de conscription qui se composent de tous les Suédois, âgés de

vingt-un à vingt-cinq ans, qui ne font partie ni de l'armée permanente, ni des troupes cantonnées. Cette réserve est divisée en cinq classes, dont les deux plus jeunes sont exercées chaque année pendant quinze jours. En cas de mobilisation, elle servirait à compléter au pied de guerre l'effectif des autres troupes.

Le matin, le train repart, suivant toujours la rive du Storsjö. Puis la voie franchit une rivière, longe un autre grand lac à notre droite. Les Alpes scandinaves et l'Arekustan grandissent à l'horizon. Cette dernière montagne est la plus haute de la Suède septentrionale; elle mesure seize cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Du haut de son sommet, on découvre, dit-on, un horizon immense. Les lacs succèdent aux lacs, étendant leurs nappes limpides au milieu de la forêt. Dans une étroite vallée, une belle rivière se précipite en cataracte. La région devient de plus en plus montagneuse; les sommets dénudés se plaquent de grandes taches neigeuses. Le chemin de fer s'élève graduellement à travers des forêts et des tourbières et finit par atteindre un plateau ondulé couvert de lacs et où la végétation prend un aspect tout à fait septentrional. La forêt n'est plus composée que de petits sapins souffreteux,

couverts de lichen ; des bouleaux de trois à quatre mètres de hauteur, ont leurs troncs tordus par la tempête en mille formes étranges ; leurs branches supérieures, tourmentées par le vent, rasent le sol. Puis se succèdent d'immenses espaces dénudés, couverts d'un petit gazon verdâtre ou de tourbières aux eaux roussâtres ; un lac entouré de forêts brille au soleil comme une cuirasse d'acier poli ; un beau rideau de montagnes neigeuses ferme l'horizon. C'est le « Fjeld » du Nord avec son âpre beauté et sa mélancolie grandiose. Au milieu de ce désert, se trouve Storlien, la dernière station suédoise.

Nous quittons le train suédois pour prendre celui de Norvège qui nous attend. A peine a-t-on fait quelques tours de roue, que le spectacle change comme par un coup de baguette. C'est la Norvège qui se révèle aux yeux du voyageur habitué aux plaines et aux plateaux de la Suède, avec ses gorges profondes et ses enchevêtrements de montagnes. Du haut du col, on domine un immense horizon de montagnes dont les cimes dénudées, tachetées de neige, s'entrechoquent entre elles dans une confusion telle que l'on se demande comment on sortira de ce dédale. Le long de la voie, dans les anfractuosités de la montagne, sont encore de grands amas de neige; de distance en distance, le

chemin est garanti de leur amoncellement par de hautes palissades de sapins. Il descend en corniche les flancs d'une magnifique vallée ; les pentes abruptes sont boisées de sapins aux branches courtes et tourmentées ; de toutes les ravines descendent des torrents en nappes écumantes ; au fond de la vallée s'étendent des tourbières ou de vertes prairies au milieu desquelles s'élèvent de petites maisons aux toits de gazon ou recouvertes de larges ardoises. Sur le bord d'une rivière, une petite église blanche dresse son clocher pointu au centre d'un vert cimetière entouré d'un petit mur. Des gens sont à table devant leur porte ; ils se précipitent en avant en agitant leurs mouchoirs pour nous souhaiter un heureux voyage. De lacets en lacets, la voie atteint le fond de la vallée ; de tous côtés les torrents tombent en blanches cascades et vont grossir la rivière qui roule ses eaux limpides le long du chemin. La vallée s'élargit peu à peu, les montagnes s'abaissent ; devant nous s'ouvre tout à coup le beau fjord de Trondjhem dont la voie suit toutes les sinuosités. On côtoie pendant un certain temps ce magnifique golfe aux eaux bleues, bordé par un bel horizon de montagnes ; on aperçoit devant soi les maisons d'une grande ville et les mâts de nombreux navires ; on traverse un

port sur un pont tournant, et le train vient s'arrêter sur un quai, dans la gare de Trondjhem.

Trondjhem, dont nous avons fait Drontheim, est assise sur les rives de son fjord, à l'embouchure de la rivière de Nid. Elle renferme environ vingt-trois mille habitants ; c'est la métropole du Nord scandinave.

Trondjhem fut, durant de longs siècles, la capitale politique et religieuse de la Norvège. Durant la période catholique, elle était le siège d'un archevêché important. Quatorze églises et cinq monastères se groupaient autour de sa cathédrale. Les reliques du pieux roi saint Olaf, dont elle était dépositaire, attiraient tous les ans dans ses murs une foule de pèlerins qui venaient y apporter, en même temps que leurs prières, d'immenses richesses; Trondjhem était devenue au moyen âge une des plus opulentes cités du Nord. Depuis la Réforme, elle a conservé sa suprématie religieuse ; sa vieille cathédrale est la métropole sainte des trois royaumes scandinaves. Autrefois, les rois s'y faisaient couronner ; la Norvège, en s'unissant à la Suède, a voulu renouer la chaîne des temps et un article de l'acte d'union oblige les souverains de Suède à venir se faire couronner à Trondjhem, pour pouvoir exercer le pouvoir royal en Norvège.

Bernadotte est le premier qui se soumit à cette obligation et depuis, tous ses successeurs l'ont fidèlement observée.

Si Trondjhem a perdu son ancienne importance politique, elle s'en console en développant ses relations commerciales. En communication directe avec Stockholm et Christiania par chemin de fer, elle ne peut que voir augmenter son activité commerciale et maritime ; elle est déjà depuis longtemps le centre des relations avec le Norrland norvégien, et doit devenir le port d'attache d'une partie du Norrland suédois.

Trondjhem est renfermée dans une presqu'île, entre son fjord et la Nid qui l'entoure presque complètement. La ville est entièrement bâtie en bois ; ses rues, larges, plantées d'arbres, tirées au cordeau, se coupent à angle droit, en lignes parallèles ou perpendiculaires à la mer. Celles qui se dirigent du sud au nord viennent aboutir au port et laissent voir par leurs larges ouvertures le fjord et sa ceinture de montagnes. Les maisons, élevées généralement d'un étage sur rez-de-chaussée, sont peintes d'une teinte grisâtre qui donne aux rues un aspect de tristesse. Elles sont, pour la plupart, précédées d'un perron en bois recouvert d'un petit toit et sur lequel les habitants viennent jouir des

belles soirées de l'été. Il y a des fleurs à toutes les fenêtres comme en Suède, mais on ne retrouve plus la coquetterie des villes de ce pays avec leurs petites maisons si propres enfoncées dans des bosquets de lilas. On remarque quelques magasins d'assez belle apparence dans les principales rues. Mais ces dernières, trop larges pour le mouvement de la ville, sont à peu près désertes; c'est à peine si de loin en loin quelques voitures roulent sur la chaussée. En somme, Trondjhem est triste.

Le centre de la ville est occupé par une grande place à laquelle viennent aboutir plusieurs rues. Près de là s'élève une grande bâtisse en bois à un étage, percée de hautes fenêtres et surmontée à son centre d'un fronton ; c'est le palais royal. C'est là que descend le roi lors des fêtes du couronnement; en temps ordinaire, il sert de résidence au gouverneur de la province.

La place est en ce moment occupée par une foire qui dure une huitaine de jours. Tous les paysans des environs y affluent ; on y trouve pêle-mêle des toiles, des coffres en bois, peints ou ornés de dessins tracés au moyen d'une pointe de feu, des boutiques de couteaux, des ustensiles de fer-blanc et de zinc, des charrettes, des carrioles, des vaches maigres hautes comme des ânes, de petits chevaux

nerveux qu'on fait courir dans les rues pour les essayer. Sur de longues lignes sont rangées des tables chargées de bouteilles de bière et d'eau-de-vie, de brocs de café, de viandes froides, de charcuterie, de poissons secs, restaurants en plein vent auxquels font honneur les habitants de la campagne. Il y a foule sur la place ; souvent il est difficile de passer entre les rangées de boutiques ; hommes, femmes, enfants, circulent avec leurs gros vêtements de drap ou de flanelle, par un soleil brûlant et lourd qui vous tient dans un état de transpiration constante. Mais c'est une animation muette, point de cris, point de ce tumulte qui chez nous accompagne toutes les réunions de ce genre ; tout ce monde passe et repasse silencieusement, achète, vend sans bruit. C'est bien là le tempérament flegmatique du Nord.

Non loin de là, à l'extrémité d'une rue qui vient se perdre en pente rapide dans l'eau du port, le long d'une petite estacade, se tient le marché aux poissons. Les pêcheurs sont là, avec leurs barques pleines du produit de leur pêche, débitant leur marchandise aux ménagères qui choisissent elles-mêmes dans la masse. Ces rudes matelots ont bien le type de l'homme du Nord, avec leur barbe blonde ou rousse, leurs yeux bleus, leur large

carrure. Chaussés de lourdes bottes imperméables, ils portent une chemise de flanelle rouge et par-dessus un gilet de cuir ; à leur ceinture pend un couteau enveloppé dans une gaîne, qui ne les quitte jamais ; la plupart sont coiffés d'un bonnet de cuir dont les ailes retombent sur le cou.

Le port n'a de quai que du côté de la gare de Suède ; les rues qui y aboutissent plongent brusquement dans l'eau. Le bassin principal est formé par l'embouchure de la Nid ; il est bordé de chaque côté par de hautes constructions en bois élevées sur des pilotis dont la marée basse découvre les flancs couverts de plantes marines. Ces maisons servent d'entrepôts et les nombreux navires à l'ancre transbordent directement leurs cargaisons du bord dans ces magasins, et réciproquement. Un étroit couloir ménagé au niveau de l'eau, au rez-de-chaussée de ces constructions, permet de circuler le long du port. Ces grandes files de bâtiments en bois aux teintes grises, ces pilotis verdâtres qui émergent de l'eau, cette absence complète d'horizon, donnent à ce port un aspect triste et sale qui persiste malgré les rayons du soleil.

Les églises de Trondjhem sont insignifiantes, lourdes bâtisses en pierre ou en briques sans aucune prétention architecturale. Une seule mérite une

visite, c'est sa fameuse cathédrale, plutôt par les souvenirs historiques qu'elle rappelle que par son état actuel, car c'est une véritable ruine.

Fondée au XIIe siècle par un des archevêques de Trondjhem, sur l'emplacement d'une église primitive destinée à abriter les restes de saint Olaf, la cathédrale passait pour la merveille de la Norvège. Mais vint la Réforme et avec elle la ruine par la torche des incendiaires et le marteau des démolisseurs. La châsse de saint Olaf était entièrement revêtue d'argent ; à l'époque de l'introduction du protestantisme, elle fut emportée à Copenhague et convertie en monnaie. Aujourd'hui, l'édifice ne présente plus qu'une faible idée de sa grandeur passée. Sa tour centrale est décapitée et coiffée d'un toit vulgaire; sa nef, à moitié détruite, est protégée par une haute muraille de bois surmontée d'une toiture. L'église a la forme d'une croix latine; la branche latérale forme aujourd'hui la partie livrée au culte. Entre deux murailles plâtrées qui coupent la nef principale, l'église actuelle affecte la forme d'un long rectangle au fond duquel se dresse l'autel surmonté d'une reproduction du Christ de Thorwaldsen; contre les murailles s'appuient des statues, copies des douze apôtres du même maître. Tout est triste et froid dans ce temple.

Cependant, depuis un certain nombre d'années, les Norvégiens ont fini par s'apercevoir qu'ils possédaient dans la cathédrale de Trondjhem un véritable chef-d'œuvre et qu'il y allait de l'honneur du pays de relever, dans son ancienne splendeur, l'antique sanctuaire scandinave. La reconstruction de la cathédrale a été décidée, elle est devenue une œuvre nationale. Tous les ans, le gouvernement norvégien vote un subside, le roi fait des dons sur sa cassette particulière. Malgré cela, les travaux marchent lentement et le jour est bien éloigné encore où les souverains de Norvège pourront se faire couronner dans la vieille basilique relevée de ses ruines.

Le chœur est terminé ainsi que la chapelle de Saint-Olaf; un jubé d'une architecture légère et gracieuse sépare le chœur de la nef. Ces sveltes colonnettes en marbre blanc, ces arceaux en pierre bleuâtre de la bonne époque gothique, ces rosaces dépouillées de leurs vitraux de couleur, montrent ce que devait être l'édifice lorsqu'il était intact et l'on ne peut s'empêcher de maudire les Barbares qui en ont fait une ruine. Dans une petite chapelle près du chœur se trouve un puits alimenté, dit la légende, par une source qui jaillit miraculeusement du sang de saint Olaf après sa mort. Le transept est

couvert d'échafaudages, la voûte a disparu et est remplacée par une toiture de cuivre ; les piliers s'élèvent à diverses hauteurs au milieu de pièces de bois enchevêtrées à travers lesquelles on a peine à les discerner. On arrive à ce transept par un passage étroit pratiqué dans la crypte, sous l'église moderne. Un bec de gaz y brûle perpétuellement et sur le sol un petit chemin de fer sert au transport des matériaux. Le bas du transept et une partie des bas-côtés sont complètement en ruines ; leurs murailles, hautes de quelques mètres, sont protégées par une toiture provisoire. Cette partie de l'église sert actuellement de magasin pour les matériaux et d'atelier pour les sculpteurs. Les fûts de colonne, les chapiteaux, les fragments d'arceaux y dorment pêle-mêle, couchés dans la poussière des siècles.

Autour de la cathédrale s'étend un vaste cimetière dont les beaux arbres protègent de leur ombre épaisse les longues lignes de tertres de gazon. Quelques croix en fer, de petites pierres tombales, des massifs de fleurs ou de simples bouquets posés sur l'herbe indiquent les tombes. Des bancs de bois, à l'ombre des grands arbres, sont disposés devant certaines sépultures et servent de lieux de repos aux vivants qui viennent converser avec leurs

morts. Un simple landrage sépare le cimetière de la voie publique.

Derrière la cathédrale, un vieux bâtiment dont les grands murs sombres reposent sur les fondations de l'ancienne résidence royale, sert aujourd'hui d'arsenal. Quelques vieux canons avec leurs fourgons d'aspect suranné, sont rangés en ligne dans une grande cour.

Trondjhem n'a pas de promenades, à l'exception de deux ou trois petits squares dans l'un desquels s'élève une insignifiante statue de l'amiral norvégien Tordenskjold. De midi à deux heures, une douzaine d'exécutants d'une musique militaire jouent sur un petit kiosque en bois, situé au bord de la Nid. Le séjour est en somme fort triste pour l'étranger ; le théâtre est fermé en été ; il n'y a pas un café où le soir on puisse s'asseoir ; on en est réduit aux bancs du perron de l'hôtel et à l'occupation de compter les rares passants de la rue. Autant les Suédois aiment à se réunir, à entendre de la musique, autant les Norvégiens semblent n'éprouver le besoin d'aucune distraction extérieure ; la vie monotone, concentrée dans le cercle étroit de la famille, suffit à leurs goûts.

Si l'on veut jouir d'une vue d'ensemble sur la ville et son fjord, il faut franchir le pont de bois

de la Nid, traverser le faubourg de Baklandet et gravir les contreforts de la hauteur que couronne la citadelle de Kristiansten. Cet ouvrage construit au XVIIe siècle, domine le port. Du pied de ses vieux remparts, la vue est très belle. A vos pieds s'étend le long de la rivière, la ville avec ses toits rouges, la Nid chargée de navires et son port bordé de ses hauts magasins en bois; Strandgade, la rue la plus large de la ville, se déploie dans toute sa longueur, coupée par la place couverte des boutiques en toile blanche de la foire; au delà, les maisons et les jardins du faubourg d'Ihlen; plus loin, à gauche, au milieu des arbres de son cimetière, s'élève la vieille cathédrale avec ses toitures de cuivre aux teintes de vert-de-gris et ses clochetons de plomb; au fond, une haute montagne verte, couverte sur ses flancs de maisons éparses et de bouquets d'arbres, s'avance en promontoire dans la mer; tout au delà du fjord, à l'horizon, s'étend la longue chaîne de montagnes grisâtres qui en forme les rives. Au milieu des eaux bleues de la rade, au delà de la levée sur laquelle se trouve la gare de Suède, en avant de l'entrée du port, sur un rocher isolé, s'élève la tour fortifiée de Munkholmen. Ce rocher, autrefois occupé par un monastère, est devenu une forteresse et une prison d'État. C'est à Munkhol-

men que fut enfermé le ministre d'État de Christian V, le comte Pierre Griffenfeld, le cordonnier Schumacker qui, un instant, maître du Danemark, fut inopinément précipité du faîte de sa rapide grandeur et expia par vingt-trois ans de captivité son extraordinaire fortune.

Les environs de Trondjhem sont gracieux ; grâce au voisinage de la mer, le climat est humide et la végétation est très belle. Une des excursions les plus intéressantes est celle du Lerfos. La Nid forme non loin de la ville deux belles chutes ; la chute supérieure est surtout remarquable. La route que l'on suit pour s'y rendre est jolie. Après avoir franchi le pont de la Nid, on remonte une partie du faubourg de Baklandet ; de tous côtés s'étendent des prairies couvertes de bouquets d'arbres ; au milieu des maisons de campagne en forme de chalets, sur les rochers qui forment la cime des hauteurs s'étend un gazon vert d'une nuance extraordinairement douce. La Nid roule, de toute sa largeur, d'une hauteur de trente mètres au-dessus d'une barrière de rochers. La chute est séparée en deux par une grosse roche noire. L'eau tombe en flots d'écume pour rebondir en poussière argentée à une grande hauteur. De la fenêtre d'une scierie située sur le bord de la rivière, l'œil plonge en

plein sur la cataracte qui se précipite avec un bruit assourdissant, pareil à celui du tonnerre. En bas, la rivière forme un vaste entonnoir entouré de rochers et de bouquets de sapins qui donnent au site un aspect sauvage.

Le soir, le coucher du soleil était splendide. Le disque de l'astre disparaissait lentement derrière les cimes des montagnes du fjord, enflammant tout l'horizon. Les hauteurs éclairées tout à l'heure rentrent dans l'ombre ; la portion du fjord à leur base prend une teinte métallique bleuâtre, semblable à une cuirasse d'acier bruni, tandis que plus loin, sa surface illuminée brille pareille à une nappe d'argent. Les maisons de la ville finissent elles-mêmes par s'embraser. L'orient s'enflamme à son tour de belles teintes roses ; tout le ciel est en feu ; il est onze heures du soir, et il semble qu'il fait grand jour.

IX

Le soleil de minuit.

Le *Sverre-Sigursson,* destiné à nous porter au cap Nord, est un grand et beau navire à hélice de six cent soixante-huit tonneaux, spécialement aménagé pour les touristes. Le service fait par ce bateau est récent et nous embarquons avec nous un inspecteur de la Compagnie de navigation chargé d'étudier les améliorations à y apporter. Nous devons être rendus à bord pour onze heures du soir, terme de rigueur. A minuit, nous levons l'ancre. Il y a toujours quelque chose d'émouvant dans ce moment de l'appareillage ; le navire, tout à l'heure inerte et silencieux, semble animé d'une vie subite, obéissant docilement aux commandements brefs et répétés du capitaine. La vapeur s'échappe en sifflant ; la dernière amarre qui nous retient encore à la terre est détachée. Le *Sverre-Sigursson* ébranle lentement sa lourde masse, puis, activant sa marche, en quelques tours d'hélice, dépasse les jetées

en bois de l'avant-port et débouche dans le fjord. Nous voilà donc partis pour ces contrées lointaines du Nord qui forment l'extrémité du monde habité.

Le temps s'est gâté, il pleut, chacun se retire et s'organise dans la cabine qui doit être sa demeure pendant huit jours.

Le lendemain matin, le ciel est couvert, brumeux, les nuages nous cachent les montagnes de la côte. Nous longeons de très près une rive basse, rocheuse, couverte d'un court gazon vert, au milieu d'un dédale de petites îles, grosses masses de pierres arrondies, peu élevées au-dessus de l'eau, ayant l'air de gros monstres marins accroupis dans les flots. Çà et là, quelques maisons rouges aux toits de gazon ; parfois un petit troupeau de moutons broutant l'herbe qui pousse entre les rochers. La mer est calme, on se croirait sur un lac ; nous naviguons continuellement entre les îles et la côte et presque toujours nous avons les mêmes eaux tranquilles ; sous ce rapport, le voyage au cap Nord est des plus agréables ; à moins de mauvais temps, on est presque sûrement à l'abri du mal de mer.

Le déjeuner réunit au salon, pour la première fois, les passagers qui, la veille, s'étaient à peine entrevus. On fait trois repas par jour, déjeuner à

neuf heures, dîner à deux heures, et souper à huit, en table d'hôte, présidée par le capitaine. La glace se rompt à table, et le repas terminé, on monte sur le pont où l'on commence à causer. Nous sommes quarante-huit passagers, représentant presque toutes les parties du monde; nous avons deux Australiens, le père et le fils ; le premier, toujours assis, enveloppé de magnifiques fourrures, le chef coiffé d'une calotte brodée, et orné d'une longue barbe, a un faux air de nabab; le second, grand, mince, est bientôt en flirtation réglée avec ses compagnes du bord. Il y a des Américains et un essaim de jeunes misses qui prennent bientôt possession du pont, allant et venant avec toute la liberté d'allures que donne l'éducation des États-Unis; un de ces citoyens de la libre Amérique, gros homme à mine placide, voyage depuis deux ans, traîné par ses filles de pays en pays et soupirant en vain après le retour; c'est une victime de la passion des voyages ; quatre Allemands, un jeune ménage qui va jouir à l'avant de sa lune de miel, loin des autres passagers ; un militaire évidemment, à figure de soudard, la redingote sanglée, bottes à éperons, type d'officier de cavalerie ; le quatrième est d'un genre tout particulier, gros homme aux allures de bonze, enveloppé dans une vaste houp-

pelande, n'adressant la parole à personne. Amoureux sans doute de la nature, il passe sa journée sur un fauteuil tout à l'avant du navire, pour ne perdre aucun détail du paysage ; il n'y est pas cinq minutes qu'il s'endort du sommeil du juste jusqu'à ce que la cloche du dîner le réveille ; après le repas, il va reprendre son poste d'observation et bientôt un ronflement sonore apprend à ses voisins qu'il se livre à son occupation ordinaire, et ce sera tous les jours ainsi ; il aura dû rapporter de son voyage les impressions les plus nébuleuses ; un contingent nombreux de sujets de la reine Victoria ; l'Anglais est le voyageur par excellence, on le rencontre partout ; parmi eux, deux misses écossaises d'âge déjà mûr, voyageant seules, mes voisines de table, dont j'ai pu déjà constater le brillant appétit ; un jeune abbé, attaché à une église catholique de Londres, sémillant comme un abbé de cour, parfumé, ganté, fumant la pipe et le cigare, flirtant avec ses jeunes compatriotes et les Américaines et se trouvant toujours, comme par hasard, auprès des plus jolies ; un Finlandais connaissant un peu le français ; deux jeunes Hollandais de Rotterdam, parlant notre langue, fort aimables ; M. B..., professeur à l'Université de Genève, et sa femme ; nous sommes six Français ; M. et Mme A..., le

mari causant peu ; sa femme, Parisienne sémillante, très aimable, charmante compagne de voyage ; M. Z..., de Paris également ; M. C..., ancien officier de marine, grand voyageur, intéressant et aimable causeur; son parent, M. de P..., Parisien pur sang, ayant parfois la nostalgie du boulevard, suivant le premier sans grand enthousiasme ; enfin, votre serviteur.

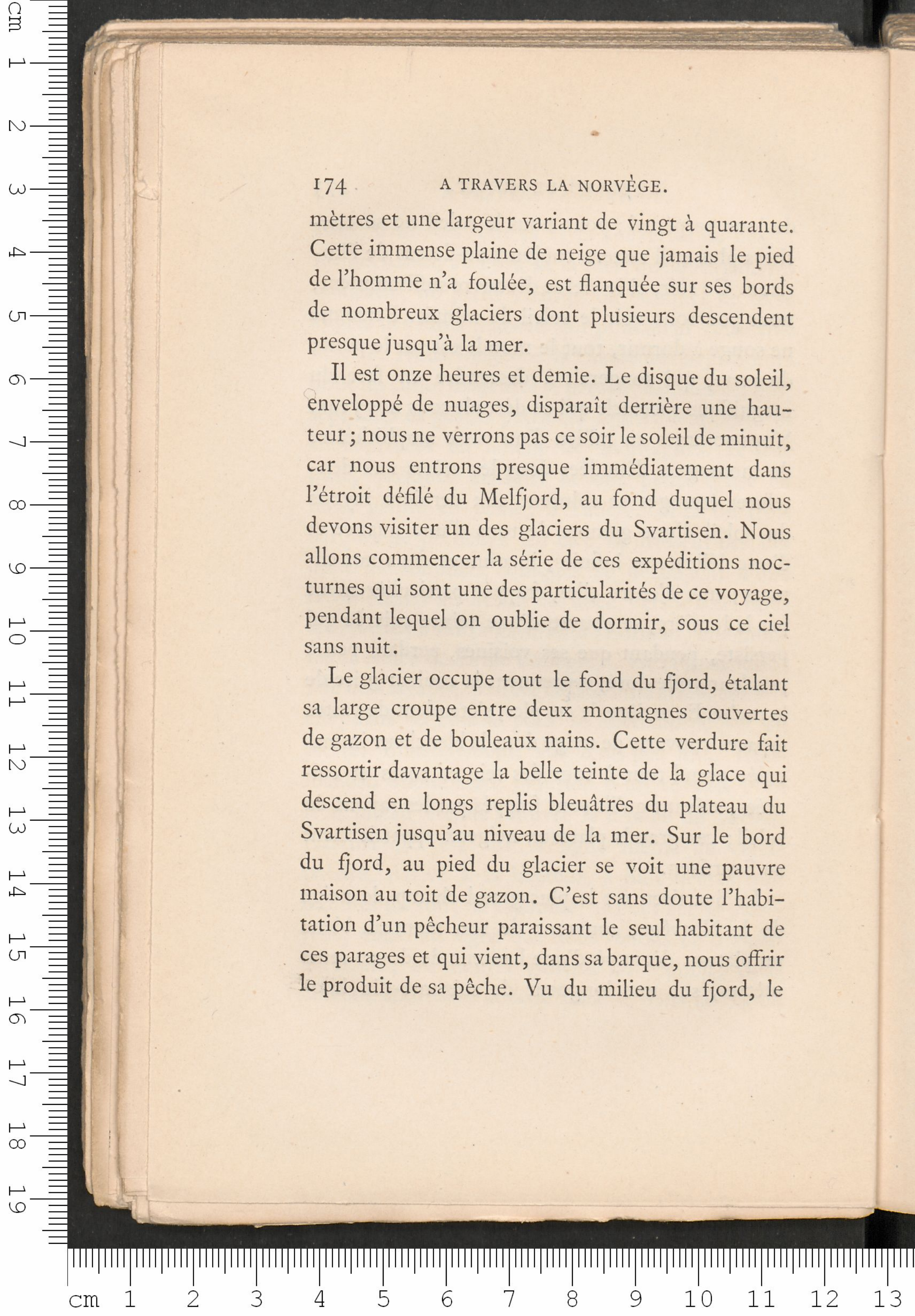
Pendant que les groupes se forment sur le pont, suivant les goûts et les affinités de chacun, nous croisons un bateau à vapeur venant du cap Nord, l'arrière couvert de feuillage en l'honneur de la Saint-Jean. On échange un salut ; ses passagers ont dû avoir le beau temps, en serait-il de même pour nous ?

Cependant le ciel s'éclaircit peu à peu ; le paysage tend à prendre un caractère plus grandiose, les montagnes s'élèvent. Nous saluons sur la route celle de la Géante, fille de roi métamorphosée en pierre aux premiers rayons du soleil, et enlevée ainsi à la poursuite de son ravisseur, le géant de Lokö. Nous passons devant le Torghaettan que nous visiterons au retour, percé de part en part par la flèche d'Hestmand volant à la délivrance de sa sœur, la vierge géante. La côte continue à se relever en arêtes montagneuses, arides, dont les

cimes dentelées sont çà et là couvertes de neige; sur les flancs, au bord de la mer, quelques pauvres bouleaux, de petits champs de pommes de terre auprès des rares maisons qui ponctuent cette rive déserte. Nous longeons la chaîne des Sept-Sœurs dont les cimes neigeuses se perdent dans les nuages, sept filles de géants pétrifiées comme leur sœur et transformées en autant de montagnes. A leur pied, quelques maisons et une petite église en bois, peinte en blanc; à l'ancre, deux ou trois barques de pêcheurs. En face, se dressent des îles dont les sommets coniques se découpent d'une façon bizarre au-dessus des flots. Vers le soir, nous apercevons à notre gauche, à l'horizon, une montagne isolée de forme étrange. C'est Hestmandso, l'ile du Cavalier, le frère de la géante arrêté comme elle dans sa course pour se métamorphoser en pierre. Effectivement, vue d'un peu loin, Hestmandso donne assez l'illusion d'un cavalier dont le manteau étendu couvre la croupe du cheval. Hestmandso est sur la ligne même du cercle polaire. Arrivé à sa hauteur, à huit heures huit minutes du soir, le capitaine, debout sur sa passerelle, nous fait signe que nous venons de franchir le cercle; un hourra général lui répond; nous entrons donc dans la zone polaire, dans la région

du jour perpétuel; pour nous le soleil ne se couchera plus et il restera toujours au-dessus de l'horizon. Ce soir, si le ciel se découvre suffisamment, nous pourrons voir le soleil de minuit. Personne ne songe à dormir, tout le monde est sur le pont; du reste, qui songerait à descendre en face du magnifique spectacle qui se déroule sous nos yeux. Nous sommes au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes dénudées dont les arêtes aux dentelures étranges se colorent aux derniers rayons du soleil d'une gamme de tons d'une nuance et d'une délicatesse infinies, inconnues dans nos climats; une d'entre elles, frappée particulièrement par la lumière, se couvre d'une teinte cuivrée qui persiste, pendant que ses voisines, perdant peu à peu leur voile doré, reprennent la couleur grise de la roche. En arrière de ces pics, s'étendent de vastes espaces couverts de neige dont la blancheur immaculée prend tour à tour des teintes roses et cuivrées, suivant qu'ils sont frappés par les rayons du soleil; ces grands plateaux neigeux appartiennent au Svartisen.

Le Svartisen est le plus grand champ de neige de la Norvège, couvrant de son manteau blanc un plateau découpé d'une hauteur de douze cents mètres, sur une longueur de soixante-dix kilo-



mètres et une largeur variant de vingt à quarante. Cette immense plaine de neige que jamais le pied de l'homme n'a foulée, est flanquée sur ses bords de nombreux glaciers dont plusieurs descendent presque jusqu'à la mer.

Il est onze heures et demie. Le disque du soleil, enveloppé de nuages, disparaît derrière une hauteur ; nous ne verrons pas ce soir le soleil de minuit, car nous entrons presque immédiatement dans l'étroit défilé du Melfjord, au fond duquel nous devons visiter un des glaciers du Svartisen. Nous allons commencer la série de ces expéditions nocturnes qui sont une des particularités de ce voyage, pendant lequel on oublie de dormir, sous ce ciel sans nuit.

Le glacier occupe tout le fond du fjord, étalant sa large croupe entre deux montagnes couvertes de gazon et de bouleaux nains. Cette verdure fait ressortir davantage la belle teinte de la glace qui descend en longs replis bleuâtres du plateau du Svartisen jusqu'au niveau de la mer. Sur le bord du fjord, au pied du glacier se voit une pauvre maison au toit de gazon. C'est sans doute l'habitation d'un pêcheur paraissant le seul habitant de ces parages et qui vient, dans sa barque, nous offrir le produit de sa pêche. Vu du milieu du fjord, le

glacier a l'air de tremper dans les flots ; mais en réalité, il en est encore fort éloigné ; il faut parcourir pendant près d'une heure une petite plaine basse entrecoupée de ruisseaux, couverte de plaques de gazon émaillé de fleurs, de bouquets de bouleaux, de pierres roulées. Les abords mêmes du glacier sont défendus par une large moraine, formée de rochers énormes, dont l'escalade n'est pas toujours facile. Plus d'un touriste paie sa curiosité d'une chute ou d'une glissade. Enfin, nous parvenons au pied du glacier que quelques-uns essayent de gravir ; la montée s'opère tant bien que mal, mais le retour est plus difficile ; plus d'un ascensionniste est réduit, pour descendre, à se laisser glisser sur la glace, d'une façon plus ou moins scabreuse ; enfin tout le monde se retrouve sans accident. Il est une heure du matin et il fait grand jour ; le soleil perce de temps en temps les nuages et vient frapper un instant de ses pâles rayons ce paysage désolé et solitaire, éclairant d'une teinte dorée les cimes déchirées des montagnes. A trois heures nous regagnons le bord et chacun s'empresse d'aller chercher dans sa cabine un repos qu'il a bien gagné.

Le lendemain matin, à sept heures, le navire s'arrête ; on monte vite sur le pont ; nous sommes à Bodö, la première ville que nous rencontrons au

delà du cercle polaire. Rien de plus triste que l'aspect de cette petite ville de quinze cents habitants. Située sur une presqu'île, un peu au-dessus de l'entrée du Saltenfjord, Bodö, vue de la mer, présente à l'œil une file de magasins en bois rangés le long de la rive et dont les pilotis plongent dans l'eau ; derrière, une longue rangée de maisons également en bois, aux toits de tuiles ou de gazon, jetées sur le sol nu ; pas un arbre, pas la moindre trace de verdure. Le ciel est couvert, la brume nous cache les sommets neigeux du Sulitelma, l'horizon est borné par une chaîne de collines plates, arides et désolées. Dans son port formé par de hautes montagnes rocheuses qui l'abritent des vents du large, quelques navires sont à l'ancre le long des magasins. On y trouve souvent des navires français qui viennent ici chercher le frai de poissons connu sous le nom de rogue et qui sert d'appât pour la pêche à la sardine. Près de Bodö, se trouvent une vieille église et un presbytère où, en 1796, logea le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, voyageant sous le nom de Muller et allant au cap Nord. Mais le temps nous manque pour faire cette excursion. Une barque vient prendre les dépêches et nous partons sans débarquer. Nous mettons le cap à l'Ouest et gagnons la pleine mer,

nous dirigeant vers les Lofoten. Malheureusement le ciel toujours brumeux nous cache presque complètement la vue de ces îles dont nous apercevons de temps en temps un pic aigu se détachant dans le brouillard.

Il semble que la nature ait voulu suppléer à l'absence presque complète de l'homme dans ces parages, en concentrant toute la vie dans les eaux et dans l'air. La mer fourmille de poissons, et l'atmosphère d'oiseaux innombrables. Plusieurs fois, des baleines, assez nombreuses dans ces parages, viennent jouer dans les eaux du navire, émergeant leur dos couleur d'ardoise ou lançant en l'air une gerbe liquide qui retombe en jet d'eau dans la mer. Sur les flots ternes et plombés nagent de grandes troupes d'oiseaux, canards et mouettes, s'envolant à notre approche pour aller se reposer un peu plus loin, balancés par la vague. Après une traversée de cinq heures, nous arrivons à l'entrée de l'archipel.

Les Lofoten et les Vesteraalen qui les prolongent vers le Nord, forment une longue chaîne d'îles s'étendant le long de la côte orientale de Norvège, dont elles sont séparées par le détroit de Vestfjord que nous venons de traverser. Ce bras de mer, large à son origine de quarante kilomètres, se rétrécit à sa partie supérieure au point de ne plus

laisser qu'une passe de dix kilomètres. En ce moment, les Lofoten sont à peine habitées, mais en hiver, sur ces plages aujourd'hui désertes, s'agite une population de vingt à vingt-cinq mille pêcheurs, tous Norvégiens. Montés sur cinq à six mille bateaux, ils viennent pendant trois mois, du milieu de janvier à la mi-avril, se livrer à la pêche de la morue. Les rares maisons des Lofoten ne sauraient héberger un pareil surcroît de population, aussi la plupart vivent à bord, dans la petite cabine située à l'arrière du navire. D'immenses bancs de morues descendent du Spitzberg au nord-ouest des Vesteraalen et offrent une proie facile aux pêcheurs. On prend ces poissons, soit avec de grands filets garnis d'hameçons, soit à la ligne. Ce dernier mode de pêche est des plus simples ; la ligne est formée d'un long cordeau enroulé autour d'un petit châssis en bois et muni à son extrémité d'un poisson en plomb garni d'hameçons. On déroule de la corde une longueur suffisante pour arriver sur le banc, on rend et on retire alternativement le cordeau et bientôt les secousses vous avertissent que la morue a mordu à l'appât ; on tire, on détache le poisson et on recommence. Le produit moyen par bateau est, pour la saison de pêche, de cinq à six mille morues. Les poissons pris sont

immédiatement parés, on les fend pour les vider, on leur coupe la tête et on les fait sécher à l'air sur les rochers, ou bien, attachés deux par deux par la queue, ils sont suspendus sur des châssis en bois. Lorsque la dessiccation est complète, c'est-à-dire vers le milieu de juin, les morues sont chargées sur bateau et généralement transportées à Bergen. Quant aux têtes et aux viscères, ils sont recueillis pour faire un guano qui est très apprécié en Norvège.

On pêche ainsi aux Lofoten, en moyenne par année, de vingt-cinq à trente-cinq millions de morues, représentant de quinze à dix-huit millions de francs. L'exportation du poisson sec ou salé de Norvège produit une somme annuelle de près de cinquante millions de francs. Les foies de morues qui n'entrent pas dans ce chiffre, ont aussi une valeur importante. Un millier de morues produit en moyenne trois cents livres de foies donnant de cent à cent cinquante litres d'huile. La Norvège produit aussi annuellement environ cent vingt mille barils de cette huile représentant une valeur de près de dix millions de francs[1].

---

1. Ces chiffres sont empruntés à l'excellent ouvrage de M. Kœchlin-Schwartz : *Un Touriste en Laponie.*

Les Lofoten ont une autre source de richesse dans les eiders, ces oiseaux qui fournissent l'édredon. Les femelles de ces oiseaux ont l'habitude de se dépouiller elles-mêmes du fin duvet qui couvre leur poitrine pour en garnir le nid dans lequel elles vont pondre. C'est ce duvet dont on s'empare qui est répandu dans le commerce sous le nom d'édredon. La chasse de ces pauvres bêtes était faite d'une façon si barbare et si inintelligente qu'avec les procédés employés la disparition de l'espèce était certaine. Le gouvernement norvégien a voulu parer au danger, et depuis 1860 une loi de l'État interdit de tuer les eiders ; on peut seulement prendre le duvet disposé dans les nids.

Le premier point des Lofoten que nous abordons est un des plus importants, situé à la pointe de l'île Ostvaagö ; à l'entrée de la petite anse qui lui sert de port, émergent de nombreux îlots de roches noires qui semblent autant de monstres marins accroupis dans les flots ; sur les rochers de la plage s'élèvent quelques maisons en bois, aux toitures de tuiles ou de gazon, aux murailles peintes de différentes couleurs ; ces maisons sont placées sans ordre sur les points où la surface polie du rocher a permis de les construire ; à droite, en

face de ces constructions, une fabrique de guano avec sa haute cheminée, et des sècheries de poissons ; au fond, de hautes montagnes dentelées, dont les sommets sont couverts de neige.

Tout en restant voilé, le temps s'est éclairci, la brume a disparu et nous permet d'admirer librement, dans tous ses détails, cette magnifique entrée des Lofoten. Notre bateau pénètre bientôt dans le Raftsund, profond canal qui sépare Ostvaagö de la grande île Hindo ; de hautes montagnes en commandent l'entrée ; cet étroit passage, à travers lequel se précipite un courant presque aussi violent que celui du Maëlström, est une des merveilles des Lofoten. Durant des heures entières, le navire navigue entre de grandes montagnes à pic dont le pied plonge perpendiculairement dans la mer ; leur base est couverte de pins rabougris, de genévriers, de bouleaux nains ; leurs flancs, couverts d'une masse verte, brillent d'un éclat étrange sous les rayons du soleil, tamisés par les nuages, tandis que leur cime dénudée, déchiquetée en mille arêtes de forme bizarre, se couvre çà et là de larges plaques de neige. Parfois, le passage s'élargit au point de former de petites baies ; d'autres fois, il semble fermé par une barrière de rochers, fait un coude brusque et présente une ouverture large

à peine de cent mètres. Il faut toute l'habileté de nos pilotes pour faire évoluer notre grand navire à l'aise dans ces étroits défilés. De temps en temps, une ou deux maisons basses aux toits de gazon, suspendues au bord de l'abîme, une petite estacade en bois et quelques barques amarrées au rivage. Les rares habitants de ces contrées sortent de leurs demeures pour voir notre navire et nous envoient un salut au passage. Partout le silence et la solitude, quelquefois le cri d'une mouette volant au-dessus de nous. C'est bien là l'aspect morne et désolé de la nature polaire dont on aime à se figurer les tristesses grandioses. Tous, nous subissons l'influence de cette nature étrange, et devant ce spectacle unique, nous restons silencieux et muets d'admiration. Vers le soir, au delà du Raftsund, nous atteignons, sans nous y arrêter, Lödingen, une des stations les plus importantes des Vesteraalen, bien qu'elle soit composée seulement de quelques maisons rangées le long d'un petit port aux estacades de bois. Le détroit s'est élargi, devant nous s'ouvre la mer libre ; à notre gauche s'élèvent les hautes montagnes de Hindo, pendant qu'à droite, aussi loin que le regard peut porter, émergent de la mer des centaines d'ilots rocheux. Les uns, véritables montagnes, dressent leurs

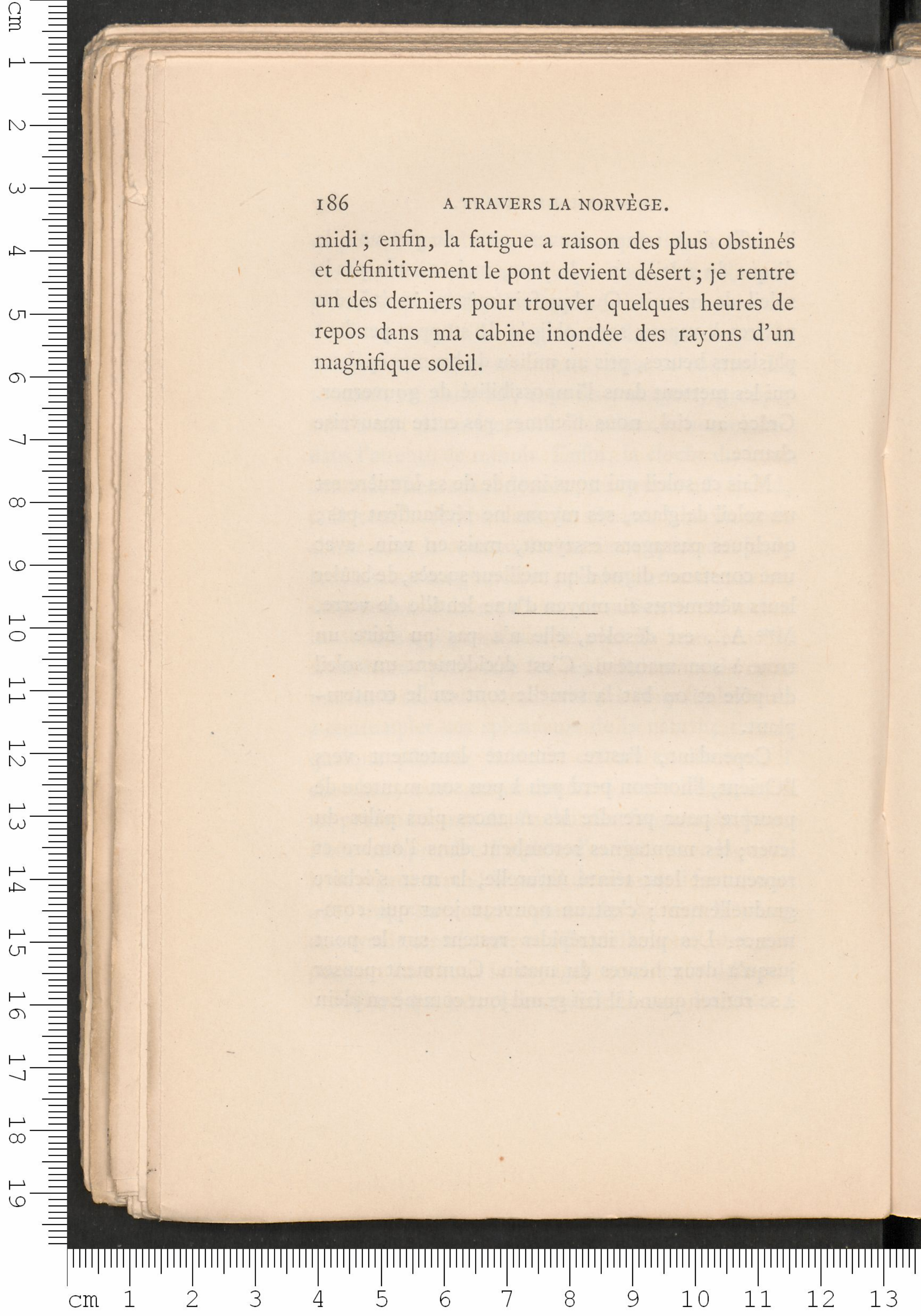
cimes dénudées vers le ciel; les autres, simples roches à la croupe arrondie, dépassent à peine de quelques mètres le niveau de l'eau. Enfin le temps s'est décidément remis, les nuages disparaissent; quelques légers flocons seuls restent encore à l'horizon, nous pourrons donc voir ce soir le soleil de minuit que nous avons manqué la veille, avec notre excursion au Svartisen. Aussitôt après souper, tout le monde remonte sur le pont; il fait froid, chacun a mis un bon paletot d'hiver, les dames arrivent enveloppées de manteaux et de plaids; on marche pour se réchauffer, et nous sommes au 30 juin, mais personne ne songe à redescendre, tout entier au spectacle qui se prépare. Nous arrivons à l'ouverture du Vaagsfjord; la mer libre, lumineuse, unie comme une glace, s'étend devant nous; le ciel, dégagé, n'a plus que quelques minces nuages au-dessus de nos têtes. Dès onze heures du soir, les crêtes des montagnes qui bornent la vue à droite et à gauche, prennent une teinte rosée; peu à peu l'horizon s'illumine, passe graduellement par toutes les teintes, depuis celle de l'or en fusion jusqu'à celle de l'orange, se dégradant successivement pour se perdre dans le bleu tendre du ciel. Les montagnes des îles environnantes, magnifiquement éclairées, se teignent

de pourpre pendant qu'au-dessus de légers nuages bordent le ciel de leurs franges d'or. Au milieu de ce cadre splendide, à une grande hauteur au-dessus de l'horizon, brille le globe enflammé du soleil, semblant s'arrêter un instant dans sa course. Le moment est solennel, tous les passagers, groupés sur l'avant du navire, sont silencieux et immobiles, dans l'attente de minuit. Enfin, la cloche du bord annonce l'heure tant désirée ; un hourra lui répond, puis tout retombe dans le silence. Chacun reste abîmé dans la contemplation de ce spectacle. Et de fait, la scène est grandiose ; perdus sur notre navire, dans ce grand désert d'eau, au milieu de ces roches inhabitées qui parsèment la mer de leurs écueils, nous étions peut-être les seuls habitants de cette immense solitude ; nous étions à coup sûr les seuls à contempler ces splendeurs de la nature ; car, si quelque pêcheur habitait ces terres désolées, il cherchait, sans aucun doute, à cette heure, dans un profond sommeil, l'oubli des fatigues du jour. Pour comprendre l'espèce d'anxiété avec laquelle le voyageur attend le soleil de minuit, il faut savoir que, trop souvent, on peut aller au cap Nord et en revenir sans l'avoir vu. De malheureux touristes peuvent faire tout le voyage, enveloppés dans un brouillard qui leur cache même la vue des côtes ;

il suffit d'un temps couvert pour ne pas voir le disque du soleil, on a le jour, mais on n'a pas le soleil de minuit. Quelquefois même, en été, des navires à vapeur sont obligés de stopper pendant plusieurs heures, pris au milieu de brumes épaisses qui les mettent dans l'impossibilité de gouverner. Grâce au ciel, nous n'eûmes pas cette mauvaise chance.

Mais ce soleil qui nous inonde de sa lumière est un soleil de glace, ses rayons ne réchauffent pas ; quelques passagers essayent, mais en vain, avec une constance digne d'un meilleur succès, de brûler leurs vêtements au moyen d'une lentille de verre. Mme A... est désolée, elle n'a pas pu faire un trou à son manteau. C'est décidément un soleil du pôle et on bat la semelle tout en le contemplant.

Cependant, l'astre remonte lentement vers l'Orient, l'horizon perd peu à peu son manteau de pourpre pour prendre les nuances plus pâles du lever ; les montagnes retombent dans l'ombre et reprennent leur teinte naturelle, la mer s'éclaire graduellement ; c'est un nouveau jour qui commence. Les plus intrépides restent sur le pont jusqu'à deux heures du matin. Comment penser à se retirer quand il fait grand jour comme en plein



midi ; enfin, la fatigue a raison des plus obstinés et définitivement le pont devient désert ; je rentre un des derniers pour trouver quelques heures de repos dans ma cabine inondée des rayons d'un magnifique soleil.

X

Tromsö.

Le 1er juillet, à sept heures du matin, nous jetons l'ancre dans le port de Tromsö.

Vue du pont du navire, Tromsö a un aspect moins triste que les autres villes du Nordland ; son port est formé par un étroit bras de mer qui sépare l'île sur laquelle elle est assise de la terre ferme. Des navires en assez grand nombre sont à l'ancre devant ses magasins, semblables à ceux qu'on retrouve partout dans les ports de Norvège ; une estacade aux poutres verdâtres, munie d'un escalier, se détache de la rive et forme débarcadère. La ville, avec ses maisons de bois de teinte sombre, s'étend le long du rivage ; au-dessus de ses toits de tuiles foncées, se détachent les clochetons en bois de ses trois églises et les mâts de pavillon des consuls. Tromsö est adossée à une haute colline dont les flancs couverts d'un vert gazon sont marbrés d'innombrables taches jaunes dues aux fleurs qui émaillent la prairie ; le sommet est couronné d'un bois de bouleaux aux troncs grêles, à la verdure

grisâtre, au-dessus desquels s'élève à l'arrière-plan les pics neigeux des montagnes de Kvalö. Sur la pente de la colline, près de la forêt, s'étend un long bâtiment au toit rouge occupé par une corderie. Dispersées au-dessus de la ville, au milieu de la prairie et jusque parmi les bouleaux, s'aperçoivent quelques maisons d'un aspect plus frais et plus élégant que celles de la ville; ce sont les maisons de campagne des négociants de Tromsö.

L'arrivée du *Sverre-Sigursson* s'est bientôt répandu en ville et, comme c'est dimanche, l'estacade ne tarde pas à se couvrir de spectateurs qui viennent contempler le navire et assister au débarquement des passagers. Des barques viennent rôder autour du bateau, n'attendant qu'un signe pour accoster. Le commandant C..., M. de P... et moi, nous frétons une barque et nous partons.

Après avoir remonté une petite rue étroite bordée de maisons grises, nous débouchons dans l'artère principale de Tromsö, une large rue garnie de trottoirs en dalles, courant en ligne droite, parallèlement à la mer. Des deux côtés s'élèvent des maisons en bois à un étage, peintes d'une couleur grise. C'est dans cette rue que se trouvent les grands magasins de Tromsö, ils sont fermés à cause de la solennité du jour. Mais dans ce pays de l'hon-

nêteté où le vol est presque inconnu, les volets ne le sont pas moins, de sorte qu'à travers les vitres des fenêtres nous pouvons voir les hautes nouveautés de Tromsö, les « galanteries » pour dames, un étalage de photographies chez un horloger, des costumes complets de Lapons, depuis les souliers jusqu'à la coiffure, des assortiments de peaux de renne et d'autres fourrures, et surtout des rangées de bouteilles de toutes sortes ; car les boutiques de spiritueux sont nombreuses à Tromsö, comme dans toutes les villes du Nord. Nous passons devant le Grand-Hôtel, bâtisse en bois comme tout le reste, ayant assez bon air, renfermant une salle de concert et de théâtre. Une affiche apposée à la porte contenait le programme d'un concert donné la veille. Il n'y a qu'une seule maison en pierre à Tromsö, elle est occupée par la banque.

En suivant la rue, nous arrivons sur une place plantée en square et du reste assez mal entretenue ; de petits bouleaux et des massifs de rhubarbe ornent les pelouses. Au fond de la place s'élève une grande église en bois, peinte en blanc, surmontée d'un clocheton, c'est le temple luthérien ; nous entrons, le service est commencé ; l'intérieur est comble et garni de bancs comme toutes les églises protestantes ; on nous fait place sur un banc au milieu

de l'allée centrale. En Norvège, de même qu'en Suède, le clergé luthérien a conservé une partie de la liturgie romaine, nous trouvons le prêtre à l'autel, revêtu d'une chasuble en velours rouge ornée d'une large croix d'or ; mais, pour nous autres catholiques, ce vêtement sacerdotal fait un singulier effet sur les épaules d'un ministre portant la raie au milieu du front et les favoris à l'anglaise. Après être restés quelques instants et avoir distrait certainement une bonne partie de l'assistance qui examinait consciencieusement nos tournures exotiques, nous poursuivons à travers la ville notre voyage de découvertes. Un peu plus loin, nous trouvons une autre église, plus petite, plus modeste que la première, bien pauvre à l'intérieur ; c'est l'église catholique. La communauté catholique de Tromsö se compose de quatre-vingts membres et elle est desservie par deux prêtres, Hollandais d'origine, membres de la Propagande. Enfin, voilà des Lapons ! Ils sont là une demi-douzaine, debout au bas de la nef, en costume national ; voilà bien leurs figures basanées aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, avec leur chevelure noire et huileuse tombant sur le cou. Mais nous avons à peine le temps de les examiner ; un des prêtres, en soutane, s'avance vers nous et nous prie en bon

français de prendre place au haut de l'église. Il nous semble retrouver un écho de la patrie dans ces chants de la messe que nos oreilles depuis si longtemps étaient déshabituées d'entendre. L'office terminé, nous allions nous retirer lorsque le même prêtre nous arrête et nous dit : « Messieurs, vous êtes sans doute Français, vous ne partirez pas ainsi, nous sommes trop heureux de voir des Français, il faut que vous veniez avec moi à la cure, que nous causions un peu. »

Comment résister à cette aimable invitation, nous acceptons de grand cœur ; M. et Mme A... et M. Z..., qui s'étaient rendus de leur côté à la messe, se joignent à nous. Il nous faut d'abord visiter l'église dans tous ses détails, admirer un retable donné par je ne sais quel prince allemand, voir la sacristie où en semaine se dit la messe pendant l'hiver. La communauté n'est pas riche et ses modiques revenus ne lui permettraient pas de chauffer l'église pendant cette rude saison. Nous passons de là à la salle d'école où, les jours de classe, se réunissent quatorze enfants des deux sexes ; des cartes géographiques, un tableau de système métrique tapissent les murailles ; depuis quelques années le gouvernement norvégien a adopté le système métrique pour toutes les mesures

et il fait partie de l'enseignement primaire. On sait qu'en Norvège également, l'instruction est obligatoire, mais à l'inverse d'autres pays, les Norvégiens ont su allier cette obligation avec la liberté de conscience et les catholiques, qui sont ici des dissidents, ont toute liberté pour élever leurs enfants suivant leurs idées et leur foi.

L'école tient à l'église et est reliée à la cure par une cour. Nous sommes introduits dans un salon fort propre, meublé de modestes meubles en velours rouge. Au moment où nous entrions, une jeune fille, l'institutrice, était au piano. Je reconnus bien vite la musique d'un de ces cantiques que j'avais entendu chanter tant de fois dans mon petit village de France. Je revoyais avec émotion l'humble église de campagne, le prêtre à l'autel, la nef remplie de fidèles; j'entendais le son de l'harmonium placé à la tribune au-dessus du portail. Mais aussi pouvais-je penser qu'à Tromsö, au delà du cercle polaire, j'allais voir se dresser devant moi cette évocation inattendue de ce petit coin de la patrie où j'avais laissé tant de chers souvenirs.

Avec l'institutrice se trouvait une dame que ces messieurs de la cure nous présentèrent comme une Norvégienne récemment convertie, oiseau rare; car rien n'est plus exceptionnel en ce pays qu'une

conversion du protestantisme au catholicisme. La Norvégienne convertie ne parlait que sa langue maternelle, tout dut se borner forcément entre elle et nous à des saluts réciproques.

L'institutrice, une jeune Anglaise, frêle et délicate, parlait bien français; elle nous serrait le cœur en pensant à la triste existence qu'elle devait avoir sous un pareil climat.

— Comment avez-vous choisi Tromsö ? lui demande Mme A...

— Mais je n'ai pas choisi, répond-elle d'une voix résignée, j'ai pris ce que j'ai trouvé.

— Mademoiselle, lui dis-je, vous avez à supporter un climat bien rude.

— Oh ! monsieur, dit-elle, l'été est encore supportable, mais l'hiver !

Et l'hiver est bien dur à passer à Tromsö, non pas qu'il y fasse très froid ; le thermomètre n'y descend jamais très bas relativement, grâce au Gulf-stream. Mais la mer y amène des brumes épaisses qui rendent le climat excessivement humide et plus difficile à supporter que le froid extrême, mais sec, des plateaux de l'intérieur. Ces messieurs nous disaient qu'on était obligé de prendre beaucoup de précautions pour éviter le scorbut. Et puis, l'hiver, c'est la nuit perpétuelle, la nuit polaire, à

peine éclairée par les aurores boréales ; dans cette obscurité continuelle, le corps s'engourdit tellement qu'il faut faire effort pour agir ; on dormirait sans cesse.

Il faut enfin finir par se quitter ; nous voulons encore aller visiter le musée avant la rentrée à bord et, après dîner, nous devons aller faire une excursion au Tromsdal ; les bons prêtres ne voulaient plus nous laisser partir ; Mme A... invite la jeune Anglaise à venir dîner à bord ; on se dit au revoir et l'on se quitte avec force poignées de main comme de vieux amis, avec le regret d'être restés si peu de temps ensemble.

Nous retrouvons dans les rues de Tromsö une certaine animation, le service est terminé au temple et tout le monde circule ; les femmes sont en toilette claire, les hommes en jaquettes, tous en chapeaux de paille et nous endurons nos paletots ; mais nous sommes au 1er juillet, et il faut bien que ces malheureux habitants de la zone polaire se donnent l'illusion de l'été ; nous rencontrons une jeune femme conduisant elle-même une petite voiture. Le luxe des négociants de Tromsö est légendaire en Norvège ; luxe tout intérieur ; car rien ne l'annonce dans l'aspect de leurs demeures. Cette ville est appelée dans le Norrland le Paris de

la Norvège, image bien effacée de la grande ville, mais qui exprime bien l'idée qu'on se fait en Norvège de la vie de Tromsö. Malheureusement, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ; tous ces vendeurs de morues et de harengs, à force de jeter leurs écus par les fenêtres, ont abouti, il y a quelques années, à un krach formidable. Aujourd'hui Tromsö, avec ses cinq mille quatre cents habitants, est presque entièrement ruiné et n'offre plus qu'un reflet bien pâle du Tromsö d'autrefois.

Le musée se trouve dans la rue principale, près du Grand-Hôtel ; à part quelques restes peu remarquables de vieilles sculptures d'églises, il ne contient aucune œuvre d'art ; mais il est intéressant en ce sens qu'il renferme une collection complète de la faune du pays, poissons, oiseaux, animaux sauvages, ainsi que de nombreux échantillons de ses richesses minéralogiques. Il est ouvert le dimanche et ce sont des enfants qui remplissent l'office de surveillants.

Vers le port, nous trouvons une petite église fermée, c'est l'église méthodiste, la troisième de Tromsö. En regagnant le bord, nous voyons évoluer dans le port un beau navire à vapeur que nous n'avions pas encore remarqué : c'est un bâtiment appartenant à un riche marchand de Bergen et qui va tenter de pénétrer en Sibérie par l'em-

bouchure du Jénisséi, entreprise difficile et dont la réussite est loin d'être certaine.

Après le dîner, les canots du bord nous transportent en face de Tromsö, sur la terre ferme, à l'entrée du Tromsdal où nous devons aller visiter un campement de Lapons. Les Lapons, qui l'hiver restent sur les plateaux de l'intérieur, descendent l'été vers la mer, à la recherche de pâturages frais pour leurs immenses troupeaux de rennes.

Ces troupeaux se composent en général d'un millier de têtes environ, non pas que chaque famille possède un pareil nombre de bêtes, mais ce chiffre représente la quantité de rennes qu'on ne peut dépasser sans risque de compromettre la sécurité et la bonne direction du troupeau. Huit à dix hommes, aidés de chiens, suffisent pour la garde et la conduite de cette immense troupe. Rarement une famille possède plus de trois cents à quatre cents rennes; on cite des Lapons possédant de quatre à cinq mille rennes, mais ce sont des exceptions. Deux ou trois familles s'associent alors ensemble pour constituer un troupeau suffisant, mettant en commun travail, pertes et bénéfices. Quelques domestiques, vivant sur le pied d'une parfaite égalité avec leurs maîtres, complètent ordinairement la caravane.

Les rennes ne vivent qu'en plein air et cherchent eux-mêmes leur nourriture. Si, l'hiver, ils restent sur les plateaux de l'intérieur et déterrent sous la neige les mousses et le lichen dont ils se nourrissent, au printemps, leur instinct les pousse vers les côtes, où ils savent qu'ils trouveront une herbe fine et drue à l'abri des moustiques qui sont un de leurs grands ennemis. Ces intelligentes bêtes se dirigent d'elles-mêmes vers la mer et les Lapons risqueraient de voir leurs troupeaux déserter en masse, s'ils ne prenaient eux-mêmes le parti de les conduire, au retour de la belle saison, sur les bords de l'Océan.

Les Lapons que nous allons voir sont de Karesuando en Suède ; ils ont traversé presque toute la péninsule pour venir retrouver leurs campements d'été. Notre canot nous dépose à l'ouverture d'une petite vallée entourée de hautes montagnes dont les pentes sont couvertes de bouleaux nains ; à l'horizon se dresse la cime neigeuse du Tromstind, élevé de plus de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le fond de la vallée est lui-même occupé par un torrent dont le chemin suit la rive ; nous traversons d'abord une prairie, puis un sol tourbeux entrecoupé de petits ruisseaux, couvert de saules nains et de bouleaux dont la hauteur varie de trois à cinq mètres. Le chemin serpente au

milieu des arbres, s'élevant peu à peu; enfin, après environ une heure et demie de marche, nous apercevons sur le flanc de la montagne, à gauche de la vallée, une légère colonne de fumée s'élevant au milieu des bouleaux. Comme l'arrivée des Lapons est récente, leur établissement est un but de promenade pour les habitants de Tromsö, et c'est en nombreuse compagnie que nous arrivons à une petite clairière au milieu de laquelle s'élèvent trois ou quatre huttes de gazon, de forme conique. Elles rappellent par leur aspect les huttes que font nos bûcherons dans nos forêts de France, mais elles sont moins hautes. La construction de ces demeures est fort simple; la charpente est formée de perches de bouleaux disposées en faisceaux et reliées entre elles à leur extrémité supérieure; le long de ces perches sont appliquées de grosses mottes de gazon qui forment les parois de la hutte; en haut est ménagée une ouverture destinée à livrer passage à la fumée; une porte basse qui vous force à vous plier en deux, donne accès dans l'intérieur. Le sol est jonché d'une couche de brindilles de bouleau qui forment un épais tapis sur lequel dorment les habitants de cette primitive demeure. Au centre, quelques pierres encadrent le foyer sur lequel brûle un feu toujours allumé; au-dessus, suspendue au

sommet de la hutte à une barre en bois transversale par une chaîne de fer, pend la marmite qui forme à peu près toute la batterie de cuisine des Lapons.

Dans la première hutte dans laquelle je pénétrai, se trouvait une jeune femme accroupie, donnant à boire à son enfant ; à côté d'elle une chienne à longs poils, semblable à une louve, était étendue de tout son long, allaitant ses petits, tandis que de l'autre côté, deux chiens couchés en rond se réchauffaient à la chaleur du foyer ; des sébilles de bois et quelques vases de faïence commune, ainsi qu'un vieux coffre en bois, des outils primitifs gisaient dans un coin.

Ils sont là une douzaine de Lapons, tant hommes que femmes et enfants ; ils ne sont jamais en bandes nombreuses ; la nécessité de changer de place sans cesse, à la recherche de nouveaux pâturages, pour leurs immenses troupeaux de rennes, leur impose l'isolement, et plus de deux familles sont rarement réunies. Au premier abord, il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, car tous portent à peu près le même costume, d'autant plus que les hommes sont généralement imberbes ; ce costume consiste en une tunique de laine bleue, descendant jusqu'aux genoux, serrée à la taille par uue ceinture de cuir

souvent garnie d'argent et à laquelle pend le couteau que tout bon Lapon, comme le Norvégien, ne quitte jamais, des pantalons de même couleur, étroits par le bas. Ils sont chaussés de komagers, bottes courtes en peau de renne, avec la fourrure au dehors et relevées en pointes ; les tiges sont reliées au pantalon, dont elles enveloppent l'extrémité, par des lanières de laine de couleur. Par-dessus ce costume, ils mettent une sorte de blouse très ample en peau de renne, le poil en dehors, qui leur donne un faux air d'oursons. Leur coiffure consiste en un bonnet conique en laine généralement rouge. Les femmes portent aussi une autre coiffure en forme de casque, assez pittoresque. Les hommes, petits sans doute, ne sont cependant pas d'une taille aussi exiguë qu'on est tenté de se le figurer ; mais les femmes ne sont guère plus grandes que des fillettes de quinze ans. Les vieilles, avec leurs visages tannés, leurs petits yeux bridés, ont une physionomie impossible ; les gamins, habillés comme leurs parents, ont l'air de gros chats dans leurs vêtements de fourrures. Les tout petits enfants, dont la figure ressemble à un citron encadré dans un bonnet rouge, sont garrottés dans leurs berceaux comme une momie égyptienne. Ce berceau a la forme d'un long sabot en bouleau,

garni de peau d'agneau, revêtu de cuir; l'enfant est insinué dans cet étui, maintenu par des bandelettes et dans l'impossibilité de faire un mouvement. Ce berceau est garni d'une lanière au moyen de laquelle la mère le porte sur son dos, quand elle est en marche, le ramène devant elle quand elle veut donner à boire, ou le suspend dans la hutte pour bercer l'enfant.

Pendant que nous faisons toutes ces remarques ou que nous essayons des transactions commerciales avec les Lapons qui veulent nous vendre, le plus cher possible, des peaux de rennes, des komagers, des couteaux, des cuillers en bois de renne, nous voyons tout d'un coup bondir de notre côté, au milieu des arbres et des rochers, une nombreuse troupe de rennes suivant un vieux renne que guide un Lapon. Il y a là deux cents de ces animaux qu'il s'agit de faire entrer dans un parc formé d'arbres abattus et de fascines, afin de traire les femelles. La tâche n'est pas facile et, malgré la confiance que le vieux renne semble inspirer au reste de la troupe, celle-ci se livre à nombre de courses folles avant de se décider à pénétrer dans l'enceinte, le tout à notre grande satisfaction de voir ainsi courir en toute liberté ces jolies bêtes qui sont pour nous un spectacle nouveau. On sait que le renne est

pour le Lapon un animal éminemment précieux : c'est son coursier; attelé à son traîneau, il fait parcourir à son maître des distances énormes ; c'est lui qui porte sur son dos le bois des tentes et tout le matériel d'une installation nomade ; enfin, il habille son maître avec sa fourrure, lui fournit le fil pour coudre ses vêtements avec ses tendons, le nourrit de sa viande et de son lait.

Le troupeau est enfin entré dans le parc, il s'agit de procéder à la traite. Ce n'est pas chose facile. Les rennes ne se prêtent pas à cette opération aussi volontiers que nos vaches; il faut prendre chaque femelle au lasso, ce que fait très habilement un jeune Lapon. La bête prise, on lui met une entrave aux pattes et une vieille femme s'approche avec une sébille en bois pour tirer le lait. C'est extraordinaire la faible quantité de lait que donne une femelle, et il faut la traite d'un certain nombre pour en obtenir ce que donnerait une de nos vaches. Quelques-uns de mes compagnons boivent de ce lait, mais j'avoue que l'aspect de la sébille et celui des mains de la vieille suffisent pour m'ôter toute envie d'y goûter.

Ces Lapons ont avec eux des traîneaux ; on ne peut mieux comparer ces véhicules qu'à un grand sabot dans lequel on s'assied les jambes allongées,

le dos appuyé à l'arrière. Les jambes sont recouvertes d'un tablier de peau. Le renne est attelé au moyen de deux traits fixés au traîneau. Un des Lapons attelle ainsi un de ces traîneaux et fait avec lui quelques tours sur l'herbe. On est absolument emboîté dans cet équipage primitif, mais il faut être Lapon pour parcourir, sans fatigue, les immenses trajets qu'ils fournissent l'hiver dans les plaines glacées de leur pays.

Pendant que nous nageons ainsi en pleine couleur locale, la civilisation moderne vient faire tout d'un coup son apparition sous la forme d'un photographe muni de son appareil. Il s'agit de prendre la vue du campement, le parc aux rennes compris. Ce n'est pas une mince besogne de faire comprendre à ces innocentes bêtes qu'elles doivent rester immobiles sous l'objectif du principal photographe de Tromsö qui, comme le célèbre Pierre Petit, opère lui-même. Notre compagnon de voyage, l'Australien, qui a fait l'excursion à cheval, a suivi la bande et se trouve monté sur sa bête au beau milieu du parc. Tout autour de lui s'agitent les rennes; quand les Lapons veulent faire rentrer dans le rang quelques bêtes indociles, tout le troupeau part au galop, faisant le tour du parc, comme au cirque, en poussant un grognement sourd rappe-

lant celui du porc. L'Australien au centre, impassible, dominant la troupe, a l'air de commander la manœuvre ; il ne lui manque qu'une chambrière entre les mains pour être complet. Enfin, on obtient un moment de calme relatif et le photographe en profite au plus vite pour braquer son appareil ; nous saurons à notre retour à Tromsö si l'épreuve a réussi.

Mais les heures passent vite et il nous faut regagner le navire pour l'heure du souper. Ce moment du départ est aussi, pour ceux qui ont eu la patience d'attendre, celui des spéculations heureuses. Les Lapons, voyant leur clientèle partir, cèdent à moitié prix, couteaux, cuiliers et autres objets pour lesquels, peu d'heures auparavant, ils nous tenaient la dragée haute.

Nous ne devons quitter Tromsö qu'à minuit ; nous passons notre soirée sur le pont du bateau ; les prêtres catholiques viennent nous rejoindre et nous causons longuement de la Norvège, de la France qui est si loin. De chaleureuses poignées de mains sont échangées au moment du départ, on ne se dit pas adieu, mais au revoir. Quelques instants après, le *Sverre-Sigursson* s'ébranlait de nouveau, se dirigeant vers Hammerfest.

XI

Hammerfest. — Le cap Nord.

Hammerfest est située dans l'île Kvalö, par 70 degrés 40 minutes de latitude nord. C'est la ville la plus septentrionale du monde. Fondée en 1787, comprenant seulement soixante-dix-sept habitants en 1801, elle renferme aujourd'hui une population de deux mille cents âmes. Son commerce le plus important se fait avec la Russie. C'est de son port qu'on part ordinairement pour aller au Spitzberg.

Hammerfest occupe le fond d'une petite rade formée de hauteurs rocheuses dépourvues de végétation ; l'œil ne perçoit qu'une teinte uniforme, grisâtre, celle de la roche, marbrée parfois de quelques taches vertes ou jaunâtres, dues à la présence d'un maigre gazon ou d'un peu de lichen. Pas un arbre, pas un buisson, les pommes de terre elles-mêmes ne viennent plus à Hammerfest ; c'est la nature polaire dans toute sa nudité désolante. Tromsö offrait un paysage du Midi en compa-

raison de celui-ci. Les maisons de la ville, toutes en bois, aux teintes grises, s'étendent le long d'une rive étroite, adossées à une haute falaise qui se relève brusquement et arrête la vue de ce côté. Deux églises, la plus grande, affectée au culte luthérien, la plus petite, bien humble, appartenant aux catholiques, dominent de leurs clochetons en bois les toits en tuiles de couleur sale ou revêtus de gazon. Il a plu la nuit, le ciel est bas et sombre et vient encore ajouter sa note triste à ce site désolé. Le port est formé du côté de la mer par une estacade dont les pilotis verdâtres supportent une ligne de grands magasins en bois. Grâce à l'influence du Gulf-stream, comme ceux de Tromsö et de toute la Norvège occidentale, il ne gèle jamais et est ouvert toute l'année à la navigation. De nombreux bateaux de pêche sont amarrés à ses jetées ; nous sommes ici plus que jamais dans le pays du hareng et de la morue ; l'air est imprégné de leur odeur et, prenez-en votre parti, vous ne respirerez pas d'autres parfums tant que vous serez à Hammerfest. Quelques grands navires, russes pour la plupart, occupent le milieu du port, ainsi que de petits bateaux à vapeur chargés du service des fjords environnants. Notre navire vient mouiller à peu de distance du bord, en face de l'église

catholique ; nous hélons une barque et nous débarquons par un petit escalier vermoulu, jeté sur le talus de la rive, tout glissant d'huile et de débris de poissons. A peine avons-nous fait dix pas, que nous nous trouvons dans la grande rue d'Hammerfest, courant parallèlement au port. Du côté de la falaise, les maisons à un étage sont presque toutes garnies de hauts perrons en bois, formant pallier. Les rez-de-chaussée doivent être assez élevés pour ne pas être ensevelis sous la neige ; il n'est pas rare d'en trouver encore à la fin de juin. Cependant, nous voyons la ville dans sa parure d'été; triste parure ! C'est probablement pour cela que les habitants ont arboré, comme ceux de Tromsö, le chapeau de paille ; nous rencontrons même une dame, ombrelle déployée ; il faut avoir une fameuse dose d'illusion pour se croire en été, car nous autres, nous sommes vêtus de bons pale-tots et nous n'avons pas trop chaud. Quelques pauvres fleurs souffreteuses apparaissent aux vitres des fenêtres, avides d'un peu d'air et de lumière. C'est la seule verdure que voient les malheureux condamnés à habiter ces régions ; ils les soignent avec amour, ces pauvres plantes. C'est le seul rayon de soleil qui éclaire leurs demeures pendant les longues nuits polaires ; aussi n'est-il d'hum-

ble logis qui n'ait un ou deux pots de fleurs à ses fenêtres.

L'autre côté de la rue, sur la mer, est occupé en partie par des magasins donnant directement sur le port. J'ignore s'il y a des voitures à Hammerfest, mais je n'en n'ai point vu ; les piétons eux-mêmes sont rares dans les rues, et si ce n'est près du port, on ne rencontre personne. En haut de la ville, on trouve l'église protestante, ainsi que le cimetière, bien triste avec son mur de pierres qui l'entoure. Hammerfest est bientôt parcourue ; quand on a vu cette grande rue et deux ou trois autres assez larges autour du port, on a tout vu.

Nous avions encore quelques heures à passer ici, nous en profitons, le commandant C..., M. de P... et moi, pour aller visiter l'autre côté de la rade. Revenant sur nos pas, nous sortons de la ville, en suivant le bord de la mer. Nous franchissons sur un pont une petite rivière qui va se jeter dans le port. Cette rivière sort d'un lac situé au fond d'une petite vallée aride comme tout le reste. Sur ses bords, on aperçoit des masures basses, dont les murs mélangés de terre et de pierres, sont recouverts d'un toit de gazon. Ces pauvres demeures paraissent inhabitées pour le moment. Ce sont les habitations de Lapons soi-disant civilisés, qui

ont quitté la vie nomade pour se faire pêcheurs. Il n'y a qu'eux qui puissent habiter de pareilles tanières. Quelques pas plus loin, nous trouvons des sécheries de poissons ; des milliers de harengs ou de morues décapités, attachés deux par deux, sèchent à l'air sur des chevalets en bois ; un gamin mord à belles dents dans un poisson sec ; les têtes et les autres débris sont jetés en tas sur le sol jusqu'à ce qu'on les enlève pour les transformer en guano. Tout cela est bien couleur locale, mais ne sent pas la rose, tant s'en faut. Tout en suivant la côte, nous arrivons à une fabrique d'huile de poissons ; ah ! par exemple, il faut avoir un certain courage pour y pénétrer, car l'odorat est affecté au plus haut point par l'odeur écœurante qui s'en dégage. A peine avons-nous franchi la porte, que M. de P... nous quitte, nous disant que son déjeuner l'inquiète, le commandant et moi, nous tenons bon ; nous arrivons sous une sorte de hangar où se trouve une série de grandes cuves en bois, remplies de foies de morues et d'autres poissons ; une liqueur visqueuse et nauséabonde nage à la surface, c'est la première huile, la meilleure, qu'on enlève chaque jour. On marche sur un plancher gras, visqueux ; tout ici est imprégné d'huile. Un ouvrier au costume crasseux veut bien nous servir de cice-

rone, mais comme il nous donne ses explications en norvégien, cela ne nous éclaire pas beaucoup. Nous finissons cependant par comprendre que, cette première huile enlevée, les foies sont mis en presse dans les cuves et donnent plusieurs cuvées de degrés différents. Quand les foies ont rendu tout ce qu'ils pouvaient donner, on les met en mottes pour être employés comme combustible. On procède ensuite à l'épuration de l'huile. Nous arrivons enfin près d'une espèce d'alambic où s'épure définitivement l'huile blonde, destinée à la pharmacie, notre guide rince un verre à liqueur, tourne un robinet, le remplit jusqu'au bord d'huile de foie de morue et nous l'offre gracieusement. Refus empressé de notre part, étonnement de l'ouvrier qui, après nous avoir regardés sans pouvoir comprendre que nous n'acceptions pas, avale finalement le liquide d'une seule lampée.

Pour nous remettre un peu de cette inhalation forcée d'huile de poisson, nous allons jusqu'à l'extrémité de la rade où nous trouvons, sur un renflement de la roche, un petit monument entouré d'une grille. C'est la colonne du Méridien. Cette colonne, faite de granit, peu élevée, est surmontée d'une sphère en bronze; sur une des faces, une inscription en latin nous apprend qu'ici se ter-

mine l'arc du méridien mesuré des bouches du Danube à l'Océan Glacial, par les géomètres des trois nations de Suède, de Norvège et de Russie, de 1816 à 1852. Latitude de ce point, 70°40′113″. Nous repassons devant la fabrique d'huile près de laquelle sont amarrées quelques barques plus graisseuses les unes que les autres; nous nous résignons à prendre la moins sale et en dix minutes le batelier nous fait traverser la rade et nous dépose à Hammerfest. Nous n'avions plus le temps de faire l'ascension du Tyven. Le Tyven a été surnommé le Rigi de la Laponie; de son sommet, on découvre un immense horizon; il faut quatre à cinq heures pour faire cette excursion et nous partons dans trois heures. Du reste, nos regrets sont bien atténués par l'état du ciel toujours sombre et brumeux, de sorte que nous courions grand risque de ne rien voir du tout. Mais le commandant et moi, nous voulons au moins gravir la falaise qui surplombe la ville, afin d'avoir une vue d'ensemble sur la baie. Nous cherchons notre chemin un peu au hasard; contournant la montagne, nous finissons par trouver un espèce de sentier qui serpente entre les rochers et finit, au bout de trois quarts d'heure, par nous conduire au sommet, au pied d'une pyramide en pierres sèches, élevée, nous

a-t-on dit, l'année précédente par les élèves des écoles de la ville. De ce point, l'œil embrasse un vaste horizon. A nos pieds s'étend Hammerfest, puis son port rempli de navires, la rade, avec sa nappe de plomb bordée de l'autre côté par les sécheries et l'usine que nous venons de visiter; au delà, par delà l'ouverture de la baie et la côte basse du Méridien, la pleine mer et les montagnes dénudées de Seiland, à demi noyées dans la brume. Derrière nous, un plateau désert, couvert de lichen; au milieu, un petit lac étalant la surface terne de ses eaux; plus loin, des montagnes toujours aussi nues. Aucun bruit ne s'élève de la ville, bien que nous soyons au milieu de la journée; et toujours ce ciel sombre qui imprime au paysage un caractère d'immense tristesse. C'est superbe de désolation! Mais il faut songer au retour; M. C..., explorateur intrépide, veut redescendre directement en ville; il vient de découvrir un sentier qui va nous y conduire en peu d'instants; nous le prenons, c'est très bien. Mais le soi-disant sentier cesse tout à coup et nous nous trouvons en face d'une pente presque verticale, aboutissant plus bas à un éboulis. Ne pouvant remonter, force nous est de nous laisser glisser, comme nous pouvons, dans un couloir entre deux roches. Fort heureusement, nos vête-

ments se tirent sains et saufs de l'aventure, et nous dévalons d'une vitesse plus ou moins volontaire, au pied des dernières maisons d'Hammerfest, au grand ébahissement de deux ou trois femmes qui ouvraient précipitamment leurs fenêtres, regardant d'où pouvaient bien venir ces deux individus qui leur paraissent tomber du ciel sur leurs toits de gazon. Il nous restait juste le temps de regagner le *Sverre-Sigursson,* où nous retrouvons M. de P..., revenu d'une traite de la fabrique d'huile à Hammerfest, puis à bord, fuyant toujours l'odeur de l'huile de poisson.

Je ne saurais donner aucun détail sur la traversée d'Hammerfest au cap Nord. A peine avions-nous doublé la pointe de la colonne du Méridien, que notre aimable inspecteur de la Compagnie me dit : « Monsieur, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de gagner votre lit et de tâcher de dormir, nous allons entrer en pleine mer, il n'y a rien de curieux à voir, et toute votre nuit, vous serez debout. » Depuis notre départ de Trondjhem, on était complètement brouillé avec les heures de sommeil, dans ce jour perpétuel, on ne dormait que quand ou pouvait. Je mis le conseil à profit et allai m'étendre sur ma couchette. Quelque temps après notre départ d'Hammerfest, nous commençâmes

à sentir une assez forte houle ; ce soir-là, le cuisinier bénéficia sur le souper, presque tous les passagers furent malades. Ce fut, du reste, le seul moment désagréable de notre longue traversée.

Le 2 juillet, à dix heures du soir, nous arrivions au pied du fameux cap. Le navire jette l'ancre à trois cents mètres environ du rivage, dans une petite anse formée par de hautes falaises ; la mer nous secoue quand même et l'embarquement dans les chaloupes du bord n'est pas très facile. L'accostage est plus difficile encore, le canot est rudement secoué par la vague et il s'agit de sauter sur de grosses roches, couvertes d'une mousse gluante et par suite excessivement glissantes. Pour qui n'a pas le pied marin, l'opération n'est pas sans difficultés ; enfin, sauf quelques bains de pieds involontaires, le débarquement s'opère heureusement. Nous sommes environ une quarantaine, hommes et femmes ; il n'est resté sur le bateau que les passagers les plus secoués par le mal de mer. Nous avons avec nous un officier du navire et deux matelots chargés de cordes dont l'usage nous sera très utile à la descente. On nous a débarqués au pied d'une ravine escarpée, couverte d'une herbe courte et drue, émaillée de fleurs dans lesquelles domine une sorte de campanule à

teinte jaune ; le sommet est couronné de roches grises. De sentiers, il n'y en a pas, à peine une trace çà et là visible, laissée par les pas des touristes qui nous ont précédés. La pente est excessivement raide, le terrain est rendu très glissant par la pluie qui est tombée dans la journée ; on ne peut monter que lentement en s'arrêtant souvent pour respirer. Aussi la caravane ne tarde pas à s'égrener le long de la route ; les dames ont reconnu bien vite l'impossibilité de l'ascension et se contentent de cueillir des gerbes de fleurs au pied du ravin ; des excursionnistes du sexe fort, un certain nombre renonce à aller plus haut, suant, soufflant, n'en pouvant plus. C'est un spectacle curieux, quand on se retourne, de voir les traînards éparpillés le long du chemin. L'escalade n'est pas toujours facile ; à certains endroits, il faut jouer des pieds et des mains pour grimper le long des grosses roches qui garnissent le sommet de la ravine et elle n'est pas sans danger ; de temps en temps, une pierre lancée par le pied d'un grimpeur maladroit, bondit sur la route de ricochet et ricochet, heureusement sans atteindre personne. Si encore on avait un bâton ferré, mais on n'a rien qu'une simple canne et sous le bras un paletot d'hiver qu'il faut bien emporter, car on arrive en sueur sur le plateau et là, il fait

un vent du Nord qui vous coupe en deux. A onze heures et demie, nous atteignons le sommet ; on se trouve alors sur un vaste plateau entièrement dénudé, recouvert à peine d'un maigre lichen. Il faut encore plus d'un grand quart d'heure pour gagner la pointe du cap. La température est d'environ cinq degrés au-dessus de zéro. Le cap Nord est situé à la pointe extrême de l'île Magerö par 72°10′ de latitude nord. C'est le point de l'Europe le plus rapproché du pôle. Sa masse énorme s'élève à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A la pointe extrême du cap, se dresse une petite colonne de granit, érigée en souvenir de la visite que fit au cap Nord le roi Oscar II, en juin 1873. Ce monument, renversé par la tempête dans l'hiver de 1882, a été relevé depuis et nous le retrouvons intact. Groupés autour, nous nous comptons: nous sommes dix-neuf, tous les autres sont restés en route. Le clan français s'est honorablement montré, trois sur cinq, MM. C... et Z... et moi ; M. de P... qui avait essayé l'ascension en petits souliers, a dû s'arrêter à mi-chemin, M. A... n'a pas débarqué ; les deux Hollandais, le professeur de Genève, des Anglais et des Américains. Mais avant tout, accomplissons consciencieusement nos devoirs de touriste ; nous déposons nos cartes avec

la date de notre visite, au pied de la colonne, dans une cavité fermée par une grosse pierre ; elles s'y conservent très bien, car nous en avons trouvé de 1879 parfaitement intactes. Ce premier devoir rempli, nous allons à quelques pas plus loin apporter chacun notre pierre à une pyramide en pierres sèches, commencée par les touristes qui nous ont précédés. Ces rites accomplis, nous buvons à la ronde une gorgée d'une bouteille de cognac, que l'officier du bord a eu la délicate attention d'apporter avec lui ; cela fait du bien après une aussi rude montée.

Il est près de minuit, le disque rougi du soleil paraît un instant entre deux nuées pour se cacher définitivement à nos regards. Le ciel sombre roule de lourds nuages ; cependant l'horizon est très net. Devant nous s'étend la mer immense, d'une teinte de plomb. Tout au loin, un navire à vapeur détache son panache de fumée sur le gris du ciel. C'est l'Océan Glacial dans toute sa sauvage beauté et dont les flots viennent mourir au pied de la falaise presque verticale du cap ; rien n'arrête le regard qui s'étend à l'infini, le ciel et la mer se confondent à l'horizon. C'est bien cet Océan Glacial tel qu'on se le figure volontiers, fertile en tempêtes, sombre et terrible, baignant des terres inconnues,

et dont les grandes vagues vont peut-être se briser au pôle. Derrière nous s'étend le vaste plateau dénudé, bizarrement échancré par la mer, de l'ile Magerö ; au delà, la chaîne de montagnes bleuâtres aux cimes neigeuses de la Laponie. A l'Est, dans la brume, se dessine la silhouette grise du cap Nord-Kyn, la pointe extrême du continent norvégien. Pas une petite fleur, pas un brin d'herbe, pas une tache verte pour reposer les yeux ; c'est le désert dans toute sa morne tristesse, c'est la nature polaire dans son immense désolation. Nous sommes plus près du pôle que de Paris, à dix-neuf degrés du premier, à vingt-deux de la grande ville. Tandis que nous sommes perdus dans cette vaste solitude, à l'extrémité du monde habité, nos pensées se reportent involontairement sur la France qui est si loin, sur tous ceux que nous aimons et que nous avons laissés là-bas. Que font-ils en ce moment ? Pensent-ils à nous, pendant qu'en plein été, la froide bise du pôle vient nous fouetter en plein visage et nous envoie une bourrasque de neige glacée qui, heureusement, ne dure pas?

Le descente s'opère sans encombre, grâce au système de main courante organisé par l'officier et ses matelots. Un des matelots, resté en haut, s'arc-boute solidement au rocher pendant que l'au-

tre descend, laissant dérouler une longue corde dont il tient l'extrémité. Lorsque cette corde est suffisamment tendue, il s'arrête, et chacun la saisissant avec la main, descend avec précaution, non sans quelques glissades, mais enfin sans trop de difficultés. Chemin faisant, nous cueillons dans la prairie des fleurs, riant souvenir de ces tristes solitudes. Presque tous nos compagnons de route qui ont reculé devant les fatigues de l'ascension sont remontés à bord ; nous les retrouvons occupés à la pêche de la morue. Un banc de ces poissons existe près du cap Nord et en peu de temps on en prend un assez grand nombre pour les faire figurer à notre table et à celle de l'équipage. Une excellente tasse de thé chaud nous attend dans le salon de l'arrière et nous fait oublier nos fatigues. Bientôt le *Sverre-Sigursson* se remet en route ; il est deux heures du matin, nous contournons la base du cap. Ce dernier s'avance dans la mer, semblable à un large bastion ; ses flancs ravinés témoignent des rudes assauts que lui livrent l'hiver les flots furieux de l'Océan Glacial ; mais la vieille Europe est bien protégée, le cap Nord est de taille à supporter longtemps encore le choc des tempêtes du pôle.

XII

Le Svaerholtklubben. — Le Lyngenfjord. Le Torghaettan.

A quatre heures du matin, le sifflet de la machine nous appelle sur le pont ; le *Sverre-Sigursson* vient d'entrer dans la baie de Finnekirke, à l'extrémité orientale de l'ouverture du Laksefjord. C'est toujours le même aspect désolé et grandiose, de hautes montagnes dénudées, de magnifiques falaises tombant à pic dans la mer ; pas de trace de la présence de l'homme, la solitude dans toute sa poignante tristesse. Sur un des côtés de la baie, des roches déchiquetées, de formes bizarres, ressemblent aux piliers d'une église en ruines, à des arceaux à moitié détruits. Ce sont ces rochers qui ont fait donner à la baie le nom de Finnekirke, « Église des Lapons ». Ce site était aussi, selon les traditions du pays, un des lieux saints de la mythologie laponne ; c'est là, qu'à certaines époques de l'année, les Lapons idolâtres venaient célébrer de grandes fêtes religieuses.

Mais il fait un froid de loup et des rares passagers montés sur le pont, bien peu restent à contempler ces roches. On a beau être enveloppé dans de gros paletots ou emmitouflé dans de larges plaids, on grelotte, et le besoin d'aller se réchauffer dans sa cabine triomphe des sentiments d'admiration que provoque ce paysage polaire. Une bonne heure après, ce même sifflet fait entendre son appel et le navire s'arrête; nous arrivons au Svaerholtklubben, la Montagne aux oiseaux. Au fond d'une petite anse, entourée de hauteurs toujours aussi dénudées, nous apercevons une maison en bois, de belle apparence, seule, isolée au milieu de ce désert; c'est la demeure du marchand de Svaerholt.

Ces marchands sont une institution particulière à la Norvège; dans ces contrées du Norrland, où les centres habités sont rares, éloignés les uns des autres, les communications difficiles, où les relations avec le sud du pays sont forcément suspendues pendant une grande partie de l'année, il était nécessaire que les rares habitants de ces contrées pussent trouver en un lieu connu les ressources nécessaires à leur existence. Le gouvernement norvégien a conféré, par décret, à un certain nombre de marchands, un véritable privilège commercial, dans les endroits où ils vont s'établir.

Dans presque tous les fjords, vous trouvez de ces maisons où se vendent des étoffes, de l'épicerie, des chaussures laponnes et autres, des instruments de pêche, des fourrures, enfin tout ce qui est indispensable aux besoins des rares habitants de ces tristes contrées. Le métier est généralement bon et les marchands deviennent pour la plupart les personnages importants du pays ; la concurrence est impossible et toute la contrée doit subir leurs conditions. Seulement, le revers de la médaille est l'isolement complet dans lequel il faut vivre pendant des années entières. Nous prenons à notre bord le marchand de Svaerholt, grand Norvégien à la carrure épaisse ; c'est, nous dit-on, un des plus riches du pays. Il a de plus que ses confrères, l'exploitation de la Montagne aux oiseaux. Les œufs de mouettes qui y sont recueillis font l'objet d'un commerce important et se vendent en Norvège comme comestibles.

Le Svaerholtklubben est un immense rocher, taillé à pic et situé à l'ouverture de la baie. Ce rocher, d'une hauteur d'environ trois cents mètres, plongeant presque verticalement dans la mer, est rayé de stries nombreuses et percé de trous dans lesquels viennent nicher des myriades de mouettes. La montagne, de la cime à la base, est couverte

de longues lignes blanches et piquée d'innombrables points blancs formés par des millions de mouettes posées sur les saillies du rocher. Les blocs de pierre qui sont tombés de la montagne dans la mer, sont eux-mêmes couverts d'oiseaux. La surface du rocher paraît animée d'un mouvement continuel d'ailes blanches d'oiseaux qui s'envolent et se posent tour à tour. Notre bateau s'approche tout près de la côte et lâche sa vapeur; après un premier moment de stupeur, une grande partie des mouettes posées sur le rocher, prennent leur vol en longues bandes et viennent tournoyer au-dessus de nous, en poussant des cris stridents, puis regagnent la roche. Deux fois, le navire déchire l'air du bruit de son sifflet, et deux fois des myriades de mouettes effarouchées viennent tourbillonner autour de nous. C'est notre dernière station de la nuit, il est plus de cinq heures du matin; nous pouvons enfin dormir et, après quelques heures de repos bien gagné, nous rentrons à midi dans le port d'Hammerfest.

Nous avons toute l'après-midi à passer ici, nous en profitons pour revoir la ville; nous entrons chez un horloger, c'est évidemment une spécialité, pour acheter des photographies; nous visitons les différents magasins de la ville, nous faisant mon-

trer des costumes de Lapons complets, des fourrures ; nous rentrons à bord, presque tous chargés de quelques paquets ; les komagers ont décidément la vogue ; car le soir, sur le pont, sans s'être donné le mot, nombre d'entre nous paraissent chaussés de ces excellentes chaussures laponnes.

Nous voilà maintenant en plein retour ; ce fameux cap Nord que, dans nos rêves de voyageurs, nous ne pensions jamais atteindre, est déjà bien loin de nous. Nous laissons Hammerfest avec le même ciel bas et sombre ; les nuages voilent la cime des montagnes ; les maisons de la ville, les rochers, le ciel, tout est gris et terne ; la mer semble de plomb. Nous saluons d'un dernier regard ce paysage désolé ; nous dépassons la pointe rocheuse où s'élève la colonne du Méridien, et bientôt Hammerfest disparaît à nos yeux. Heureusement le temps s'élève un peu dans la soirée et vers minuit, quand nous arrivons à l'entrée du Lyngenfjord, les nuages se découpent et laissent passer de temps en temps la douce clarté du soleil de minuit. Le Lyngenfjord est l'un des sites les plus remarquables du Norrland. Entouré de toutes parts de hautes montagnes, il s'enfonce profondément dans les terres. De chaque côté s'élèvent des cimes bizarrement découpées, plaquées par place

de taches neigeuses. Entre ces sommets brillent de magnifiques glaciers descendant jusqu'à mi-côte ; leurs nervures bleuâtres raient de larges bandes transparentes le manteau de neige qui les recouvre. Les pentes inférieures sont çà et là garnies de bouleaux nains ou, dénudées, tombent presque à pic dans la mer. De toutes parts se précipitent des glaciers de fraîches cascades en longs rubans d'argent. Sur la rive, au fond de petites baies, quelques cabanes de pêcheurs, des maisons de marchands, dominant les premières de toute leur hauteur ; une petite église blanche, avec son clocheton de bois. De temps en temps nous croisons une barque à voile carrée, montée par deux ou trois hommes sortis pour la pêche. Au fond du golfe, la côte se perd dans la brume, s'abaissant en une rive basse, pour laisser apparaître à l'arrière-plan un beau fond de montagnes, se dressant en pics aigus, suivant les sinuosités du rivage. Rien ne peut rendre la mélancolie grandiose de ce beau fjord à cette heure de minuit, au milieu du calme profond qui règne dans cette nature sévère et que trouble seul le bruit de notre bateau glissant lentement sur ses eaux tranquilles.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous reconnaissons les montagnes qui forment l'entrée

du port de Tromsö ; nous passons devant l'entrée du Tromsdal ; quelques instants après, nous mouillons de nouveau devant la ville.

Nous nous empressons de débarquer, nous nous dépêchons de visiter les magasins et d'acheter les souvenirs que nous n'avions pu emporter à notre premier passage, les boutiques étant fermées à cause du dimanche. Le commandant C... et moi, nous mettons à profit les quelques heures qui nous restent à passer à Tromsö pour aller explorer le bois de bouleaux qui couronne la ville. Nous passons sur la place où se morfondent quelques marchands de poissons, deux ou trois Lapons qui viennent nous offrir des cuillers et des couteaux, et nous gagnons un large chemin gravissant la colline au milieu de la prairie. Ce chemin est bordé de clôtures en bois, muni sur un de ses bas-côtés d'un trottoir défendu du côté de la chaussée par une barrière ; précaution excessive, il nous semble, car nous ne rencontrons pas un seul véhicule dans notre course et à peine deux piétons. Arrivés au sommet de la côte, nous prenons un chemin à droite qui nous conduit bientôt en plein bois. La forêt est coupée d'allées sinueuses, bordées de maisons de campagne des riches négociants de Tromsö. Leurs toits dominent la forêt, car ces

futaies de bouleaux n'ont guère plus de trois à quatre mètres de hauteur. Nous nous trouvons, sans trop savoir comment, dans le petit parc d'une de ces propriétés ; ne rencontrant personne, nous poursuivons ; devant la maison en bois, peinte en blanc, s'étend une pelouse avec un lac en miniature ; jetés au milieu du gazon, des massifs de rhubarbe, qui semble la seule plante d'ornement du pays, étalent leurs larges feuilles ; la maison est inhabitée ; par les fenêtres sans persiennes du rez-de-chaussée, le regard plonge dans les appartements dont toutes les portes sont ouvertes à l'intérieur. L'ameublement a cette simplicité confortable du Nord, des chaises et des fauteuils recouverts en crin noir ; dans le salon, un meuble en velours, avec une table de milieu, recouverte d'un tapis au crochet ; contre un des murs de la pièce, un piano.

Tout en continuant notre promenade, nous arrivons sur le plateau, où la forêt prend un air tout à fait sauvage ; les allées sablées ont disparu pour faire place à un chemin sillonné d'ornières ; de larges clairières tourbeuses interrompent le bois ; le sol, couvert de mousses et de buissons rabougris, est en partie occupé par un lac aux eaux sombres, dont les bords sont garnis de roseaux.

De ce point on jouit d'un panorama étendu ; à travers les arbres on aperçoit la surface unie du détroit qui sépare l'ile de Tromsö de celle de Kvalö. Au delà s'élèvent les pics neigeux de cette île, tandis que sur la terre ferme se dresse le Tromstind, avec ses flancs également couverts de neige. Le tout forme un bel amphithéâtre de montagnes dont les crêtes sombres ou blanches se détachent avec une grande pureté de lignes sur le bleu du ciel.

Sur le *Sverre-Sigursson,* nous retrouvons, à notre retour, le photographe qui vient offrir ses épreuves du Tromsdal. Mais, hélas! les rennes sont décidément insensibles aux beautés de la photographie ; les malheureux ont tellement remué qu'on ne distingue guère qu'un fouillis de ramures ou de têtes dont les corps sont plongés dans une sorte de brouillard. Seul, dominant la situation de toute la hauteur de sa taille, notre Australien se détache nettement au-dessus de ce troupeau fantôme. Aussi le malheureux artiste ne semble pas faire de brillantes affaires, et sauf l'habitant des Antipodes, je ne vois personne lui acheter ses œuvres.

Nous revoyons aujourd'hui, éclairées par un beau soleil, les côtes qu'à notre premier passage nous avions longées de nuit. Nous côtoyons des collines couvertes de bouleaux ; sur le bord de la

mer, quelques habitations, des églises toutes blanches ; tout au fond, par delà les collines, de hautes montagnes neigeuses entre les sommets desquelles les glaciers brillent au soleil. Du côté de la mer, les pics de l'ile d'Andö dressent à l'horizon leurs cimes aiguës et bizarrement déchiquetées. Nous nous détournons de notre route pour aller visiter l'Astafjord. Ce fjord peut rivaliser de beauté sauvage avec les plus beaux passages des Lofoten. Le navire s'engage dans un chenal très étroit, formé par les deux îles Andorjö et Roldö ; des deux côtés se dressent de hautes montagnes couvertes à leur base de gazon ou de bouleaux ; leurs cimes noires, déchiquetées, çà et là veinées de plaques neigeuses, se détachent bien sur le ciel à la douce clarté du soir. Sur les eaux sombres, sur les rochers de la rive, on voit des quantités de mouettes qui se posent, s'envolent, tournoient autour du navire et reviennent se reposer après son passage. Quelques rares maisons apparaissent sur le bord de la côte. Par instant, le chenal est si étroit, qu'on se demande si le navire pourra passer ; on ne saurait assez admirer l'adresse de ces pilotes norvégiens qui font évoluer les plus grands navires dans ces passes étroites avec une facilité et une sûreté de coup d'œil étonnantes.

A la pointe d'Andorjö, le fjord fait un coude brusque vers le sud et continue entre Roldö et la terre ferme, creusant de temps en temps une baie profonde dans l'intérieur des terres. Pendant des heures, nous cheminons à travers ce paysage grandiose, dont les aspects changent à chaque tour de l'hélice. Enfin, nous doublons la pointe de Roldö et nous débouchons dans le large Vaagsfjord. Le capitaine fait ralentir la marche du navire ; ce n'est plus que lentement que nous avançons sur cette belle mer, calme, unie comme un miroir. Le ciel est pur, à peine quelques légers nuages blanchissent à l'horizon, la pleine mer est devant nous et le capitaine veut nous donner le spectacle d'un magnifique soleil de minuit.

Tout autour du vaste bassin, excepté du côté du nord, se dressent de hautes montagnes ; vers le sud, les côtes se rapprochent en forme d'entonnoir, ne laissant qu'un étroit passage et dessinant une belle ligne de hauteurs ; au loin, sur la rive, se voient quelques maisons blanches ; du milieu des flots surgissent des pics aigus, des rochers sombres, formant autant d'ilots inhabités. Peu à peu le ciel s'embrase et avec lui le paysage tout entier ; la mer brille comme de l'argent, les montagnes se teignent de pourpre, les moindres replis de la côte

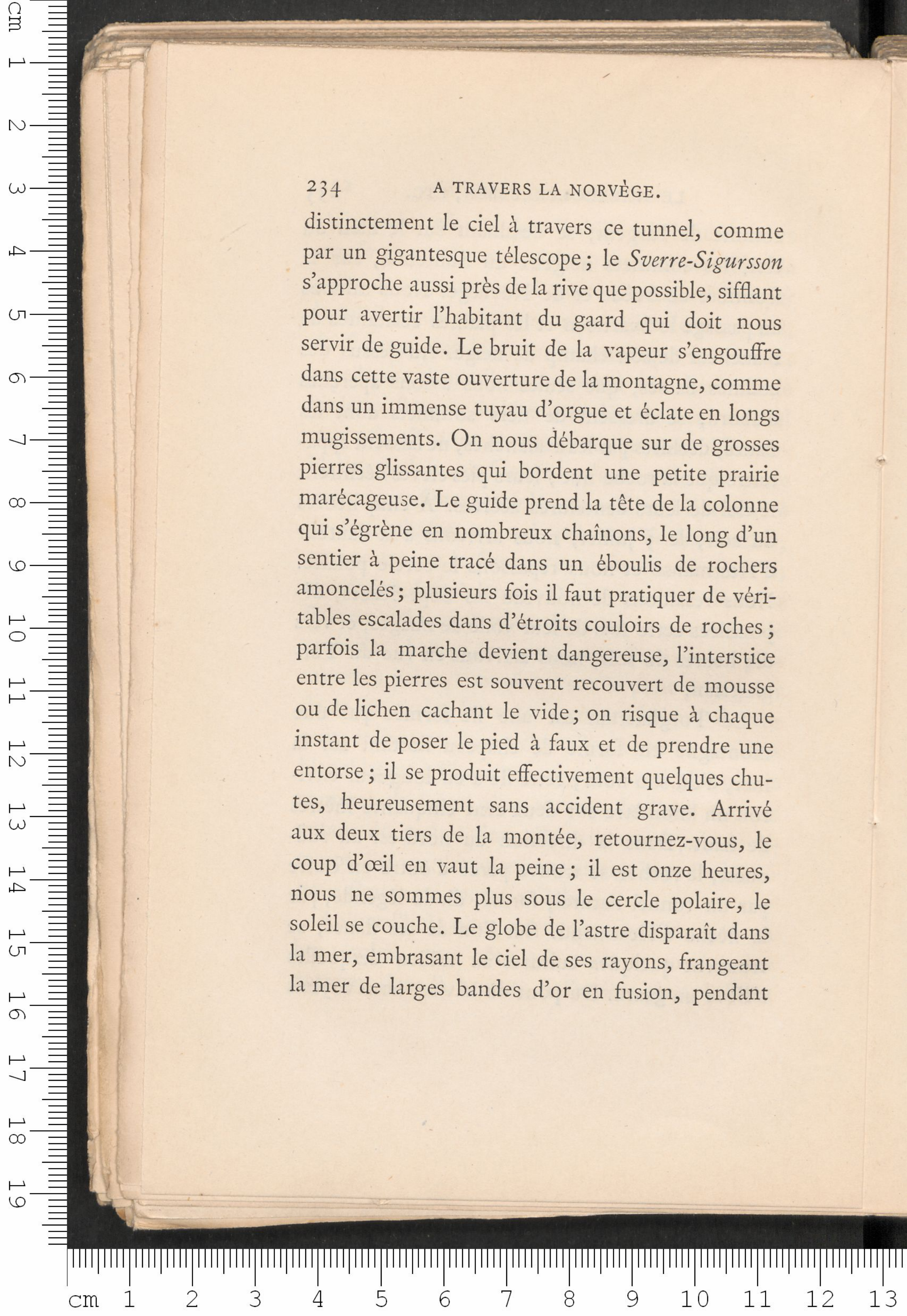
s'illuminent, les vitres des maisons de la rive s'éclairent au loin comme autant de fanaux ; le disque du soleil brille dans le ciel d'un éclat immuable et semble arrêté dans sa course, puis, insensiblement, remonte avec lenteur, en appuyant vers l'Orient. Le fond du Vaagsfjord retombe dans l'ombre, les sommets des montagnes, vers le sud, perdent peu à peu leur lumière dorée, pendant que les pics plus rapprochés du nord prennent une teinte de pourpre plus foncée, à demi noyés dans une brume d'or ; le fond du ciel paraît vert opale ; les teintes se dégradent insensiblement, replongent les montagnes dans l'ombre à mesure que s'élève le soleil. Personne ne songe à quitter le pont, tant est beau le spectacle auquel nous venons d'assister. Nous restons cloués à la même place, regardant toujours, même quand le phénomène a disparu. D'un autre côté, le paysage est si grandiose, ces montagnes ont de si belles formes, le ciel est si pur, qu'on voudrait ne pas avoir à dormir. Malheureusement, les forces ont une limite et la fatigue nous oblige à aller prendre un peu de repos. Le lendemain matin, il est à peine six heures que le steward ouvre la porte de ma cabine en me jetant le mot : « Lofoten. » C'était l'inspecteur qui m'envoyait prévenir que le navire longeait en ce moment l'ar-

chipel des Lofoten; je m'habille à la hâte et cours sur le pont. Le spectacle vraiment vaut bien la peine de se déranger. A notre droite, éclairée par le soleil, se déroule une longue suite de pics aigus, de formes plus bizarres les unes que les autres, pareils aux dents d'une immense scie. Leur teinte violette, frangée de blanc, se détachait sur un ciel vert pâle. Toutes ces îles groupées ensemble semblaient de loin ne former qu'une seule chaîne de montagnes flottant sur les eaux. C'est à l'extrémité de cette chaîne, au sud, près de l'île Morkenäsö, que se trouve le fameux courant du Maelström, si redouté des pêcheurs. De l'autre côté, la terre ferme continuait à nous dérouler le panorama de ses belles chaînes de montagnes. Cinq ou six passagers, à peine, montèrent sur le pont pour jouir de ce spectacle; les autres, encore fatigués de leur nuit, étaient restés couchés. Peu à peu les Lofoten blanchissent à l'horizon, ne présentant plus que le sommet de leurs pics, sortant de l'eau comme autant de petites îles; elles avaient depuis longtemps disparu, lorsque nous atteignîmes Bodö, où nous fîmes une courte relâche.

Aujourd'hui, nous revoyons, éclairée par un beau soleil, cette côte que nous avions à peine entrevue dans la brume. A l'arrière-plan, brillent

comme de l'argent, se dessinant sur le bleu du ciel, les sommets neigeux du Sulitelma, sur la frontière de Suède et de Norvège. Nous saluons au passage le Svartisen et les plaines éclatantes de blancheur de son champ de neige. Au-dessus des collines basses, que seules nous avions aperçues d'abord, se dressent de fiers sommets dont les flancs, déchirés par les avalanches, ne laissent apparaître que la roche nue ; leurs pics élevés déchirent le ciel de leurs dentelures acérées. A cinq heures du soir, le 5 juillet, nous arrivons à la hauteur d'Hestmansö et nous repassons le cercle polaire. Nous resaluons de nouveau les Sept-Sœurs, dépouillées cette fois de leur voile de nuages, et vers dix heures du soir, nous arrivons en vue du Torghaettan.

Le Torghaettan est une île formée par une montagne en forme de chapeau flottant sur la mer, d'où son nom ; cette île a en longueur environ un kilomètre sur deux cent cinquante mètres de haut. Dans la direction du nord-est au sud-ouest, le rocher se trouve percé d'outre en outre par un tunnel naturel, formé, dit la légende, par la flèche d'Hestmand. Sur l'un de ses flancs, se trouvent quelques cultures au milieu desquelles s'élève un gaard. Du pont du navire, nous voyons



distinctement le ciel à travers ce tunnel, comme par un gigantesque télescope; le *Sverre-Sigursson* s'approche aussi près de la rive que possible, sifflant pour avertir l'habitant du gaard qui doit nous servir de guide. Le bruit de la vapeur s'engouffre dans cette vaste ouverture de la montagne, comme dans un immense tuyau d'orgue et éclate en longs mugissements. On nous débarque sur de grosses pierres glissantes qui bordent une petite prairie marécageuse. Le guide prend la tête de la colonne qui s'égrène en nombreux chaînons, le long d'un sentier à peine tracé dans un éboulis de rochers amoncelés; plusieurs fois il faut pratiquer de véritables escalades dans d'étroits couloirs de roches; parfois la marche devient dangereuse, l'interstice entre les pierres est souvent recouvert de mousse ou de lichen cachant le vide; on risque à chaque instant de poser le pied à faux et de prendre une entorse; il se produit effectivement quelques chutes, heureusement sans accident grave. Arrivé aux deux tiers de la montée, retournez-vous, le coup d'œil en vaut la peine; il est onze heures, nous ne sommes plus sous le cercle polaire, le soleil se couche. Le globe de l'astre disparaît dans la mer, embrasant le ciel de ses rayons, frangeant la mer de larges bandes d'or en fusion, pendant

que les montagnes voisines prennent des teintes de pourpre; le soleil est si près de l'horizon, après son coucher, que le jour ne paraît pas diminuer; tout le paysage est éclairé d'une belle lumière cuivrée et le ciel continue à rester illuminé des feux du couchant. Le guide, qui suit philosophiquement son chemin, sans regarder derrière lui, ne nous guide que très approximativement. Une partie de la caravane s'égare dans un dédale de rochers, dont elle a beaucoup de peine à sortir. Enfin, nous arrivons au complet à l'entrée du tunnel.

Ce long couloir a cent soixante-cinq mètres de longueur et de onze à dix-sept de large. Sa hauteur varie de vingt à soixante mètres. Ses parois sont presque verticales, comme si elles avaient été faites de main d'homme; son inclinaison est très grande; on peut le traverser d'une extrémité à l'autre, mais le trajet est difficile à cause de la quantité de pierres roulantes et de blocs détachés de la voûte qui embarrassent le sol. A travers l'ouverture supérieure, on distingue très bien la mer et les petits îlots qui la couvrent à quelque distance. Comme au cap Nord, nous laissons nos cartes dans une crevasse du rocher; nous trouvons près de l'entrée une bouteille remplie de celles des passagers du paquebot qui nous a précédés; enfin, sur une paroi bien

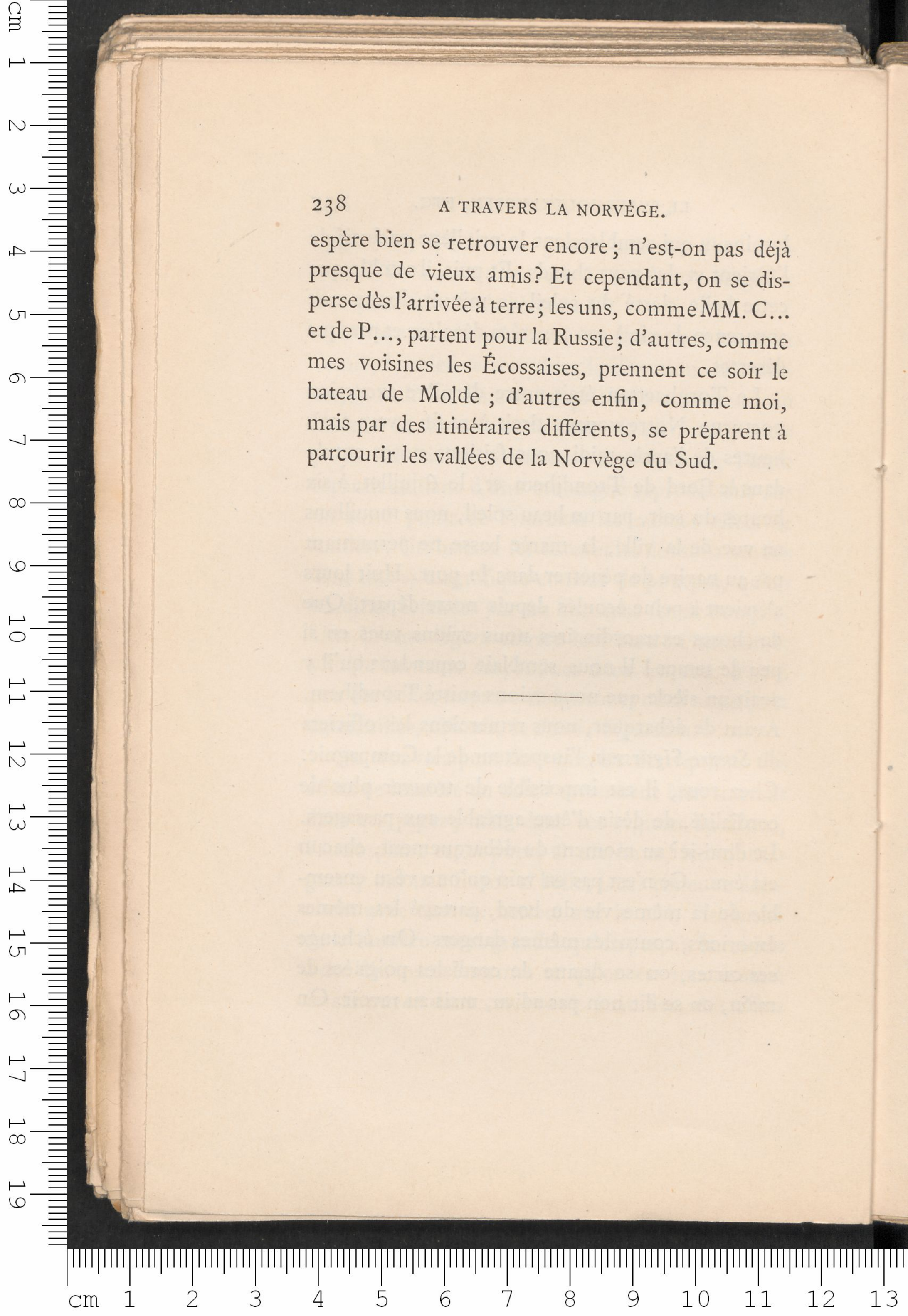
apparente, s'étale une grande adresse d'un marchand de confections de Trondjhem ; singulier lieu pour faire de la réclame !

Lorsque nous redescendons, il est une heure et demie, le soleil se lève dans la direction du nord-est, la nuit est finie sans qu'on se soit douté un instant de l'absence du jour. C'est à une autre partie du ciel à s'embraser à son tour ; l'astre reparaît au flanc d'une montagne reproduisant sur un autre point de l'horizon les mêmes effets de lumière. Un instant les côtes et les îles sont noyées dans une si magnifique couleur de pourpre, qu'on les dirait éclairées par un immense feu de Bengale. Une brume légère couvre leur base à l'horizon et semble les tenir suspendues dans les airs. Peu à peu ces belles teintes s'éloignent et nous regagnons émerveillés, éblouis, le *Sverre-Sigursson*.

On trouvera peut-être que les descriptions des effets de lumière du soleil reviennent bien souvent dans ces pages ; mais dans ces régions du Nord, l'atmosphère est si pure, si diaphane, les montagnes y ont une forme si belle, leurs cimes se détachent avec tant de netteté sur le ciel, l'intensité de la lumière est si grande, qu'on perçoit les objets à des distances énormes et qu'on est tout étonné de retrouver dans ces hautes latitudes, des effets

lumineux qui sembleraient le privilège exclusif de l'Orient et des pays chauds. Et puis, il semble que cette belle clarté du soleil de minuit donne une apparence de vie à ces contrées désolées et presque désertes.

Le Torghaettan était notre dernière excursion nocturne. Notre voyage tirait à sa fin ; vers trois heures de l'après-midi nous faisions notre entrée dans le fjord de Trondjhem et, le 6 juillet, à six heures du soir, par un beau soleil, nous mouillons en vue de la ville, la marée basse ne permettant pas au navire de pénétrer dans le port. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis notre départ. Que de choses extraordinaires nous avions vues en si peu de temps ! Il nous semblait cependant qu'il y avait un siècle que nous avions quitté Trondjhem. Avant de débarquer, nous remercions les officiers du *Sverre-Sigursson*, l'inspecteur de la Compagnie. Chez tous, il est impossible de trouver plus de cordialité, de désir d'être agréable aux passagers. Le dirai-je? au moment du débarquement, chacun est ému. Ce n'est pas en vain qu'on a vécu ensemble de la même vie du bord, partagé les mêmes émotions, couru les mêmes dangers. On échange ses cartes, on se donne de cordiales poignées de main, on se dit non pas adieu, mais au revoir. On



espère bien se retrouver encore ; n'est-on pas déjà presque de vieux amis ? Et cependant, on se disperse dès l'arrivée à terre ; les uns, comme MM. C... et de P..., partent pour la Russie ; d'autres, comme mes voisines les Écossaises, prennent ce soir le bateau de Molde ; d'autres enfin, comme moi, mais par des itinéraires différents, se préparent à parcourir les vallées de la Norvège du Sud.

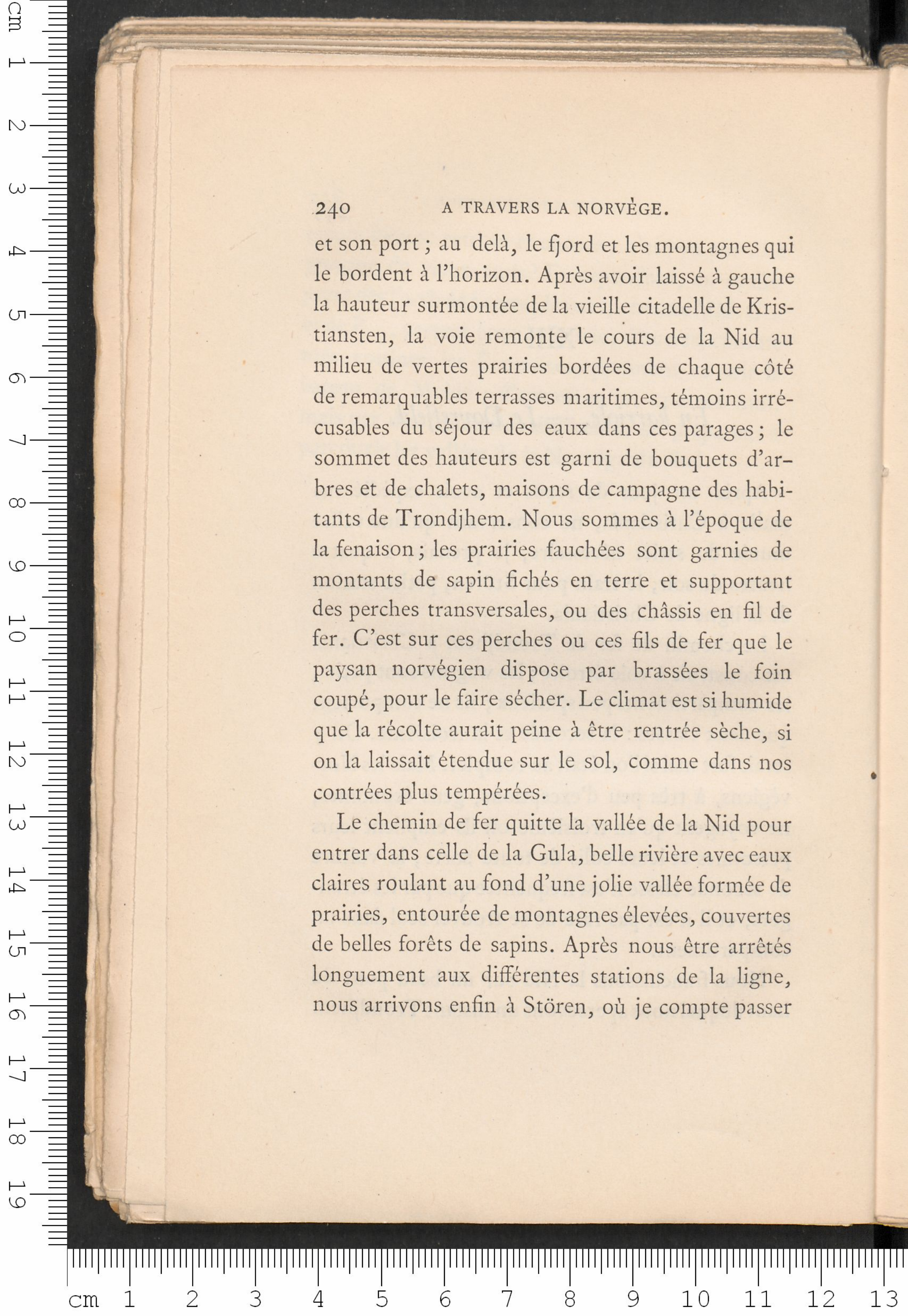
XIII

En karriole. — Le Dovrefjeld.

Après un jour de repos et avoir expédié ma malle à Christiania, ne conservant qu'une valise munie du strict nécessaire, je prenais, à quatre heures du soir, le train pour Stören, petite station de la ligne de Christiania.

Le chemin de fer de Trondjhem à Christiania est construit à voie étroite ; les wagons sont petits, les compartiments peu spacieux ; ils ne comportent que deux classes : la seconde et la troisième. On y serait fort mal si l'on était au complet. Mais les Norvégiens, à très peu d'exceptions, gens économes, ne voyagent qu'en troisième où ils empilent leurs personnes et leurs colis de toute sorte ; la voiture de seconde classe n'est fréquentée que par les étrangers, et il n'est pas rare de se trouver seul dans un compartiment.

Nous franchissons la Nid sur un beau pont du haut duquel nous apercevons un instant Trondjhem



et son port ; au delà, le fjord et les montagnes qui le bordent à l'horizon. Après avoir laissé à gauche la hauteur surmontée de la vieille citadelle de Kristiansten, la voie remonte le cours de la Nid au milieu de vertes prairies bordées de chaque côté de remarquables terrasses maritimes, témoins irrécusables du séjour des eaux dans ces parages ; le sommet des hauteurs est garni de bouquets d'arbres et de chalets, maisons de campagne des habitants de Trondjhem. Nous sommes à l'époque de la fenaison ; les prairies fauchées sont garnies de montants de sapin fichés en terre et supportant des perches transversales, ou des châssis en fil de fer. C'est sur ces perches ou ces fils de fer que le paysan norvégien dispose par brassées le foin coupé, pour le faire sécher. Le climat est si humide que la récolte aurait peine à être rentrée sèche, si on la laissait étendue sur le sol, comme dans nos contrées plus tempérées.

Le chemin de fer quitte la vallée de la Nid pour entrer dans celle de la Gula, belle rivière avec eaux claires roulant au fond d'une jolie vallée formée de prairies, entourée de montagnes élevées, couvertes de belles forêts de sapins. Après nous être arrêtés longuement aux différentes stations de la ligne, nous arrivons enfin à Stören, où je compte passer

la nuit. Le gamin qui porte ma valise à l'auberge me demande à quelle heure, demain matin, il me faut une voiture pour Praesthus, la première station de poste. C'est ici, effectivement, que va commencer mon voyage en karriole. Jusqu'à présent, j'avais eu les chemins de fer et les bateaux à vapeur ; mais ici, adieu tous ces moyens de locomotion civilisés ! Il n'y a plus que l'antique voiture norvégienne ; il s'agit de courir la poste comme au temps jadis.

Les routes de Norvège sont généralement bonnes ; construites avec d'excellents matériaux, foulées seulement par des voitures légères, elles sont entretenues à peu de frais. Il y a sans doute encore beaucoup de tronçons d'anciennes routes dont les nombreuses côtes à pic montent et descendent sans fin. Mais depuis une vingtaine d'années, le gouvernement norvégien a entrepris la réfection du réseau de ses routes, et aujourd'hui, dans presque toute la Norvège centrale, on trouve de magnifiques chemins aux pentes douces, aux courbes savantes, qui font honneur aux ingénieurs du pays. Le système décimal ayant été adopté par l'État, les distances sont évaluées en kilomètres. Mais comme cette mesure est récente, le gouvernement ne voulant pas heurter les anciens usages,

a laissé subsister également les bornes indiquant l'ancien mille norvégien. On ne peut reprocher à ces routes que leur peu de largeur, quatre à cinq mètres en moyenne, quelquefois moins, mais, il faut bien le dire, elles sont, pour la plupart, taillées à grand frais dans le roc et ne sont parcourues que par des voitures étroites pour lesquelles cette largeur est suffisante. L'entretien de ces routes est laissé à la charge des paroisses dont elles traversent le territoire. Des poteaux peints en rouge avec une inscription sur fond blanc, plantés le long des chemins à des distances inégales, indiquent, avec le nom du gaard [1], le nombre de mètres que le propriétaire de ce dernier a à entretenir, suivant l'importance de son domaine. Les stations de poste sont généralement éloignées l'une de l'autre d'environ douze à quinze kilomètres. Elles sont de deux sortes : les « Fastestationeren » ou stations fixes, et les « Tilsigelstationeren » ou stations de commande. Les premières sont de beaucoup les plus nombreuses ; dans ces stations, le maître de poste est obligé, par l'État, d'avoir toujours un certain nombre de chevaux et de voitures à la disposition des voyageurs. Il ne peut en refuser que

1. Domaine.

si tout son équipage est en route, et doit en donner aussitôt que possible, dès que les chevaux sont rentrés.

Dans les secondes, l'obligation du maître de poste n'est que facultative ; il n'est pas tenu de fournir de chevaux s'il n'en a pas à sa disposition ; aussi risque-t-on de rester de longues heures à ces stations pendant que l'on va chercher les chevaux au pâturage. Pour obvier à cet inconvénient, on prend ordinairement la précaution de prévenir, un jour ou deux à l'avance, les maîtres de stations de commande, soit par un courrier ou « Forbûd », soit par carte postale, en précisant le nombre de chevaux et de voitures dont on a besoin, l'heure probable et le jour de son arrivée. On voit que tout n'est pas toujours facile dans un voyage en Norvège et que, si l'on n'a pas eu grand soin de bien étudier son itinéraire, de s'entourer de tous les renseignements, on risque de perdre à chaque instant un temps énorme.

Dans la salle principale de chaque station, se trouve le « Skydsbog » ou livre de poste. Le voyageur est tenu, en arrivant, d'y inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, le nombre de chevaux et de voitures qu'il demande. Ce livre est écrit dans toutes les langues du monde ; faut-il

le dire? la nôtre s'y rencontre bien peu. Je me suis souvent amusé à feuilleter ses pages pendant qu'on préparait ma voiture, et c'est à peine si je remarquais quelques noms de Français noyés dans la foule des Anglais et des Américains. Une colonne spéciale est réservée aux observations des voyageurs ; ce n'est pas une des moins intéressantes parties du livre : les uns célèbrent la beauté du site, les autres ont la reconnaissance de l'estomac et vous vantent la bonté du déjeuner qu'ils ont mangé ; d'autres, parfois, exhalent leurs plaintes sur la mauvaise volonté du maître de poste qui n'a pas voulu leur donner de chevaux, espérant les retenir à dîner ou à coucher. Ces stations sont en même temps des hôtelleries et quelquefois leurs propriétaires ne résistent pas à la tentation d'essayer de retenir le voyageur en lui faisant croire qu'il n'a pas de chevaux. Cependant ces « Skydsbog » sont visités assez fréquemment par des inspecteurs, et les maîtres de poste redoutent volontiers la mention sur leurs livres des griefs des voyageurs.

Ces stations de poste sont généralement isolées, quelquefois même situées assez loin de la route. Il faut alors se détourner pour s'y rendre. Elles se composent ordinairement d'une maison d'habitation en bois, élevée d'un étage. Au rez-de-chaussée,

se trouvent la cuisine, l'habitation du propriétaire, le salon garni de meubles recouverts en crin noir; près de la fenêtre, la table du « Skydsbog » ; sur les tablettes des fenêtres, des pots de fleurs ; dans un coin, un gros vase dans lequel est planté un pied de lierre dont les rameaux parcourent la corniche du plafond ; cette pièce sert également de salle à manger. Dans un angle, l'énorme poêle en faïence blanche, aussi haut que l'appartement et qu'on trouve dans chaque maison norvégienne ; aux murailles, des estampes, des lithographies, portraits du roi et de la reine de Suède, et dans l'endroit le plus apparent, toute une collection de photographies de la famille ; quelquefois, sur une console, une de ces lourdes couronnes de métal, garnie de pendeloques en argent, que portent les fiancées en Norvège, le jour de leurs noces. Au premier étage sont les chambres des étrangers, simplement meublées, mais propres. Sur le seuil de la porte, en guise de décrottoir, sont étalées en demi-cercle des branches de sapin ; sur les planchers des chambres sont répandues des brindilles de sapin toutes fraîches qui parfument les appartements de leur pénétrante senteur. Tout respire cette propreté qui semble un privilège des pays du Nord.

Autour, et séparées par un certain intervalle pour diminuer les chances d'incendie, formant ordinairement une cour carrée, s'étendent les différentes dépendances, écuries, greniers à fourrages, bâtiments plus ou moins considérables, construits en gros troncs de sapin à peine équarris, dont les toitures sont recouvertes d'écorces de bouleaux et de gazon. Des semences de toute sorte viennent germer sur ces toits de verdure, et il n'est pas rare d'y voir s'épanouir de belles touffes de fleurs ou des forêts en miniature ; sous un hangard sont rangées les voitures et dans un coin remisés les patins qui, en hiver, remplacent leurs roues et les transforment en traîneaux. On voit partout, dans les moindres détails, que l'été, en ce pays, est l'exception et l'hiver, la vraie saison. Les chasse-neige en bois restent toute l'année disposés le long des routes.

Quelques calèches à deux chevaux commencent à se montrer sur les routes de Norvège particulièrement fréquentées par les familles anglaises ; mais leur peu de largeur sera toujours un obstacle à l'usage fréquent de ces lourdes voitures. La Norvège a deux ou trois services de diligence sur ses principales routes ; on ne voyage que de jour, on couche chaque nuit à une station ; ce qui peut

paraître étrange dans un pays où, l'été, la nuit a presque la clarté du jour ; les chemins de fer eux-mêmes, ne marchent pas de nuit. Mais le Norvégien n'est jamais pressé ; ce qu'il ne fait pas aujourd'hui, il le fera demain. La diligence consiste en une lourde berline garnie de rideaux de toile, traînée par trois chevaux. En cas d'excédant, les voyageurs en surplus suivent en karriole ; mais ce mode de voyager n'est guère usité que par les gens du pays, les étrangers préfèrent la poste.

Les voitures généralement employées pour ce dernier mode de transport sont le stolkjoerre et la karriole, comportant tous deux un seul cheval que l'on conduit soi-même. Le premier se prend ordinairement quand on voyage à deux. C'est une petite charrette à deux roues, en forme de caisse carrée ; au milieu se trouve un banc plus ou moins suspendu sur deux barres de bois fixées par leur extrémité inférieure aux bras de la limonière. Dans le fond de la caisse on met ses bagages et sur le devant on pose ses pieds. On comprendra sans peine que, comme souplesse de ressort, cela laisse énormément à désirer.

Mais le vrai véhicule des touristes, la véritable voiture norvégienne, c'est la karriole. Figurez-vous le siège d'un petit fauteuil de bureau, à dossier

arrondi, élevé à l'extrémité d'une étroite caisse en bois, large à peine de cinquante centimètres et longue d'environ quatre-vingts, terminée par un minuscule garde-crotte en cuir ; cette caisse est fixée sur deux barres transversales reposant elles-mêmes sur un bâti en bois, prolongeant en arrière les branches du brancard. Le tout est porté par deux roues très élevées. Il y a bien quelques karrioles suspendues sur lesquelles vous bondissez au moindre cahot comme une balle élastique ; mais la plupart ne le sont pas, et le maigre coussin du siège n'est pas fait pour atténuer les secousses du chemin. Derrière le siège se trouve une planche sur laquelle s'attache la valise et s'assied le cocher. Sous la première barre transversale sont fixés deux espèces d'étriers en fer, destinés à recevoir les pieds du voyageur ; on enfourche positivement sa voiture en se mettant à cheval sur la caisse, jambe de ci, jambe de là ; on place devant soi son paquet de couverture, son paletot et son imperméable ; l'enfant qui vous accompagne, vous met les rênes en main, saute sur la planche de derrière, s'assied sur votre valise, excite son cheval du bout des lèvres, et vous voilà parti !

L'attelage est des plus simples ; le cheval ne porte qu'un mauvais bridon sans œillères, un

collier et une petite sellette en bois, ornée de cuivre, munie d'une sous-ventrière ; il n'y a pas de traits ; aux deux bouts de la sellette se trouvent deux petites tiges en fer, garnies de trous à leur extrémité. Ces tiges passent dans une ouverture faite dans le bras du brancard, et le trou reçoit une brochette en bois, destinée à empêcher le brancard de glisser. C'est cette brochette qui tient tout ; aussi, lorsqu'elle vient à sauter, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, votre cheval se trouve instantanément dételé ; mais ces animaux sont si faciles, qu'ils s'arrêtent aussitôt et que jamais il n'arrive d'accident. J'ai beaucoup pratiqué les chevaux norvégiens, et j'ai toujours été émerveillé de la docilité et de l'intelligence de ces petites bêtes, sèches, nerveuses, blondes comme leurs maîtres, car elles ont toutes la robe couleur café au lait ; mais aussi elles sont traitées avec une douceur dont on n'a aucune idée en France. Jamais le cheval norvégien ne reçoit un coup de fouet ; si par hasard on vous met en main un de ces instruments de correction, il est muni d'un manche si court que vous ne pouvez atteindre votre bête ; la vue du fouet ou l'action de faire tournoyer en l'air l'extrémité des longues rênes en corde qu'on vous met entre les mains, suffit pour faire prendre à

votre cheval le grand trot. Tout ce que vous pouvez obtenir de votre conducteur, si vous avez une bête paresseuse ou fatiguée, c'est qu'il vous cueille une petite branche de bouleau avec laquelle vous arriverez à peu près à caresser la croupe de l'animal. Le cheval norvégien obéit à la parole; j'en ai vu souvent, lancés à une grande allure, s'arrêter presque instantanément dès que leur cocher leur disait : « Prou, Prou ! » le holà norvégien. Il n'est pas ombrageux, ce qui est essentiel ; sur une route étroite, souvent bordée de précipices, on serait tué vingt fois au moindre écart; il est très prudent : j'ai toujours vu mon cheval s'arrêter de lui-même lorsqu'une voiture arrivait en sens inverse et se ranger sur le côté ; à cause du peu de largeur de la voie, il serait souvent très dangereux de se croiser au trot. Lorsqu'il a une forte côte à monter, il s'arrête un instant au pied pour souffler, puis repart d'un pas rapide. Enfin, le cheval norvégien a le pied très sûr, jamais il ne tombe ; il descend des côtes à pic avec une désinvolture incomparable. Il commence d'abord par s'avancer avec la plus grande prudence, posant son pied avec précaution, puis, arrivé aux deux tiers, l'impatience le gagne et il s'élance au grand trot. Vous opérez alors une descente verti-

gineuse, vous arc-boutez solidement vos pieds contre les étriers, car vous sentez qu'au moindre choc, vous passeriez par-dessus la tête de votre cheval. La première fois que vous vous livrez à cet exercice, vous vous dites que sûrement vous vous casserez le cou avant d'arriver en bas ; mais on se fait vite à ce genre d'émotion et l'on descend avec la plus grande tranquillité d'esprit, aux allures les plus scabreuses, les côtes les plus raides, maintenant à peine son cheval pendant que le cocher, derrière vous, ne cesse de l'exciter de la voix.

Le cheval norvégien à toutes ces qualités ajoute la sobriété du montagnard. Connaissant à peine l'avoine, il se nourrit d'herbe fraîchement coupée. Sur le bord des routes, la prévoyance des habitants a disposé de petites auges alimentées par les sources de la vallée ; le cheval sait qu'elles sont placées là à son intention ; il s'approche de lui-même du bassin, boit à même l'eau glacée, puis repart au trot jusqu'au relais.

Tous ceux qui ont voyagé en Norvège ne me démentiront pas, la karriole est une charmante façon de voyager. Ah ! sans doute, la voiture est découverte, et quand il pleut....., il faut se laisser mouiller ; on a bien un petit tablier qui vous cou-

vre à peu près le haut des jambes et qui est insuffisant ; mais avec une paire de molletières en cuir et un bon caoutchouc, on affronte facilement la pluie. Et puis, en été, le temps est généralement beau. Mais aussi, quel plaisir par une belle journée de courir ainsi sur ces jolis routes, au milieu de ces magnifiques forêts, sur le bord des torrents, libre de s'arrêter où l'on veut, ne sachant pas souvent où l'on couchera le soir, de se sentir emporté de toute la vitesse de son cheval, le long de ces descentes qui font de certaines routes de Norvège de vraies montagnes russes ! On fait ainsi sans fatigue ses soixante et dix kilomètres par jour, s'arrêtant deux heures dans le milieu de la journée pour dîner, et arrivant le soir vers huit ou neuf heures au coucher.

A chaque station, on change de cheval et de voiture ; vous réglez le prix des relais entre les mains de votre conducteur qui retourne avec votre karriole à sa station. La taxe établie par l'État est de dix-sept öres, environ vingt-trois centimes par kilomètre, ce qui ne laisse pas de faire avec les pourboires un assez joli total à la fin de la journée. Il faut s'occuper de ses bagages, les décharger et les rattacher solidement derrière sa nouvelle voiture, car on ne trouve souvent aux stations que des enfants qui ont assez à faire de chercher votre cheval

et de l'atteler. Quelquefois, l'enfant est remplacé par une robuste jeune fille aux yeux bleus, à la blonde chevelure. La conversation n'est pas facile entre le voyageur étranger et son cocher qui ne parle que le norvégien ; c'est par signes que ce dernier lui indique les chemins ; les gamins surtout causeraient volontiers et semblent tout étonnés qu'on ne les comprenne pas. Malgré ses petits inconvénients, la karriole n'en demeure pas moins un des modes les plus agréables et les plus originaux de voyager.

Parti le matin en karriole de Stören, j'ai pour compagnons de voyage un jeune couple américain qui fait aussi ses débuts en stolkjoerre. Nous roulons de conserve, nous arrêtant aux mêmes stations pour dîner et pour coucher. La route suit d'abord le Sogndal, grimpant sur le flanc d'une jolie vallée au fond de laquelle court une rivière au milieu de belles forêts de sapins, animées par le bruit de nombreuses cascades. Peu à peu les montagnes s'élèvent, la route, unie comme une allée de parc, monte en corniche au-dessus de profondes vallées au fond desquelles de claires rivières déroulent leurs rubans d'argent. Au delà de Bjerkaken, où nous nous arrêtons pour dîner, nous arrivons aux gorges de l'Orkla, gouffre immense, formé par deux énormes murailles de rochers, et presque

entièrement occupé par la rivière écumante. Plus loin, la vallée s'élargit un peu, les forêts de sapins laissent entre elles de longues clairières au milieu desquelles apparaissent de pauvres maisons aux toits de gazon. L'Orkla forme une belle chute au-dessus du pont de la route. Au delà de Nystuen, la route continue à monter, les sommets des montagnes se dépouillent et présentent leurs crêtes dénudées, plaquées çà et là de longues taches de neige; les pins et les bouleaux ont succédé aux sapins; un torrent descend en bouillonnant de la montagne, côtoyant à chaque instant la route. Le paysage a perdu son aspect riant et gracieux du matin pour prendre une allure triste et sévère. C'est au milieu de cette âpre nature que s'élève la station de Nÿ Aune, où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Nous avons fait soixante-treize kilomètres sans être trop fatigués; pour un premier début, cela n'est pas mal et nous fait bien augurer de l'avenir. Nous avons, par exemple, un fort bel appétit et nous nous apprêtons à faire honneur au souper. En attendant, nous nous reposons dans le salon où nous remarquons, au milieu de gravures françaises, les portraits de Luther et de Garibaldi. Qui se serait attendu à retrouver ici le vieux condottiere italien !

Le lendemain matin, nous remontons les gorges de la Driva, sauvage et grandiose chaos de roches amoncelées au milieu desquelles la rivière écumante se creuse son lit, roulant de cascade en cascade. De tous côtés, des murailles nues de la montagne bondissent des torrents venant réunir leurs eaux à celles de la Driva. La route a peine à se frayer un étroit passage au milieu de cette nature désordonnée qu'anime seule la voix tumultueuse des eaux roulant de rocher en rocher. Au delà de Kongsvold, on entre en plein dans le Dovrefjeld.

Le Dovrefjeld ou plateau de Dovre est un des sites les plus imposants de la Norvège. Grâce à son élévation au-dessus du niveau de la mer, en pleine Norvège civilisée, il revêt les aspects des grands fjelds de la Laponie. C'est un vaste plateau ondulé, tout bossué de roches grisâtres, occupant le fond d'un vaste amphithéâtre de hauteurs rocheuses, de formes un peu lourdes. Sur un fond de lichen jaunâtre se détachent des plaques de verdure formées par des saules aux feuilles bleuâtres, des genévriers nains à la teinte noirâtre ; des bouleaux rabougris, tordus par le vent, étalent pardessus leur feuillage grêle ; çà et là, dans la plaine, s'étendent des tourbières à l'aspect rougeâtre; au milieu, s'étalent des flaques d'eaux sombres. A

droite, au milieu d'un beau rideau de montagnes arides, le Snehaetta dresse dans le ciel bleu sa tête neigeuse. Les rayons du soleil éclairent ce désert et font ressortir vivement, sur le fond gris et jaune du sol, les différentes teintes de verdure qui le recouvrent par grandes taches. La route suit en ligne droite au travers de cette solitude. Sur le bord du chemin, comme pour en égayer la tristesse, poussent de nombreuses espèces de fleurs de toute couleur, aux teintes vives; j'y retrouve la plupart des variétés que j'ai déjà remarquées aux environs de Tromsö. Sur les flancs des hauteurs, on aperçoit quelques habitations basses, isolées, recouvertes de l'éternel toit de gazon. Ce sont des « Saeters » ; les paysans norvégiens appellent ainsi les habitations de montagne analogues aux chalets des hautes Alpes, où ils vont s'installer l'été pour surveiller leurs troupeaux au pâturage. Nous rencontrons sur notre route plusieurs familles se rendant à ces saeters, leurs ustensiles et leurs provisions entassés sur une petite voiture à deux roues ; tous emportent une ligne pour pêcher dans les torrents et les nombreux lacs de la montagne. Le chemin suit un chapelet de lacs réunis entre eux par une rivière et arrive à Fogstuen, station isolée au milieu de ce désert. Fogstuen est un des

quatre refuges qui, avec Jerkin, Kongsvold et Drivstuen, ont été établis par le gouvernement norvégien durant les années 1107 à 1110, dans le fjeld, pour la sécurité des voyageurs. Nous sommes en juillet et sous le pont jeté sur la route, à la sortie de la station, gisent d'énormes amas de neige de l'hiver. Enfin, nous atteignons l'extrémité de cet immense plateau ; la forêt reparaît, clairsemée d'abord, puis plus épaisse ; une vaste vallée boisée s'ouvre à nos pieds. Sur le fond clair des prairies, se détachent des groupes d'habitations dont les fumées s'élèvent en spirales au milieu des arbres. Une descente rapide, rondement attaquée par nos chevaux, nous mène bientôt à la station de Domaas, à l'entrée de la vallée du Gudbrandsdal.

XIV

Le Romsdal. — Le Moldefjord.

Il était près de neuf heures du soir lorsque nous arrivions à Domaas ; le soleil avait disparu derrière les hauts sommets couronnés de sapins qui entourent la station, et, bien qu'il fît encore jour, le paysage commençait à revêtir cette teinte mélancolique qui annonce le crépuscule. Le premier objet qui frappe mes yeux en entrant dans la cour de la station, est une petite personne debout au milieu de cette cour, la mine éveillée, la toque crânement posée sur l'oreille, drapée dans un châle rejeté sur l'épaule, s'avançant avec la majesté d'une princesse d'opérette, ayant enfin ce je ne sais quoi qui ferait reconnaître la Parisienne au bout du monde. C'était en effet une charmante personne des bords de la Seine qu'un aimable compagnon initiait aux beautés de la Scandinavie. Le souper nous réunit tous à la même table. Cette évocation du boulevard produisait un effet étrange dans cette

station isolée, perdue au fond des montagnes de Norvège.

Le lendemain matin, je partis seul ; le couple américain, rendu fourbu par deux longues journées de stolkjoerre, restait à Domaas pour se reposer. En entrant dans la cour de la station de Holaker, au premier relai, quelle ne fut pas ma surprise de trouver, faisant leurs préparatifs de départ, M. et Mme A… et M. Z…, mes agréables compagnons de voyage du cap Nord ; ils avaient quitté Trondjhem avant moi ; je les avais suivis à la piste sur les livres de poste, et pour leurs débuts en karriole ils avaient eu des déboires. C'est à grande peine qu'ils avaient pu obtenir des chevaux de poste de l'hôtelier de Stören, qui voulait les garder à coucher, et de ce fait, ils avaient perdu plusieurs heures. Nous partons ensemble formant une petite caravane de quatre karrioles. Mme A… prend la tête et nous marchons à une allure folle, descendant les côtes au grand trot, dans un terrain sablonneux, au milieu d'une forêt de pins, sur une route accidentée qui fait de notre course une véritable partie de montagnes russes.

Le paysage n'offre pas grand caractère jusqu'à Stuefloten ; la route parcourt une vallée montagneuse encadrée de longs fjelds monotones ; la vé-

gétation est maigre, des pins, des bouleaux grêles, des bruyères. Mes compagnons restent à cette dernière station; il est à peine cinq heures, je me décide à pousser jusqu'à Ormein, à l'entrée du Romsdal, un des sites les plus célèbres de la Norvège. A partir de Stuefloten, le paysage devient plus imposant ; la route descend au fond de la vallée de la Rauma par une suite de lacets aux pentes savamment réglées. Le regard plonge dans une étroite vallée au fond de laquelle la rivière se fraie passage au milieu des rochers; de chaque côté s'élèvent de belles montagnes boisées; à l'horizon se dressent les sommets de la chaîne du Romsdalshorn, aux flancs tachetés de neige. La vallée semble barrée par une énorme muraille de roches éboulées au milieu desquelles la route dessine ses replis sinueux. La rivière bondit sur les rochers, les couvrant de ses flots d'écume, ou bien semble s'endormir dans un étroit bassin, étalant sa nappe limpide d'une belle teinte vert-bleu, d'une intensité extraordinaire, pour se précipiter de nouveau en cascade, avec le bruit du tonnerre, dans une coupure du rocher. A mi-chemin, la Rauma forme une magnifique chute, le Slettafos. Le coup d'œil est très beau, depuis le petit pont de bois jeté en avant de la cataracte. La rivière se précipite, d'un

seul bond et d'une grande hauteur, dans une fissure du rocher. En ce moment, les rayons du soleil frappent la colonne d'écume dont la blancheur est encore rendue plus éclatante par la teinte noire des roches qui l'entourent ; ils éclairent de reflets irisés la poussière liquide soulevée par la chute et remontant le long du gouffre.

A Ormein, je suis le seul hôte de la station ; l'hôtesse me promène de chambre en chambre, m'invitant à choisir celle qui me plaira le mieux. J'en prends une dont les fenêtres donnent sur la vallée ; en face de moi, au delà d'une petite prairie au travers de laquelle la Rauma roule ses eaux plus calmes, du haut d'une montagne boisée se précipite en ligne droite, d'une hauteur de trois cents mètres, le Voermofos, une autre rivière qui va réunir ses eaux à celles de la Rauma. Nul autre bruit dans la vallée que le grondement des cascades, la route est déserte, point d'autre habitation que la petite maison de bois de la station ; on se dirait à mille lieues de toute civilisation.

Le lendemain matin, de légers brouillards s'accrochent aux flancs des montagnes, s'élevant dans les airs comme ces Elfes légères des légendes scandinaves, cachent et découvrent tour à tour les hauts sommets du Romsdal. La route descend

fortement, suivant le cours de la Rauma qui se précipite de nouveau en bruyants rapides. Des deux côtés du chemin se dressent de véritables murailles de rochers d'où tombent en longs rubans blancs de nombreuses cascades. A Flatmarck, la vallée s'élargit un peu; on voit quelques champs d'avoine ou de seigle le long de la rivière. A son extrémité, elle semble fermée par les deux masses énormes du Trolltinder et du Romsdalshorn dont les pics aigus déchirent le ciel bleu. Le chemin s'engage de nouveau dans un chaos d'énormes rochers, puis pénètre dans une gorge étroite resserrée entre deux hautes montagnes. A gauche, le Trolltinder dont les rochers à pic ou projetés en avant en forme de tours semblent les ruines gigantesques d'une forteresse de géants; à mi-côte, de longues traînées d'éboulis marquent la trace des avalanches de l'hiver et viennent jusqu'à la route; à droite, la masse imposante du Romsdalshorn, taillé aussi presque à pic, élevant dans les nues son sommet conique; sur les pentes inférieures de la montagne, quelques bouquets de pins et de bouleaux; au-dessus, dans les anfractuosités de la roche, de petits torrents, glissant en cascades le long de la pierre noire, semblent de grands fils d'argent; tout au faîte, de larges plaques de neige brillent au soleil.

Enfin, la vallée s'élargit, les champs reparaissent, les bouquets d'aulnes, de bouleaux, de pins, garnissent les bords de la Rauma, dont les eaux calmées s'étalent en un large lit. Bientôt, au détour d'une côte, au centre d'un magnifique amphithéâtre de montagnes, on arrive à l'hôtel Aak, station obligée des touristes du Romsdal.

Le site est merveilleux, mais l'hôtel ne l'est pas du tout ; c'est certainement un des plus mauvais gîtes de la Norvège, malgré sa réputation. Les chambres sont exécrables, la nourriture ne vaut pas mieux, et ce n'est pas peu dire pour la Norvège, où généralement il faut se résigner à manger des œufs conservés, de la viande passée et du poisson faisandé. Et cependant Aak est une station spécialement fréquentée par les Anglais. On sait que ces insulaires se livrent avec passion à tous les genres de sport. J'ai rencontré quelque part en Norvège, un Irlandais qui avait été passer trois étés de suite aux îles Feroë, uniquement pour pêcher la truite saumonée. Tous les ans, la Norvège est envahie par des nuées d'Anglais qui viennent s'y livrer aux délices de la chasse et de la pêche à la ligne. Depuis quelques années, la chasse devient plus difficile ; les Norvégiens se sont aperçus qu'on ne ménageait pas assez leur gibier ; les permis de

chasse sont devenus fort chers et il est interdit d'introduire dans le pays des chiens étrangers. Mais les rivières et les lacs fourmillent toujours de saumons et de truites; la Rauma notamment est très poissonneuse et chaque été, Aak est le rendez-vous de pêcheurs passionnés. Dans l'après-midi, arrivent M. Z..., M. et Mme A..., puis le couple américain qui a forcé l'étape depuis Domaas. Déception sur toute la ligne, ces dames avaient pensé se reposer ici des fatigues de leurs journées de karriole, et les chambres qu'on leur donne sont dénuées de toute espèce de confortable. Enfin, en voyage il faut être philosophe et la bonne humeur reparaît bientôt. Le soir, nous admirons un magnifique coucher de soleil et le lendemain, nous profitons d'une belle matinée pour aller faire une promenade dans la petite vallée d'Isterdal, en face d'Aak. Le chemin raboteux serpente au milieu de prairies entrecoupées de bouquets de pins et de bouleaux, le long d'une petite rivière qui fait marcher des moulins minuscules. Nous cheminons près de deux heures entre de hautes montagnes rocheuses, jusqu'à deux ou trois maisons aux toits de gazon. C'est un saeter, et comme il est habité en ce moment, nous allons le visiter. Nous sommes reçus par une jolie jeune fille, rencontre bien rare en

Norvège où les femmes sont taillées à coups de hache. Elle nous fait avec une grâce toute simple les honneurs de son humble demeure. Dans la pièce principale, les lits des habitants de la maison, une huche pour les provisions, une table et des escabeaux en bois, les seaux et les ustensiles pour le lait, l'âtre pour la cuisine ; sur le plancher sont semées des brindilles de sapin ; tout est de la plus grande propreté. Quand nous partons, nous donnons à la jeune fille la poignée de mains sans laquelle, en Norvège, il n'y a pas de salut cordial. Elle nous reconduit jusque sur le seuil où nous l'apercevons longtemps debout, nous suivant du regard.

Nous partons le soir pour Veblungsnaes où, le lendemain, nous comptons prendre le bateau pour Molde. A mi-chemin, la route traverse, sur un long pont de bois, la Rauma qui a pris les proportions d'une large rivière, au moment de se jeter à la mer. Veblungsnaes est située à la sortie du Romsdal, sur les bords de l'Isfjord, branche extrême du grand Moldefjord. Sur la rive, entourée de bouquets d'arbres, on remarque une église circulaire en bois, surmontée d'une petite coupole bulbeuse, dans le genre des églises russes. Nous trouvons le village occupé militairement ; un ba-

taillon s'y trouve cantonné pendant la période d'exercices.

Sauf quelques centaines d'hommes réparties entre Trondjhem, Bergen et Christiania, et un régiment de la garde stationné à Stockholm, la Norvège n'a pas de troupes permanentes. Tous les Norvégiens, sans exception, de vingt à vingt-cinq ans, doivent le service militaire; pendant ces cinq ans, ils sont assujettis à deux périodes d'exercices d'environ chacune quatre-vingts jours. Au bout de ce temps, ils passent pour trois ans dans le second ban, où ils n'ont plus de service à faire qu'en temps de guerre; et encore ne peuvent-ils être envoyés hors de Norvège. Les sous-officiers sont astreints à un service plus long et plus continu; quant aux officiers, ils sortent de l'Académie militaire de Christiania. Les soldats norvégiens portent un uniforme bleu sombre; ils sont armés d'un fusil se chargeant par la culasse. Leur coiffure est assez originale, c'est un petit chapeau en feutre mou, orné d'un plumet de crin noir.

Le soir, nos oreilles sont frappées par le bruit d'une fanfare; ce sont les musiciens du bataillon qui, accompagnés d'un tambour, parcourent les rues en sonnant la retraite.

J'eus à Veblungsnaes un exemple frappant de la

douceur et de la patience du caractère norvégien. Mme A... avait lié connaissance, à Aak, avec une famille norvégienne qui était venue s'installer en villégiature à Veblungsnaes ; nous allons lui rendre visite. Pendant que nous étions à causer, — tout le monde parlait français, — entre dans la chambre par la porte restée ouverte, un ivrogne qui vient me frapper sur l'épaule en prononçant des paroles que naturellement je ne comprends pas. Un Français aurait tout simplement pris l'intrus par le bras et l'aurait envoyé rouler au milieu de la rue. Notre hôte se lève, s'approche de l'ivrogne, lui parle le plus tranquillement du monde, parlemente avec lui jusqu'à ce qu'enfin il consente à se retirer. Dix minutes après, même scène ; c'était notre homme qui apparaissait de nouveau pour faire des excuses et nous expliquer qu'il s'était trompé ; même douceur de la part de notre hôte qui éconduit encore une fois l'ivrogne jusqu'à la porte. Cette fois, nous en fûmes définitivement débarrassés.

Le lendemain matin, nous sommes réveillés par les sons de la diane, et deux heures après, nous nous embarquons sur le bateau qui fait le service du fjord. Le ciel est pur et du pont du navire nous voyons se dérouler au fond de la vallée toutes les montagnes majestueuses du Romsdal. Les rives du

Moldefjord ne sont elles-mêmes que le prolongement de cette chaîne; le fjord, découpé en baies profondes, est bordé de hautes montagnes. A leur pied, sur le bord de l'eau, cachés dans de petites anses, apparaissent des villages avec de vieilles églises en bois. Vu du milieu du fjord, tout cet entassement de montagnes, forme un magnifique amphithéâtre dont les sommets les plus élevés, couverts de glaciers, brillent aux rayons du soleil. Après quatre heures de navigation, nous arrivons à Vestnaes, en face de Molde ; c'est là que M. et Mme A... et M. Z... nous quittent; nous nous disons simplement au revoir; nous espérons encore nous rencontrer à Bergen. Une heure après, nous étions à Molde.

« Surtout n'oubliez pas d'aller à Molde », telle est la recommandation que vous font tous les Norvégiens. Molde a la réputation, méritée du reste, d'être un des sites les plus riants de la Norvège. Assise sur la rive septentrionale du fjord qui porte son nom, Molde a une population de dix-sept cents habitants ; partout ailleurs, ce serait une bourgade, mais en Norvège, c'est une ville et une ville importante. Grâce à la douceur relative de son climat, les environs de Molde sont couverts d'une riche végétation qui l'entoure d'une ceinture de verdure

et justifie, aux yeux des Norvégiens, la réputation dont elle jouit. Sa rue principale, on pourrait dire son unique rue, s'étend le long de la mer, bordée du côté du fjord par ces grands magasins en bois communs à tous les ports de Norvège. L'autre côté est garni de jolies maisons également en bois, dont beaucoup sont plantées au milieu de petits jardins remplis de rosiers en fleurs ; les chèvrefeuilles et les rosiers grimpants tapissent les murailles, encadrent les fenêtres de leurs rameaux fleuris. C'est frais, c'est coquet, et après la rude nature du Dovrefjeld et du Romsdal, cette riante verdure réjouit les yeux et fait plaisir. Autour de la ville, serpentent de belles routes sablées, ombragées de tilleuls, d'aulnes, de bouleaux, de marronniers, dont les branches suspendues en berceaux au-dessus du chemin, le protègent contre les rayons du soleil et en font une promenade charmante. Au-dessus de Molde, s'étendent de belles prairies coupées de bouquets d'arbres, de grands jardins grimpent aux flancs de la montagne qui domine la ville. A quelque distance, sur un chemin qui longe le fjord, s'élève, au milieu d'un parc aux arbres séculaires, une grande bâtisse blanche ; les grilles sont ouvertes et semblent vous inviter à entrer. Mais arrêtez-vous ! C'est un séjour maudit, c'est une léproserie. La

terrible lèpre du moyen âge sévit encore en Norvège et, bien qu'énergiquement combattue, fait tous les ans de nouvelles victimes.

Il a plu la nuit, mais le matin, le ciel se dégage; la mer, légèrement agitée, a repris sa belle teinte vert glauque; l'entrée du fjord est éclairée par le soleil et brille comme un miroir d'argent, pendant que, du côté du Romsdal, les montagnes restent dans l'ombre. C'est aujourd'hui dimanche, suivons les habitants de Molde et rendons-nous avec eux au service. L'église en bois, peinte en blanc, s'élève sur une éminence au-dessus de la ville. Dans toutes les directions arrivent des paysans en stolkjoerres, qui viennent assister à l'office ; l'église est comble et nombre de fidèles restent à la porte. Sur l'autel, au fond, brillent quatre énormes chandeliers et une croix dorés. Le ministre officie, revêtu d'un large surplis blanc aux manches flottantes, le cou emprisonné dans une énorme fraise empesée. Autour du temple, fermé par un mur en grosses pierres sèches à hauteur d'appui, ombragé de grands arbres, s'étend le cimetière. Les tombes pressées les unes contre les autres, pour la plupart de simples tertres de gazon, sont couvertes de fleurs fraîches ; des bouquets de roses, de géraniums, de pervenches, font de ce champ des morts un vrai

parterre. La mort apparaît plus douce, plus sereine, moins terrible au milieu de ces tombes fleuries.

Après deux jours de séjour, je quittais Molde, à midi, pour me rendre à Vestnaes de l'autre côté du fjord. Je monte dans une petite barque pour gagner le bateau qui n'accoste pas au débarcadère ; avec moi s'embarquent un monsieur et une dame que j'avais déjà remarqués la veille au soir à la table d'hôte, comme parlant allemand. Je maudissais déjà ma malechance d'avoir pour compagnons de voyage des Allemands, lorsque le monsieur, m'adressant la parole en français, me dit : « Monsieur, quelle langue parlez-vous ? » — « Je suis Français », répondis-je. — « Et nous, Hollandais. » Et voilà la connaissance faite, tant et si bien que, durant trois semaines, nous avons voyagé ensemble comme de vieux amis. Mes nouvelles connaissances sont un médecin de La Haye, le docteur C... et sa femme, parlant parfaitement français, d'aimable compagnie, et par-dessus tout charmants compagnons de voyage. Une société musicale s'embarque avec nous, le bateau est bondé ; les musiciens, avec leurs cuivres nous versent des torrents d'harmonie pendant la traversée. A l'arrivée, le débarquement n'est pas facile, il faut s'entasser, gens et colis, dans une grande barque

chargée à couler bas; heureusement, la mer est calme et nous arrivons sans encombre. Toute la population de Vestnaes était rangée, en habits de fête, sur la jetée en pente qui sert de débarcadère; la musique descend avec nous et c'est au bruit des fanfares, escortés par la foule, que nous faisons notre entrée à la station, décorée de feuillage et de drapeaux norvégiens. Nous nous demandions ce qui nous valait cet excès d'honneur, lorsque nous eûmes l'explication de toute cette émotion. Il y avait à Vestnaes concours de tir, et, en avant d'un petit bois de sapins, à quelque distance, on pouvait apercevoir les disques blancs des cibles. Nous étions partis de Molde sans dîner; il s'agissait de se mettre quelque chose sous la dent, puis d'avoir des voitures pour gagner Sjöholt. Cela ne paraissait pas très facile, au milieu de ce tumulte; nous avions bien pénétré dans une vaste salle où était dressée une longue table; mais évidemment ce n'était pas pour nous; c'était là que devaient s'asseoir les vainqueurs de la journée. Enfin, nous parvînmes à nous réfugier dans une petite salle où, après une assez longue attente, on nous servit des œufs et du café. Décidément la malechance poursuit M. et Mme A...; en ouvrant le livre de poste, mes yeux tombent sur une réclamation énergique

par eux libellée. Le maître de poste de Vestnaes leur a refusé des chevaux et c'est grâce à la complaisance d'un paysan qui leur a loué sa voiture, qu'ils ont pu gagner Sjöholt.

Nos voitures prêtes, nous partons, le docteur et sa femme en stolkjoerre, moi en karriole. La route contourne une baie profonde, à travers une campagne riante et ombragée, avec de beaux points de vue sur les montagnes du fjord. A Ellinsgaard, le chemin s'élève à une grande hauteur, la contrée prend un caractère sauvage ; la vallée, resserrée par de hautes montagnes dénudées, est couverte de tourbières ; de nombreux saeters sont adossés aux flancs des hauteurs ; de chaque côté de la route de grands troupeaux de vaches broutent une herbe maigre. Au faîte du col, des rochers dentelés, en partie couverts de neige, apparaissent à l'horizon ; ce sont les montagnes du Storfjord. La route pénètre dans une forêt de pins, descend en pentes rapides, laissant à travers les arbres, de belles échappées sur la nappe verte du fjord ; à un détour du chemin, nous apercevons Sjöholt que nous atteignons bientôt.

XV

Les Fjords.

Sjöholt est un joli petit village situé tout au fond d'une baie du Storfjord, au pied d'une haute montagne dont les pentes sont couvertes de verdure; ses flancs sont percés de larges ouvertures béantes qui servent d'entrées aux galeries d'une mine de fer en ce moment inexploitée. En face, sur une langue de terre qui s'avance dans le fjord, au pied d'un petit bois de bouleaux, le long de la rive d'une petite rivière qui descend de la vallée, on aperçoit la coquette église d'Orskog, dont les murailles blanches et le toit d'ardoise se détachent gaiement sur le fond sombre des montagnes.

Nous avons toute une journée à rester à Sjöholt, pour attendre le bateau qui doit nous conduire au fond du Storfjord. C'est là une des grandes difficultés du voyage en Norvège; c'est qu'il est souvent difficile de faire concorder ses courses en karriole avec les départs des bateaux à vapeur qui n'ont lieu que deux ou trois fois par semaine. Mais enfin il fait

beau temps, nous prenons notre mal en patience et nous profitons du soleil pour faire une excursion dans les environs. Nous suivons à pied une route sablée qui pénètre dans une jolie vallée encadrée par de belles montagnes couvertes de forêts ; le fond de la vallée, arrosé par un gai ruisseau, est occupé par des champs de seigle et d'avoine, des prairies entrecoupées de bouquets de bouleaux. Nous allons ainsi jusqu'au petit village d'Andam sur une autre branche du Storfjord et devant lequel nous passerons demain avec notre bateau. C'est l'époque de la fenaison ; dans les prairies, on ne voit que travailleurs occupés à couper ou à rentrer les foins. Nous remarquons ici, pour la première fois en Norvège, des costumes nationaux : les femmes portent un jupon noir, un corselet de même couleur garni de broderies de différentes nuances, laissant passer les manches bouffantes d'une chemise en toile blanche ; sur la tête, elles portent une petite cornette noire.

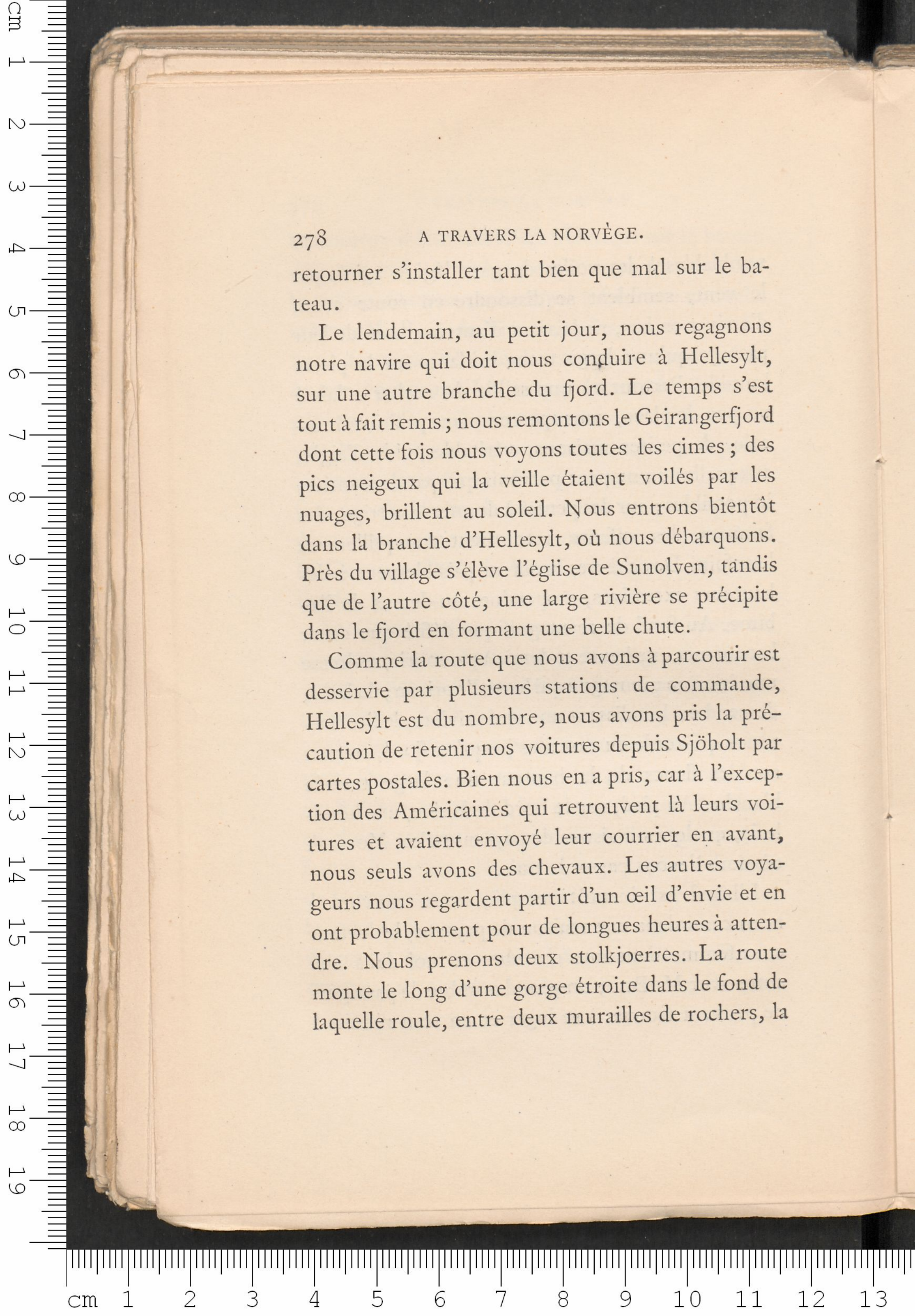
Le lendemain matin, nous nous embarquons sur le bateau, le docteur, sa femme et moi, en compagnie d'une vieille dame américaine et de ses deux filles ; ces dames voyagent avec un courrier et leurs voitures, une karriole et une lourde berline qui ne doit pas facilement passer sur toutes

les routes ; il faut hisser ces véhicules sur le bateau déjà pas mal encombré ; enfin nous partons. Sur le navire, nous ne tardons pas à faire une nouvelle recrue, M. B..., de Vienne, qui se joint à nous ; nous formons désormais une petite caravane de quatre voyageurs. Le temps, couvert le matin, se gâte tout à fait : il pleut à verse et c'est à travers une brume épaisse que nous distinguons à peine les montagnes de la côte. Heureusement, le ciel finit par s'éclaircir, la pluie cesse et les nuages se découpent au moment où nous allons entrer dans le Geirangerfjord, la branche extrême du Storfjord.

Le Geirangerfjord passe, à bon droit, pour un des sites les plus beaux de la Norvège. Le bateau s'engage dans un chenal étroit formé par de hautes montagnes dont les parois à pic, dépourvues de végétation, plongent perpendiculairement dans la mer. De toutes les saillies des rochers découlent de fraîches cascades ; les unes, roulant de chute en chute, tracent un large sillon d'écume dans les fentes du rocher ; les autres, se précipitant du haut de la montagne directement dans le fjord, glissent le long de la roche noire comme de grands rubans d'argent ; quelques-unes paraissent descendre des nuages qui couvrent les hauts sommets ; d'autres,

semblables à des voiles de gaze légère agités par le vent, semblent se dissoudre en route avant d'arriver en bas, ne laissant d'autres traces de leur passage qu'une large tache brillante sur la pierre humide. Partout où une saillie du rocher a laissé un peu de place, vous apercevez une prairie minuscule, de petites maisons, véritables nids d'aigle, auxquelles on ne peut parvenir que par des sentiers impossibles ; sur des pentes à donner le vertige, des femmes, des enfants, retournent tranquillement leur foin. Des chèvres broutent paisiblement à des hauteurs excessives, suspendues au-dessus de l'abîme. Au fond de ce magnifique défilé que notre bateau met une heure et demie à parcourir, se dresse une énorme montagne qui barre l'horizon ; du haut, descend en bondissant une vraie rivière, le Storsaeterfos qui roule en cascades jusqu'au fjord, traçant sur les flancs de la hauteur une large traînée blanche. Au pied, sur le bord de la rive, une hôtellerie, quelques maisons de paysans : c'est Moeraak où nous devons passer la nuit.

L'hôtel est bientôt rempli ; nous trouvons à nous caser dans une maison de paysans, le docteur et sa femme dans une chambre et moi dans une autre avec M. B... ; un grand nombre de passagers ne peuvent trouver à se loger et en sont réduits à



retourner s'installer tant bien que mal sur le bateau.

Le lendemain, au petit jour, nous regagnons notre navire qui doit nous conduire à Hellesylt, sur une autre branche du fjord. Le temps s'est tout à fait remis ; nous remontons le Geirangerfjord dont cette fois nous voyons toutes les cimes ; des pics neigeux qui la veille étaient voilés par les nuages, brillent au soleil. Nous entrons bientôt dans la branche d'Hellesylt, où nous débarquons. Près du village s'élève l'église de Sunolven, tandis que de l'autre côté, une large rivière se précipite dans le fjord en formant une belle chute.

Comme la route que nous avons à parcourir est desservie par plusieurs stations de commande, Hellesylt est du nombre, nous avons pris la précaution de retenir nos voitures depuis Sjöholt par cartes postales. Bien nous en a pris, car à l'exception des Américaines qui retrouvent là leurs voitures et avaient envoyé leur courrier en avant, nous seuls avons des chevaux. Les autres voyageurs nous regardent partir d'un œil d'envie et en ont probablement pour de longues heures à attendre. Nous prenons deux stolkjoerres. La route monte le long d'une gorge étroite dans le fond de laquelle roule, entre deux murailles de rochers, la

rivière dont nous venons de voir la chute ; puis elle pénètre dans une vallée plantée de pins, entourée de montagnes. Cette route est une des plus pauvres de Norvège ; certaines stations sont complètement dénuées de ressources. Dans celles de Kjelstadli et d'Indre-Hougen, il est impossible de trouver même du pain. Nous arrivons ainsi à Grodaas, beau village situé à l'extrémité d'un lac, l'Hornindalsvand, dont la belle nappe verte s'étale dans un large bassin entouré de hauteurs boisées. De Grodaas, nous montons une côte interminable jusqu'à la station de Kjos ; la route grimpe sur le flanc de la montagne, au milieu d'une belle forêt de pins, dominant la vaste étendue de l'Hornindalsvand dont les eaux miroitent à travers les arbres. Le chemin continue toujours à travers de belles forêts qui descendent jusqu'aux rives du Nordfjord. Arrivé au sommet des hauteurs qui dominent ce bras de mer, on jouit d'une vue splendide ; immédiatement à nos pieds, les pentes boisées s'abaissent rapidement dans les eaux du fjord ; sa nappe vert glauque, unie comme une glace, scintillant aux rayons du soleil, se découpe en baies profondes, bordées sur la rive opposée par de hautes collines couvertes de sapins au bas desquelles les villages forment de petites taches blanches entou-

rées de verdure ; tout au fond, à l'horizon, un beau rideau de montagnes neigeuses dessinent leurs silhouettes sur le bleu du ciel. Nos petits chevaux attaquent vivement la longue descente qui aboutit au fjord ; nous ne tardons pas à voir, dans un bouquet d'arbres, les blanches maisons de Falejde que nous atteignons bientôt.

Là, nous quittons nos voitures et nous nolisons une barque pour traverser le fjord et gagner Utviken sur l'autre rive. Le trajet est de deux heures. Le docteur et sa femme, M. B..., se placent à l'arrière ; on met les bagages à l'avant où je m'installe au milieu des colis ; nos trois rameurs occupent le centre de la barque et nous filons doucement sur la surface unie du fjord, admirant ses belles rives. Le pays semble ici plus riche, les forêts sont belles, les cultures assez nombreuses, les tuiles rouges remplacent souvent sur les toits la couverture de gazon qui donne aux chaumières norvégiennes un aspect si original. Pendant que nous nous laissions ainsi bercer par le léger mouvement de la barque et le bruit cadencé des rames, nous n'avions pas remarqué que, derrière nous, sur ces pics neigeux que nous admirions tout à l'heure, se formaient de gros nuages noirs. Arrivés à l'entrée de la baie d'Utviken où le fjord prend

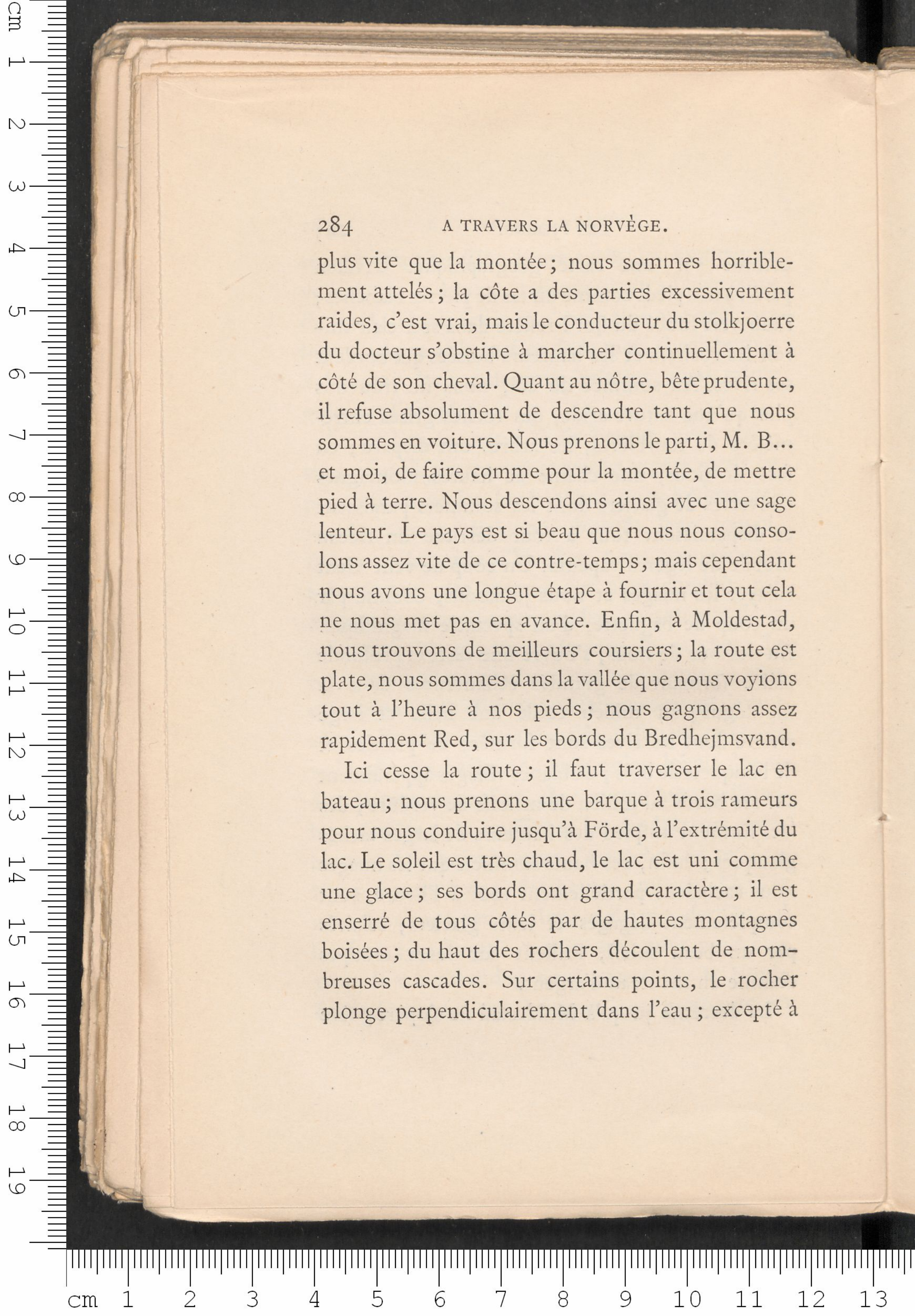
une grande largeur, la mer commença à clapoter un peu, le vent s'éleva et bientôt notre barque se mit à danser d'une façon sérieuse. Nos bateliers faisaient force de rames, longeant la côte à une centaine de mètres de distance, pour s'abriter autant que possible de la violence du flot. Je me demandais, en cas de nécessité, comment nous aurions pu aborder : sauf de rares places ou existaient des éboulis formés par les eaux, la côte n'était qu'une muraille de rocher perpendiculaire qui ne donnait aucune prise à l'abordage. Nous dansions toujours de plus belle ; les passagers de l'arrière recevaient à chaque instant des gerbes d'écume ; Mme C..., je le voyais, commençait à s'inquiéter et se serrait près de l'Autrichien, son voisin. Le fait est que nous commencions à être rudement secoués. L'avant du bateau, soulevé par la crête des vagues, était moins exposé aux coups de mer et j'étais à peu près à sec. Enfin, nous arrivâmes au port, il était temps. A peine avions-nous franchi le seuil de l'hôtel, que toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent, le tonnerre et les éclairs se mirent de la partie ; bref, ce fut un vrai déluge. Une petite barque que nous avions remarquée au milieu du fjord et qui s'était fait une voile de rameaux de bouleaux, eut beaucoup de peine à

regagner la rive. Une heure après, les montagnes voilées par la brume, reparaissaient à l'ouverture du fjord, le ciel, éclairci, n'avait plus que quelques légers nuages et la surface de la mer, si agitée tout à l'heure, était redevenue presque aussi calme qu'avant l'orage.

Le lendemain matin, à six heures, nous montons en stolkjoerres ; nous avions espéré partir les premiers, mais les Américaines nous avaient devancés ; nous rejoignons bientôt leur convoi. Presque à la sortie d'Utviken, nous commençons à gravir une côte énorme qui nous conduit, par des pentes excessivement raides, au sommet de la montagne. Nous prenons le parti de marcher ; du reste, nous allons plus vite que nos voitures ; elles n'avancent pas ; elles ont malheureusement devant elles la lourde berline dans laquelle est restée la vieille dame américaine ; bien qu'on lui ait donné des chevaux de renfort, chaque cent mètres, l'attelage s'arrête pour souffler et les conducteurs s'arc-boutent à la voiture pour l'empêcher de reculer. Nous montons ainsi des heures entières. Devant nous le temps est sombre, mais par derrière, il fait beau ; au fur et à mesure que nous nous élevons, la vue s'étend et nous apercevons le Nordfjord découpant ses baies et ses promontoires

comme sur une carte géographique. Utviken paraît à nos pieds comme un tas de pierres blanches; l'eau vert foncé du fjord reflète dans son clair miroir les rochers et les hauteurs boisées qui bordent ses rives. Au sommet du col, nous ne trouvons plus qu'une nature aride, des roches grises entremêlées de tourbières, les arbres ont disparu; en face de nous, une chaîne de hautes montagnes couvertes de glaciers dont les sommets paraissent et disparaissent tour à tour derrière un rideau mobile de légères vapeurs. Un coup de vent vient balayer les nuages et nous jouissons, comme par un coup de baguette, d'un spectacle magnifique. Au-dessous de nous, s'ouvre une vaste et profonde vallée formant de grandes échancrures dans la montagne; au milieu coule une belle et large rivière dont les rives sont formées de prairies et de bouquets de bois; de blancs villages apparaissent sur ses bords au milieu de massifs de verdure; des lacs forment au pied des hauteurs de larges taches glauques; enfin, ces hauts sommets que les nuages nous cachaient partiellement tout à l'heure, sont complètement dégagés et leurs glaciers, éclairés par un beau soleil, brillent sur leurs croupes comme un manteau d'argent.

La descente jusqu'à Moldestad ne s'opère guère



plus vite que la montée ; nous sommes horriblement attelés ; la côte a des parties excessivement raides, c'est vrai, mais le conducteur du stolkjoerre du docteur s'obstine à marcher continuellement à côté de son cheval. Quant au nôtre, bête prudente, il refuse absolument de descendre tant que nous sommes en voiture. Nous prenons le parti, M. B... et moi, de faire comme pour la montée, de mettre pied à terre. Nous descendons ainsi avec une sage lenteur. Le pays est si beau que nous nous consolons assez vite de ce contre-temps ; mais cependant nous avons une longue étape à fournir et tout cela ne nous met pas en avance. Enfin, à Moldestad, nous trouvons de meilleurs coursiers ; la route est plate, nous sommes dans la vallée que nous voyions tout à l'heure à nos pieds ; nous gagnons assez rapidement Red, sur les bords du Bredhejmsvand.

Ici cesse la route ; il faut traverser le lac en bateau ; nous prenons une barque à trois rameurs pour nous conduire jusqu'à Förde, à l'extrémité du lac. Le soleil est très chaud, le lac est uni comme une glace ; ses bords ont grand caractère ; il est enserré de tous côtés par de hautes montagnes boisées ; du haut des rochers découlent de nombreuses cascades. Sur certains points, le rocher plonge perpendiculairement dans l'eau ; excepté à

ses deux extrémités, les rives sont désertes ; quelques troupeaux de chèvres, broutant un maigre gazon entre les roches, sont les seuls êtres vivants que l'on rencontre. A mi-chemin, nos rameurs s'arrêtent quelques minutes pour se reposer, boivent l'eau du lac puisée dans une petite pelle en bois, puis reprennent leurs rames et, après deux heures de traversée, nous débarquent sur la plage de Förde. C'est une pauvre station ; il est deux heures et nous ne serions pas fâchés de dìner ; tout ce que nous pouvons obtenir, c'est du lait et du flattbröd, ce pain grossier, dur et sec comme du biscuit, qui fait le fond de la nourriture du paysan norvégien. Heureusement, comme je savais que, sur cette route, il y avait peu de ressources, je m'étais muni à tout hasard, de quelques tranches de pain beurré ; je fus très heureux de les trouver. Ne buvant pas de lait, je demandai de l'eau qu'on m'apporta dans une vaste terrine, sans verre ; je dus boire à même dans ma terrine. Enfin, ce sont les petites misères du voyage ; on serre d'un cran sa ceinture et l'on se remet en route.

En sortant de Förde, on entre dans une gorge étroite, d'une tristesse et d'une sauvagerie extraordinaires ; sauf quelques rares bouquets de bouleaux, quelques pins, toute trace de végétation a disparu.

La route remonte le cours d'un torrent qui a peine à se frayer passage à travers un énorme amoncellement de rocs éboulés. Des deux côtés de cette gorge se dressent de gigantesques murailles noires, presque perpendiculaires, ne laissant apparaître qu'un pan de ciel bleu. Comme pour faire contraste avec la sévérité du site qu'on vient de quitter, on débouche de ce sinistre défilé dans une riante vallée dont le centre est occupé par un petit lac. On commence à voir les glaciers du Jostedalsbrä, un des principaux champs de neige de la Norvège et de l'Europe, avec sa surface de douze cents kilomètres carrés. A la station de Skei, on atteint les bords du long lac Jolstervand dont la route suit la rive droite jusqu'à Nedre-Vasenden. Ce lac est entouré de belles lignes de montagnes ; il détache sur sa gauche une baie profonde qui va jusqu'au pied du Jostedalsbrä. Par cette échancrure de la chaîne, on a une admirable vue sur le grand champ de neige dont la blancheur immaculée resplendit aux rayons du soleil. Le long de sa croupe descend jusqu'à mi-côte un large glacier dont les veines bleu tendre raient la surface neigeuse. Un magnifique fond de ciel bleu complète le tableau.

Mais il était dit que cette journée, comme celle de la veille, aurait ses émotions. Nous avions à

peine quitté la station d'Aardal que de lourds nuages montaient derrière les montagnes qui nous faisaient face ; le ciel s'assombrit rapidement ; un coup de tonnerre éclate dans la nue sans crier gare et l'orage se déchaîne. Bientôt tonnerre et éclairs font rage sans discontinuer ; c'était splendide ! Chaque coup, répercuté par les échos de la montagne, semblait un feu roulant d'artillerie. Mais quelle pluie !.. Nous suivions une route étroite, suspendue au-dessus du lac dont les eaux soulevées par le vent moutonnaient en petites vagues ; un écart de nos chevaux, et nous étions à l'eau. Mais les braves petites bêtes marchaient sous la pluie et le vent sans broncher, allant à toute vitesse sans paraître entendre les détonations répétées de la foudre. Par une ironie amère, derrière nous le ciel était toujours d'un bleu superbe et le Jostedalsbrä continuait à briller au soleil. Revêtu de mon caoutchouc, je n'avais pas un fil de mouillé, sauf mes chaussures, car on allait à gué dans la caisse de notre stolkjoerre ; M. B..., mon compagnon de route, enveloppé dans son manteau, avait bien involontairement ménagé une gouttière entre ce vêtement et sa couverture ; il avait fini par se trouver complètement assis dans un bain de siège. Le docteur et sa femme venaient derrière nous dans un autre

stolkjoerre, mais il nous était impossible de retourner la tête pour voir ce qu'ils devenaient. Arrivés enfin à la première station, Nedre-Vasenden, nous pûmes descendre de voiture et constater les dégâts ; c'était lamentable : nos valises étaient transpercées. Quant au docteur et à sa femme, ils faisaient peine à voir. N'ayant ni l'un ni l'autre d'imperméable, ils étaient trempés comme si on les avait plongés à même dans le lac ; et par surcroît de malechance, voyageant avec un très mince bagage, comptant retrouver leur malle à Bergen, ils avaient à peine des vêtements de rechange. La toilette de Mme C... était dans un état déplorable, tout avait déteint et sa robe présentait toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le premier moment de mauvaise humeur passé, le docteur se rappela qu'il était médecin et s'ordonna, ainsi qu'à nous, un grog bien chaud. L'ordonnance était bonne et fut approuvée à l'unanimité.

Cependant la pluie avait cessé ; réconfortés par le grog du docteur, nous résolûmes de pousser jusqu'à Förde, à l'extrémité du Fördefjord. La route suit toujours le cours du Jöststerelve, dans une vallée boisée ; avant d'arriver à Förde, on traverse la rivière sur un long pont de bois, un peu avant son embouchure dans le Fördefjord. Förde

se trouve dans une belle situation, au fond d'une riante vallée couverte de verdure; de jolies maisons, entourées de jardins, composent le village espacé sur les deux rives du fjord. Les deux hôtels sont pleins; notre conducteur va demander pour nous l'hospitalité dans une maison de belle apparence, à l'entrée du village; ce qui est aussitôt accordé. Le Norvégien est très hospitalier et bon nombre de personnes viennent volontiers en aide au voyageur dans l'embarras. On nous conduit à nos chambres, le salon de la maison est mis à notre disposition et, ce qui vaut bien autant, on nous sert un excellent souper auquel les émotions de la journée ne nous empêchent pas de faire honneur, au contraire. C'est la fille elle-même de la maison qui nous fait les honneurs de la table; nous trouvons chacun sous notre serviette un charmant petit bouquet. Impossible d'exercer l'hospitalité envers des étrangers d'une façon plus discrète et plus aimable. Le lendemain matin, à quatre heures, nous sommes prêts à monter en voiture; il s'agit d'arriver aux relais les premiers pour être sûrs d'avoir des chevaux; mais, par suite de la lenteur de nos cochers, d'autres nous ont déjà précédés.

En sortant de Förde, à gauche, nous admirons

une belle cascade, le Halbrandsfos. La route monte aussitôt une pente raide le long d'une gorge boisée ; nous ne faisons que monter et descendre et marchons fort lentement. Pour comble d'agrément, notre cocher est ivre et, debout sur sa planchette derrière le stolkjoerre, veut absolument conduire. Dans une de ces descentes rapides, la route étroite longe en corniche la rive d'un lac, sans le moindre parapet; notre voiture, sous la direction de notre ivrogne, se livre à des zigzags peu rassurants ; je saisis les guides et me mets à conduire ; protestations du cocher. Alors M. B..., mon inséparable compagnon, qui avait un peu étudié la langue du pays avant son départ, expectore tout son norvégien sur la tête du malheureux, le menaçant de consigner à la première station, sur le livre de poste, son état d'ivresse et son insolence ; notre homme, qui a peur d'une punition, s'amende et nous arrivons sans accident à Langeland, à l'extrémité du lac. Mais là, autre histoire. Langeland est une petite station de commande ; nous avions écrit depuis Sjöholt pour retenir nos chevaux, mais il paraît que notre carte postale n'est pas arrivée et la veille, les Américaines ont expédié un courrier pour retenir les chevaux de la station. On ne veut pas nous donner de voi-

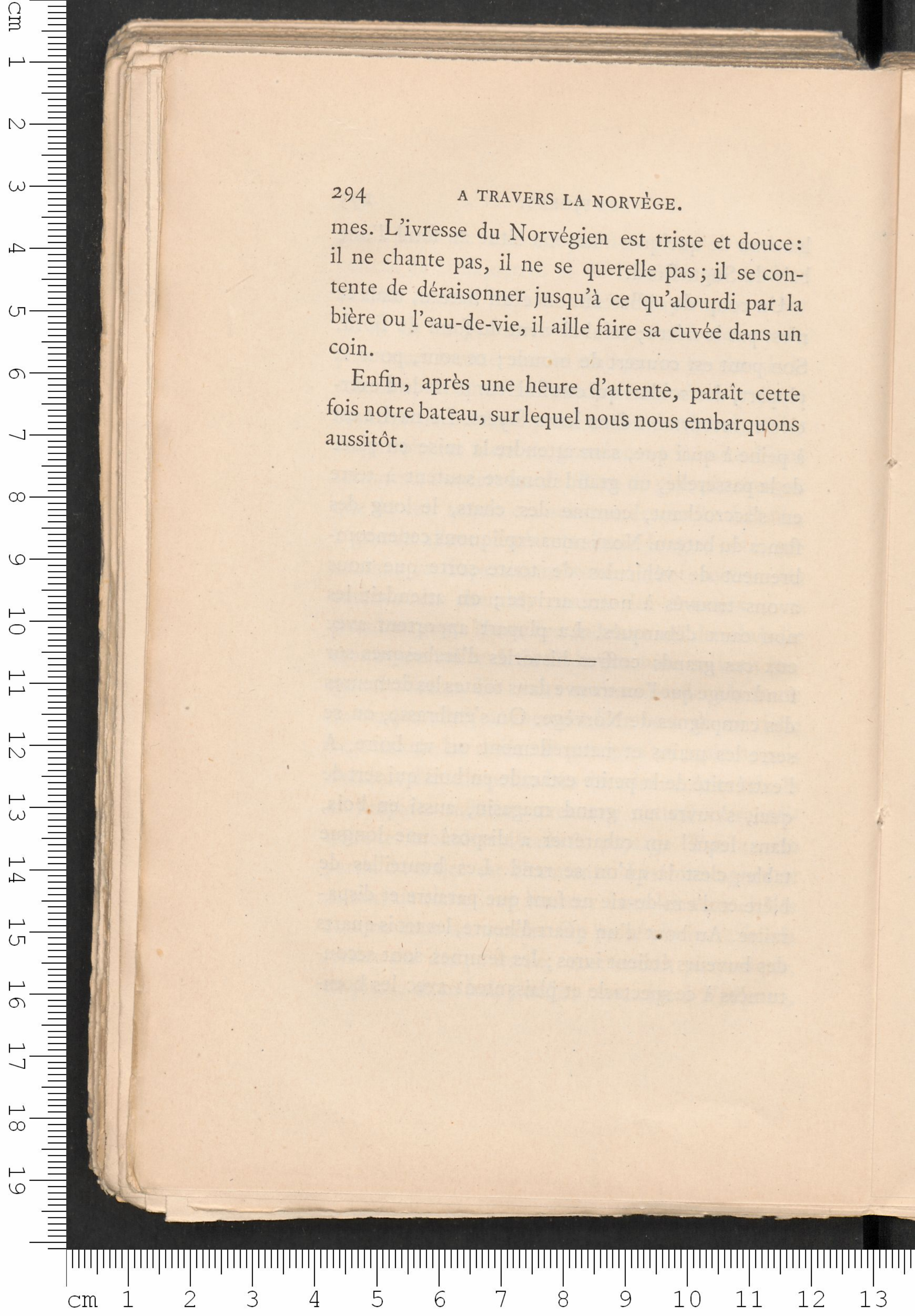
tures ; le cas devient sérieux, il faut que nous arrivions à Vadheim à midi, pour prendre le bateau de Bergen, sous peine d'attendre là deux jours, perspective qui manque de charmes. Le cocher du docteur consent bien à le conduire jusqu'à Sande, mais le nôtre refuse net. Nouveaux torrents d'éloquence norvégienne de la part de M. B..., mais cette fois sur le mode insinuant : on ne fera aucune observation sur le livre de poste, on dira même au besoin qu'on a un excellent cocher et à l'arrivée à Sande, un bon pourboire scellera la réconciliation. Notre homme ne peut résister. La situation est sauvée, nous partons avec nos voitures.

Le trajet de Langeland à Sande est un des plus mauvais de la Norvège ; on descend des côtes énormes, d'une raideur excessive, sur une route mal entretenue ; il faut toute la sûreté de pied des chevaux norvégiens pour arriver sans culbute. Sande est une jolie station au fond d'une fraîche vallée arrosée par une petite rivière. On ne peut avoir de chevaux que dans une heure ; M. B... et moi nous acceptons les offres d'un paysan qui met son stolkjoerre à notre disposition ; le docteur et sa femme nous rejoindront tout à l'heure. La route est belle maintenant, nous suivons le cours de la jolie rivière au milieu de bois de bouleaux et de

pins. Nous ne tardons pas à rencontrer un long convoi de stolkjoerres et de karrioles se rendant comme nous à Vadheim. Notre paysan, trouvant qu'on ne va pas assez vite, nous cède les rênes, puis court monter sur le stolkjoerre en tête de la colonne, à côté du conducteur, s'arme d'une branche de bouleau pour exciter le cheval, et les vingt voitures filent au grand trot à sa suite. Nous sommes à l'arrière-garde. Rien de plus pittoresque que de voir toutes ces voitures descendre à la file, à grande allure, les lacets d'une longue côte, paraissant et disparaissant tour à tour suivant les courbes du chemin, comme les anneaux d'un grand serpent. Nous descendons ainsi dans la belle et sauvage vallée de la Gula que nous suivons jusqu'à Vadheim. De beaux rochers bordent la route de chaque côté, couverts à leur base d'une riche végétation. La rivière se précipite en rapides, puis s'endort dans de petits lacs dont les surfaces calmes et limpides reflètent avec une netteté extraordinaire les moindres détails du paysage. Toute cette partie du trajet est charmante. Les montagnes se mirent de toute leur hauteur dans les eaux claires comme dans un miroir. On passe plusieurs fois la rivière sur des ponts de construction pittoresque, en pierre et en bois ; enfin, on arrive à Vadheim,

hameau de quelques maisons situé au fond d'une baie du Sognefjord.

Un coup de sifflet annonce un bateau, mais ce n'est pas le nôtre; celui-ci vient du fond du fjord. Son pont est couvert de monde; ce sont, pour la plupart, des soldats qui ont fini leur période d'exercice et retournent dans leurs foyers. Le navire est à peine à quai que, sans attendre la mise en place de la passerelle, un grand nombre sautent à terre en s'accrochant, comme des chats, le long des flancs du bateau. Nous nous expliquons cet encombrement de véhicules de toute sorte que nous avons trouvés à notre arrivée ; on attendait les nouveaux débarqués. La plupart apportent avec eux ces grands coffres historiés d'arabesques sur fond rouge que l'on trouve dans toutes les demeures des campagnes de Norvège. On s'embrasse, on se serre les mains et naturellement on va boire. A l'extrémité de la petite estacade en bois qui sert de quai, s'ouvre un grand magasin, aussi en bois, dans lequel un cabaretier a disposé une longue table; c'est là qu'on se rend. Les bouteilles de bière et d'eau-de-vie ne font que paraître et disparaître. Au bout d'un quart d'heure, les trois quarts des buveurs étaient ivres ; les femmes sont accoutumées à ce spectacle et plaisantent avec les hom-



mes. L'ivresse du Norvégien est triste et douce : il ne chante pas, il ne se querelle pas ; il se contente de déraisonner jusqu'à ce qu'alourdi par la bière ou l'eau-de-vie, il aille faire sa cuvée dans un coin.

Enfin, après une heure d'attente, paraît cette fois notre bateau, sur lequel nous nous embarquons aussitôt.

XVI

Le Sognefjord. — Bergen.

Le Sognefjord, sur lequel nous voguons, est le plus grand des fjords de la Norvège. Il s'avance jusqu'à cent soixante-dix kilomètres dans les terres, il a douze cents mètres de fond. Au sortir de l'étroite baie de Vadheim, on entre dans le large fjord. Cette immense nappe liquide est entourée de hautes montagnes ; la rive, du côté du nord, est particulièrement dénudée et sauvage; de magnifiques rochers découpent dans le ciel leurs dentelures aiguës, leurs flancs ravinés plongent à pic dans la mer ; parfois, à travers une déchirure de la chaîne, le fjord pousse une baie profonde dans l'intérieur des terres, découvrant un second plan de montagnes dont les sommets se perdent dans la brume. Vers l'ouverture du fjord, une multitude de pitons de toute forme et de toute grandeur émerge des flots, signalant les îles nombreuses qui protègent son entrée. Au delà, une longue ligne argentée se découpant sur l'horizon, annonce la

pleine mer. Tout ce panorama éclairé par un beau soleil est grandiose. Nous mettons le cap au sud et nous entrons dans un véritable dédale d'ilots et de rochers grisâtres qui me rappellent certains aspects du Norrland. Nous pénétrons quelques instants dans un chenal étroit et profond bordé de rochers dont la croupe grise est çà et là couverte de lichen. A droite, sur la rive, deux ou trois maisons et une petite estacade sur laquelle se tiennent quelques matelots; sur la rive gauche, dans un pli de la montagne, une jolie église blanche avec son toit d'ardoises, son vert cimetière autour; à quelques pas, au milieu d'un jardin, une maison en bois propre et coquette, le presbytère sans doute. Deux ou trois barques viennent rôder autour du navire qui a stoppé, l'une d'elles venant de la petite jetée située au pied du jardin, est conduite par deux jeunes filles qui rament comme de vieux loups de mer. Un rayon de soleil fait briller la roche et miroiter la surface de l'eau.

Jusqu'à Bergen, nous naviguons dans ces étroits défilés, tantôt entre la côte et les îles, tantôt dans un labyrinthe d'ilots. Ces roches grises, à la croupe allongée et dénudée, émergeant de la mer, ont l'air d'énormes monstres marins accroupis dans les flots. Notre navire est avant tout un bateau de

marchandises ; à chaque station, pour quelques colis ou passagers que nous débarquons, nous prenons des quantités de barils de harengs, la cale en est bondée, on finit par les mettre en pyramides sur le pont. Tous ces chargements nous prennent un temps énorme ; aussi, au lieu d'être à Bergen pour neuf heures, heure réglementaire, nous n'arrivons qu'à minuit.

Depuis longtemps le soleil a disparu derrière les nombreux sommets d'îlots rocheux, les illuminant de ses derniers rayons ; le ciel s'est voilé ; nous distinguons vaguement, à travers la brume, les contours de la côte que nous longeons. Puis brillent quelques lumières des premières maisons de la ville. Notre bateau remonte lentement, dans une demi-obscurité, un chenal étroit entre deux lignes de navires serrés les uns contre les autres. Derrière la forêt de mâts apparaissent les lignes confuses de hautes toitures, de tours et de clochers. Le bateau accoste un large pont en bois ; nous sommes arrivés.

Aussitôt débarqués, nous suivons un commissionnaire qui se charge de nos bagages et nous mène à l'hôtel ; point de voitures ni d'omnibus. On est encore dans les grands jours d'été, les réverbères sont absents. Nous sommes à peu près

seuls, à cette heure, à faire résonner les pavés de Bergen, enfin, après avoir traversé une partie de la ville, nous arrivons à notre gîte.

Bergen est admirablement située, au fond d'une vaste rade dont les rochers protègent son port contre les vents du large, adossée à un joli lac d'eau douce, au fond d'un bel amphithéâtre de montagnes. Cette ville se pique de remonter à une très haute antiquité et pour corroborer cette assertion, elle s'est découvert sept collines, tout comme la ville éternelle ; seulement, au lieu de les avoir dans son enceinte, comme la Rome antique, la Rome du Nord se contente de les compter autour de ses murs et de les reproduire dans ses armes. Bergen passe pour avoir été fondée vers 1070. Son histoire se confond avec celle de la Norvège, durant cette période obscure du moyen âge scandinave ; Bergen ne commence à prendre un peu d'importance qu'au commencement du xve siècle, lorsque les négociants allemands de la Hanse teutonique obtiennent du gouvernement danois l'autorisation d'y établir leurs comptoirs. Aux termes du traité, le roi de Danemark conférait à la Hanse le privilège exclusif de tout le commerce de la Norvège. Les marchands anglais, écossais, hollandais, norvégiens même, étaient

exclus de toute participation aux transactions commerciales. C'est à Bergen et non ailleurs, que les marins du Norrland étaient tenus d'amener le produit de leur pêche. Ce monopole, exercé avec rigueur, fut souvent la cause de troubles violents. En 1559, la puissance politique de la Hanse reçut un coup mortel à Bergen; mais telle était l'influence commerciale de la grande association que, pendant deux siècles encore, elle conserva ses entrepôts; le dernier magasin fut vendu seulement en 1763, à un Norvégien. Bien que la chute du monopole de la Hanse ait diminué l'importance de Bergen, cette ville l'emportait encore de beaucoup sur Copenhague au XVIIe siècle, pour le commerce du poisson. Au commencement du XIXe, Bergen comptait plus d'habitants que Christiania. Elle a aujourd'hui trente-quatre mille âmes. Bien que la jeune capitale ait de beaucoup distancé son aînée comme population et comme importance commerciale, Bergen n'en reste pas moins encore aujourd'hui un des grands ports de la Norvège; elle a de grands chantiers maritimes, entretient des relations suivies avec l'Amérique au moyen d'une ligne régulière de paquebots; c'est dans son port que viennent affluer ces trop nombreux émigrants qui dépeuplent annuellement la Norvège.

Ce pays de pierre a peine à nourrir ses enfants; l'année dernière, vingt mille personnes, sur une population de deux millions d'âmes, sont parties pour l'Amérique. Cette année, le flot de l'émigration n'aura pas été moindre. On sait que beaucoup d'épouses mormonnes sont norvégiennes. Il faut toute la fécondité de la race scandinave pour maintenir le chiffre de sa population à son taux normal.

Enfin Bergen est resté surtout le grand entrepôt du Nord pour le commerce du poisson. C'est encore dans les vieux magasins de la Hanse que viennent s'engouffrer les cargaisons des pêcheries du Nord. L'été voit arriver à Bergen les rudes marins des Lofoten et du Norrland, sur leurs navires non pontés, avec une petite cabine formant château à l'arrière. L'avant du bateau se redresse brusquement et est prolongé en hauteur par une pièce de bois dont l'extrémité est sculptée; au centre, un mât muni d'une longue voile carrée et d'une plus petite de même forme. C'est l'ancien vaisseau normand, tel que nous le représentent les descriptions des vieilles chroniques. C'est par centaines que ces navires du Nord viennent s'amarrer au quai du Tydskebryggen, chargés de tonnes de harengs ou remplis à même de morues sèches.

Le Tydskebryggen, ou Pont des Allemands, est le seul quai du port de Bergen et s'étend sur toute la rive septentrionale de ce long bassin. Le long de ce quai s'alignent les anciens magasins de la Hanse, seize grandes maisons de bois à plusieurs étages, à larges fenêtres, peintes en blanc, coiffées de hauts pignons aigus. Elles présentent encore le même aspect qu'en 1702. Chacune d'elles portait un nom particulier ; elles étaient divisées en un certain nombre de pièces appelées stuben, appartenant à des propriétaires différents, avec un local de réunion en commun. C'est là que demeuraient les commis des négociants de Lubeck et de Brême. Par une règle bizarre, il leur était défendu de se marier ; mais le diable n'y perdait rien : les petites rues avoisinant le Pont des Allemands avaient pour principale population des demoiselles qui se chargeaient volontiers de leur adoucir les rigueurs du célibat. La Hanse a laissé de profondes traces à Bergen ; c'est la ville de Norvège où l'on parle le plus allemand ; près du port, à peu de distance du Tydskebryggen se trouve l'église Sainte-Marie, qu'on appelle encore l'église des Allemands ; il y a peu d'années seulement que le service ne s'y célèbre plus en langue germanique.

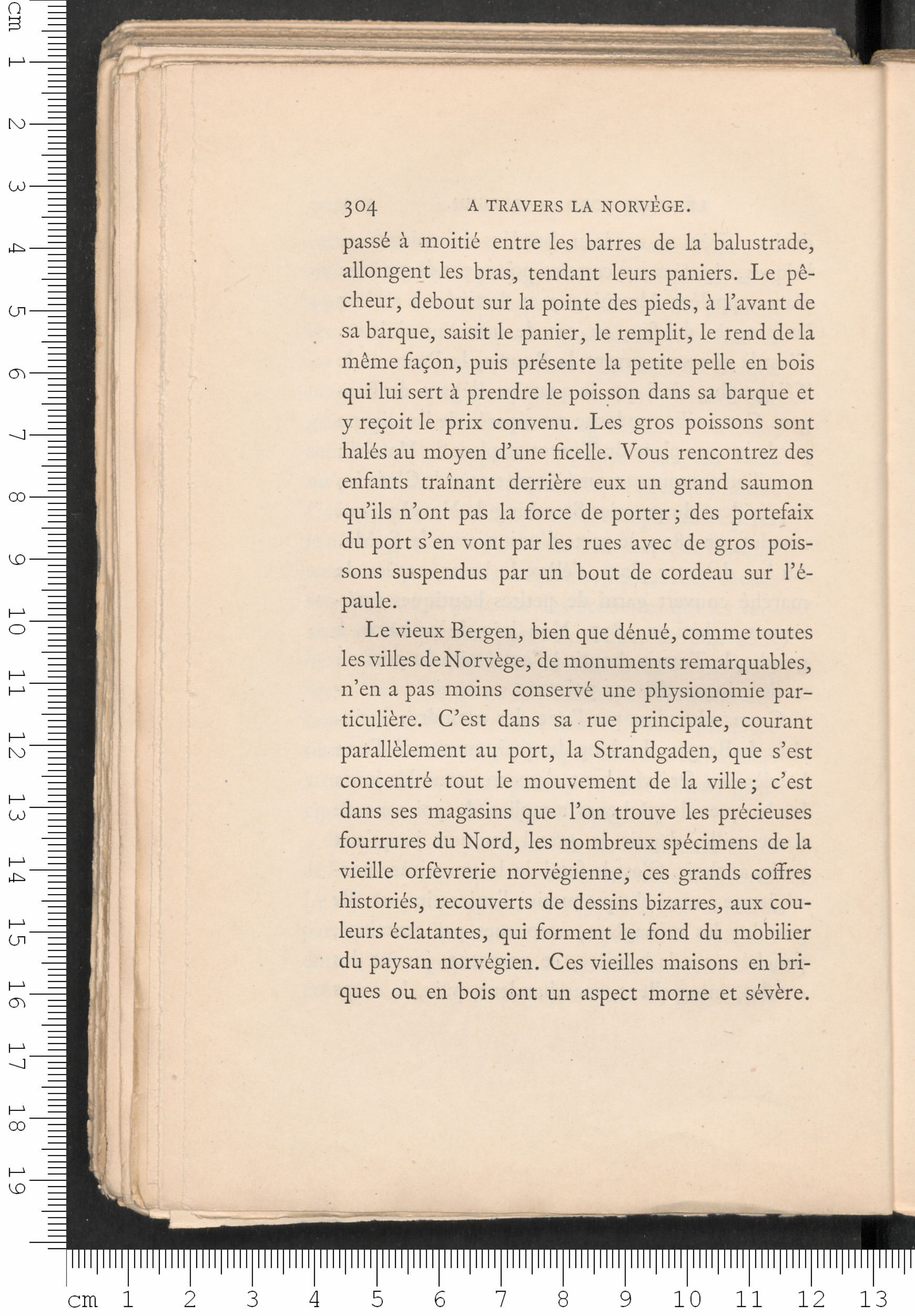
Ces hautes maisons sont profondes d'au moins

cent mètres ; chacune d'elles est séparée de sa voisine par un étroit passage fermé d'une porte, large à peine de deux mètres, au-dessus duquel pendent les poulies de nombreuses grues destinées à enlever les ballots de marchandises. En face de chaque magasin, sur le quai, près du bord, s'élève une grue gigantesque avec un long balancier en bois, semblable à ces appareils à puiser l'eau des puits qu'on voit dans beaucoup de nos villages de France. Ces engins primitifs sont encore employés à opérer le déchargement des navires. Les tonnes de harengs sont roulées dans les magasins, les morues sèches sont jetées à la pelle sur des brouettes qui les versent en tas énormes, près de formes en bois dans lesquelles on empile un certain nombre de poissons. Deux fils de fer liés autour en forment une botte qu'on envoie rouler dans le fond d'une pièce obscure et sale. C'est là que morues et harengs attendent leur départ pour le monde entier, principalement pour l'Italie et l'Espagne.

Bergen a subi plusieurs fois les désastreux effets de l'incendie, ce fléau de toutes les villes du Nord. Le dernier, qui eut lieu en 1855, détruisit toute la partie de la ville située entre le port et le lac d'eau douce, le Lungegaardsvand. Les quartiers brûlés ont été relevés et forment aujourd'hui de larges rues

droites, tirées au cordeau, bordées de maisons en briques, séparées sur certains points par de grandes places appelées Almeningen et destinées à arrêter les progrès du feu, en cas de nouveau sinistre. C'est là que se trouvent la Bourse, la Poste et le Télégraphe, ainsi que le quartier élégant de Bergen. Cette ville moderne est séparée de l'ancienne par la longue place du Torvet ou place du Marché ; au milieu se trouve une médiocre statue de Christie, le président du premier Storthing de Norvège, qui conclut, en 1814, le pacte d'union avec la Suède. Au bas de cette place, s'élève le bazar, espèce de marché couvert garni de petites boutiques extérieures et bâti en 1877. Non loin de ce bazar, à gauche, le Torvet aboutit à l'extrémité du port où se tient le marché aux poissons.

Ce marché n'est pas l'une des moindres curiosités de Bergen. Le long du quai, surmonté d'une barrière en fer, viennent s'amarrer tous les jours les barques de pêcheurs remplies de poissons de toute taille, depuis le grand saumon jusqu'aux petits anchois. C'est le fond de la nourriture norvégienne ; aussi chaque matin, l'animation est-elle grande ; les ménagères, accourues par centaines, penchées sur la barrière, se poussent, jouent des coudes, interpellent, marchandent, puis, le corps



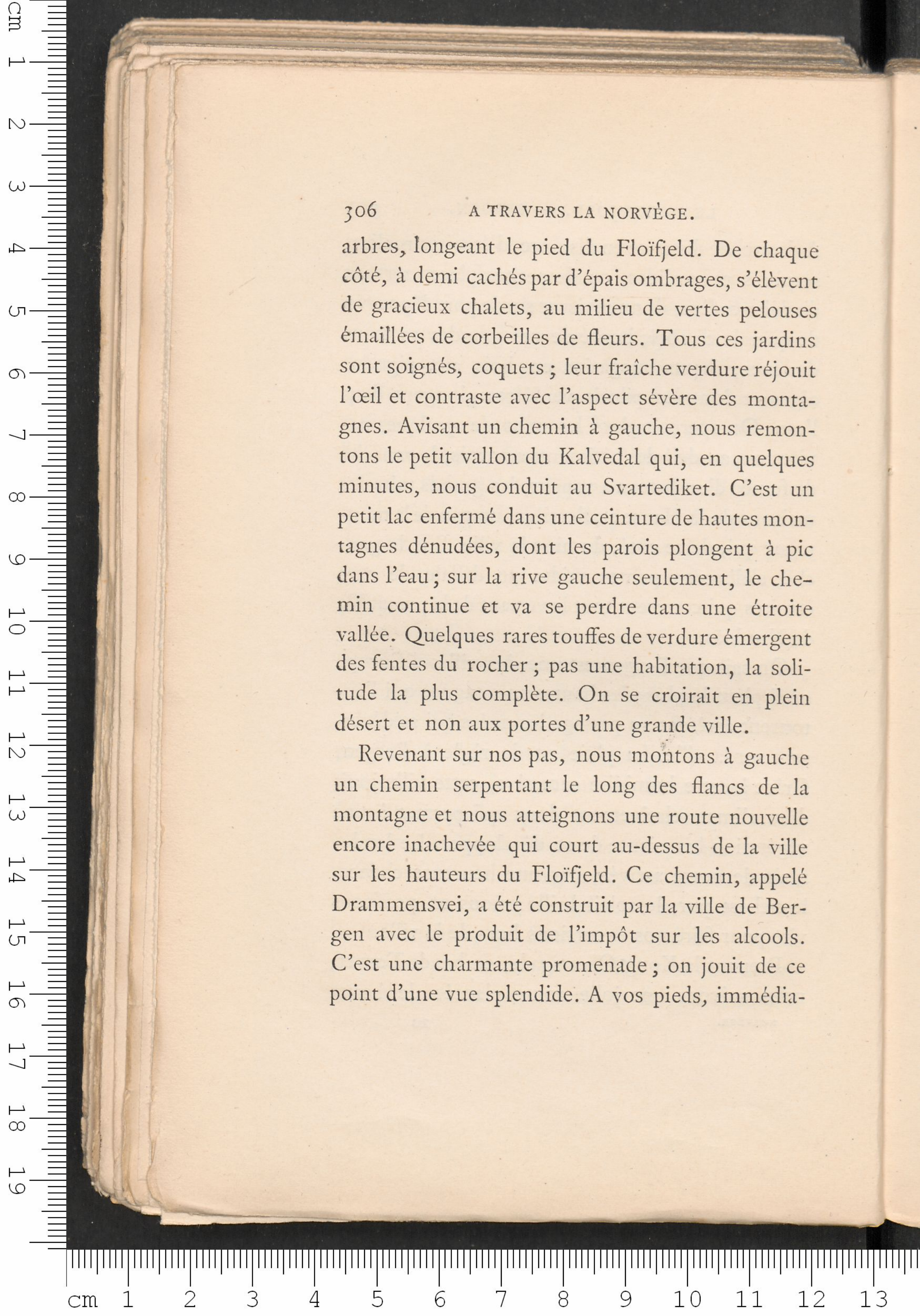
passé à moitié entre les barres de la balustrade, allongent les bras, tendant leurs paniers. Le pêcheur, debout sur la pointe des pieds, à l'avant de sa barque, saisit le panier, le remplit, le rend de la même façon, puis présente la petite pelle en bois qui lui sert à prendre le poisson dans sa barque et y reçoit le prix convenu. Les gros poissons sont halés au moyen d'une ficelle. Vous rencontrez des enfants traînant derrière eux un grand saumon qu'ils n'ont pas la force de porter ; des portefaix du port s'en vont par les rues avec de gros poissons suspendus par un bout de cordeau sur l'épaule.

Le vieux Bergen, bien que dénué, comme toutes les villes de Norvège, de monuments remarquables, n'en a pas moins conservé une physionomie particulière. C'est dans sa rue principale, courant parallèlement au port, la Strandgaden, que s'est concentré tout le mouvement de la ville ; c'est dans ses magasins que l'on trouve les précieuses fourrures du Nord, les nombreux spécimens de la vieille orfèvrerie norvégienne, ces grands coffres historiés, recouverts de dessins bizarres, aux couleurs éclatantes, qui forment le fond du mobilier du paysan norvégien. Ces vieilles maisons en briques ou en bois ont un aspect morne et sévère.

A droite, de distance en distance, d'étroites ruelles, sombres et sordides, ou de petites places servant de débarcadère, donnent issue sur le port dépourvu de quai de ce côté, bordé de ces grandes maisons de mer, hauts magasins en bois aux pignons aigus et dont les pilotis verdâtres plongent dans l'eau. On aperçoit alors les mâts de quelques navires ou, au delà des bâtiments amarrés, le panache de fumée d'un bateau à vapeur, les grands toits des maisons de la Hanse et, derrière, un pan de la montagne qui, de ce côté, domine la ville. Sur la gauche, s'élève en pentes raides un dédale de rues étroites qui couvrent tout le versant de la presqu'ile de Nordnäs.

On sait que Bergen est une des villes d'Europe où il pleut le plus ; les hautes montagnes qui l'entourent arrêtent au passage les nuées qui se déversent sur la ville. La pluie est de règle à Bergen. Grâce à cette humidité excessive, cette ville jouit d'un climat relativement doux qui permet à une végétation luxuriante de se développer. Le lendemain de notre arrivée, par une heureuse chance, le ciel est pur, le soleil brille ; nous en profitons vite pour faire nos excursions hors de la ville.

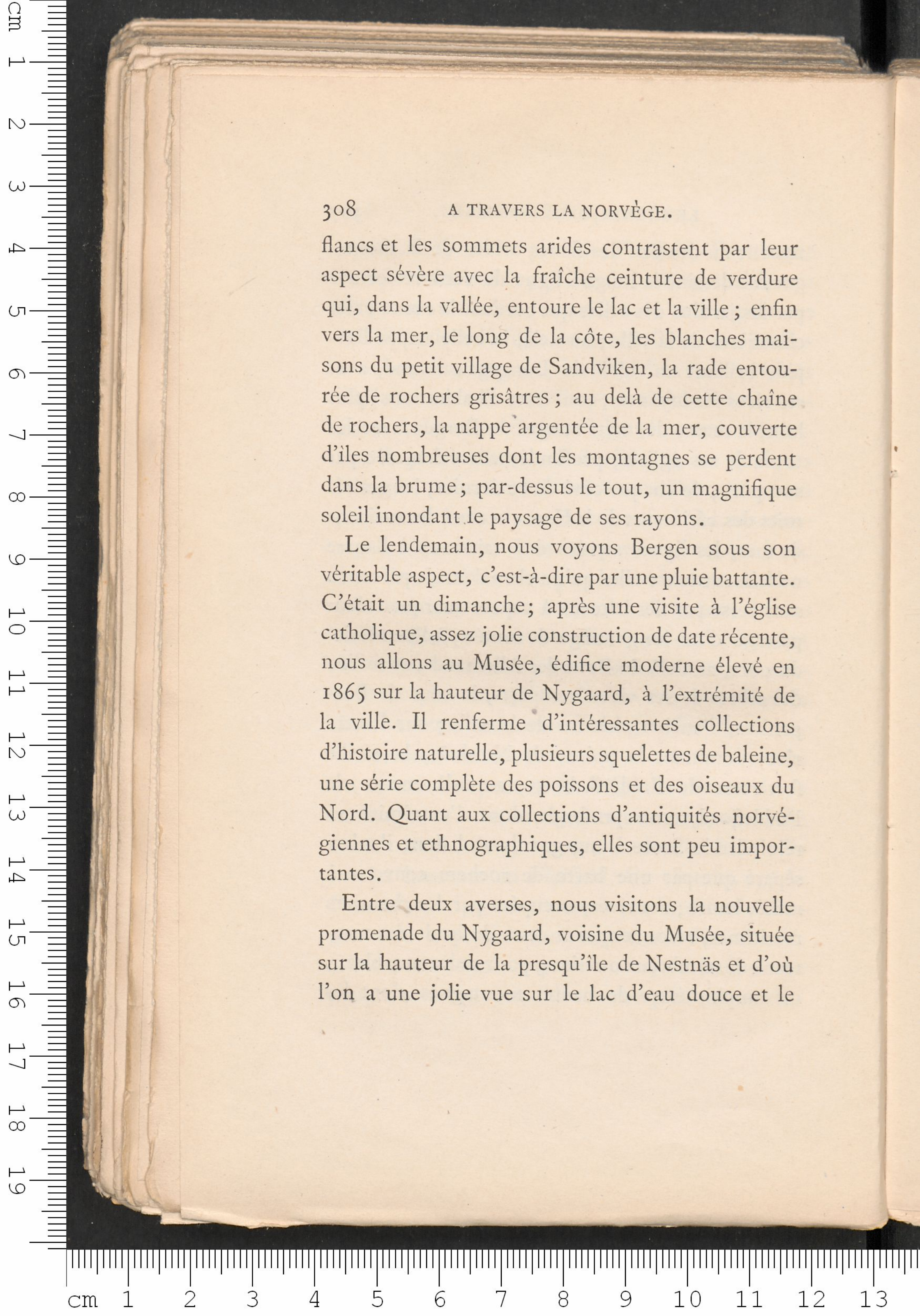
Prenant la Kong Oscarsgade, en bas de Torvet, nous suivons une jolie route plantée de beaux



arbres, longeant le pied du Floïfjeld. De chaque côté, à demi cachés par d'épais ombrages, s'élèvent de gracieux chalets, au milieu de vertes pelouses émaillées de corbeilles de fleurs. Tous ces jardins sont soignés, coquets ; leur fraîche verdure réjouit l'œil et contraste avec l'aspect sévère des montagnes. Avisant un chemin à gauche, nous remontons le petit vallon du Kalvedal qui, en quelques minutes, nous conduit au Svartediket. C'est un petit lac enfermé dans une ceinture de hautes montagnes dénudées, dont les parois plongent à pic dans l'eau ; sur la rive gauche seulement, le chemin continue et va se perdre dans une étroite vallée. Quelques rares touffes de verdure émergent des fentes du rocher ; pas une habitation, la solitude la plus complète. On se croirait en plein désert et non aux portes d'une grande ville.

Revenant sur nos pas, nous montons à gauche un chemin serpentant le long des flancs de la montagne et nous atteignons une route nouvelle encore inachevée qui court au-dessus de la ville sur les hauteurs du Floïfjeld. Ce chemin, appelé Drammensvei, a été construit par la ville de Bergen avec le produit de l'impôt sur les alcools. C'est une charmante promenade ; on jouit de ce point d'une vue splendide. A vos pieds, immédia-

tement au-dessous des flancs arides de la montagne, se dessine la longue ligne de verdure formée par les jardins des villas qui bordent la route et les cimetières de la ville ; au delà, la belle nappe limpide brillant au soleil du Lungegaardsvand, avec ses rives verdoyantes, couvertes d'habitations ; plus loin, la masse des toits rouges de Bergen avec les tours de ses églises, profondément échancrée par son port ; de chaque côté de ce dernier, les grands toits des bâtiments de la Hanse et ceux des maisons de mer, les lignes serrées des vaisseaux à l'ancre ne laissant entre elles qu'un chenal étroit parcouru sans cesse par des bateaux à vapeur marquant leur passage d'un long nuage de fumée ; à l'extrémité du port, au delà du Pont des Allemands, au milieu des arbres de ses vieux remparts, la tour de Bergenhus, l'ancien château de la ville ; sur l'autre rive, dominant la pointe de Nordnäs, la vieille forteresse de Frédériksborg ; au delà encore, le Puddefjord, anse profonde dont l'extrémité va rejoindre le Store Lungegaardsvand dont il n'est séparé que par une barre de rochers couverte à marée haute ; ses rives, occupées par des chantiers maritimes, résonnent sans cesse du bruit des marteaux de nombreux ouvriers ; pour cadre au tableau, un amphithéâtre de hautes montagnes dont les



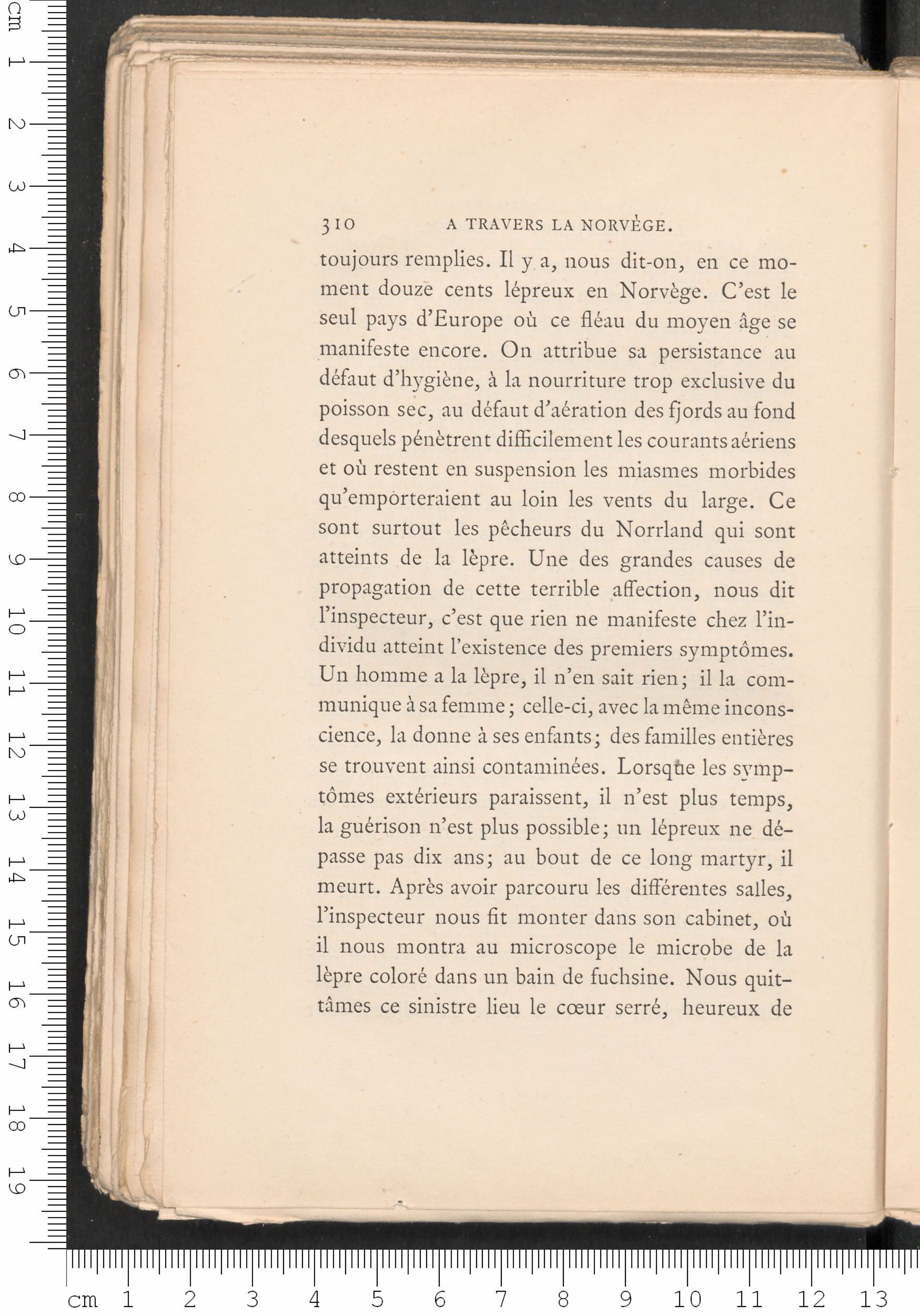
flancs et les sommets arides contrastent par leur aspect sévère avec la fraîche ceinture de verdure qui, dans la vallée, entoure le lac et la ville ; enfin vers la mer, le long de la côte, les blanches maisons du petit village de Sandviken, la rade entourée de rochers grisâtres ; au delà de cette chaîne de rochers, la nappe argentée de la mer, couverte d'îles nombreuses dont les montagnes se perdent dans la brume ; par-dessus le tout, un magnifique soleil inondant le paysage de ses rayons.

Le lendemain, nous voyons Bergen sous son véritable aspect, c'est-à-dire par une pluie battante. C'était un dimanche ; après une visite à l'église catholique, assez jolie construction de date récente, nous allons au Musée, édifice moderne élevé en 1865 sur la hauteur de Nygaard, à l'extrémité de la ville. Il renferme d'intéressantes collections d'histoire naturelle, plusieurs squelettes de baleine, une série complète des poissons et des oiseaux du Nord. Quant aux collections d'antiquités norvégiennes et ethnographiques, elles sont peu importantes.

Entre deux averses, nous visitons la nouvelle promenade du Nygaard, voisine du Musée, située sur la hauteur de la presqu'île de Nestnäs et d'où l'on a une jolie vue sur le lac d'eau douce et le

Puddefjord. Le soir, nous allons entendre la musique au Parc, jardin public situé sur une des places de Bergen; toute la ville y est; on se promène le long d'une allée circulaire entre deux rangs de chaises occupées par les bons bourgeois de Bergen et leurs familles; les femmes ont des toilettes dont la simplicité est loin d'être rachetée par le bon goût.

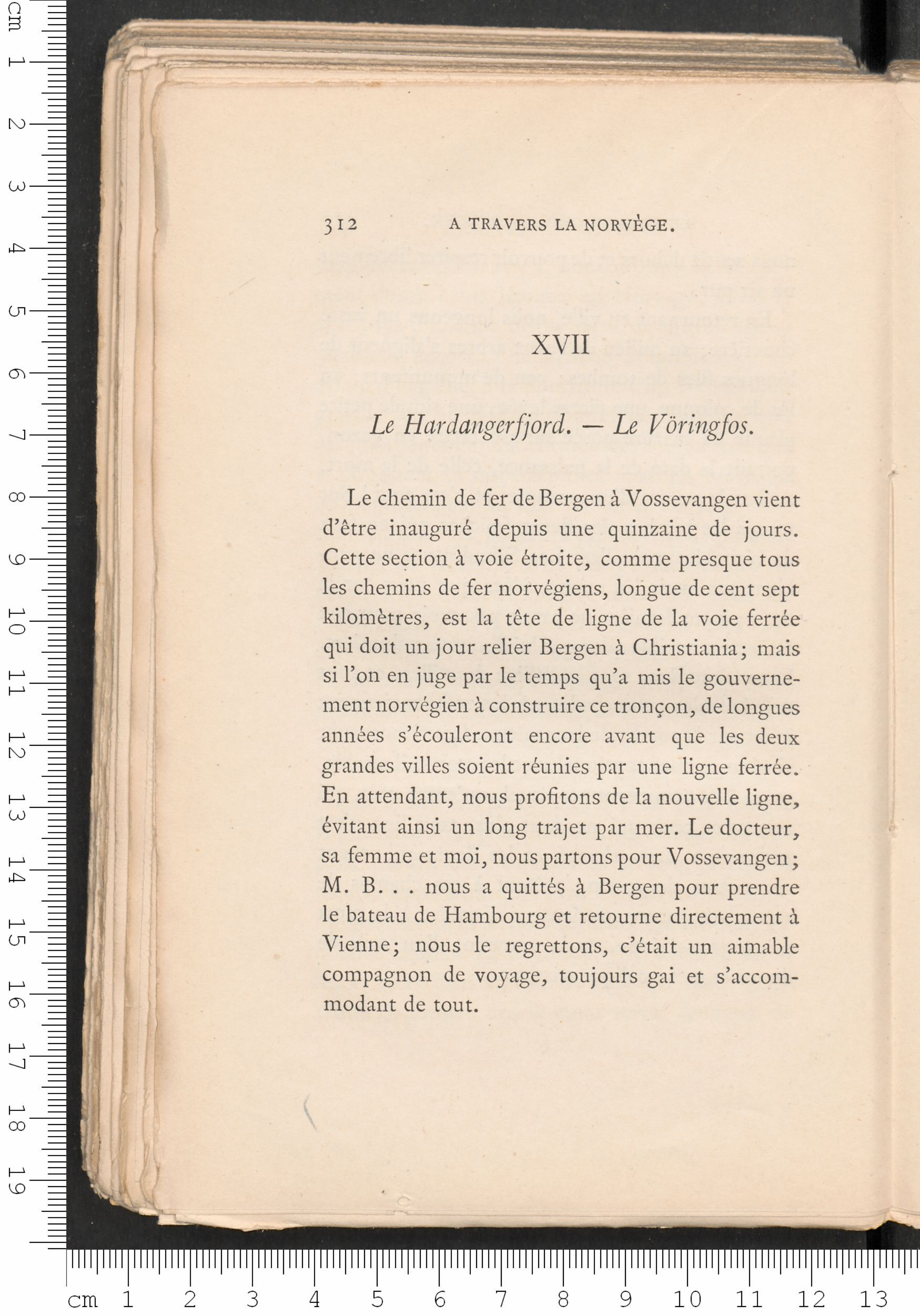
Le lundi est consacré à une triste visite. Le médecin inspecteur des léproseries de Norvège qui habite Bergen, et dont le docteur C . . . a fait la connaissance, nous propose de nous faire visiter l'hôpital des lépreux; nous avons accepté. Nous reprenons notre jolie route de l'avant-veille jusqu'au Pleiestiftelsen; c'est ainsi que se nomme la léproserie. Nous pénétrons, non sans émotion dans cet asile de la douleur, situé comme par une ironie du sort au milieu de magnifiques ombrages. Je ne veux pas décrire ici les plaies affreuses de ces malheureux, les mains et les pieds réduits pour la plupart à l'état de moignons informes par la perte des doigts qui tombent en pourriture; chez de pauvres enfants le visage n'est plus qu'un masque hideux. Cette affreuse maladie n'est pas encore près d'être éteinte en Norvège; les trois léproseries de Bergen, de Molde et de Trondjhem sont



toujours remplies. Il y a, nous dit-on, en ce moment douze cents lépreux en Norvège. C'est le seul pays d'Europe où ce fléau du moyen âge se manifeste encore. On attribue sa persistance au défaut d'hygiène, à la nourriture trop exclusive du poisson sec, au défaut d'aération des fjords au fond desquels pénètrent difficilement les courants aériens et où restent en suspension les miasmes morbides qu'emporteraient au loin les vents du large. Ce sont surtout les pêcheurs du Norrland qui sont atteints de la lèpre. Une des grandes causes de propagation de cette terrible affection, nous dit l'inspecteur, c'est que rien ne manifeste chez l'individu atteint l'existence des premiers symptômes. Un homme a la lèpre, il n'en sait rien; il la communique à sa femme; celle-ci, avec la même inconscience, la donne à ses enfants; des familles entières se trouvent ainsi contaminées. Lorsque les symptômes extérieurs paraissent, il n'est plus temps, la guérison n'est plus possible; un lépreux ne dépasse pas dix ans; au bout de ce long martyr, il meurt. Après avoir parcouru les différentes salles, l'inspecteur nous fit monter dans son cabinet, où il nous montra au microscope le microbe de la lèpre coloré dans un bain de fuchsine. Nous quittâmes ce sinistre lieu le cœur serré, heureux de

nous sentir dehors et de pouvoir respirer librement un air pur.

En retournant en ville, nous longeons un vaste cimetière; au milieu de beaux arbres s'alignent de longues files de tombes; peu de monuments; un fût de colonne, une pierre levée, une simple petite plaque de marbre posée sur un tertre en gazon, portant la date de la naissance, celle de la mort, au bas le verset d'un psaume, et c'est tout! Sur toutes les tombes des fleurs fraîches qui en font de véritables corbeilles. Les Scandinaves ne semblent pas avoir les mêmes idées que nous sur la mort; cette dernière ne paraît pas avoir pour eux cet aspect terrible que nous lui donnons volontiers. Leurs cimetières sont au milieu des villes, ce sont de véritables promenades où les enfants viennent jouer sur la tombe de leurs aïeux. Les vivants sont ainsi en contact continuel avec les morts; il semble, grâce à ce commerce perpétuel, qu'entre ceux qui restent et ceux qui ne sont plus, tout lien n'est pas rompu. Les arbustes et les fleurs qui ornent ces tertres de gazon, prêtent à ces champs de repos une parure gracieuse qui enlève à la mort son aspect sinistre, en la couvrant d'un voile de douce et mélancolique tristesse.



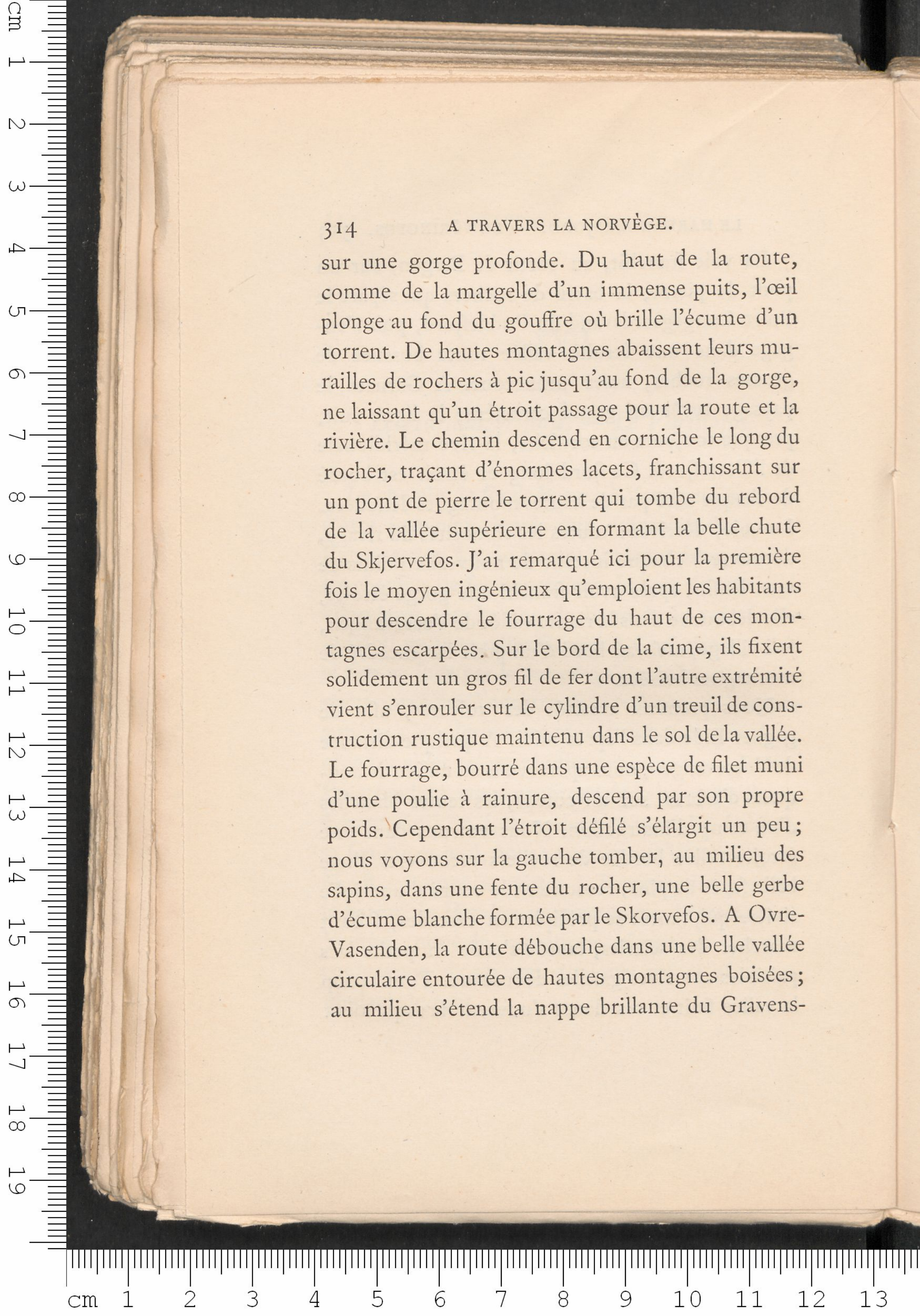
XVII

Le Hardangerfjord. — Le Vöringfos.

Le chemin de fer de Bergen à Vossevangen vient d'être inauguré depuis une quinzaine de jours. Cette section à voie étroite, comme presque tous les chemins de fer norvégiens, longue de cent sept kilomètres, est la tête de ligne de la voie ferrée qui doit un jour relier Bergen à Christiania; mais si l'on en juge par le temps qu'a mis le gouvernement norvégien à construire ce tronçon, de longues années s'écouleront encore avant que les deux grandes villes soient réunies par une ligne ferrée. En attendant, nous profitons de la nouvelle ligne, évitant ainsi un long trajet par mer. Le docteur, sa femme et moi, nous partons pour Vossevangen; M. B. . . nous a quittés à Bergen pour prendre le bateau de Hambourg et retourne directement à Vienne; nous le regrettons, c'était un aimable compagnon de voyage, toujours gai et s'accommodant de tout.

La voie franchit, au sortir de Bergen, sur un pont de pierre, la barre de rochers qui sépare le Store Lungegaardsvand du Puddefjord, puis s'engage dans une étroite vallée toute bossuée de grosses roches, assez monotone. A Garnaes, le paysage revêt un grand caractère; la ligne suit, presque toujours en corniche, la rive méridionale de l'Osterfjord. Ce fjord long et étroit est bordé de chaque côté par de hautes montagnes dénudées. La voie, décrivant toutes les sinuosités du rivage, découvre à chaque instant de nouveaux points de vue. Enfin, après avoir franchi une gorge étroite, elle débouche dans la riante vallée de Vossevangen, joli village, assis au bord d'un petit lac encadré de montagnes boisées.

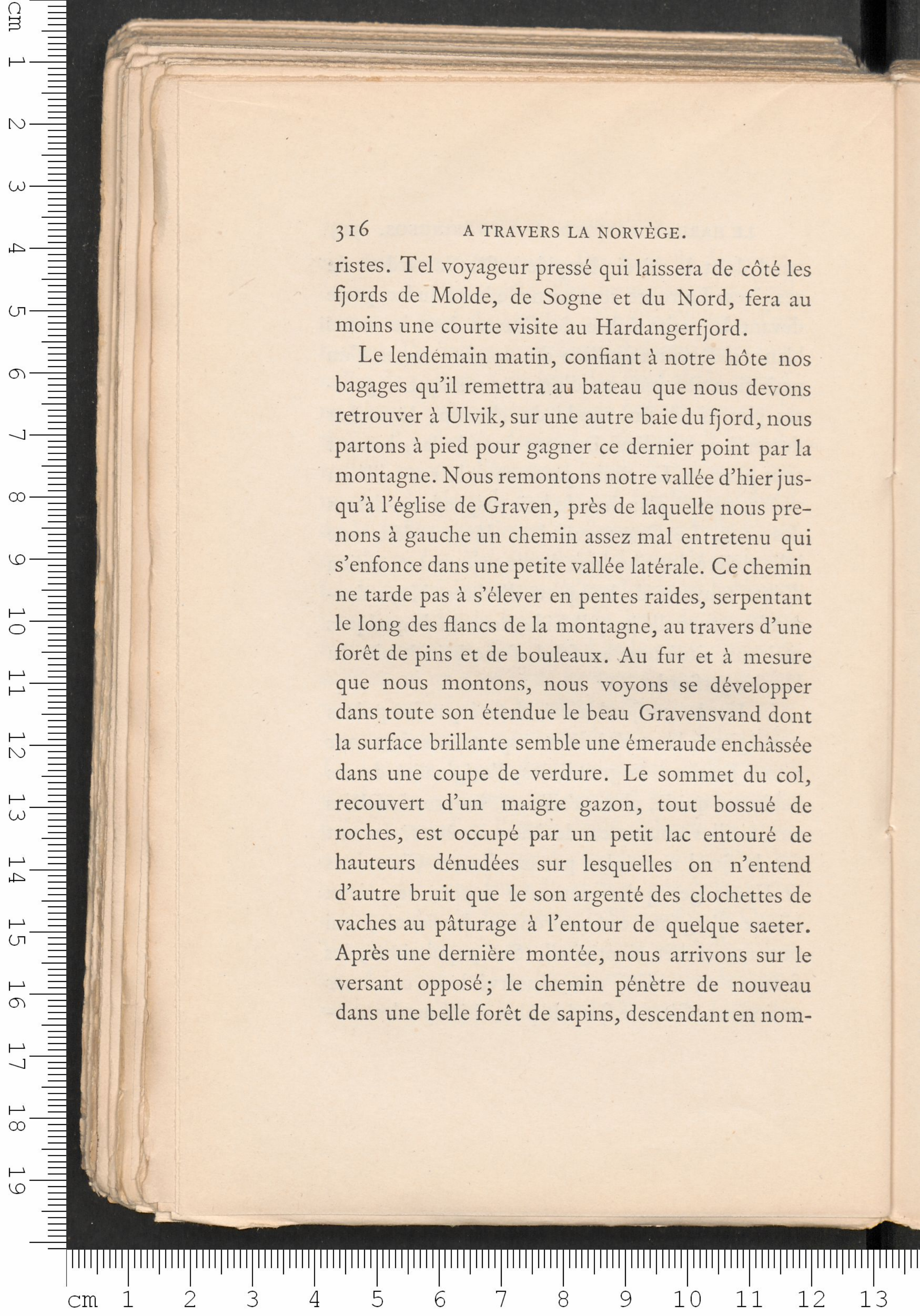
Nous prenons aussitôt des voitures, afin de gagner Eide dans l'après-midi. A quelque distance de Vossevangen, nous apercevons au milieu de bouquets d'arbres, sur un coteau, les tentes blanches d'un camp d'instruction. Nous entrons dans une étroite vallée bordée de rochers recouverts d'une belle forêt de pins, remontant le cours d'une jolie rivière qui, tantôt se précipite en cascades, faisant marcher des scieries, tantôt s'étale en petits lacs paisibles aux rives garnies de roseaux. Tout à coup la vallée finit et ses flancs s'ouvrent brusquement



sur une gorge profonde. Du haut de la route, comme de la margelle d'un immense puits, l'œil plonge au fond du gouffre où brille l'écume d'un torrent. De hautes montagnes abaissent leurs murailles de rochers à pic jusqu'au fond de la gorge, ne laissant qu'un étroit passage pour la route et la rivière. Le chemin descend en corniche le long du rocher, traçant d'énormes lacets, franchissant sur un pont de pierre le torrent qui tombe du rebord de la vallée supérieure en formant la belle chute du Skjervefos. J'ai remarqué ici pour la première fois le moyen ingénieux qu'emploient les habitants pour descendre le fourrage du haut de ces montagnes escarpées. Sur le bord de la cime, ils fixent solidement un gros fil de fer dont l'autre extrémité vient s'enrouler sur le cylindre d'un treuil de construction rustique maintenu dans le sol de la vallée. Le fourrage, bourré dans une espèce de filet muni d'une poulie à rainure, descend par son propre poids. Cependant l'étroit défilé s'élargit un peu; nous voyons sur la gauche tomber, au milieu des sapins, dans une fente du rocher, une belle gerbe d'écume blanche formée par le Skorvefos. A Ovre-Vasenden, la route débouche dans une belle vallée circulaire entourée de hautes montagnes boisées; au milieu s'étend la nappe brillante du Gravens-

vand dont le miroir limpide reflète la verdure de ses rives. La route contourne le bord du lac, passe devant la petite église de Graven dont les murs blancs s'élèvent au milieu des tombes vertes d'un petit cimetière entouré d'un mur rustique en grosses pierres. A un coude du chemin, le rocher descend perpendiculairement dans le lac, barrant tout passage. La route passe sous le roc taillé en voûte, sur un plancher de bois suspendu au-dessus des eaux. Le Gravensvand se déverse dans une jolie rivière dont les bras divers se jouent au milieu d'ilots couverts de bouquets d'arbres. Nous descendons avec elle jusqu'à Eide, hameau de quelques maisons, situé tout au fond d'une baie étroite du Hardangerfjord.

Le Hardangerfjord a été chanté par les poètes norvégiens; la variété de ses aspects, ses sites tour à tour gracieux et grandioses, l'originalité de ses habitants qui là, plus qu'ailleurs, sont restés fidèles aux vieilles coutumes de leurs ancêtres, en ont fait le fjord norvégien par excellence. C'est dans le Hardanger qu'on retrouve encore ces vieux bijoux d'argent, ces couronnes de fiancés, qui ont un cachet si original. Ses populations, les femmes au moins, ont conservé leurs costumes nationaux. C'est le fjord le plus visité par les tou-

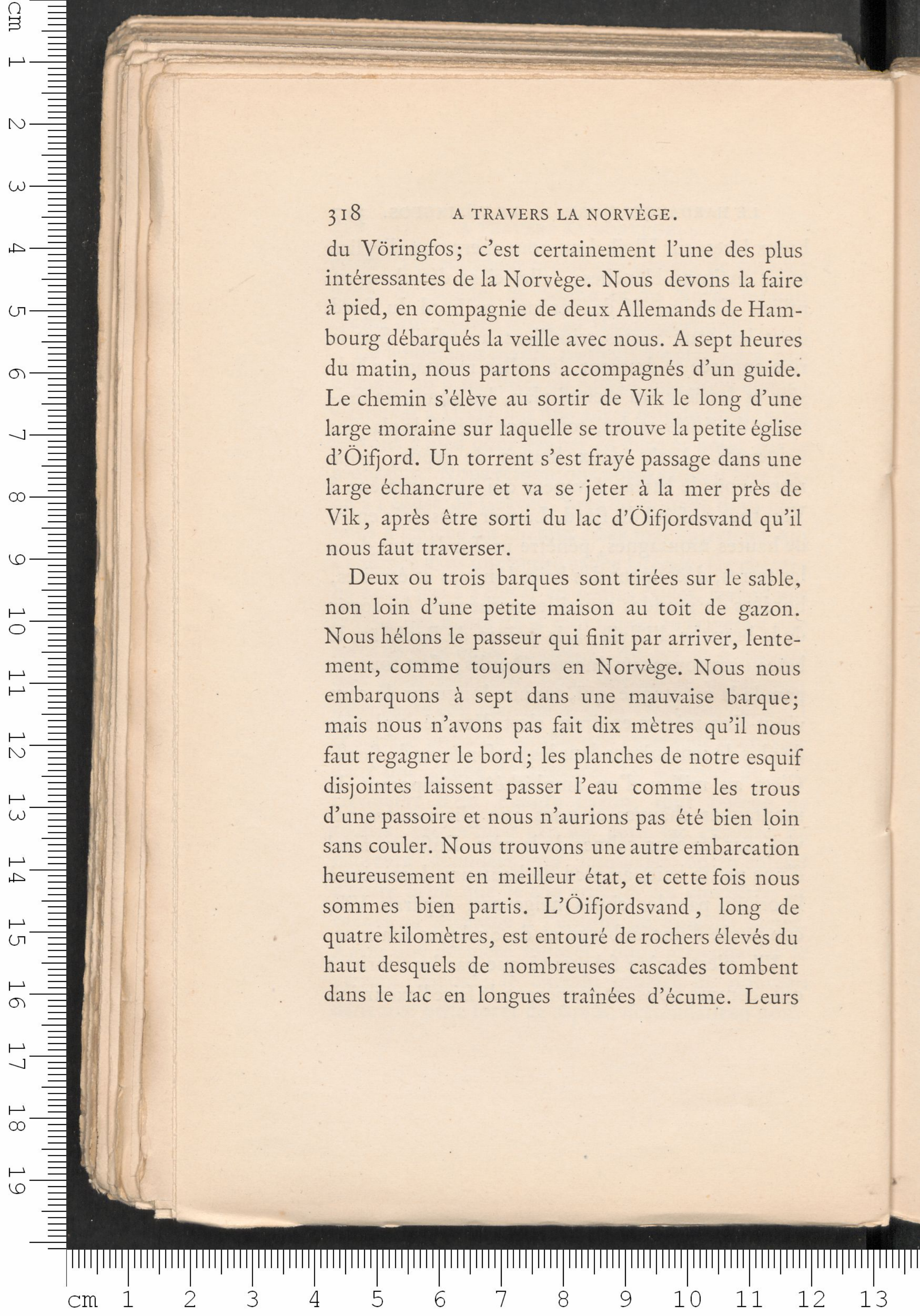


ristes. Tel voyageur pressé qui laissera de côté les fjords de Molde, de Sogne et du Nord, fera au moins une courte visite au Hardangerfjord.

Le lendemain matin, confiant à notre hôte nos bagages qu'il remettra au bateau que nous devons retrouver à Ulvik, sur une autre baie du fjord, nous partons à pied pour gagner ce dernier point par la montagne. Nous remontons notre vallée d'hier jusqu'à l'église de Graven, près de laquelle nous prenons à gauche un chemin assez mal entretenu qui s'enfonce dans une petite vallée latérale. Ce chemin ne tarde pas à s'élever en pentes raides, serpentant le long des flancs de la montagne, au travers d'une forêt de pins et de bouleaux. Au fur et à mesure que nous montons, nous voyons se développer dans toute son étendue le beau Gravensvand dont la surface brillante semble une émeraude enchâssée dans une coupe de verdure. Le sommet du col, recouvert d'un maigre gazon, tout bossué de roches, est occupé par un petit lac entouré de hauteurs dénudées sur lesquelles on n'entend d'autre bruit que le son argenté des clochettes de vaches au pâturage à l'entour de quelque saeter. Après une dernière montée, nous arrivons sur le versant opposé; le chemin pénètre de nouveau dans une belle forêt de sapins, descendant en nom-

breux lacets sur Ulvik dont nous apercevons l'église et les maisons blanches; celles-ci se détachent au milieu d'un massif de verdure au bord du fjord dont les eaux vertes scintillent au soleil. Sur la rive opposée se dressent de belles montagnes boisées et derrière, au second plan, les sommets noirâtres de cimes arides, couvertes çà et là de plaques neigeuses. Après deux heures de repos, nous retrouvons le bateau à vapeur qui nous emmène à Vik, tout au fond du fjord. La mer, resserrée entre de hautes montagnes, pénètre profondément dans les terres, découpant des baies longues et étroites, bordées de grandes murailles rocheuses. Au sortir de la branche d'Ulvik, à la pointe de Banknäs, le bateau contourne un énorme éboulis; c'est tout un pan de la montagne, qui, sur une longueur de cent vingt-cinq mètres environ, s'est détaché et plonge de plus de cent mètres dans les profondeurs du fjord. C'est au milieu d'un amphithéâtre imposant de montagnes chauves et nues que glisse notre navire, sur les eaux calmes de la mer. Enfin au fond d'une petite baie, au pied de hauteurs dominées à l'horizon par des cimes neigeuses, apparaît Vik, composée d'une auberge et de quelques maisons.

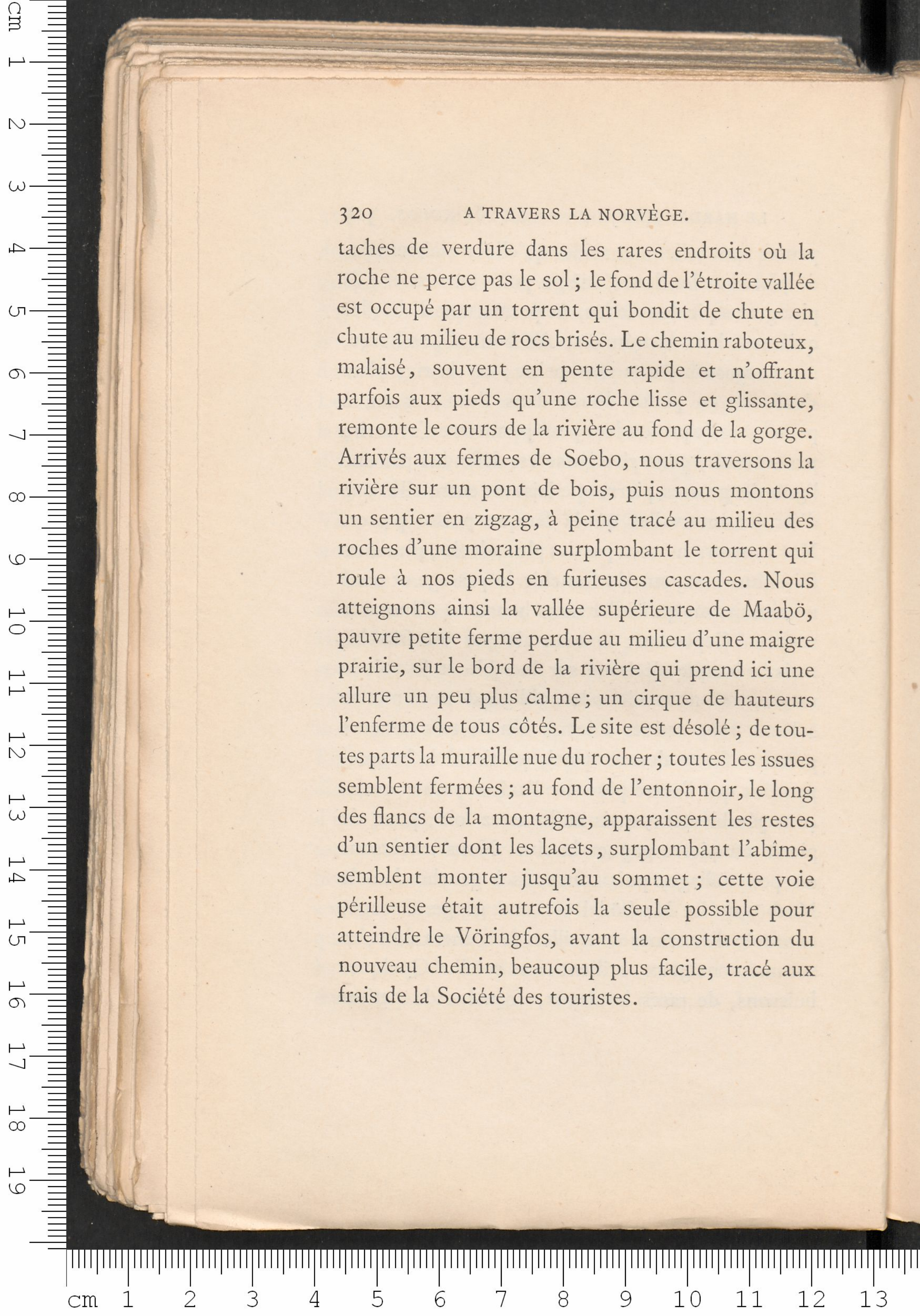
Vik n'est guère fréquenté que par les touristes qui, comme nous, se proposent de faire l'excursion



du Vöringfos; c'est certainement l'une des plus intéressantes de la Norvège. Nous devons la faire à pied, en compagnie de deux Allemands de Hambourg débarqués la veille avec nous. A sept heures du matin, nous partons accompagnés d'un guide. Le chemin s'élève au sortir de Vik le long d'une large moraine sur laquelle se trouve la petite église d'Öifjord. Un torrent s'est frayé passage dans une large échancrure et va se jeter à la mer près de Vik, après être sorti du lac d'Öifjordsvand qu'il nous faut traverser.

Deux ou trois barques sont tirées sur le sable, non loin d'une petite maison au toit de gazon. Nous hélons le passeur qui finit par arriver, lentement, comme toujours en Norvège. Nous nous embarquons à sept dans une mauvaise barque; mais nous n'avons pas fait dix mètres qu'il nous faut regagner le bord; les planches de notre esquif disjointes laissent passer l'eau comme les trous d'une passoire et nous n'aurions pas été bien loin sans couler. Nous trouvons une autre embarcation heureusement en meilleur état, et cette fois nous sommes bien partis. L'Öifjordsvand, long de quatre kilomètres, est entouré de rochers élevés du haut desquels de nombreuses cascades tombent dans le lac en longues traînées d'écume. Leurs

pentes sont tellement raides qu'elles ne laissent pas de place sur les flancs, même pour un sentier ; ils plongent à pic dans le lac, ne permettant d'aborder qu'à ses deux extrémités. Au bout d'une heure, nous accostons, non sans peine ; car la rive plate s'enfonce en pente douce dans l'eau, ayant à peine assez de profondeur pour permettre d'atterrir ; par surcroît, cette rive basse est défendue par une ligne de grosses pierres ne laissant entre elles que d'étroits intervalles où la barque puisse passer. Nos rameurs ne sont pas des plus adroits, plusieurs fois nous essayons de franchir le passage et nous ne réussissons qu'à aller nous heurter à d'énormes roches. Cependant le mauvais pas est franchi, mais la barque s'échoue sur le sable et je vois le moment où nous allons être obligés de nous mettre à l'eau pour arriver à terre. Un de nos rameurs prend enfin ce dernier parti, en tirant la barque, pendant que l'autre pèse sur l'aviron ; nous avançons péniblement, mais enfin assez loin, pour de pierre en pierre gagner la rive. Nous traversons un petit village, puis tournons à gauche dans le Maabödal. Le Maabödal est une gorge sauvage, entourée d'énormes murailles de rochers dont les sommets neigeux brillent au soleil. Quelques buissons, de rares bouleaux, forment de petites



taches de verdure dans les rares endroits où la roche ne perce pas le sol ; le fond de l'étroite vallée est occupé par un torrent qui bondit de chute en chute au milieu de rocs brisés. Le chemin raboteux, malaisé, souvent en pente rapide et n'offrant parfois aux pieds qu'une roche lisse et glissante, remonte le cours de la rivière au fond de la gorge. Arrivés aux fermes de Soebo, nous traversons la rivière sur un pont de bois, puis nous montons un sentier en zigzag, à peine tracé au milieu des roches d'une moraine surplombant le torrent qui roule à nos pieds en furieuses cascades. Nous atteignons ainsi la vallée supérieure de Maabö, pauvre petite ferme perdue au milieu d'une maigre prairie, sur le bord de la rivière qui prend ici une allure un peu plus calme ; un cirque de hauteurs l'enferme de tous côtés. Le site est désolé ; de toutes parts la muraille nue du rocher ; toutes les issues semblent fermées ; au fond de l'entonnoir, le long des flancs de la montagne, apparaissent les restes d'un sentier dont les lacets, surplombant l'abîme, semblent monter jusqu'au sommet ; cette voie périlleuse était autrefois la seule possible pour atteindre le Vöringfos, avant la construction du nouveau chemin, beaucoup plus facile, tracé aux frais de la Société des touristes.

La Norske Turistforening ou Société des touristes de Norvège est une association analogue à celle du Club Alpin. Les étrangers peuvent y être admis, même pour un an, moyennant une faible cotisation. La Société publie tous les ans un recueil spécial en langue norvégienne. Son but est de propager le goût des voyages pédestres en Norvège, tout en les facilitant par la création de chemins dans les sites remarquables qui en sont encore dépourvus, et même d'auberges où les voyageurs puissent, au moins en cas de mauvais temps, trouver le vivre et le couvert. C'est ce que la Société a fait pour le Vöringfos. Le nouveau chemin, après avoir traversé la rivière sur un pont rustique, sans parapet, fait de rondins de sapins, pénètre à gauche dans une profonde fissure d'où s'échappe le torrent. Ici le paysage prend un aspect tout à fait extraordinaire. Le chemin, assez large et facile, monte en corniche le long du torrent. Celui-ci bondit de roche en roche, son cours n'est plus qu'une cataracte continue dont les flots se précipitent en gerbes d'écume, avec le bruit du tonnerre. En face, sur l'autre rive, se dresse une immense muraille nue, toute droite, comme si la montagne avait été fendue par l'épée de quelque géant ; sa cime dentelée déchire le ciel. Il nous

semble retrouver un de ces paysages fantastiques éclos sous le crayon de Gustave Doré. Un peu plus loin, le torrent, comme fatigué de sa course rapide, s'étale dans une large vasque de pierre, formant un petit lac où ses eaux d'un bleu vert se reposent un instant, calmes et limpides, avant de reprendre leur allure désordonnée. Après une heure environ de marche à travers cette gorge sauvage, on arrive au Vöringfos. Un bruit sourd, pareil à celui d'un tonnerre lointain, annonce l'approche de la chute; on traverse la rivière sur un petit pont suspendu dont les planchettes du tablier reposent sur deux câbles en fil de fer; deux fils de fer, tendus à hauteur de main, forment l'unique garde-fou; on ne peut passer que lentement, car dès qu'on presse le pas, on rebondit sur ce pont tremblant comme un volant sur une raquette. De l'autre côté se trouve un sentier large comme la main, hérissé de grosses pierres, suspendu au-dessus du gouffre, rendu glissant par l'humidité constante de la vapeur d'eau soulevée par la chute; on s'aventure sur ce terrain dangereux aussi loin que possible, car on ne peut approcher du Vöringfos sans être complètement mouillé. Le spectacle est splendide. La gorge se termine brusquement en forme d'entonnoir, ne laissant entre ses parois

à pic qu'un étroit espace. De l'une des arêtes, la rivière se précipite d'un seul bond d'une hauteur de cent quarante-quatre mètres. Une large nappe d'écume tombe brillante, avec un bruit assourdissant, au fond d'un puits gigantesque ; une colonne de vapeur rejaillit en spirales du gouffre jusqu'au sommet de la chute, tapissant les rochers de gouttelettes d'argent qui les font briller aux rayons du soleil.

Quelques pas avant d'atteindre le pont en fil de fer, se trouve sur le bord du sentier une petite construction en bois, élevée par la Société des touristes pour servir de refuge et d'auberge aux voyageurs. Sa vue nous avait favorablement impressionnés; il était une heure; partis depuis sept heures du matin, assez légèrement lestés, nous nous sentions disposés à faire honneur au dîner; nous espérions trouver au moins de la bière et des œufs. Mais, amère déception ! l'auberge était vide; sans portes ni fenêtres, elle n'était pas encore habitée. Dans un coin gisait une marmite inutile; dans une autre pièce, une longue caisse en bois, garnie de copeaux, était destinée sans doute à servir de lit en cas de besoin. Nous nous donnâmes la stérile satisfaction d'inscrire nos noms sur la muraille à la suite de ceux d'autres touristes ; mais

cela ne remplissait pas l'estomac. Nous nous étions munis, à tout hasard de quelques tranches de pain beurré que nous dévorâmes philosophiquement, ayant pour nous désaltérer l'eau du torrent. Après ce festin d'anachorète, redescendus à Maabö, nous demandons si nous pouvions avoir du café ; on nous répond affirmativement ; mais on nous demande deux heures pour nous servir le précieux breuvage. Inutile d'y songer, en présence d'une préparation si compliquée ; on se rabat sur du lait ; quant à ceux qui, comme moi, n'en boivent pas, ils doivent se contenter d'un verre d'eau. A huit heures du soir, un maigre souper à l'auberge de Vik ne nous remet que fort médiocrement de notre jeûne de la journée.

Le lendemain, à la première heure, nous prenions le bateau pour Odde. Nous redescendons la partie du fjord que nous avons déjà parcourue, jusqu'à ce que, mettant le cap au sud, nous débouchons dans le Sörfjord, au fond duquel se trouve Odde. Le Sörfjord est une des plus belles parties du Hardangerfjord. Long et étroit, il est bordé sur tout son parcours de belles montagnes dont les cimes rocheuses se dressent au-dessus de magnifiques forêts de sapins qui tapissent leurs flancs ; de nombreuses cascades déroulent leurs rubans d'ar-

gent le long des rochers, sur le vert sombre des bois ; au bord du rivage, de jolies maisons blanches, construites en forme de chalets, se mirent dans l'eau du golfe, à demi cachées par des massifs de verdure. De petits hangars, recouverts de toits de gazon, abritent les barques des fermiers dont on voit les habitations dispersées sur les hauteurs. Sur la rive droite, à travers l'échancrure des montagnes, brillent les glaciers et les plaines de neige du Folgefond, détachant sur le ciel bleu sa croupe argentée. Un beau soleil éclaire ce paysage à la fois gracieux et grandiose. Au fond du fjord apparaît Odde dans un nid de verdure.

XVIII

Odde.

Odde est l'Interlaken de la Norvège. Sa situation à l'extrémité méridionale du Hardangerfjord, entourée de belles montagnes couronnées de glaciers, au milieu d'une verte vallée, en fait un des sites les plus riants et les plus pittoresques de la Norvège, où l'on n'est guère habitué qu'à rencontrer une nature âpre et sévère. Une grande église en bois, aux murailles blanches, aux toits d'ardoises, trois hôtels, un bureau de poste, quelques maisons de marchands ou de pêcheurs, dispersées dans un gracieux désordre, au milieu de jardins et de vergers, voilà Odde. Il en est ainsi, du reste, dans presque toute la Norvège ; les noms qu'on trouve inscrits sur les cartes et qui, dans d'autres contrées, désigneraient des villes d'une certaine importance, ne sont, en ce pays, qu'une expression géographique, empruntée le plus souvent au nom de l'église qui forme le centre de la paroisse. La

ville que vous indique la carte et que vous cherchez sur le terrain, se compose le plus souvent d'une église avec une ou deux maisons, centre administratif d'une circonscription comprenant un nombre plus ou moins grand de gaards, dispersés dans la montagne. Souvent même, l'église n'a pas de pasteur ; les populations sont complètement privées du service religieux, sauf à de rares intervalles où le ministre d'une des paroisses voisines vient célébrer le sacrifice dans la petite église.

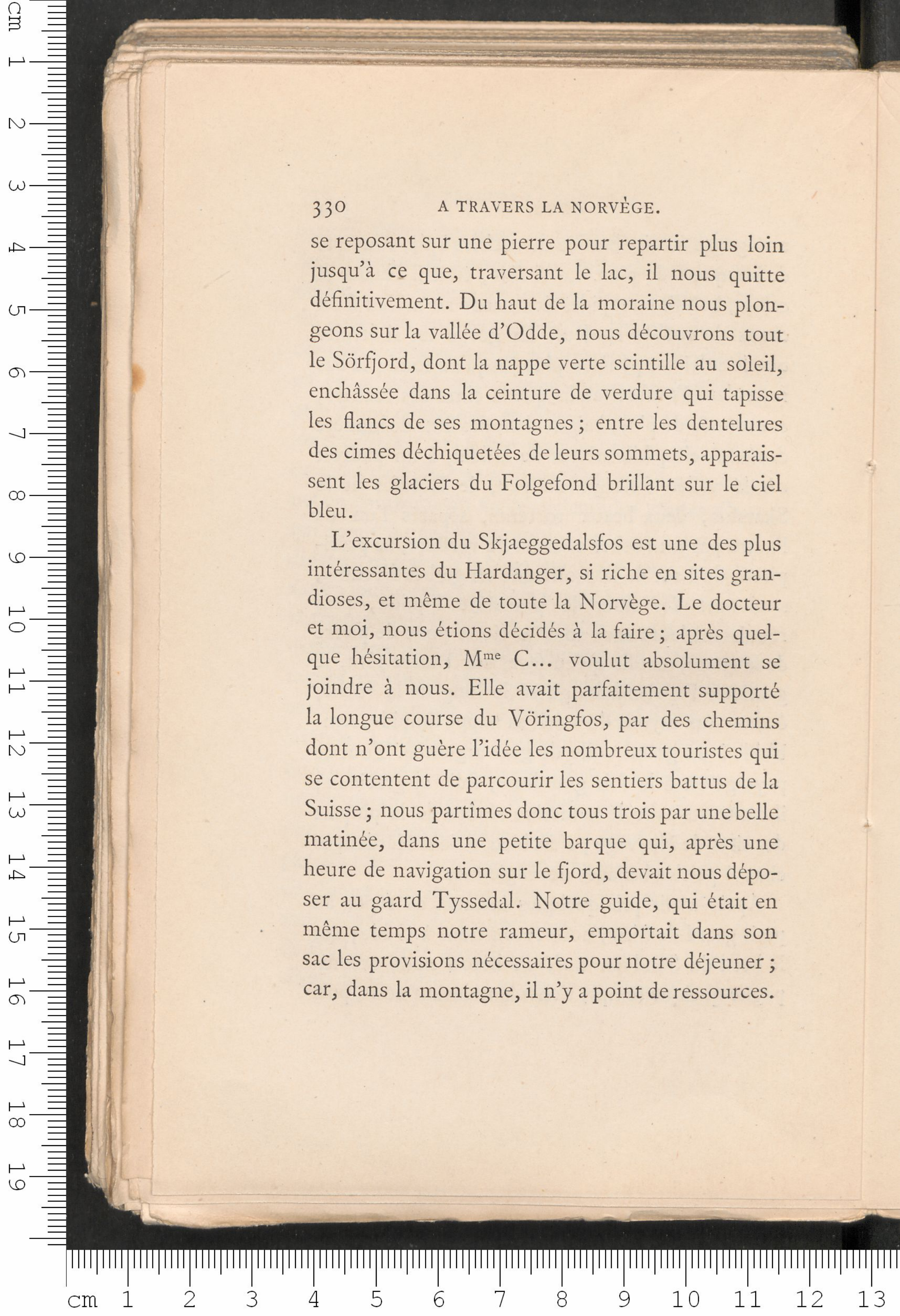
Odde est le centre d'excursions intéressantes ; aussi ses hôtels sont-ils toujours remplis ; des familles norvégiennes viennent s'y installer pour la belle saison ; les Anglais, qu'on retrouve partout où il y a des pics à gravir et des glaciers à escalader, en ont fait une de leurs stations favorites. C'est aussi le rendez-vous des amateurs de pêche : le fjord et les lacs environnants regorgent de poissons, et nous voyons des pêcheurs endurcis partir le matin en bateau, armés de lignes perfectionnées, pour ne rentrer qu'à la nuit.

A peine arrivés, nous prenons deux stolkjoerres pour aller faire une excursion dans la vallée de Hildal. La route, au sortir d'Odde, s'élève en pente douce sur les flancs d'une moraine, au travers de laquelle se fraie passage une rivière écu-

mante, déversant dans le fjord le trop-plein du Sandvenvand et formant une belle chute à la sortie du lac. La Norvège est le pays des cascades ; elles ne sont pas une des moindres beautés de cette contrée si intéressante et si pittoresque ; le nombre en est si grand que souvent on passe indifférent près d'une chute qui, en Suisse, ferait courir tous les touristes. Car, il faut bien le dire, les plus belles cascades de Suisse ne sont que des cascades de cabinet en comparaison de ces splendides chutes d'eau qui donnent une physionomie si originale et si grandiose au paysage de la Norvège. Après avoir franchi, sur un long pont de bois, la rivière à sa sortie du lac, la route côtoie la rive en corniche au-dessus de la nappe verte des eaux du Sandvenvand. Des montagnes rocheuses, plantées de bouquets de bouleaux et de pins forment ses bords. Au fond d'une vallée latérale, à droite, on aperçoit les cimes blanches du Folgefond et ses glaciers briller au soleil comme un manteau d'argent. Au delà du lac, la route remonte une jolie vallée dont le fond est occupé par des prairies arrosées par une paisible rivière ; de chaque côté, les montagnes, couvertes de forêts, sont sillonnées de magnifiques cascades. Au delà de Hildal, petite station située au pied de la belle chute du Hildalsfos, la vallée se rétrécit et devient

une gorge étroite bordée de rochers à pic, couverts de bouquets de pins. La rivière, tout à l'heure si calme, bondit en rapides écumants au milieu d'un chaos de roches roulées. La gorge est si étroite que le soleil ne pénètre plus jusqu'au fond ; le bas reste dans l'ombre tandis que la cime des rochers, couronnée de pins, baigne dans des flots de lumière dorée. A cinq kilomètres de Hildal, à un endroit où la vallée s'élargit un peu, le Lotefos et le Skarsfos, deux beaux torrents, séparés l'un de l'autre par un rocher couvert de verdure, se précipitent du haut de la montagne en gerbes d'écume, soulevant des flots de poussière liquide, puis réunissent leurs eaux sous le vieux pont de pierre de la route, tandis qu'en face, sur l'autre rive, le gracieux Espelandsfos glisse le long de la roche, étalant aux rayons du soleil sa nappe limpide, semblable à un grand voile de gaze argentée. Tout ce paysage est à la fois grandiose, frais et gracieux ; il contraste avec le caractère sévère de la plupart des sites de Norvège ; c'est bien le riant Hardanger chanté par les ballades norvégiennes.

Après avoir pris quelques instants de repos au petit gaard de Skar, nous retournons à Odde ; sur le bord du Sandvenvand, un héron nous accompagne quelque temps, s'envolant devant nous, puis



se reposant sur une pierre pour repartir plus loin jusqu'à ce que, traversant le lac, il nous quitte définitivement. Du haut de la moraine nous plongeons sur la vallée d'Odde, nous découvrons tout le Sörfjord, dont la nappe verte scintille au soleil, enchâssée dans la ceinture de verdure qui tapisse les flancs de ses montagnes ; entre les dentelures des cimes déchiquetées de leurs sommets, apparaissent les glaciers du Folgefond brillant sur le ciel bleu.

L'excursion du Skjaeggedalsfos est une des plus intéressantes du Hardanger, si riche en sites grandioses, et même de toute la Norvège. Le docteur et moi, nous étions décidés à la faire ; après quelque hésitation, Mme C... voulut absolument se joindre à nous. Elle avait parfaitement supporté la longue course du Vöringfos, par des chemins dont n'ont guère l'idée les nombreux touristes qui se contentent de parcourir les sentiers battus de la Suisse ; nous partîmes donc tous trois par une belle matinée, dans une petite barque qui, après une heure de navigation sur le fjord, devait nous déposer au gaard Tyssedal. Notre guide, qui était en même temps notre rameur, emportait dans son sac les provisions nécessaires pour notre déjeuner ; car, dans la montagne, il n'y a point de ressources.

Nous débarquons près d'une belle cascade formée par un large torrent qui se précipite dans le fjord, et nous montons, par des pentes fort raides, dans une vallée supérieure d'où descend le torrent, au milieu d'une forêt de pins. Les bois de ces montagnes servent, dit-on, de retraite à des ours nombreux ; mais, sauf l'hiver, il est presque sans exemple de faire de mauvaises rencontres. Bientôt le sentier disparaît au milieu d'énormes éboulis de rochers ; ce n'est plus un chemin, c'est une véritable escalade ; on saute de roche en roche, sur d'énormes degrés formés de grosses pierres plus ou moins branlantes, ou bien on traverse de grandes roches lisses, d'une inclinaison inquiétante, sur laquelle le pied ne se pose qu'avec défiance. Il y avait une heure environ que nous étions en route ; nous n'avancions que lentement. Notre guide, à cent pas devant nous, gravissait tranquillement la montée, s'arrêtant de temps en temps pour voir si nous le suivions. N'attendez pas des guides norvégiens les attentions et les prévenances que les guides de Suisse ont pour les voyageurs qui leur sont confiés, au moindre pas un peu dangereux. Ici, si vous vous rompez le cou, c'est votre affaire, ce n'est pas celle du guide qui vous doit de vous montrer le chemin et pas autre chose. Du reste,

c'est bien là le fond du caractère national : ne demandez jamais à un Norvégien un acte de prévenance, il ignore ce que c'est; il est complaisant, si vous lui demandez un service quelconque, il vous le rendra de bon cœur; mais, quant à vous prévenir même au prix de la plus simple démarche, non.

La pauvre Mme C... faisait bonne contenance, suant, soufflant, mais enfin avançait; je me demandais comment elle ferait pour aller jusqu'au bout, si cela devait durer encore longtemps ainsi, quand je l'entendis pousser un cri derrière moi. Elle venait de glisser de toute sa hauteur le long d'un petit couloir de roche, ne trouvant aucun point d'appui pour se relever; enfin, remise sur pied par son mari, elle déclara ne pas pouvoir aller plus loin. Force fut de nous séparer; nous partageâmes les provisions du déjeuner, car il n'était pas certain que M. et Mme C... trouveraient le moyen de rentrer à Odde avant moi et le gaard Tyssedal offrait peu de ressources; je les laissai redescendre et continuai avec mon guide.

Le chemin, ou plutôt l'entassement de grosses pierres qui en tenait lieu, continuait à s'élever en corniche sur le rebord de la montagne; le long des ravines creusées par la fonte des neiges, un

semblant de sentier, souvent glissant, large comme la main, laissait à peine la place pour poser le pied; le moindre faux pas vous aurait envoyé rouler au fond du torrent qui grondait à vos pieds; parfois de longues étendues de roche lisse, en pente raide, n'offraient d'autre moyen de passage qu'un tronc de sapin fixé horizontalement le long de la pierre par deux crampons en fer; c'est sur ce pont étroit qu'il fallait franchir l'obstacle avec l'abîme à ses côtés; d'autres fois une sorte d'échelle à larges échelons de sapin servait à remonter les pentes de ces mêmes roches où le pied n'aurait pu tenir. Jamais Mme C... ne s'en serait tirée. Si encore on avait en main un bon bâton ferré sur lequel on pût s'appuyer de confiance, mais c'est un raffinement inconnu en Norvège, et une simple canne était un préservatif bien insuffisant contre les chutes.

Au sommet du col se trouve une petite plate-forme sur laquelle nous nous reposons quelques instants et d'où l'on peut se rendre compte de la contrée qui vous entoure. Le site est magnifique; l'œil surplombe au-dessus d'une gorge profonde, creusée entre deux murailles presque perpendiculaires, et dont le fond est occupé tout entier par un large torrent; le bruit de ses eaux arrive jusqu'à

nous ; son ruban d'écume se déroule au loin au milieu des rochers noirs, à travers les bouquets de pins qui tapissent çà et là le flanc de la montagne. A partir de ce point, on descend, mais sans que le chemin soit plus facile ; après avoir dégringolé une énorme moraine à travers laquelle le torrent s'est frayé passage, on arrive à une petite vallée garnie de prairies arrosées par la rivière devenue plus calme. En face de vous, sur les flancs de la hauteur, tombe en longs replis blancs le Mogelifos, qui va réunir ses eaux à celles de la rivière. Au milieu de la prairie, deux ou trois pauvres maisons recouvertes de toits de gazon, forment le gaard Skjaeggedal, pauvre hameau qui, l'hiver, doit être complètement enseveli dans les neiges. Au-dessus d'une des portes, nous lisons le mot « Restauration » inscrit sur une planchette ; nous entrons, et avant de poursuivre plus loin, nous nous mettons en mesure de déjeuner. La salle où nous pénétrons offre bien le type de la demeure du paysan norvégien : autour des murs, formés de gros troncs de sapins, s'alignent deux immenses coffres portant la date du dernier siècle, peints de bouquets de fleurs sur fond rouge ; un lit, surmonté d'un baldaquin, est recouvert des mêmes peintures. Je retrouve là, en tête à tête avec une

bouteille de bière, un voyageur que j'avais vu s'embarquer à Odde quelques instants avant nous. C'est un vieil Écossais, le type de touriste le plus amusant que j'aie de longtemps rencontré; coiffé d'un chapeau de haute forme, vêtu d'une simple jaquette, comme un jeune homme, marcheur intrépide, c'est de plus, contrairement à ses compatriotes, un bavard obstiné. Lui, ne sachant pas un mot de français et moi ignorant l'anglais, nous n'en parvenons pas moins à causer, comment? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons eu tout le temps la conversation la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer et que nous finissions par nous comprendre.

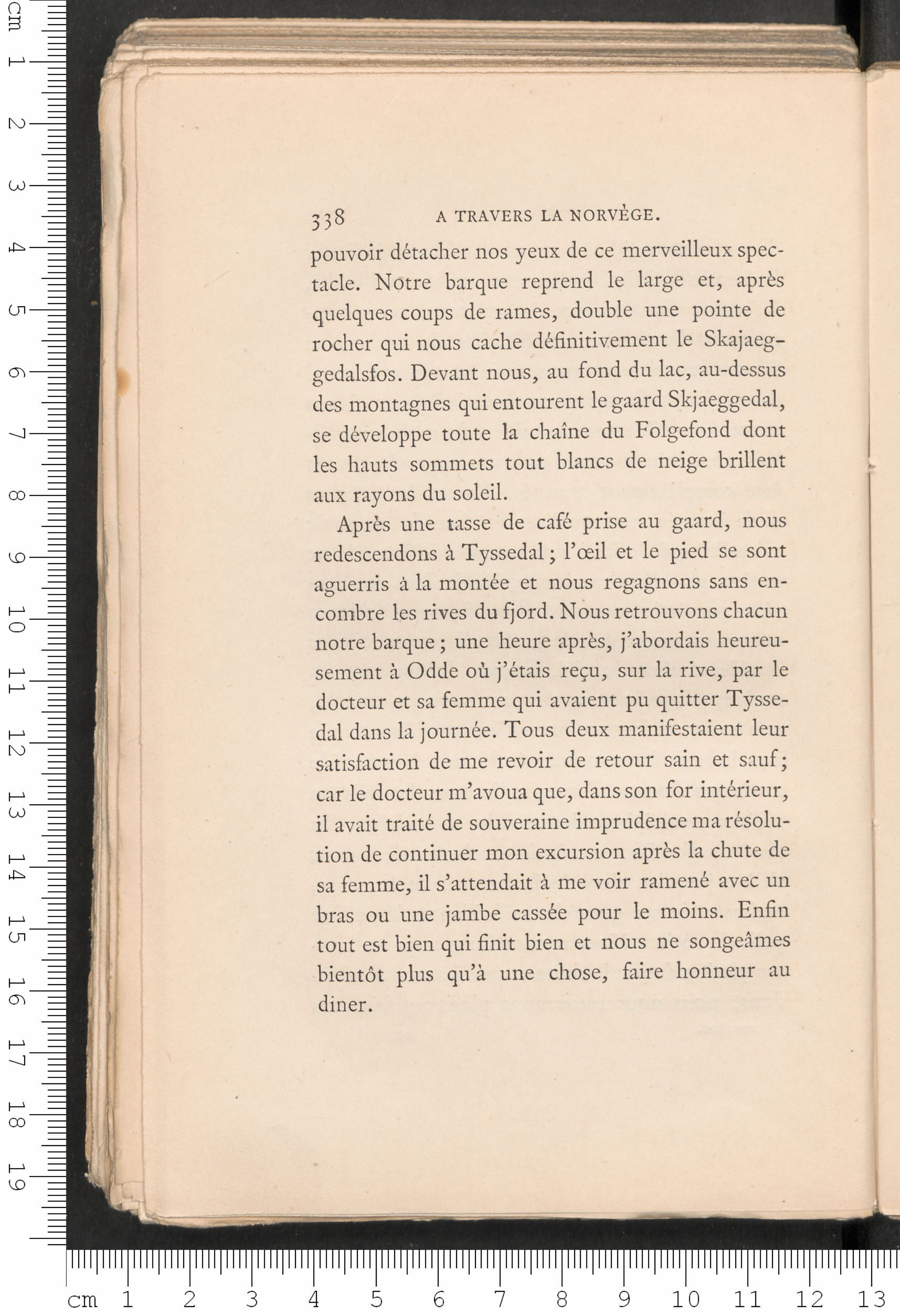
Nous repartons ensemble; le reste de notre course se fait presque complètement en barque; nous traversons un petit lac, le Vetlevand, puis, gravissant une roche à demi recouverte de gazon, nous arrivons au lac supérieur, le Ringedalsvand, qui se déverse dans le lac inférieur par une large et haute cataracte. Il faut une heure et demie pour traverser ce lac de huit kilomètres de long. Ses eaux d'une limpidité étonnante laissent voir le fond à des profondeurs énormes; on se trouve ici à environ quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Le paysage est d'une sauva-

gerie extraordinaire; la barque glisse sur la surface unie du lac, au milieu d'un cirque de rochers élevés dont la base est garnie de bouquets de pins; de nombreuses cascades pleuvent le long des murailles à pic. Le lac est désert; il semble que l'on soit enfermé, sans issue possible, dans ce cercle de pierre; le ciel bleu brille sur nos têtes et les rayons du soleil, en illuminant les roches de leur vive lumière, égaient un peu l'aspect désolé de ce site grandiose.

Mon compagnon, ardent comme un jeune homme, poussait à chaque instant des: « Aoh! » d'admiration. Cet enthousiasme à jet continu l'altérait sans doute, car je le voyais, après chaque exclamation, prendre dans sa poche de côté une fiole d'eau-de-vie et en avaler une gorgée avec une évidente satisfaction.

Dans un repli du rocher, à notre gauche, se dessine une brillante traînée blanche descendant en long panache flottant dans la fissure de la montagne, c'est la chute du Tyssestrenge qui, à elle seule, vaudrait la course. Enfin, à un détour du lac, nous apercevons une muraille de rochers en forme d'entonnoir et au-dessus une large raie d'écume qui se perd à demi dans un nuage de vapeurs, c'est le Skjaeggedalsfos. Nous débarquons et pen-

dant que nos guides se contentent de nous indiquer le chemin du doigt, mollement couchés sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet de bouleaux, nous commençons l'ascension de l'éboulis de rochers au travers duquel le torrent se fraie passage et descend dans le lac en formant une chute inférieure. Nous montons péniblement au milieu de roches mouillées, aussi loin que nous pouvons approcher, sans être complètement trempés. Toutes les fatigues de la journée sont oubliées en face du spectacle splendide qui s'offre à nos regards. L'Écossais ne se tient plus d'enthousiasme, il vide dans une dernière gorgée le contenu de son flacon et le lance majestueusement dans le gouffre. Toute une rivière semble tomber du ciel, lançant du sommet du rocher, d'une hauteur de cent soixante mètres, une épaisse et large colonne d'écume. L'eau tombe avec le bruit du tonnerre, se déroule dans le vide en larges flocons d'argent ; de tous les plis du rocher se précipitent des cascades secondaires. Du fond du gouffre, une épaisse colonne de vapeur s'élève jusqu'au tiers de la hauteur de la gorge, tapissant de ses gouttelettes brillantes la surface polie du rocher. Nous restons longtemps en contemplation devant la chute et quand nous redescendons, nous nous retournons plusieurs fois sans

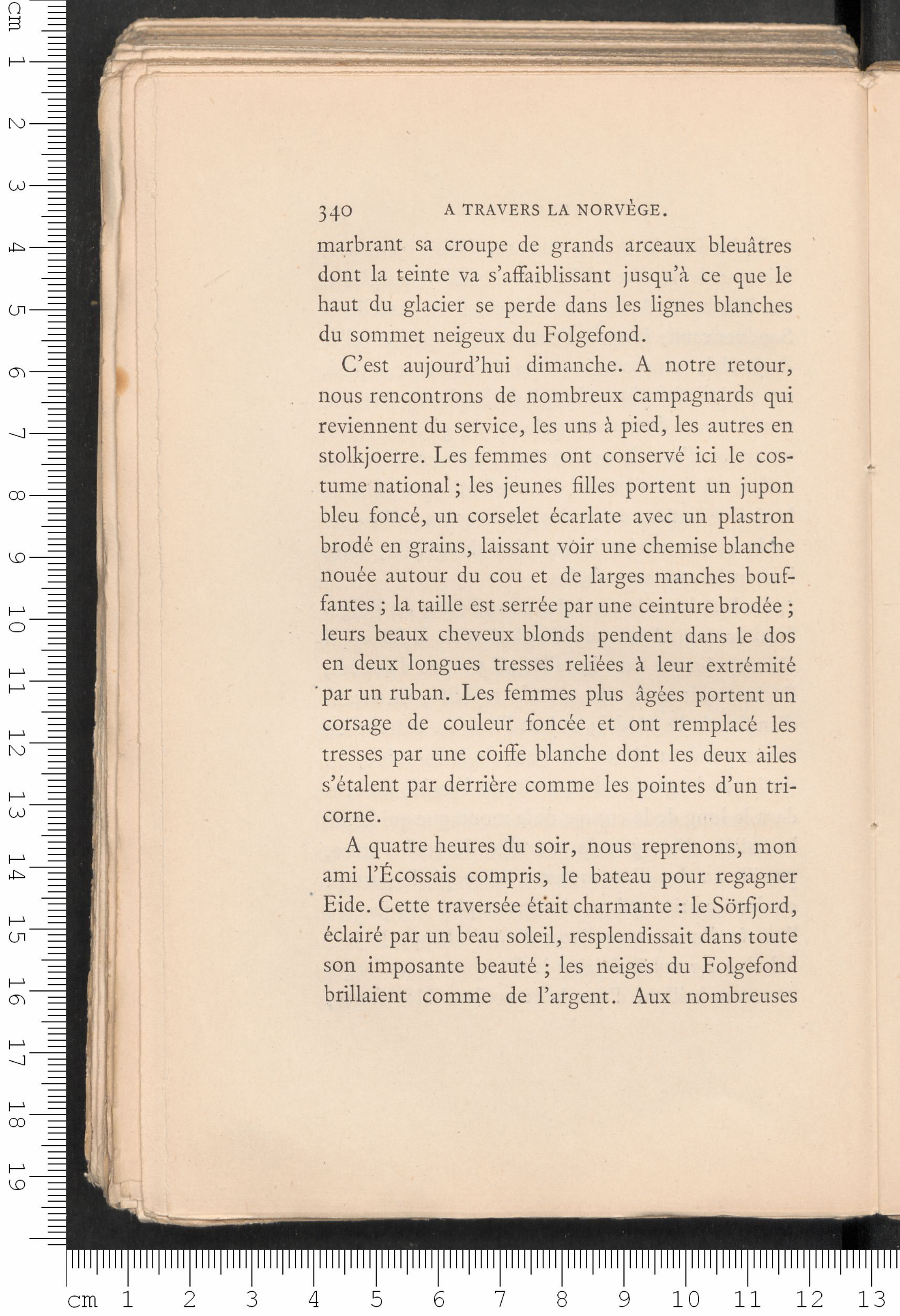


pouvoir détacher nos yeux de ce merveilleux spectacle. Notre barque reprend le large et, après quelques coups de rames, double une pointe de rocher qui nous cache définitivement le Skajaeggedalsfos. Devant nous, au fond du lac, au-dessus des montagnes qui entourent le gaard Skjaeggedal, se développe toute la chaîne du Folgefond dont les hauts sommets tout blancs de neige brillent aux rayons du soleil.

Après une tasse de café prise au gaard, nous redescendons à Tyssedal ; l'œil et le pied se sont aguerris à la montée et nous regagnons sans encombre les rives du fjord. Nous retrouvons chacun notre barque ; une heure après, j'abordais heureusement à Odde où j'étais reçu, sur la rive, par le docteur et sa femme qui avaient pu quitter Tyssedal dans la journée. Tous deux manifestaient leur satisfaction de me revoir de retour sain et sauf ; car le docteur m'avoua que, dans son for intérieur, il avait traité de souveraine imprudence ma résolution de continuer mon excursion après la chute de sa femme, il s'attendait à me voir ramené avec un bras ou une jambe cassée pour le moins. Enfin tout est bien qui finit bien et nous ne songeâmes bientôt plus qu'à une chose, faire honneur au diner.

Le lendemain matin, nous menions à bien, cette fois tous trois, une troisième excursion au glacier du Büärbrae. Après avoir traversé en nacelle le Sandvenvand, jusqu'à l'entrée de la petite vallée du Jordal, nous continuâmes à cheminer à pied, sur un joli chemin ombragé de bouleaux, remontant le cours du torrent qui sort du glacier. Après un trajet d'une heure environ, dans cette étroite vallée, où l'on n'entend d'autre bruit que celui de la rivière roulant ses ondes grisâtres au milieu des rochers, on atteint la moraine du glacier, dont l'ascension est assez facile.

Le Büärbrae descend des contre-forts du Folgefond ; comme beaucoup de glaciers de la Suisse, il s'abaisse jusque dans la vallée ; il y a peu d'années, il s'avançait avec une grande rapidité, menaçant d'engloutir le Jordal ; aujourd'hui, sa marche en avant paraît arrêtée. Du haut de la moraine, on distingue le glacier dans toute sa beauté, descendant le long de la croupe de la montagne qui ferme la vallée. Une grande muraille de roche noire, pareille au dos d'un monstre accroupi, le partage en deux parties qui se réunissent plus bas jusqu'à l'entrée d'une grotte d'azur d'où s'échappe le Jordalselv. Le soleil éclaire le Büärbrae ; ses larges crevasses brillent d'une belle couleur bleu foncé,

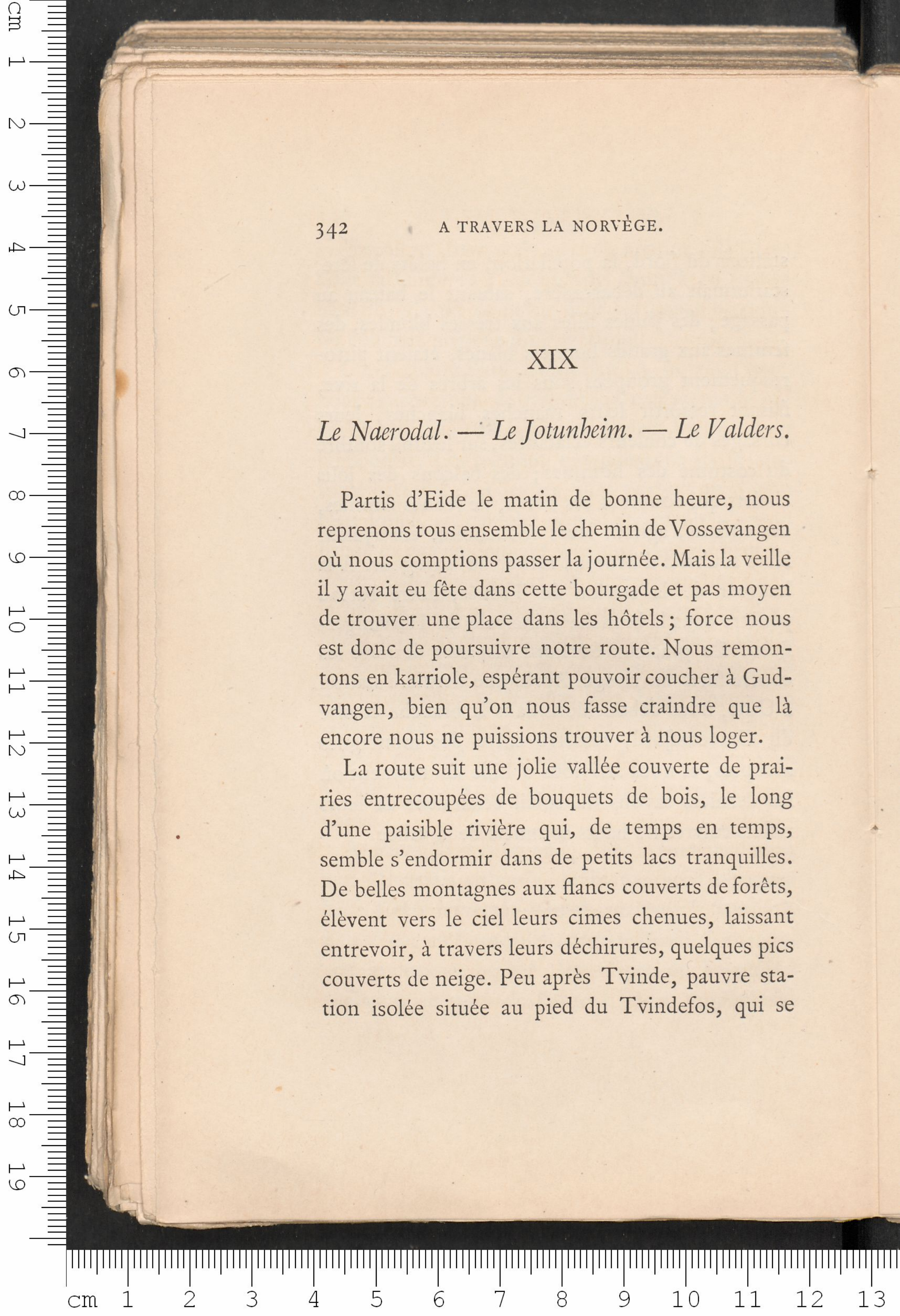


marbrant sa croupe de grands arceaux bleuâtres dont la teinte va s'affaiblissant jusqu'à ce que le haut du glacier se perde dans les lignes blanches du sommet neigeux du Folgefond.

C'est aujourd'hui dimanche. A notre retour, nous rencontrons de nombreux campagnards qui reviennent du service, les uns à pied, les autres en stolkjoerre. Les femmes ont conservé ici le costume national ; les jeunes filles portent un jupon bleu foncé, un corselet écarlate avec un plastron brodé en grains, laissant voir une chemise blanche nouée autour du cou et de larges manches bouffantes ; la taille est serrée par une ceinture brodée ; leurs beaux cheveux blonds pendent dans le dos en deux longues tresses reliées à leur extrémité par un ruban. Les femmes plus âgées portent un corsage de couleur foncée et ont remplacé les tresses par une coiffe blanche dont les deux ailes s'étalent par derrière comme les pointes d'un tricorne.

A quatre heures du soir, nous reprenons, mon ami l'Écossais compris, le bateau pour regagner Eide. Cette traversée était charmante : le Sörfjord, éclairé par un beau soleil, resplendissait dans toute son imposante beauté ; les neiges du Folgefond brillaient comme de l'argent. Aux nombreuses

stations du fjord, la population, en habits de fête, stationnait au débarcadère, saluant le bateau au passage ; des jeunes filles aux tresses blondes, des femmes aux grands bonnets blancs, étaient pittoresquement groupées sous les arbres de la rive, faisant ressortir leurs manches blanches, leurs corsages de couleurs éclatantes, sur le fond sombre du costume des hommes ; des balcons des jolis chalets qui couvrent ces bords, de jeunes femmes, des enfants, agitant leurs mouchoirs, envoyaient leurs souhaits d'heureux retour au voyageur. A la hauteur de la station de Tronäs, notre bateau pénètre dans la branche principale du Hardangerfjord. Le gracieux Sörfjord disparaît derrière les contre-forts du rivage. Après une dernière station à Utne, nous débouchions dans la branche étroite du Gravensfjord, resserré entre des montagnes abruptes, et nous arrivions à Eide au moment où les derniers rayons du soleil éclairaient de leurs reflets cuivrés les hauts sommets de la vallée.



XIX

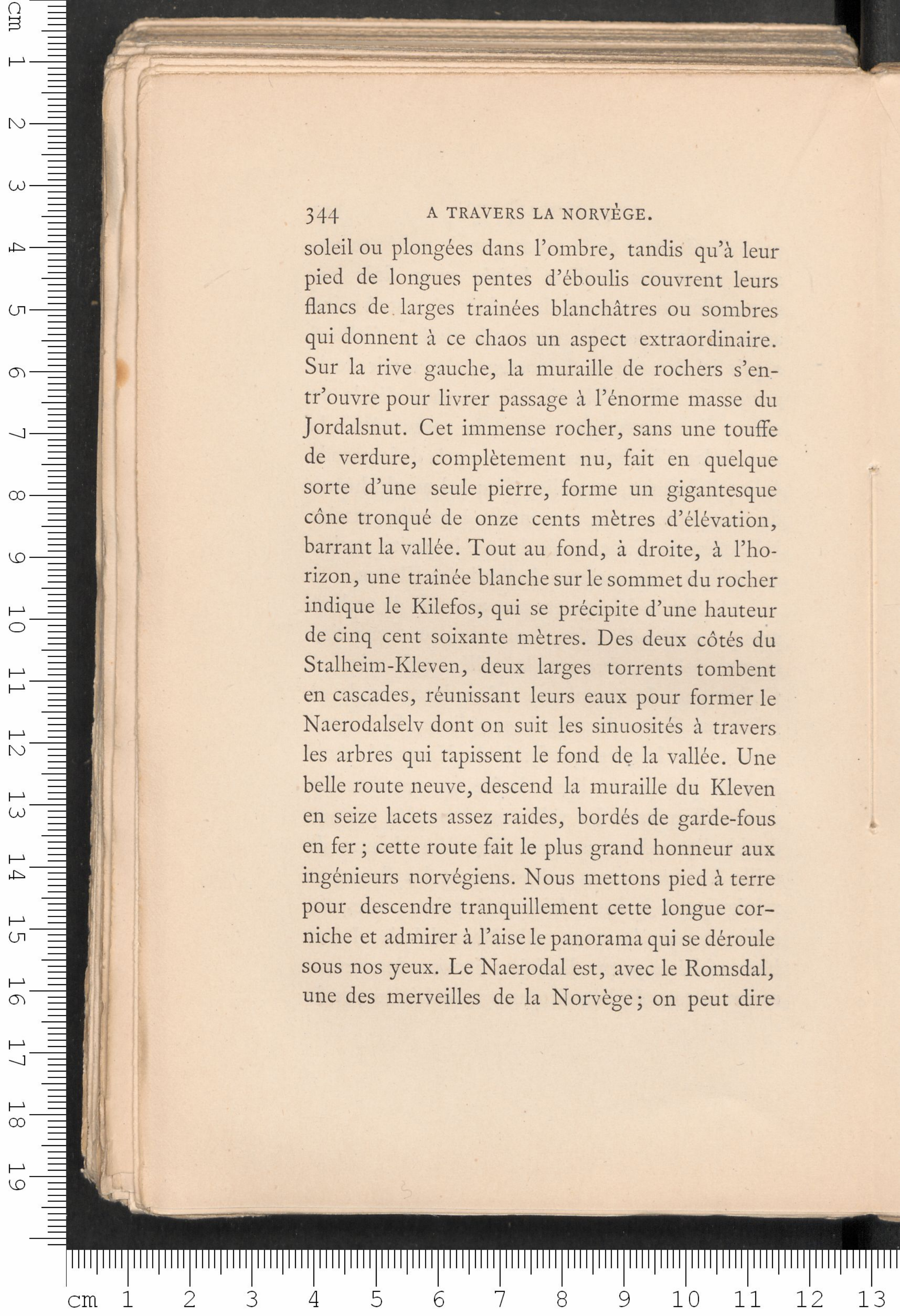
Le Naerodal. — Le Jotunheim. — Le Valders.

Partis d'Eide le matin de bonne heure, nous reprenons tous ensemble le chemin de Vossevangen où nous comptions passer la journée. Mais la veille il y avait eu fête dans cette bourgade et pas moyen de trouver une place dans les hôtels ; force nous est donc de poursuivre notre route. Nous remontons en karriole, espérant pouvoir coucher à Gudvangen, bien qu'on nous fasse craindre que là encore nous ne puissions trouver à nous loger.

La route suit une jolie vallée couverte de prairies entrecoupées de bouquets de bois, le long d'une paisible rivière qui, de temps en temps, semble s'endormir dans de petits lacs tranquilles. De belles montagnes aux flancs couverts de forêts, élèvent vers le ciel leurs cimes chenues, laissant entrevoir, à travers leurs déchirures, quelques pics couverts de neige. Peu après Tvinde, pauvre station isolée située au pied du Tvindefos, qui se

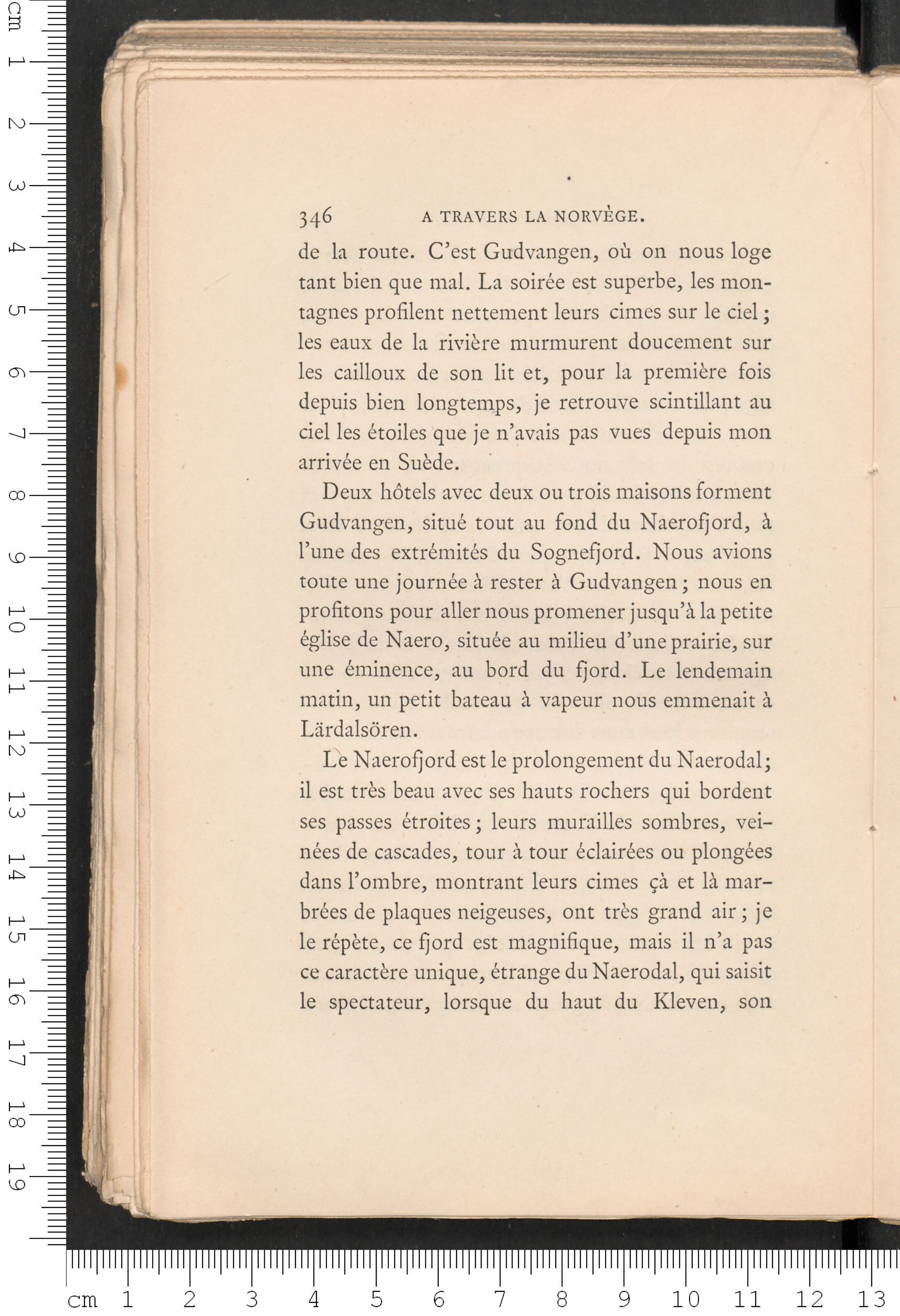
précipite du haut de la montagne, la vallée se resserre entre des rochers boisés pour finir par s'étrangler en une sorte de couloir où reste à peine assez de place pour la route et la rivière. Celle-ci a pris ici des allures de torrent. Au sortir de la gorge, la vallée s'élargit de nouveau, s'étale au milieu d'une campagne riante ; la route côtoie la rive du lac d'Opheimsvand, passe près de la grande église d'Opheim, au milieu d'un bel amphithéâtre de montagnes, puis, remontant à gauche, atteint à l'extrémité d'une vallée boisée la petite station de Stalheim, au sommet du Stalheim-Kleven.

Le Stalheim-Kleven est une muraille de rochers presque perpendiculaire, haute de deux cent cinquante mètres, fermant la vallée qui mène à Gudvangen. Le panorama qu'on découvre de ce point est d'une étrangeté grandiose. Le regard plonge dans la gorge profonde du Naerodal, s'enfonçant presque en ligne droite sur une étendue de dix kilomètres. La vallée est étranglée par une double ligne de montagnes dénudées, hautes de mille à treize cents mètres, dont les flancs, se rejoignant à la base, laissent à peine un espace suffisant pour la route et le Naerodalselv. Leurs hautes falaises perpendiculaires dressent leurs masses au-dessus de l'étroit passage, éclairées par le



soleil ou plongées dans l'ombre, tandis qu'à leur pied de longues pentes d'éboulis couvrent leurs flancs de larges traînées blanchâtres ou sombres qui donnent à ce chaos un aspect extraordinaire. Sur la rive gauche, la muraille de rochers s'entr'ouvre pour livrer passage à l'énorme masse du Jordalsnut. Cet immense rocher, sans une touffe de verdure, complètement nu, fait en quelque sorte d'une seule pierre, forme un gigantesque cône tronqué de onze cents mètres d'élévation, barrant la vallée. Tout au fond, à droite, à l'horizon, une traînée blanche sur le sommet du rocher indique le Kilefos, qui se précipite d'une hauteur de cinq cent soixante mètres. Des deux côtés du Stalheim-Kleven, deux larges torrents tombent en cascades, réunissant leurs eaux pour former le Naerodalselv dont on suit les sinuosités à travers les arbres qui tapissent le fond de la vallée. Une belle route neuve, descend la muraille du Kleven en seize lacets assez raides, bordés de garde-fous en fer ; cette route fait le plus grand honneur aux ingénieurs norvégiens. Nous mettons pied à terre pour descendre tranquillement cette longue corniche et admirer à l'aise le panorama qui se déroule sous nos yeux. Le Naerodal est, avec le Romsdal, une des merveilles de la Norvège ; on peut dire

qu'il est unique dans son genre. La route suit le cours de la rivière, enfermée dans une sorte de couloir formé par les escarpements des montagnes ; la base énorme du Jordalsnut semble barrer complètement la vallée, ne laissant qu'un étroit passage ; la muraille du rocher, située en face, se dresse toute droite à une immense hauteur. Les ombres du soir nous surprennent au milieu de notre course. Le Naerodal prend alors un aspect tout à fait fantastique ; tandis que le fond de la gorge est déjà plongé dans l'ombre, les traînées blanches des ravines d'avalanches semblent briller d'un éclat particulier ; les hautes falaises perpendiculaires dont les cimes dessinent leurs arêtes aiguës sur un ciel pur, paraissent grandies encore dans la douce lumière du crépuscule. Nous subissons tous le charme de cette nature extraordinaire ; le silence se fait parmi nous ; le bruit de nos karrioles, roulant sur le sable de la route, trouble seul la solitude du Naerodal. La rivière élargit son lit où dorment ses eaux apaisées ; le long d'une muraille de rochers, à droite, semble glisser un léger voile de gaze d'une extrême ténuité, flottant à tous les vents, c'est le Kilefos que nous avions aperçu du haut du Kleven. Quelques maisons aux toits de tuiles ou de gazon sont rangées sur le bord



de la route. C'est Gudvangen, où on nous loge tant bien que mal. La soirée est superbe, les montagnes profilent nettement leurs cimes sur le ciel ; les eaux de la rivière murmurent doucement sur les cailloux de son lit et, pour la première fois depuis bien longtemps, je retrouve scintillant au ciel les étoiles que je n'avais pas vues depuis mon arrivée en Suède.

Deux hôtels avec deux ou trois maisons forment Gudvangen, situé tout au fond du Naerofjord, à l'une des extrémités du Sognefjord. Nous avions toute une journée à rester à Gudvangen ; nous en profitons pour aller nous promener jusqu'à la petite église de Naero, située au milieu d'une prairie, sur une éminence, au bord du fjord. Le lendemain matin, un petit bateau à vapeur nous emmenait à Lärdalsören.

Le Naerofjord est le prolongement du Naerodal; il est très beau avec ses hauts rochers qui bordent ses passes étroites ; leurs murailles sombres, veinées de cascades, tour à tour éclairées ou plongées dans l'ombre, montrant leurs cimes çà et là marbrées de plaques neigeuses, ont très grand air ; je le répète, ce fjord est magnifique, mais il n'a pas ce caractère unique, étrange du Naerodal, qui saisit le spectateur, lorsque du haut du Kleven, son

regard plonge dans les longs replis de l'étroite vallée.

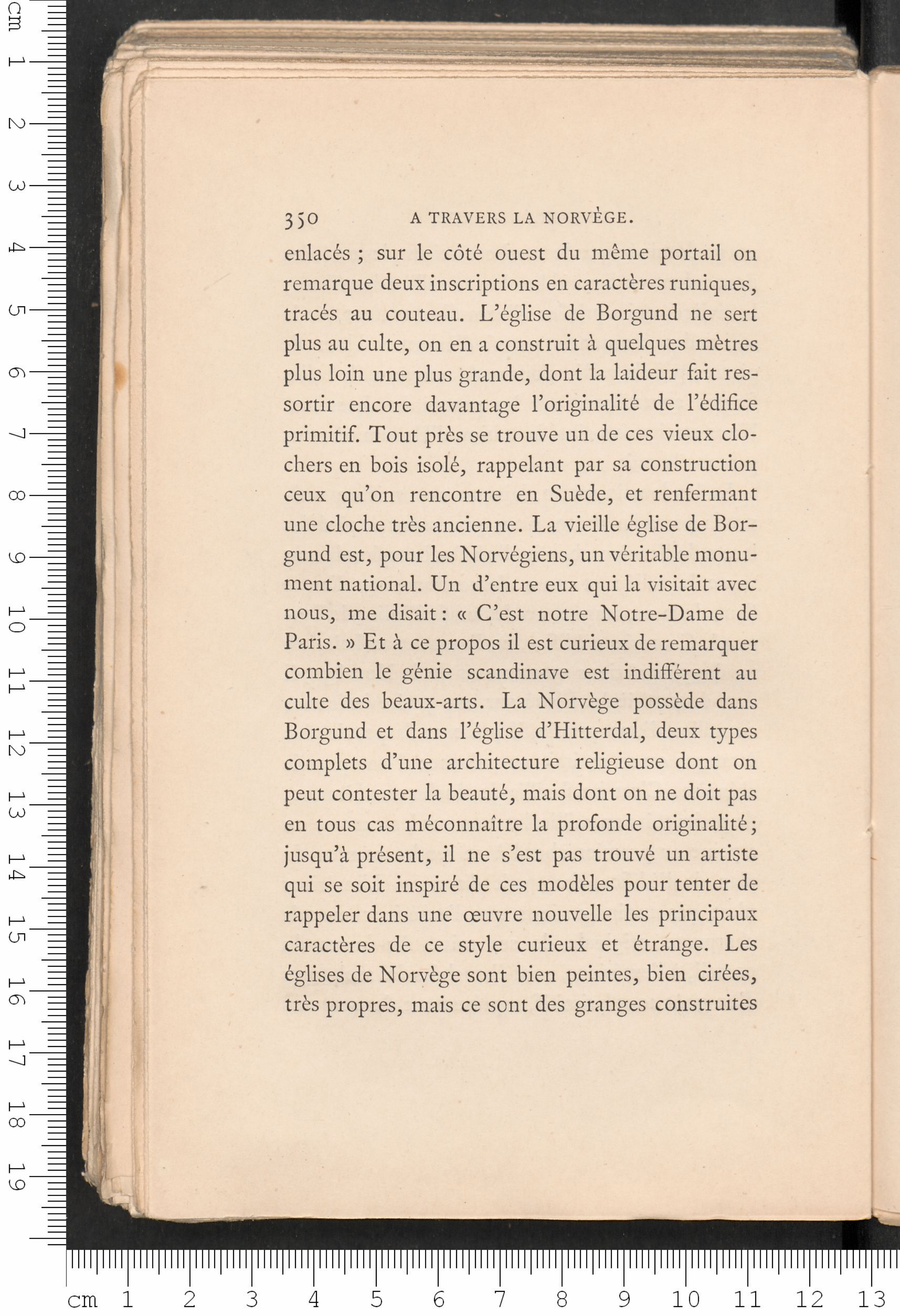
Du Naerofjord nous débouchons dans l'Auslandsfjord ; c'est toujours la même nature âpre et sauvage ; de hautes falaises de pierre de neuf cents à douze cents mètres d'élévation, plongent à pic dans la mer, couronnées de neige sur les sommets les plus élevés ; des cascades glissent le long de la roche. Aux rares stations de la côte, quelques maisons s'élèvent, entourées de bouquets d'arbres dont la sombre verdure fait encore mieux ressortir la nudité du rocher. Mettant le cap à l'est, notre navire entre dans la branche principale du Sognefjord, d'un aspect aussi désolé. Nous laissons à gauche l'entrée des fjords Lyster et Aardal ; nous voyons leurs montagnes se profiler à l'horizon et nous entrons dans la baie de Lärdal dont le bateau atteint bientôt le débarcadère. C'est ici que doit nous quitter notre Écossais qui s'en retourne à Bergen. Lärdalsoren est situé tout au fond du Sognefjord, dans une petite plaine basse entourée de hautes montagnes ; le site est triste et sévère. Une grande église neuve, ornée de clochetons, s'élève au-dessus des toits de tuiles ou de gazon des maisons. Nous nous enquérons immédiatement de karrioles ou de stolkjoerres, pour pour-

suivre notre route et bientôt nous partons, formant une longue file d'une vingtaine de voitures de toute espèce. Lärdalsoren est le point extrême de la grande route de Bergen à Christiania ; ses stations sont généralement bien fournies en chevaux ; mais en présence de ce nombre insolite d'équipages, nous nous demandons si tous pourront avoir des attelages au relais. Aussi est-ce une presse générale pour partir au plus vite, les premiers arrivés devant avoir les chevaux ; mais il faut compter avec la placidité des Norvégiens qui se hâtent lentement et vous laissent à votre aise ronger votre frein, sans faire un pas plus vite. Enfin nous voilà partis ! Tandis que nous roulons sur la route les uns derrière les autres, nous apercevons un chapeau rond émerger dans la plaine ; c'est notre Écossais qui, debout sur une grosse pierre, agitant son mouchoir, nous envoie ses souhaits de bon voyage.

Le chemin, plus large que ne le sont ordinairement les routes de Norvège, suit une longue vallée arrosée par une belle rivière, au milieu de hautes montagnes en partie couvertes de forêts. Un peu après avoir dépassé la petite église de Tönjum, on atteint la station de Blaaflaten. A partir de ce point, la vallée se rétrécit ; la route suit la rive du Lärdalselv, puis pénètre dans une

gorge dominée par des rochers boisés ; les cascades descendent en lignes blanches au milieu des arbres ; la rivière, qui a pris les allures d'un torrent, roule ses ondes écumantes parmi d'énormes blocs de pierre ; puis la vallée s'ouvre de nouveau, de belles fermes apparaissent sur les pentes des hauteurs. Nous atteignons ainsi la station d'Husum où nous passons la nuit.

Le lendemain matin, laissant nos voitures suivre la nouvelle route, nous gravissons à pied les lacets de l'ancien chemin d'où l'œil surplombe sur toute la vallée et nous descendons, sur l'autre flanc de la montagne, au-dessus de l'église de Borgund. Ce curieux édifice, entièrement en bois, est un des plus anciens monuments de la Norvège ; il date du XII[e] siècle. Élevé sur une petite éminence au milieu d'une prairie, il présente l'aspect le plus étrange ; on se croirait en présence d'une pagode chinoise. C'est un fouillis de clochetons bizarres, de petits toits en saillie les uns sur les autres ; on a peine au premier abord à se rendre compte du plan de l'édifice, fort petit du reste. L'intérieur n'est pas moins curieux que l'extérieur avec la charpente originale de ses toits. Au-dessus du portail, à l'extérieur, sont ébauchées des sculptures d'un goût tout primitif, représentant des serpents



enlacés ; sur le côté ouest du même portail on remarque deux inscriptions en caractères runiques, tracés au couteau. L'église de Borgund ne sert plus au culte, on en a construit à quelques mètres plus loin une plus grande, dont la laideur fait ressortir encore davantage l'originalité de l'édifice primitif. Tout près se trouve un de ces vieux clochers en bois isolé, rappelant par sa construction ceux qu'on rencontre en Suède, et renfermant une cloche très ancienne. La vieille église de Borgund est, pour les Norvégiens, un véritable monument national. Un d'entre eux qui la visitait avec nous, me disait : « C'est notre Notre-Dame de Paris. » Et à ce propos il est curieux de remarquer combien le génie scandinave est indifférent au culte des beaux-arts. La Norvège possède dans Borgund et dans l'église d'Hitterdal, deux types complets d'une architecture religieuse dont on peut contester la beauté, mais dont on ne doit pas en tous cas méconnaître la profonde originalité ; jusqu'à présent, il ne s'est pas trouvé un artiste qui se soit inspiré de ces modèles pour tenter de rappeler dans une œuvre nouvelle les principaux caractères de ce style curieux et étrange. Les églises de Norvège sont bien peintes, bien cirées, très propres, mais ce sont des granges construites

presque toujours avec l'absence la plus complète de toute préoccupation artistique.

Nous retrouvons ici nos voitures et nous gagnons bientôt la station de Hoeg. A partir de ce point, la route s'élève graduellement à une grande hauteur ; l'aspect de la contrée se modifie avec l'altitude ; une forêt de bouleaux borde le chemin. Sur le flanc d'un sommet dénudé, dans un site sans abri, apparaît Maristuen, ancienne maison de refuge fondée en 1300 pour les voyageurs. Sur la hauteur, au delà, une longue ligne droite au milieu d'une forêt indique le tracé de l'ancienne route ; la nouvelle contourne la montagne pour atteindre les tristes rives du Smeddalsvand. Nous sommes à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la nature a pris un caractère âpre et sévère qui rappelle les grandes solitudes du Nord. Les arbres ont disparu ; un tapis de lichen jaunâtre plaqué de taches vert foncé formées par des bouquets de genévriers nains, couvre le flanc des montagnes tout bossué de roches grisâtres ; leurs cimes chenues dessinent leurs noires silhouettes sur un ciel sombre. Des deux côtés de la route, au milieu de roches trouant le sol, s'étendent des tourbières, des lacs aux eaux noires. C'est au bord d'un de ces lacs, au pied d'une haute montagne, que nous

apercevons la station isolée de Nystuen où nous nous arrêtons. On nous sert là, sous prétexte de bière, une préparation pharmaceutique imbuvable et un dîner à l'avenant, triste réconfortant pour des estomacs affamés ! Nous avons pour compagnon d'infortune un Allemand qui voyage avec trois dames ; les deux plus âgées, hautes en couleur, armées de formidables râteliers, ne pouvaient citer un nom de cascade ou de montagne sans rouler des yeux en coulisse en soupirant des : « *Schön, sehr schön !* » à fendre l'âme. Malgré l'incertitude du temps, on projette de monter au Stugunös, montagne qui domine Nystuen et d'où, dit-on, l'on jouit d'un panorama magnifique. Les Allemands partent en avant, ils ont pris la précaution d'emmener avec eux un gamin pour leur servir de guide. Le plus simple aurait été de les suivre. Mais le docteur, plein de confiance dans les indications de son Baedeker, confiance généralement justifiée du reste, mais en bien comme en mal l'excès est nuisible, nous fait prendre une fausse direction. Sous prétexte de longer la rive d'un ruisseau qui tombe de la montagne en cascade, il nous fait barboter dans un pré tourbeux où nous pataugeons à même. En sautant de motte en motte, je m'en tire sans trop de dommage ;

mais la pauvre Mme C... n'en est plus à compter ses bains de pied et quand elle peut enfin sortir de la fondrière, ses bottines sont perdues. Cette excursion aquatique ne nous avait pas mis en avance et, quand nous commencions à monter, les Allemands étaient déjà loin. Il faut une heure et demie environ pour gravir la montagne. L'ascension, sans être pénible ni dangereuse, est parfois fatigante ; le sol, recouvert d'un court gazon, est glissant et trop souvent le sentier est à peine tracé. Arrivés aux trois quarts de la montée, en face d'un couloir de rochers assez rude à escalader, Mme C..., exténuée, déclara qu'elle n'irait pas plus loin ; force me fut donc de continuer seul. Au moment où j'arrivais sur l'étroite plate-forme qui constitue le sommet du Stugunös, les « *schön, sehr schön !* » étaient dans toute leur force. Tout d'un coup, ces dames se turent, elles réconfortaient leur enthousiasme en buvant une gorgée de cognac dans une gourde dont leur compagnon avait eu la précaution de se munir. Toute plaisanterie à part, le spectacle était splendide. Notre témérité avait été récompensée et le ciel, maintenant découvert, nous inondait des rayons du soleil. Toute la chaîne du Jotunheim se déroulait devant nous dans un immense panorama.

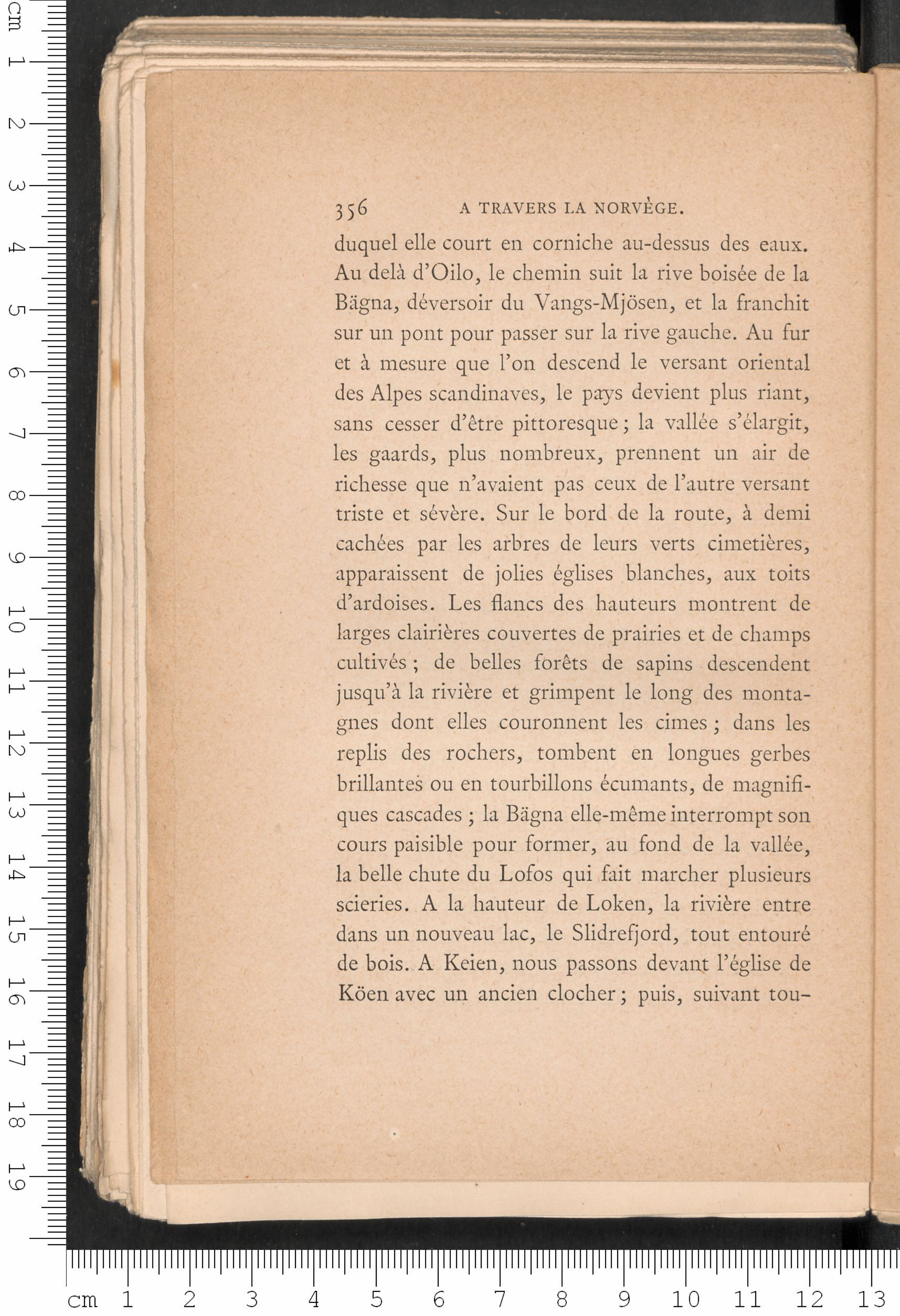
Le Jotunheim est un épais massif montagneux, situé entre le Sognefjord à l'ouest et les grandes vallées de Valders et de Gudbrandsdal au sud et au nord-ouest. Ses pics s'élèvent jusqu'à deux mille et deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Privé presque totalement de routes, ne pouvant être parcouru qu'à pied, relativement dépourvu de ressources, il n'est guère visité par les touristes étrangers. On y rencontre surtout des étudiants norvégiens qui, pendant les vacances de l'été, parcourent volontiers leur pays, le sac au dos.

Tandis qu'au pied même du Stugunös, de petits lacs brillent au milieu des rochers, plus loin, le grand Tyinsjö étale la nappe plombée de ses eaux, encadrées de hautes montagnes dénudées ; au delà, tout un demi-cercle de cimes déchirées dont les différents plans, foncés d'abord, se dégradent peu à peu pour prendre une teinte bleuâtre à l'horizon ; dans les coupures des sommets, les lignes blanches des glaciers, abaissant leurs croupes argentées sur le flanc des rochers, scintillent au soleil. Derrière nous, à nos pieds, Nystuen et son lac, le paysage désolé que nous avons parcouru ce matin, dont les croupes jaunâtres, couturées de roches noires, brillent d'un reflet étrange ; au loin devant nous, vers

le sud, par une large brèche ouverte dans le cercle des hauteurs, éclairées par des flots de lumière, se profilant en longues lignes bleuâtres, s'étendent les montagnes de la Norvège méridionale, au-dessus desquelles s'élève au loin la masse tronquée du Gausta, le géant du Thelemarken.

Pendant ce temps, Mme C... s'était reposée, la descente se fit sans encombre, mais cette fois par le bon chemin. Le diner de Nystuen ne nous engageait pas à goûter du souper, nous profitâmes des dernières heures du jour pour gagner Skogstad où nous couchâmes.

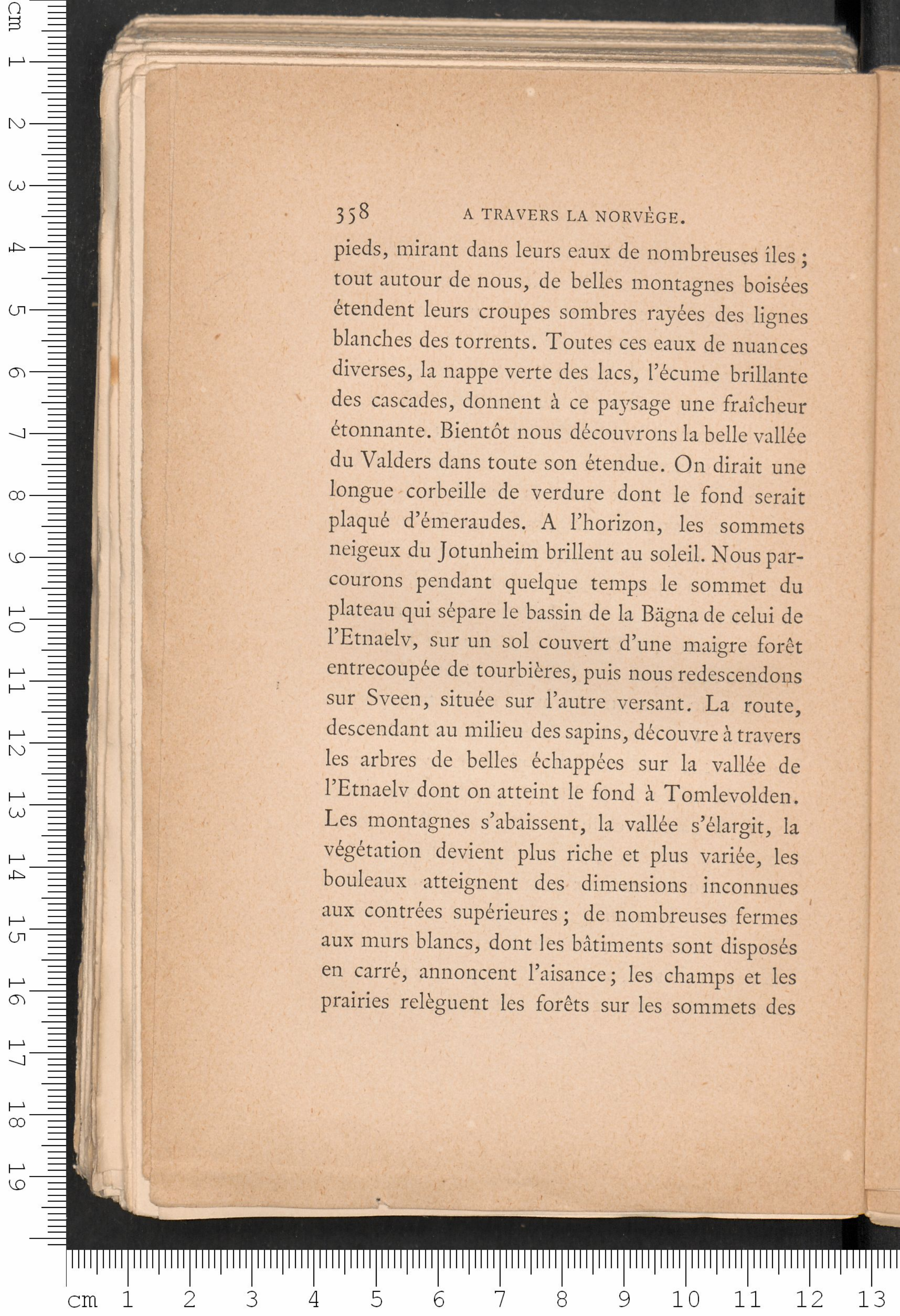
A Skogstad nous étions entrés dans la belle vallée du Valders. La route court au milieu des prairies entre de hautes montagnes boisées. A un détour du chemin, près de l'église d'Oye, le fond de la vallée s'ouvre tout à coup pour laisser apparaitre la belle nappe limpide du lac Vangs-Mjösen qui se prolonge au loin, entourée d'une ceinture de forêts. Nous longeons la rive droite du lac, ses eaux brillent au soleil comme un plateau d'argent. A Grindaheim, un beau torrent descend en cascade du sommet de la montagne, la sillonnant d'un grand ruban blanc. La route quitte un instant la rive du lac pour la reprendre bientôt, le long du magnifique rocher du Kvanskleven, sur les flancs



duquel elle court en corniche au-dessus des eaux. Au delà d'Oilo, le chemin suit la rive boisée de la Bägna, déversoir du Vangs-Mjösen, et la franchit sur un pont pour passer sur la rive gauche. Au fur et à mesure que l'on descend le versant oriental des Alpes scandinaves, le pays devient plus riant, sans cesser d'être pittoresque ; la vallée s'élargit, les gaards, plus nombreux, prennent un air de richesse que n'avaient pas ceux de l'autre versant triste et sévère. Sur le bord de la route, à demi cachées par les arbres de leurs verts cimetières, apparaissent de jolies églises blanches, aux toits d'ardoises. Les flancs des hauteurs montrent de larges clairières couvertes de prairies et de champs cultivés ; de belles forêts de sapins descendent jusqu'à la rivière et grimpent le long des montagnes dont elles couronnent les cimes ; dans les replis des rochers, tombent en longues gerbes brillantes ou en tourbillons écumants, de magnifiques cascades ; la Bägna elle-même interrompt son cours paisible pour former, au fond de la vallée, la belle chute du Lofos qui fait marcher plusieurs scieries. A la hauteur de Loken, la rivière entre dans un nouveau lac, le Slidrefjord, tout entouré de bois. A Keien, nous passons devant l'église de Köen avec un ancien clocher ; puis, suivant tou-

jours la rive gauche du lac qui prend ici le nom de Strandefjord, au milieu de montagnes qui se mirent dans ses eaux tranquilles, nous arrivons à Fagerlund, où nous passons la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, nous reprenions nos karrioles, suivant la rive du Strandefjord, au pied de hauteurs boisées d'où découlent de fraîches cascades. Descendant le cours de la Bägna, la route domine le gracieux Aurdalsfjord dont les eaux vertes sont parsemées de nombreuses îles couvertes de sapins. Nous atteignons ainsi Frydenlund, gros bourg assis à mi-côte dans une belle situation. C'est un véritable village avec plusieurs grosses maisons de marchands ; à l'entrée, on aperçoit la grande église d'Aurdal et son beau presbytère. On sent qu'on est ici dans un pays plus riche : tout respire l'aisance et le bien-être. C'est à Frydenlund que s'embranche le chemin du Spirillen, continuant à suivre la vallée de la Bägna, pendant que notre route va gagner celle de l'Etnaelv. Presque au sortir de la station, nous prenons une longue côte. Pendant au moins deux heures, nous contournons les flancs de la montagne à laquelle est adossé le village. La route serpente en lacets au milieu d'une belle forêt de sapins. A mesure que nous montons, l'horizon se découvre ; les lacs s'allongent à nos



pieds, mirant dans leurs eaux de nombreuses îles; tout autour de nous, de belles montagnes boisées étendent leurs croupes sombres rayées des lignes blanches des torrents. Toutes ces eaux de nuances diverses, la nappe verte des lacs, l'écume brillante des cascades, donnent à ce paysage une fraîcheur étonnante. Bientôt nous découvrons la belle vallée du Valders dans toute son étendue. On dirait une longue corbeille de verdure dont le fond serait plaqué d'émeraudes. A l'horizon, les sommets neigeux du Jotunheim brillent au soleil. Nous parcourons pendant quelque temps le sommet du plateau qui sépare le bassin de la Bägna de celui de l'Etnaelv, sur un sol couvert d'une maigre forêt entrecoupée de tourbières, puis nous redescendons sur Sveen, située sur l'autre versant. La route, descendant au milieu des sapins, découvre à travers les arbres de belles échappées sur la vallée de l'Etnaelv dont on atteint le fond à Tomlevolden. Les montagnes s'abaissent, la vallée s'élargit, la végétation devient plus riche et plus variée, les bouleaux atteignent des dimensions inconnues aux contrées supérieures; de nombreuses fermes aux murs blancs, dont les bâtiments sont disposés en carré, annoncent l'aisance; les champs et les prairies relèguent les forêts sur les sommets des

hauteurs ; l'Etnaelv suit au milieu de la vallée son cours sinueux et paisible, formant une sorte de lagune à son entrée dans le Randsfjord. Un pan du lac apparaît à droite de la route. Nous arrivons à Oldnoes ; l'hôtel est plein, nous allons loger à quelques cents mètres plus loin, à la station de poste, sur le bord du Randsfjord.

---

un dernier serrement de main, je saute sur le quai de la gare et me fait conduire à la station de poste.

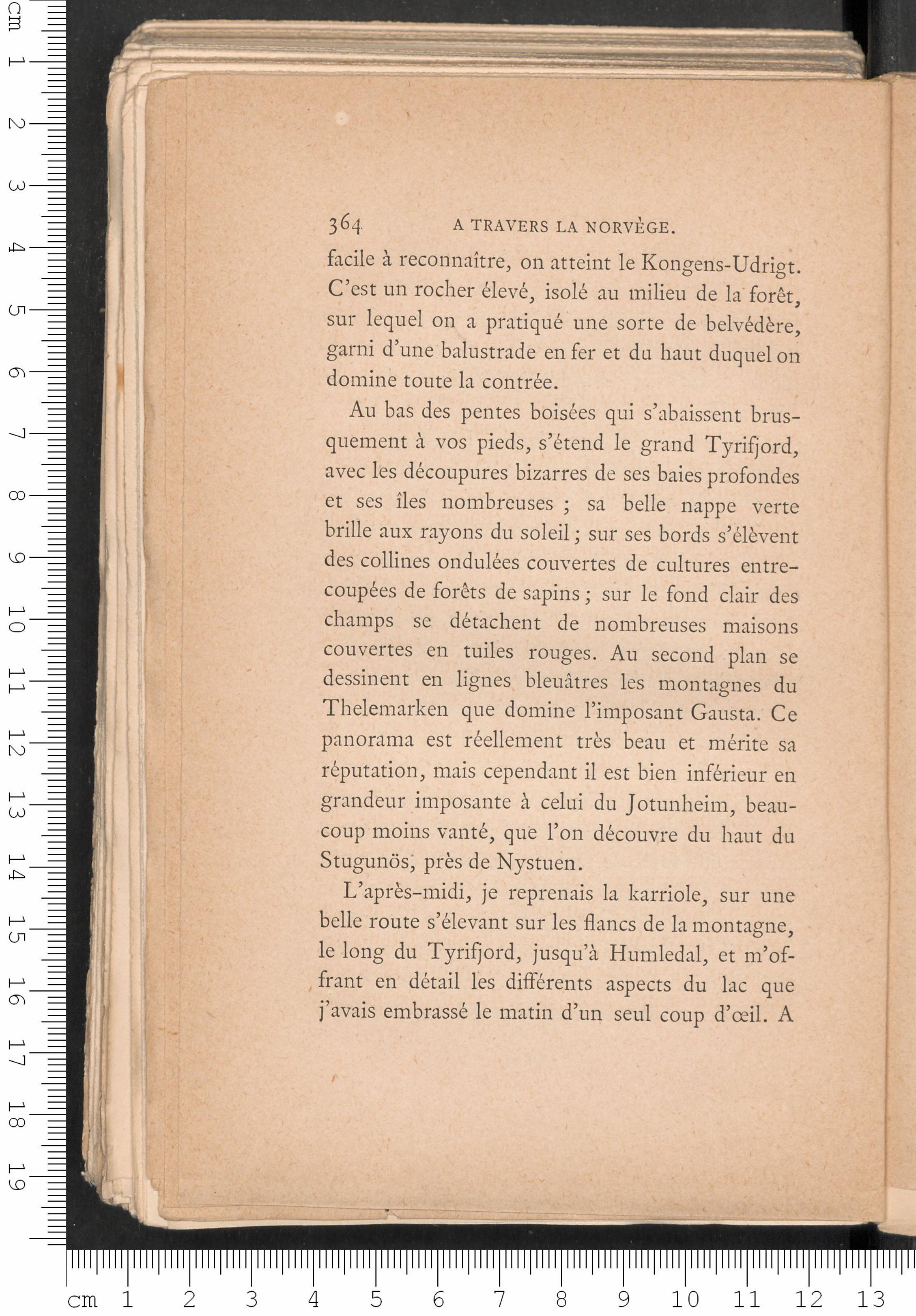
Hönefos est une petite ville de bois, de onze cents habitants, pittoresquement située sur les rives de la Bägna et du Randselv, qui réunissent leurs eaux sous le nouveau nom de Storelv. En amont du pont de bois qui relie la gare à la ville, la Bägna forme, sur toute sa largeur, deux belles chutes, au-dessus d'une barrière de rochers qui barre son cours; dans un chenal étroit tombent avec une vitesse vertigineuse les troncs de sapins flottés que le flot ballotte, tour à tour les plongeant et les renvoyant à la surface. Des scieries et des usines s'élèvent de chaque côté de la rivière, utilisant la force motrice de ses eaux.

De Hönefos à Sundvolden, il y a dix-huit kilomètres en karriole. La plus grande partie du trajet est peu intéressante, au milieu d'un pays boisé, parsemé de villages; la route n'a plus cette dure assiette des chemins du Nord qui les rend si excellents; son sol sablonneux est souvent labouré d'ornières qui vous forcent d'aller au pas. Pour comble d'agrément, la pluie qui avait un peu cessé reprend de plus belle, fine et drue, assombrissant la contrée d'une teinte grisâtre qui ajoute encore

à la monotonie de la route. Près de la petite station de Vick, le chemin longe, au pied d'un rocher, la rive du Steensfjord, puis s'engage sur une chaussée étroite, percée d'ouvertures qui font communiquer ce lac avec celui du Tyrifjord ; au delà est Sundvolden.

Sundvolden est une simple hôtellerie bâtie dans une jolie situation, au pied de la hauteur du Krogkleven que franchissait autrefois la route de Christiania. Devant la maison s'étend le gracieux Tyrifjord avec ses nombreuses îles boisées ; au fond s'élève un beau rideau de montagnes. Le ciel, resté couvert au-dessus de nos têtes, se dégage à l'ouest ; une large bande bleuâtre se dessine au-dessus de la chaîne, un beau coucher de soleil empourpre tout l'horizon et nous promet pour le lendemain une belle journée.

Le matin, à cinq heures, je m'acheminais à pied sur la vieille route de Christiania. Après environ une heure de montée au milieu d'une belle gorge, à travers une forêt de sapins, on arrive à la petite auberge de Klevstue. Là on quitte la route et l'on s'engage dans une sorte de coulée à peine tracée, en plein bois, servant souvent de lit au ruisseau qui descend de la montagne. Après une demi-heure de ce chemin qui n'est pas toujours très



facile à reconnaître, on atteint le Kongens-Udrigt. C'est un rocher élevé, isolé au milieu de la forêt, sur lequel on a pratiqué une sorte de belvédère, garni d'une balustrade en fer et du haut duquel on domine toute la contrée.

Au bas des pentes boisées qui s'abaissent brusquement à vos pieds, s'étend le grand Tyrifjord, avec les découpures bizarres de ses baies profondes et ses îles nombreuses ; sa belle nappe verte brille aux rayons du soleil ; sur ses bords s'élèvent des collines ondulées couvertes de cultures entrecoupées de forêts de sapins ; sur le fond clair des champs se détachent de nombreuses maisons couvertes en tuiles rouges. Au second plan se dessinent en lignes bleuâtres les montagnes du Thelemarken que domine l'imposant Gausta. Ce panorama est réellement très beau et mérite sa réputation, mais cependant il est bien inférieur en grandeur imposante à celui du Jotunheim, beaucoup moins vanté, que l'on découvre du haut du Stugunös, près de Nystuen.

L'après-midi, je reprenais la karriole, sur une belle route s'élevant sur les flancs de la montagne, le long du Tyrifjord, jusqu'à Humledal, et m'offrant en détail les différents aspects du lac que j'avais embrassé le matin d'un seul coup d'œil. A

partir de cette station, la route s'engage dans une vallée dont les pentes sont couvertes de pins et de bouleaux, jusqu'à Sandviken. On nomme ainsi un petit port situé sur le fjord de Christiania. Ses maisons aux toits rouges, entourées de bouquets d'arbres, se mirent dans les eaux calmes du golfe couvert lui-même de nombreuses îles boisées qui lui donnent plutôt l'aspect d'un lac paisible que celui de la mer.

A Sandviken, je retrouve le chemin de fer qui, en moins de deux heures, m'emmène à Drammen. La voie côtoie plusieurs petits lacs, au milieu d'un pays riche et gracieux, à travers des champs couverts de récoltes, au pied de montagnes vertes. L'arrivée à Drammen est très belle ; le chemin de fer contourne la baie à une grande hauteur, descendant en pente douce dans le fond de la jolie vallée de Lier. Sur la rive opposée se déroule, au pied des montagnes, Drammen, élevant au-dessus des arbres, les hautes cheminées de ses usines, les clochers de ses églises. Sur le fjord se dressent les mâts de nombreux vaisseaux. Nous passons au milieu d'immenses chantiers de bois ; la voie s'engage, à l'ouverture du large et limpide Drammenselv, sur une longue chaussée en pilotis, garnie de ponts tournants destinés à livrer passage aux

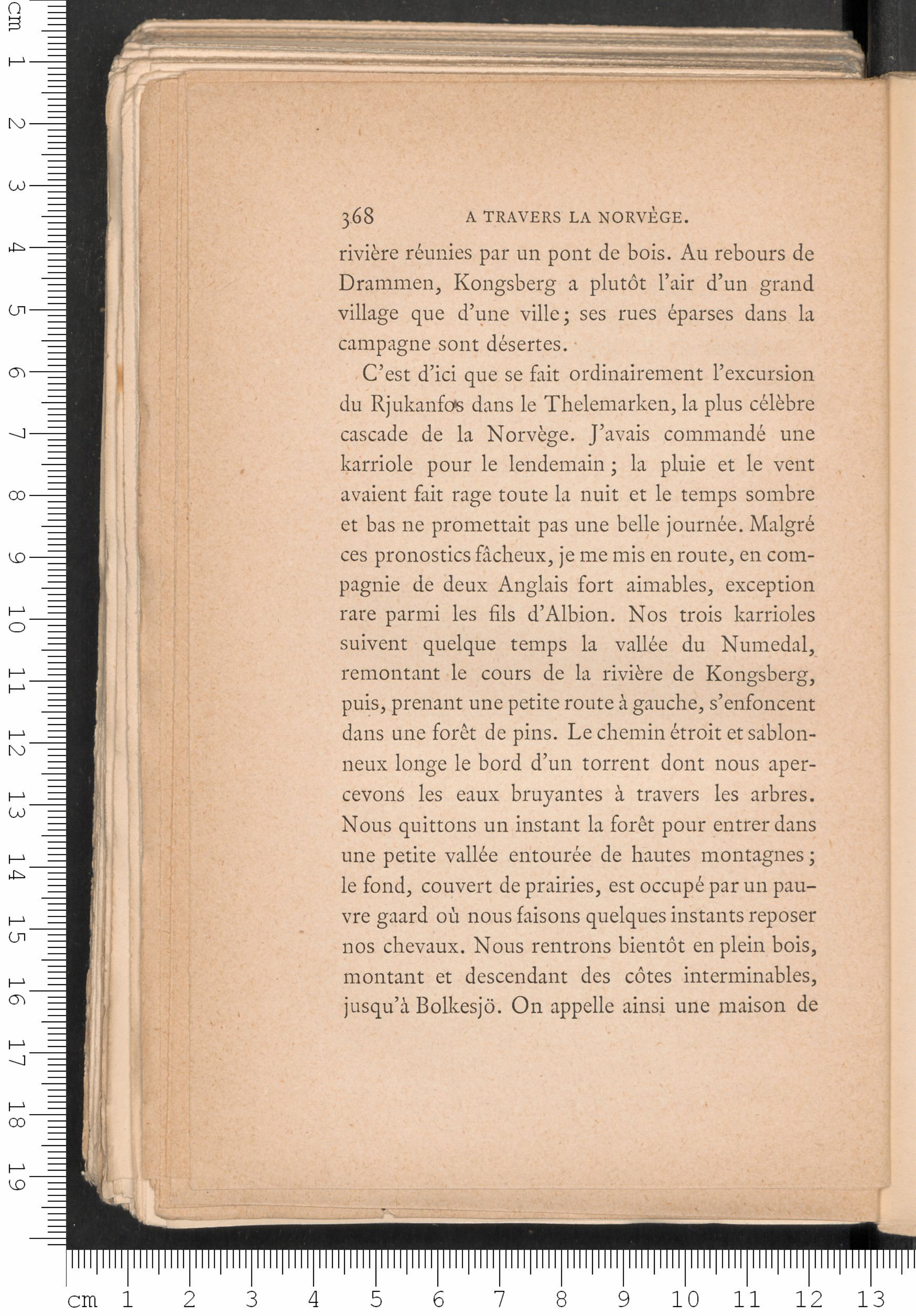
navires, et suivant les quais de la rivière, atteint la gare située au centre de la ville.

Drammen a dix-neuf mille habitants ; c'est une des grandes places commerciales et maritimes de la Norvège ; il s'y fait un commerce de bois très important. Sa situation au fond de son fjord, sur les deux rives du Drammenselv, lui donne une physionomie pittoresque. Elle se divise en trois quartiers bien distincts, Stromsö et Tangen, sur la rive droite de la rivière et Bragernaes sur la rive opposée. Ce dernier quartier est réuni aux deux premiers par un long et large pont de bois jeté sur les eaux profondes et rapides du Drammenselv. C'est la plus belle partie de la ville ; incendiée en 1866, elle a été entièrement rebâtie ; les maisons sont en briques. D'une large place donnant sur la rivière, partent des rues droites, tirées au cordeau, renfermant tous les principaux magasins de la ville. Sur la place s'élèvent la Bourse, l'Hôtel de ville, le Palais de justice ; au fond, faisant face au pont, on aperçoit l'église, construite en style gothique, adossée à la montagne qui domine Bragernaes. Du pont en découvre de belles perspectives sur le fjord et sur la vallée riante du Drammenselv, encadrée par de hautes montagnes boisées. Drammen présente une certaine animation ; on serait presque

tenté de la prendre pour une grande cité, tant l'œil est déshabitué, depuis Bergen, de voir une agglomération qui ressemble à une ville.

De Drammen à Kongsberg, le trajet est d'environ deux heures et quart en chemin de fer. On emprunte la ligne de Randsfjord jusqu'à Hougsund. La voie remonte la large vallée du Drammenselv jusqu'à cette dernière station d'où un embranchement se dirige directement sur Kongsberg. Le pays continue à prendre un aspect gracieux et pittoresque, des champs couverts de leurs récoltes, de nombreuses maisons recouvertes en tuiles, de hautes cheminées de fabriques, de belles forêts sur les pentes des montagnes, tout indique une contrée riche et prospère.

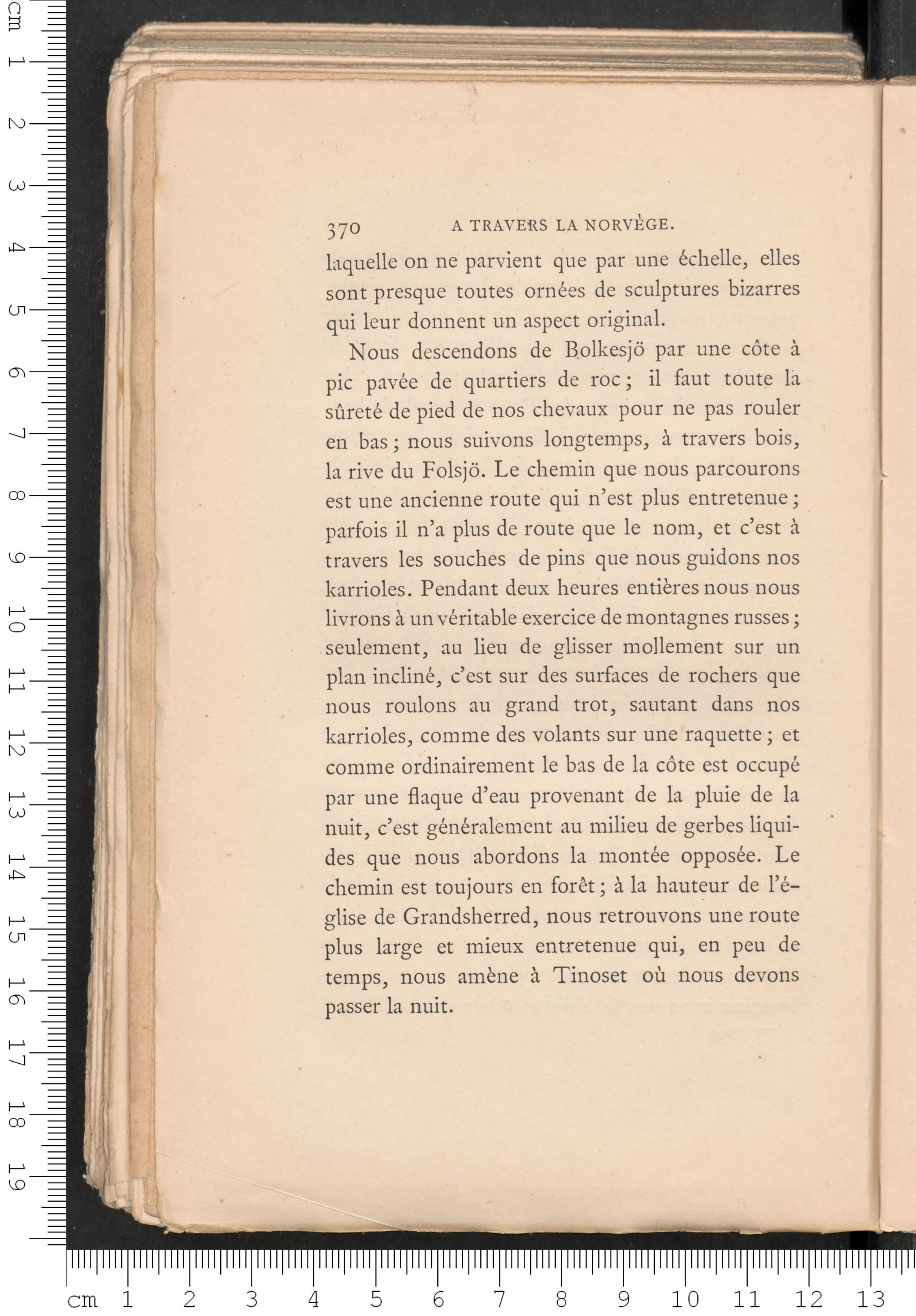
Kongsberg est située à l'extrémité de la vallée du Numedal, sur les bords d'une large rivière qui se précipite en rapides écumants sur un lit de rochers, au milieu de la ville. Fondée en 1624 par Christian IV, elle doit toute son importance à l'exploitation de ses mines d'argent dont les constructions occupent le centre de la ville. Ses quatre mille habitants sont presque tous employés au travail de ces mines. Sauf l'hôtel de ville et l'église, bâtis en pierre au siècle dernier, toutes les maisons sont en bois, dispersées sur les deux rives de la



rivière réunies par un pont de bois. Au rebours de Drammen, Kongsberg a plutôt l'air d'un grand village que d'une ville; ses rues éparses dans la campagne sont désertes.

C'est d'ici que se fait ordinairement l'excursion du Rjukanfos dans le Thelemarken, la plus célèbre cascade de la Norvège. J'avais commandé une karriole pour le lendemain; la pluie et le vent avaient fait rage toute la nuit et le temps sombre et bas ne promettait pas une belle journée. Malgré ces pronostics fâcheux, je me mis en route, en compagnie de deux Anglais fort aimables, exception rare parmi les fils d'Albion. Nos trois karrioles suivent quelque temps la vallée du Numedal, remontant le cours de la rivière de Kongsberg, puis, prenant une petite route à gauche, s'enfoncent dans une forêt de pins. Le chemin étroit et sablonneux longe le bord d'un torrent dont nous apercevons les eaux bruyantes à travers les arbres. Nous quittons un instant la forêt pour entrer dans une petite vallée entourée de hautes montagnes; le fond, couvert de prairies, est occupé par un pauvre gaard où nous faisons quelques instants reposer nos chevaux. Nous rentrons bientôt en plein bois, montant et descendant des côtes interminables, jusqu'à Bolkesjö. On appelle ainsi une maison de

paysan isolée, transformée en hôtellerie, et située au point culminant de la route. Le temps, si menaçant au départ, s'est assez éclairci pour dégager la cime des montagnes; un pâle rayon de soleil perce les nuages et vient éclairer le paysage sévère qui se déroule à nos pieds. Tout au bas de la hauteur où nous sommes, brillent, dans leur coupe de verdure, les eaux vertes de deux lacs, le Bolkesjö et le Folsjö, entourés de hauteurs boisées; au delà s'étend un horizon de montagnes également couvertes de forêts, que domine le Gausta. La contrée a perdu cet aspect aimable et gracieux qu'elle présente depuis Sandviken jusqu'à Kongsberg, pour revêtir un caractère austère et beaucoup plus septentrional. Les rares maisons que l'on rencontre n'ont plus le même air de confort; leurs murailles massives, en troncs de sapins à peine équarris, sont dépourvues de couleur. On commence à voir ces stabburs perchés sur quatre énormes piliers qui les isolent du sol. Ces maisons de provisions que j'avais déjà remarquées en Dalécarlie, sont particulières à certaines parties de la presqu'île scandinave et surtout au Thelemarken. C'est dans la construction de ces maisons spéciales que le paysan norvégien met toute son imagination; munies d'une seule porte basse à



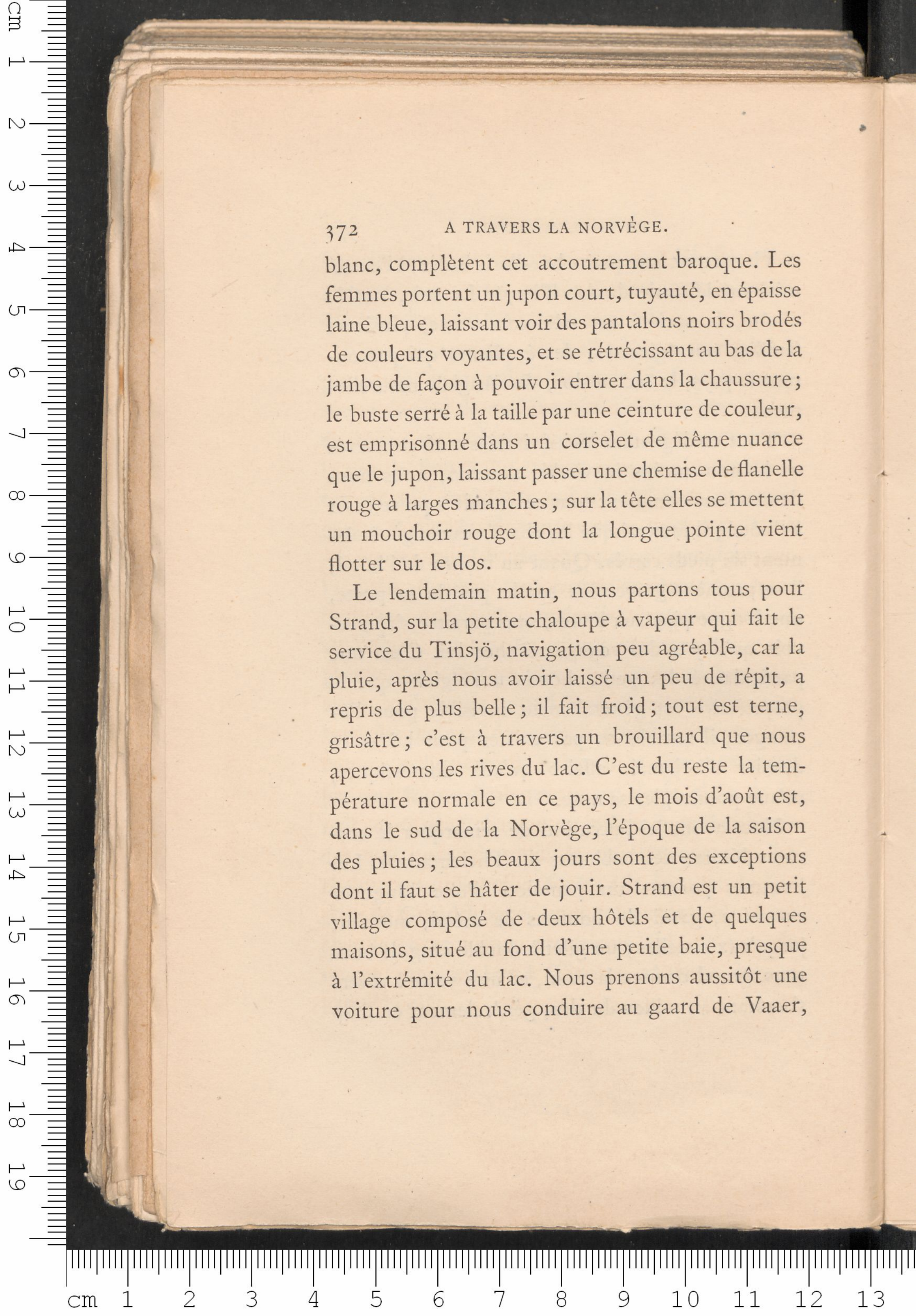
laquelle on ne parvient que par une échelle, elles sont presque toutes ornées de sculptures bizarres qui leur donnent un aspect original.

Nous descendons de Bolkesjö par une côte à pic pavée de quartiers de roc; il faut toute la sûreté de pied de nos chevaux pour ne pas rouler en bas; nous suivons longtemps, à travers bois, la rive du Folsjö. Le chemin que nous parcourons est une ancienne route qui n'est plus entretenue; parfois il n'a plus de route que le nom, et c'est à travers les souches de pins que nous guidons nos karrioles. Pendant deux heures entières nous nous livrons à un véritable exercice de montagnes russes; seulement, au lieu de glisser mollement sur un plan incliné, c'est sur des surfaces de rochers que nous roulons au grand trot, sautant dans nos karrioles, comme des volants sur une raquette; et comme ordinairement le bas de la côte est occupé par une flaque d'eau provenant de la pluie de la nuit, c'est généralement au milieu de gerbes liquides que nous abordons la montée opposée. Le chemin est toujours en forêt; à la hauteur de l'église de Grandsherred, nous retrouvons une route plus large et mieux entretenue qui, en peu de temps, nous amène à Tinoset où nous devons passer la nuit.

Tinoset est une petite hôtellerie isolée, à l'extrémité méridionale du lac Tinsjö. Le soir, à table d'hôte, la société est très nombreuse, plusieurs familles norvégiennes, des étudiants qui parcourent le pays, le sac au dos, des Anglais naturellement.

Tout en dégustant les inévitables œufs conservés et le non moins inévitable saumon, nous nous demandons comment tout ce monde a pu se caser à l'hôtel ; il est vrai que les chambres ont généralement six pieds carrés. Quant au maître de l'hôtel, il se promène gravement sur le pas de sa porte, une longue pipe aux lèvres, sans paraître s'apercevoir qu'il y a des voyageurs chez lui. C'est une particularité des petits hôtels norvégiens que le propriétaire est généralement invisible pour l'étranger ; il semble ne pas exister pour lui et ce dernier n'a jamais affaire qu'aux domestiques, même pour régler sa note.

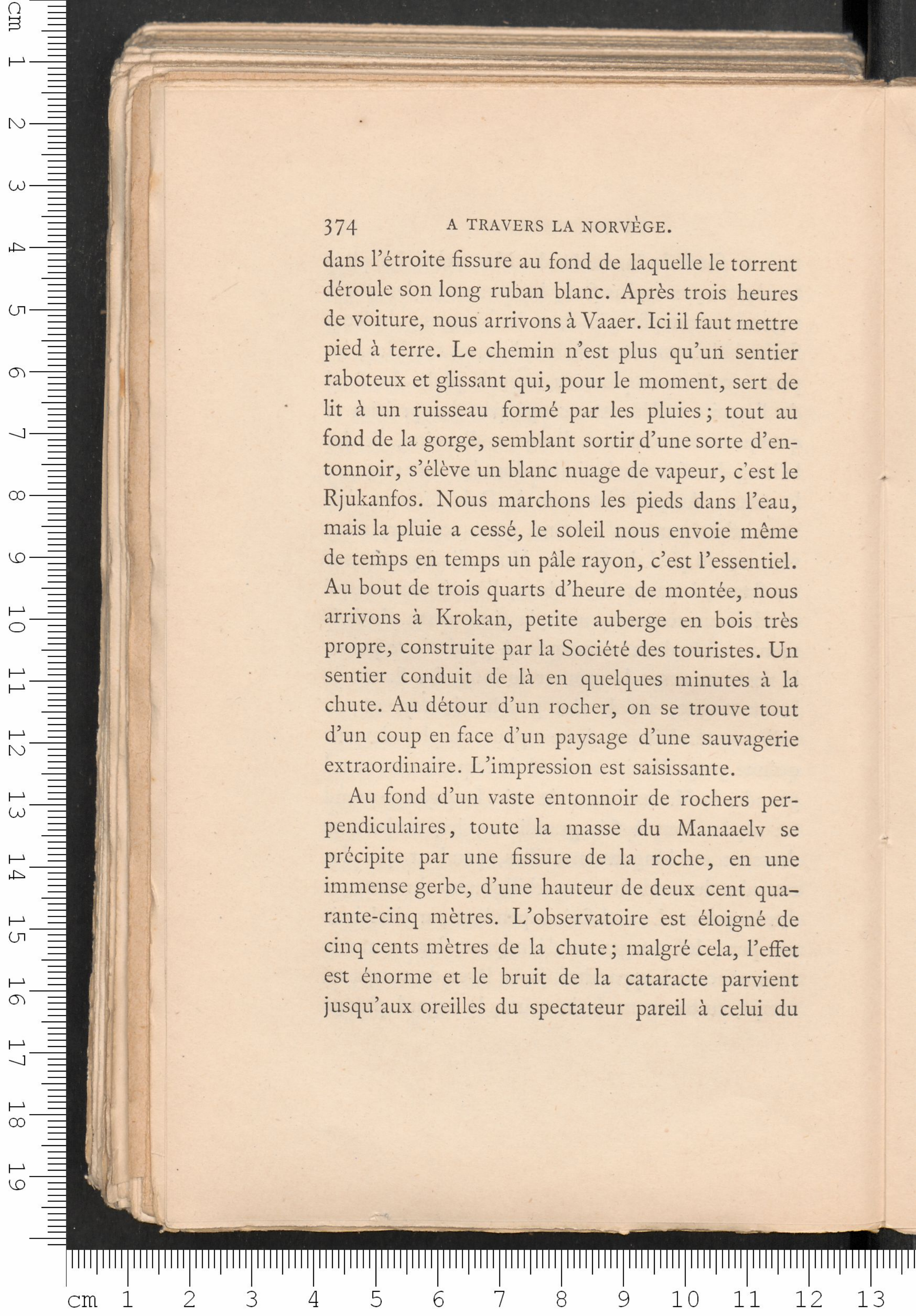
Nous avons ici l'occasion de remarquer le costume bizarre des habitants du Thelemarken. Les hommes portent un pantalon d'une longueur excessive, garni de boutons de métal, montant jusqu'aux aisselles ; un gilet à double rang de boutons, grand comme la main, et une veste à revers s'arrêtant au milieu du dos, généralement en drap



blanc, complètent cet accoutrement baroque. Les femmes portent un jupon court, tuyauté, en épaisse laine bleue, laissant voir des pantalons noirs brodés de couleurs voyantes, et se rétrécissant au bas de la jambe de façon à pouvoir entrer dans la chaussure; le buste serré à la taille par une ceinture de couleur, est emprisonné dans un corselet de même nuance que le jupon, laissant passer une chemise de flanelle rouge à larges manches; sur la tête elles se mettent un mouchoir rouge dont la longue pointe vient flotter sur le dos.

Le lendemain matin, nous partons tous pour Strand, sur la petite chaloupe à vapeur qui fait le service du Tinsjö, navigation peu agréable, car la pluie, après nous avoir laissé un peu de répit, a repris de plus belle; il fait froid; tout est terne, grisâtre; c'est à travers un brouillard que nous apercevons les rives du lac. C'est du reste la température normale en ce pays, le mois d'août est, dans le sud de la Norvège, l'époque de la saison des pluies; les beaux jours sont des exceptions dont il faut se hâter de jouir. Strand est un petit village composé de deux hôtels et de quelques maisons, situé au fond d'une petite baie, presque à l'extrémité du lac. Nous prenons aussitôt une voiture pour nous conduire au gaard de Vaaer,

tout au fond de la vallée du Manaaelv. La pluie tombe un peu moins fort, les sommets des montagnes restent plongés dans les nuages ; de leurs flancs boisés tombent de nombreuses cascades ; les pentes rocheuses pleurent sous la pluie. Le fond de l'étroite vallée est occupé par des prairies et quelques rares cultures d'orge et d'avoine, situées le long des rives de la rivière dont la route remonte le cours. Au petit hameau de Dale où nos chevaux s'arrêtent un instant pour souffler, nous sommes au pied du Gausta. Nous distinguons sur ses flancs, à travers les arbres, l'étroit sentier qui conduit au sommet, mais la cime reste obstinément cachée dans les nuages. A partir de ce point, la route ne cesse de monter le long des flancs de la montagne, sur la rive gauche du torrent ; la vallée se rétrécit peu à peu pour ne plus devenir qu'une gorge étroite au fond de laquelle on entend gronder le Manaaelv sans le voir. Le paysage prend un aspect tout à fait grandiose ; les rochers se dressent en longues murailles, pendant que des cascades descendent en tourbillonnant du sommet des hauteurs. Le ciel finit cependant par s'éclaircir un peu ; les nuages se découpent, les sommets commencent à apparaître çà et là et de temps en temps, au tournant de la route, le regard plonge

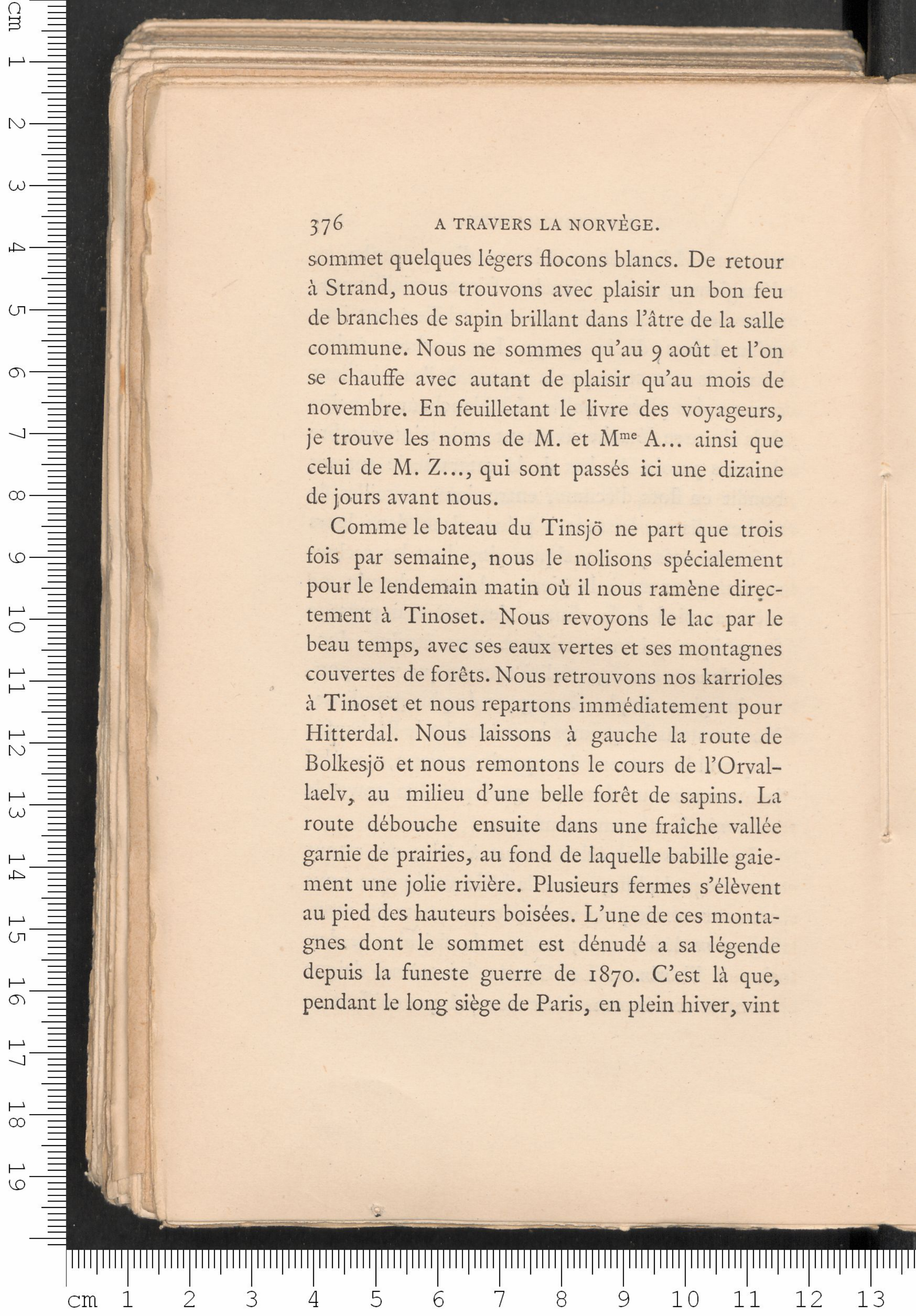


dans l'étroite fissure au fond de laquelle le torrent déroule son long ruban blanc. Après trois heures de voiture, nous arrivons à Vaaer. Ici il faut mettre pied à terre. Le chemin n'est plus qu'un sentier raboteux et glissant qui, pour le moment, sert de lit à un ruisseau formé par les pluies ; tout au fond de la gorge, semblant sortir d'une sorte d'entonnoir, s'élève un blanc nuage de vapeur, c'est le Rjukanfos. Nous marchons les pieds dans l'eau, mais la pluie a cessé, le soleil nous envoie même de temps en temps un pâle rayon, c'est l'essentiel. Au bout de trois quarts d'heure de montée, nous arrivons à Krokan, petite auberge en bois très propre, construite par la Société des touristes. Un sentier conduit de là en quelques minutes à la chute. Au détour d'un rocher, on se trouve tout d'un coup en face d'un paysage d'une sauvagerie extraordinaire. L'impression est saisissante.

Au fond d'un vaste entonnoir de rochers perpendiculaires, toute la masse du Manaaelv se précipite par une fissure de la roche, en une immense gerbe, d'une hauteur de deux cent quarante-cinq mètres. L'observatoire est éloigné de cinq cents mètres de la chute ; malgré cela, l'effet est énorme et le bruit de la cataracte parvient jusqu'aux oreilles du spectateur pareil à celui du

tonnerre. L'immense colonne d'eau tombe en s'élargissant, toute blanche, faisant rejaillir une nuée d'écume qui remonte en tourbillonnant jusqu'au-dessus de la gorge. Les rochers noirs, humectés sans cesse par la vapeur de l'eau, brillent comme des pierres polies. La blancheur de neige de la chute se détache vivement sur la teinte sombre de leurs parois. Au bas de la cataracte le torrent bondit en flots d'écume, entre deux murailles de rochers lisses, laissant à peine place dans leurs anfractuosités pour quelques pins dont les racines se cramponnent à la pierre. Aucun chemin ne mène au pied de la chute ; c'est un vrai paysage fantastique qui vous saisit et vous étreint, donnant dans sa sauvage réalité tout ce que vous pouvez imaginer de plus étrange et de plus grandiose. Nous restons longtemps à contempler le Rjukanfos et quand le moment de repartir est venu, nous lui jetons encore un dernier regard pour en graver le souvenir dans notre mémoire.

Le temps s'est éclairci tout à fait ; au retour notre regard plonge dans la belle vallée que nous avons traversée pour venir ; les sommets des montagnes se découvrent ; un pan de ciel bleu se dessine à l'horizon. Le Gausta lui-même daigne montrer son énorme cône tronqué que coiffent au



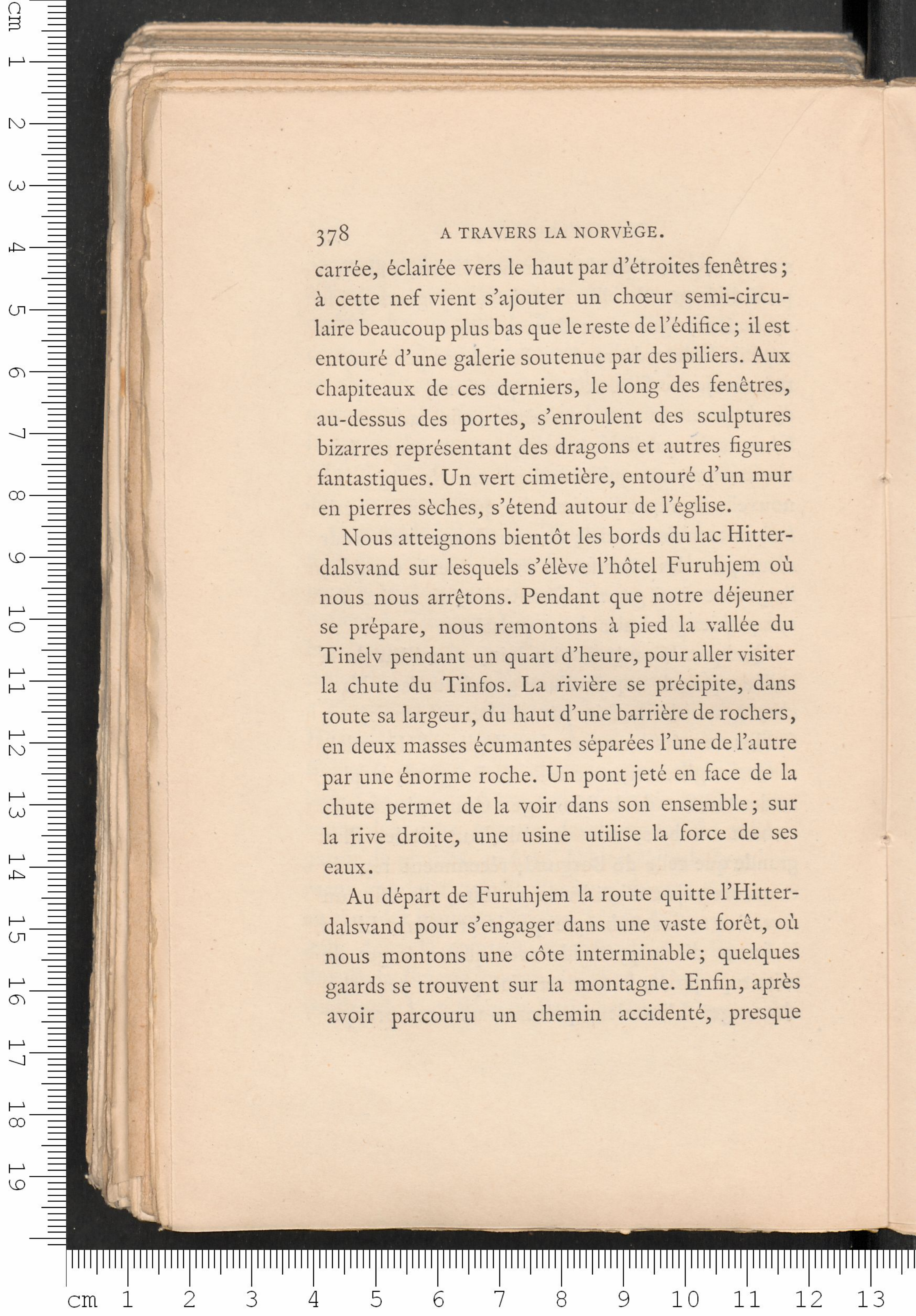
sommet quelques légers flocons blancs. De retour à Strand, nous trouvons avec plaisir un bon feu de branches de sapin brillant dans l'âtre de la salle commune. Nous ne sommes qu'au 9 août et l'on se chauffe avec autant de plaisir qu'au mois de novembre. En feuilletant le livre des voyageurs, je trouve les noms de M. et Mme A... ainsi que celui de M. Z..., qui sont passés ici une dizaine de jours avant nous.

Comme le bateau du Tinsjö ne part que trois fois par semaine, nous le nolisons spécialement pour le lendemain matin où il nous ramène directement à Tinoset. Nous revoyons le lac par le beau temps, avec ses eaux vertes et ses montagnes couvertes de forêts. Nous retrouvons nos karrioles à Tinoset et nous repartons immédiatement pour Hitterdal. Nous laissons à gauche la route de Bolkesjö et nous remontons le cours de l'Orvallaelv, au milieu d'une belle forêt de sapins. La route débouche ensuite dans une fraîche vallée garnie de prairies, au fond de laquelle babille gaiement une jolie rivière. Plusieurs fermes s'élèvent au pied des hauteurs boisées. L'une de ces montagnes dont le sommet est dénudé a sa légende depuis la funeste guerre de 1870. C'est là que, pendant le long siège de Paris, en plein hiver, vint

s'abattre, poussé par les courants aériens, un ballon parti de la grande ville. Les deux voyageurs qui le montaient, ignoraient dans quelle contrée d'Europe ils étaient descendus ; ils finirent par rencontrer une jeune fille. A leurs questions, elle répondit dans une langue étrangère ; enfin, au mot de Christiania qu'elle prononça, les aéronautes égarés comprirent qu'ils étaient en Norvège. La nouvelle se répandit bien vite que deux Français étaient tombés du ciel ; chacun s'empressa autour d'eux pour les réconforter et leur venir en aide ; ils purent ainsi gagner Christiania, au milieu des sympathies générales des populations.

Quelques kilomètres plus loin, au milieu de la vallée, apparaît auprès d'une grande maison blanche, à moitié cachée par de beaux arbres, un fouillis de toits bizarres ; c'est l'église d'Hitterdal.

Cette église est, avec celle de Borgund, le plus ancien édifice de la Norvège. Construite entièrement en bois, elle date du XIIe siècle. Plus grande que celle de Borgund, récemment réparée et encore aujourd'hui livrée au culte, elle offre un caractère moins archaïque que la première. Elle a la forme d'une pyramide avec quatre étages de toits superposés, le tout terminé par un petit clocher aigu. L'intérieur présente une nef presque



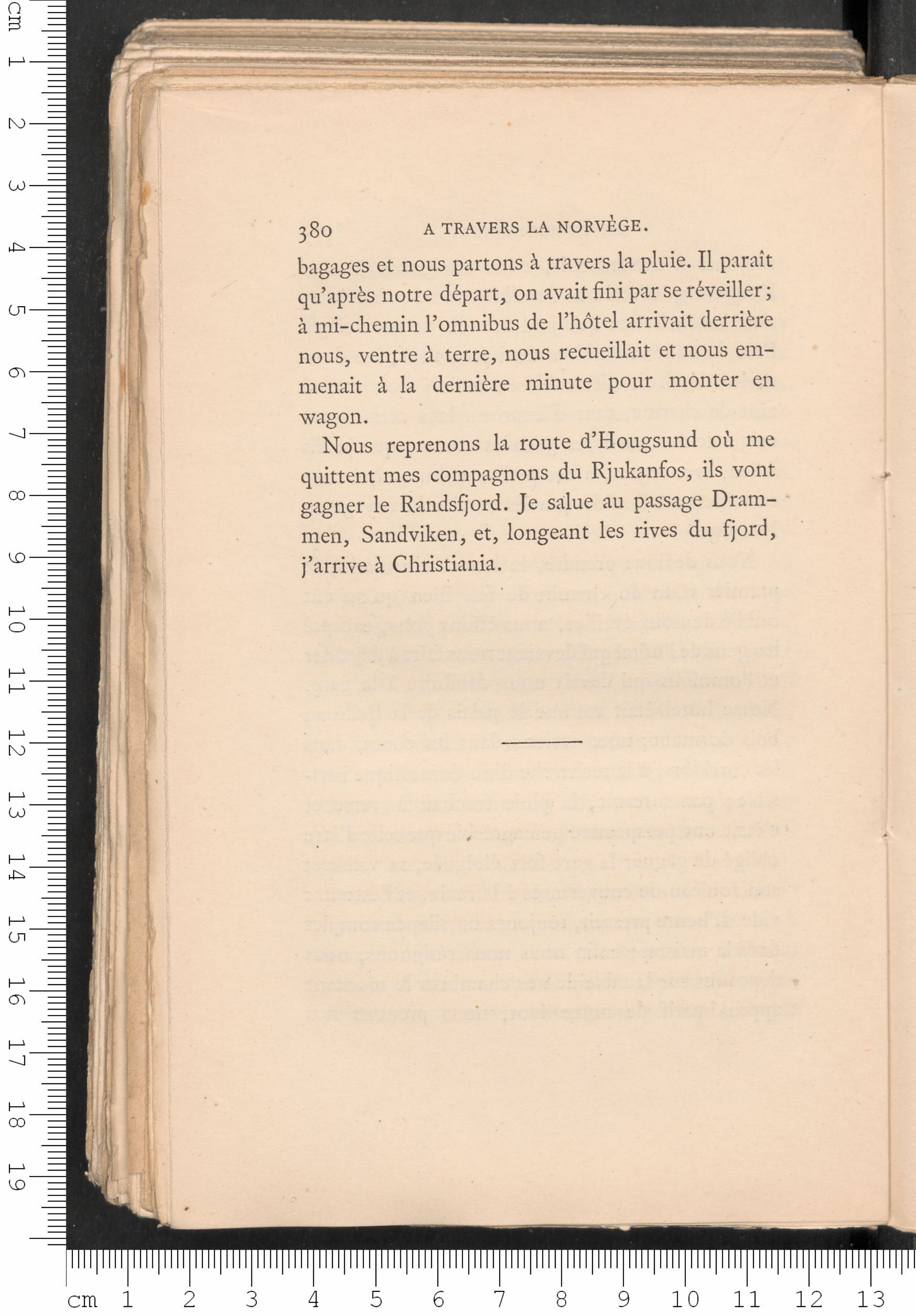
carrée, éclairée vers le haut par d'étroites fenêtres ; à cette nef vient s'ajouter un chœur semi-circulaire beaucoup plus bas que le reste de l'édifice ; il est entouré d'une galerie soutenue par des piliers. Aux chapiteaux de ces derniers, le long des fenêtres, au-dessus des portes, s'enroulent des sculptures bizarres représentant des dragons et autres figures fantastiques. Un vert cimetière, entouré d'un mur en pierres sèches, s'étend autour de l'église.

Nous atteignons bientôt les bords du lac Hitterdalsvand sur lesquels s'élève l'hôtel Furuhjem où nous nous arrêtons. Pendant que notre déjeuner se prépare, nous remontons à pied la vallée du Tinelv pendant un quart d'heure, pour aller visiter la chute du Tinfos. La rivière se précipite, dans toute sa largeur, du haut d'une barrière de rochers, en deux masses écumantes séparées l'une de l'autre par une énorme roche. Un pont jeté en face de la chute permet de la voir dans son ensemble ; sur la rive droite, une usine utilise la force de ses eaux.

Au départ de Furuhjem la route quitte l'Hitterdalsvand pour s'engager dans une vaste forêt, où nous montons une côte interminable ; quelques gaards se trouvent sur la montagne. Enfin, après avoir parcouru un chemin accidenté, presque

toujours à travers bois, nous atteignons le soir Kongsberg. C'était ma dernière course en karriole ; c'est avec tristesse que je descendis de mon siège. Près de mille kilomètres ainsi parcourus, me donnaient le droit d'être blasé ; mais j'avais trouvé tant de charme, tant d'imprévu dans cette façon originale de courir les grandes routes, que je dis adieu, avec regret, à ces petites voitures qui sont certainement l'un des grands attraits du voyage en Norvège.

Nous devions prendre, le lendemain matin, le premier train du chemin de fer. Bien qu'on eût oublié de nous éveiller, nous étions prêts, excepté les gens de l'hôtel qui devaient nous faire à déjeuner et l'omnibus qui devait nous conduire à la gare. Notre hôtel était comme le palais de la Belle au bois dormant ; nous errions dans les cours, dans les corridors, à la recherche d'un domestique invisible ; par surcroît, la pluie tombait à verse et c'était une perspective peu agréable que celle d'être obligé de gagner la gare fort éloignée, sa valise et son rouleau de couvertures à la main, et l'estomac vide. L'heure pressait, toujours un silence complet dans la maison ; enfin nous nous résignons, nous déposons sur la table de nos chambres le montant approximatif de notre écot, nous prenons nos



bagages et nous partons à travers la pluie. Il paraît qu'après notre départ, on avait fini par se réveiller ; à mi-chemin l'omnibus de l'hôtel arrivait derrière nous, ventre à terre, nous recueillait et nous emmenait à la dernière minute pour monter en wagon.

Nous reprenons la route d'Hougsund où me quittent mes compagnons du Rjukanfos, ils vont gagner le Randsfjord. Je salue au passage Drammen, Sandviken, et, longeant les rives du fjord, j'arrive à Christiania.

XXI

Christiania.

La première impression que l'on éprouve en arrivant à Christiania, lorsqu'on revient de l'intérieur de la Norvège, c'est qu'on rentre en pleine civilisation; des rues larges et droites, tirées au cordeau, sont bordées de maisons en briques à plusieurs étages, dont les façades enduites de ciment simulent la pierre de taille; des tramways et des voitures de place roulent sur la chaussée; enfin des hôtels de premier ordre ne le cèdent en rien à ceux des grandes villes d'Europe. Quelque fanatique que l'on soit de la couleur locale, on oublie volontiers les œufs conservés, la viande pourrie et le saumon faisandé des stations de poste, devant une table élégamment servie où l'on déguste, non sans quelque satisfaction, une excellente cuisine française.

Christiania n'est plus l'humble bourgade d'autrefois. Fondée une première fois en 1050 sous le

nom de l'antique Oslo par Harald aux cheveux rouges, elle devint un comptoir de la Hanse et, après la conquête de la Norvège par les Danois, la capitale du pays. Incendiée en 1567 par ses propres habitants qui préféraient la détruire que de la laisser tomber entre les mains des Suédois qui l'assiégeaient, Oslo disparut complètement dans un nouvel incendie en 1624. Reconstruite sur un plan nouveau par Christian IV, roi de Danemark, elle prit le nom de son nouveau fondateur, Christiania. Éprouvée à différentes reprises par de grands incendies, ce fléau des villes de bois, notamment en 1686, 1708 et 1858, cette ville a remplacé presque toutes ses constructions en bois par des maisons en briques. Une loi du gouvernement norvégien, depuis quelques années, oblige les habitants des villes à rebâtir leurs maisons en briques, lorsqu'ils sont forcés de les reconstruire par suite d'incendie ou pour toute autre cause. Cette loi, établie dans le but de limiter les sinistres causés par le feu, est cependant peu populaire ; outre que les constructions en briques coûtent beaucoup plus cher que celles en bois, les murs de briques sont beaucoup plus perméables à l'humidité et partant plus froids que les murailles de bois, calfatées de mousse ou de lichen, comme la coque

d'un navire ; considération importante sous un climat aussi rude que celui de la Norvège.

Longtemps réduite au troisième rang, après Trondjhem et Bergen, les anciennes métropoles de la Norvège, Christiania ne comptait encore, en 1801, que neuf mille cinq cents âmes. Aujourd'hui elle a bien dépassé ses aînées, car elle abrite soixante-dix-sept mille habitants dans ses murs. Elle est devenue le principal centre commercial et maritime du pays ; chaque année plus de deux mille cinq cents navires entrent dans ses ports ou en sortent, sillonnant les eaux de son beau fjord.

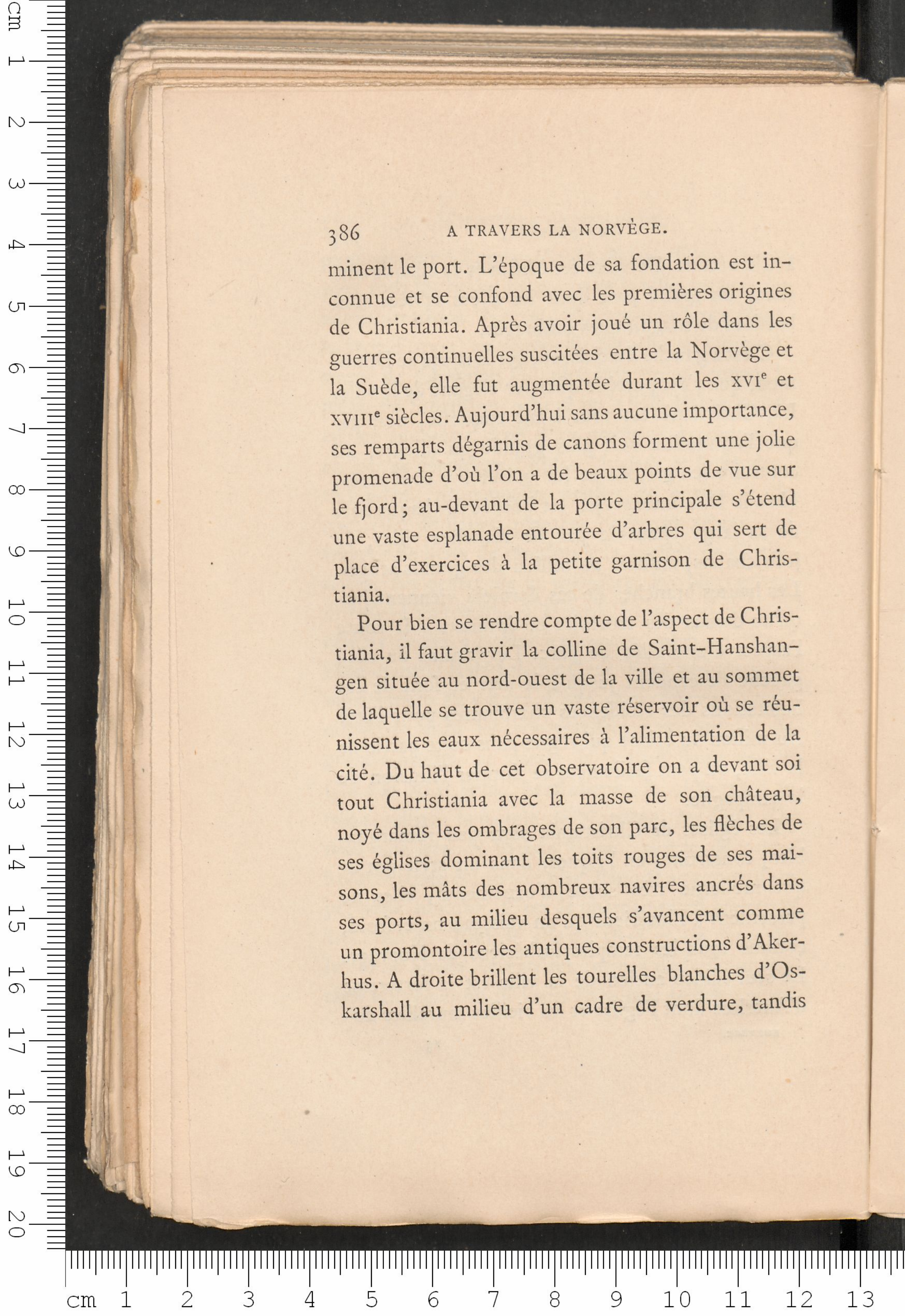
Christiania que l'on se figure volontiers sombre et triste au fond de son fjord, ensevelie sous les frimas du Nord, est une ville toute moderne, ayant presque la prétention d'être coquette. En arrivant du Nord, lorsque l'œil n'est plus habitué qu'aux villes de bois et aux chaumières aux toits de gazon, on est volontiers tenté de trouver aux maisons de Christiania une allure élégante. Mais il semble que le vêtement soit trop large pour les membres qu'il est chargé de couvrir ; les habitants paraissent perdus dans les rues de la ville, sillonnées de rares passants. Toute l'animation de Christiania se concentre dans une large rue, longue d'un kilomètre, le Karl-Johans-Gade, partant de la gare de Suède

pour aboutir à l'esplanade du Palais. C'est là que sont tous les beaux magasins de la ville, les grandes administrations. A droite s'ouvre une large place, le Stor Torvet, au centre de laquelle se trouve la statue de Christian IV, plus loin on rencontre le palais du Storthing, achevé en 1866, l'Université, édifice moderne orné d'un portique à colonnes; en face se déroulent l'Ejdsvoldsplads et le Studenterlunden, promenades ornées de gazon et de corbeilles de fleurs, plantées de beaux arbres, qui servent de lieux de réunion à la société de Christiania. Au centre de la première, les Norvégiens ont élevé une statue à Henrik Vergeland, le plus célèbre de leurs poètes nationaux, mort en 1845. Dominant le Karl-Johans-Gade d'une grande hauteur, élevée au centre d'une vaste terrasse semi-circulaire dont les contre-allées sont garnies de grands arbres, se dresse la statue équestre de Charles XIV Jean, Bernadotte, le chapeau à la main, saluant le peuple de Norvège. Au fond s'étend une grande bâtisse jaune, percée de nombreuses fenêtres, au toit plat, flanqué au centre d'un portique ionique. C'est le château royal construit aux frais de l'État de 1825 à 1848 et où s'installe le roi de Suède, lorsqu'aux termes de la Constitution norvégienne, il vient faire son séjour annuel

à Christiania. Derrière cet édifice et de chaque côté existe un grand parc dont les allées sablées sont bordées de magnifiques ombrages.

C'est à gauche du château, sur la route de Drammen, que s'est porté le quartier élégant de la ville. Là, Christiania est tout à fait coquette, non pas que l'animation soit plus grande qu'ailleurs, au contraire les piétons et les voitures y sont rares. Mais la Drammensvejen est bordée de chaque côté de sa large chaussée par de blanches villas, de jolis chalets, enfouis au milieu des grands arbres. Les hautes branches de ces derniers viennent jusqu'au-dessus des trottoirs et donnent à la route l'aspect d'une allée de parc. Les jardins du côté gauche descendent jusqu'à la mer et font de ces habitations des résidences charmantes pour l'été. Au milieu du calme qui règne dans cette partie de la ville, on peut facilement se donner l'illusion de la campagne.

Les églises de Christiania sont peu remarquables; construites en briques, dans un style gothique moderne très sobre d'ornements, elles ne présentent à l'intérieur qu'un vaisseau nu et froid, comme tous les temples luthériens de Norvège. Le seul édifice ancien de la ville est la forteresse d'Akerhus dont l'église et les vieilles murailles do-



minent le port. L'époque de sa fondation est inconnue et se confond avec les premières origines de Christiania. Après avoir joué un rôle dans les guerres continuelles suscitées entre la Norvège et la Suède, elle fut augmentée durant les XVIe et XVIIIe siècles. Aujourd'hui sans aucune importance, ses remparts dégarnis de canons forment une jolie promenade d'où l'on a de beaux points de vue sur le fjord; au-devant de la porte principale s'étend une vaste esplanade entourée d'arbres qui sert de place d'exercices à la petite garnison de Christiania.

Pour bien se rendre compte de l'aspect de Christiania, il faut gravir la colline de Saint-Hanshangen située au nord-ouest de la ville et au sommet de laquelle se trouve un vaste réservoir où se réunissent les eaux nécessaires à l'alimentation de la cité. Du haut de cet observatoire on a devant soi tout Christiania avec la masse de son château, noyé dans les ombrages de son parc, les flèches de ses églises dominant les toits rouges de ses maisons, les mâts des nombreux navires ancrés dans ses ports, au milieu desquels s'avancent comme un promontoire les antiques constructions d'Akershus. A droite brillent les tourelles blanches d'Oskarshall au milieu d'un cadre de verdure, tandis

qu'à gauche, au pied d'une haute colline, s'élèvent, au bord de la mer, les hautes cheminées des usines et les chantiers maritimes du faubourg d'Oslo. Au delà s'étend le fjord avec sa ceinture d'îles vertes, ses caps et ses baies profondes. Derrière vous court une plaine mamelonnée couverte de cultures et de bouquets d'arbres, parsemée de groupes de maisons; une ceinture de montagnes boisées ferme l'horizon. Éclairé par un beau soleil, ce panorama est très beau. Vue ainsi d'ensemble, Christiania ne paraît pas la grande ville qu'elle est en réalité; resserrée entre la campagne et la mer, elle ne présente qu'un corps étroit dont les membres désunis, formés par ses faubourgs épars dans la campagne, semblent avoir peine à se rejoindre. On ne sait où finit la ville et où commencent les champs.

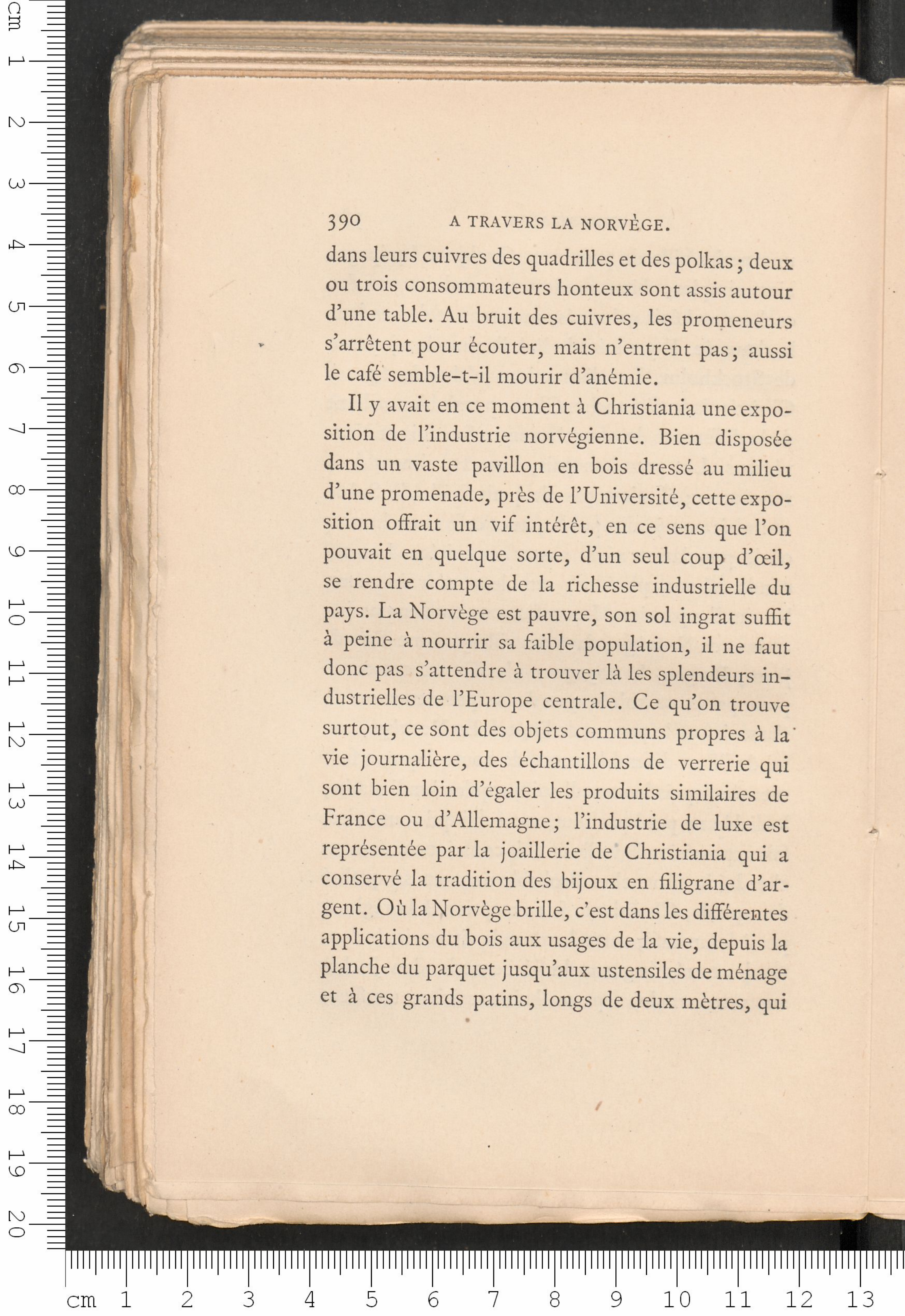
Quant au fjord, il jouit d'une réputation de beauté méritée; j'avoue cependant qu'il n'a pas fait sur moi l'impression que j'en attendais; il est plutôt gracieux que beau. Je comprends qu'il provoque l'enthousiasme du touriste qui débute en Norvège par Christiania et pour qui l'aspect d'un fjord est chose nouvelle. La vue de ces croupes verdoyantes, de ces îles nombreuses qui font du fjord tantôt un étroit canal, tantôt un beau lac où il étale paisiblement ses eaux vertes, étonne et transporte le

voyageur. Mais ces montagnes de faible hauteur, aux formes molles et arrondies, ces îles peu élevées au-dessus de l'eau, bien que couvertes de belles forêts de sapins, ne sauraient donner au paysage ce caractère imposant et grandiose des grands fjords septentrionaux. C'est une Norvège aimable et riante, ce n'est plus la rude et âpre nature du Nord, celle de la vraie Norvège.

Au pied de Saint-Hanshangen se trouve un des principaux cimetières de la ville. Comme ceux de Trondjhem et de Bergen, il sert de promenade publique. Le long des allées bordées de larges pierres tombales et de tertres de gazon se trouvent des bancs sur lesquels viennent jouer les enfants. Toutes ces tombes sont entretenues avec un soin pieux et ornées de fleurs.

C'est un dimanche; je retrouve le Karl-Johans-Gade et ses promenades couverts de monde; de midi à deux heures il y a musique militaire au Studenterlunden, le tout Christiania est là. Ici même observation qu'à Bergen, les femmes, mal habillées, manquent complètement de goût; pas une de passable. On en est réduit à se demander si réellement la jolie Norvégienne n'existe pas. Les hommes se promènent généralement en petit chapeau melon, sans gants. On se croirait dans

une petite ville de province. Quelques équipages bien simples, bien modestes, conduits par des cochers en képis galonnés, montent et descendent la chaussée. Il y a loin de là à l'animation joyeuse de Stockholm. Les distractions n'abondent pas à Christiania le dimanche. C'est un trait bien saillant de la différence de caractère entre Suédois et Norvégiens. Les premiers gais, ouverts, aiment à se rencontrer; il n'est pas de petite ville de Suède qui n'ait son jardin public, avec café et orchestre, où la population vient passer ses soirées. Les seconds calmes, placides, semblent n'avoir aucun besoin d'expansion. Les cafés sont totalement inconnus en Norvège; dans des villes comme Trondjhem, Bergen, le voyageur n'a d'autre ressource pour passer sa soirée que de se promener ou de s'asseoir sur le perron de l'hôtel. En Norvège, une loi de l'État défend la vente de toute liqueur fermentée depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin; le diable ne perd pas tout, car celui qui veut boire, fait sa provision la veille et boit consciencieusement chez lui le dimanche. Probablement en sa qualité de capitale, Christiania fait exception à la règle et possède un café, sorte de rotonde vitrée située dans un des carrés de gazon du Studenterlunden. Juchés sur une estrade, sept ou huit musiciens soufflent



dans leurs cuivres des quadrilles et des polkas; deux ou trois consommateurs honteux sont assis autour d'une table. Au bruit des cuivres, les promeneurs s'arrêtent pour écouter, mais n'entrent pas; aussi le café semble-t-il mourir d'anémie.

Il y avait en ce moment à Christiania une exposition de l'industrie norvégienne. Bien disposée dans un vaste pavillon en bois dressé au milieu d'une promenade, près de l'Université, cette exposition offrait un vif intérêt, en ce sens que l'on pouvait en quelque sorte, d'un seul coup d'œil, se rendre compte de la richesse industrielle du pays. La Norvège est pauvre, son sol ingrat suffit à peine à nourrir sa faible population, il ne faut donc pas s'attendre à trouver là les splendeurs industrielles de l'Europe centrale. Ce qu'on trouve surtout, ce sont des objets communs propres à la vie journalière, des échantillons de verrerie qui sont bien loin d'égaler les produits similaires de France ou d'Allemagne; l'industrie de luxe est représentée par la joaillerie de Christiania qui a conservé la tradition des bijoux en filigrane d'argent. Où la Norvège brille, c'est dans les différentes applications du bois aux usages de la vie, depuis la planche du parquet jusqu'aux ustensiles de ménage et à ces grands patins, longs de deux mètres, qui

servent en hiver à marcher sur la neige, dans ces magnifiques fourrures, dans les produits de ses mines. Les marchands de Trondjhem, de Bergen, de Christiania ont exposé toutes leurs richesses; les fourrures les plus diverses depuis l'humble peau de renne, jusqu'aux gigantesques dépouilles de l'ours blanc, celles du lynx de Laponie, le précieux renard bleu, s'étalent en superbes trophées. Kongsberg et Röros offrent une riche collection de leurs minerais, et montrent dans une série d'échantillons, les différents degrés de pureté des produits de leurs mines d'argent et de cuivre.

Près du pavillon de l'industrie, un autre, beaucoup plus petit, renfermait l'exposition de peinture. L'école norvégienne ne fait que de naître; bien des toiles sont d'une grande faiblesse; quelques-unes, les meilleures, rendent avec assez de bonheur ces beaux effets de lumière du Nord qu'on ne peut oublier, quand on les a vus une fois. D'autres montrent des vues d'Italie qu'on ne s'attend guère à rencontrer ici. Que les peintres norvégiens s'étudient seulement à bien rendre la nature de leur pays, d'un caractère si original, si grandiose, et sa belle lumière, cela leur suffira et au delà pour tenir un rang honorable dans les écoles européennes.

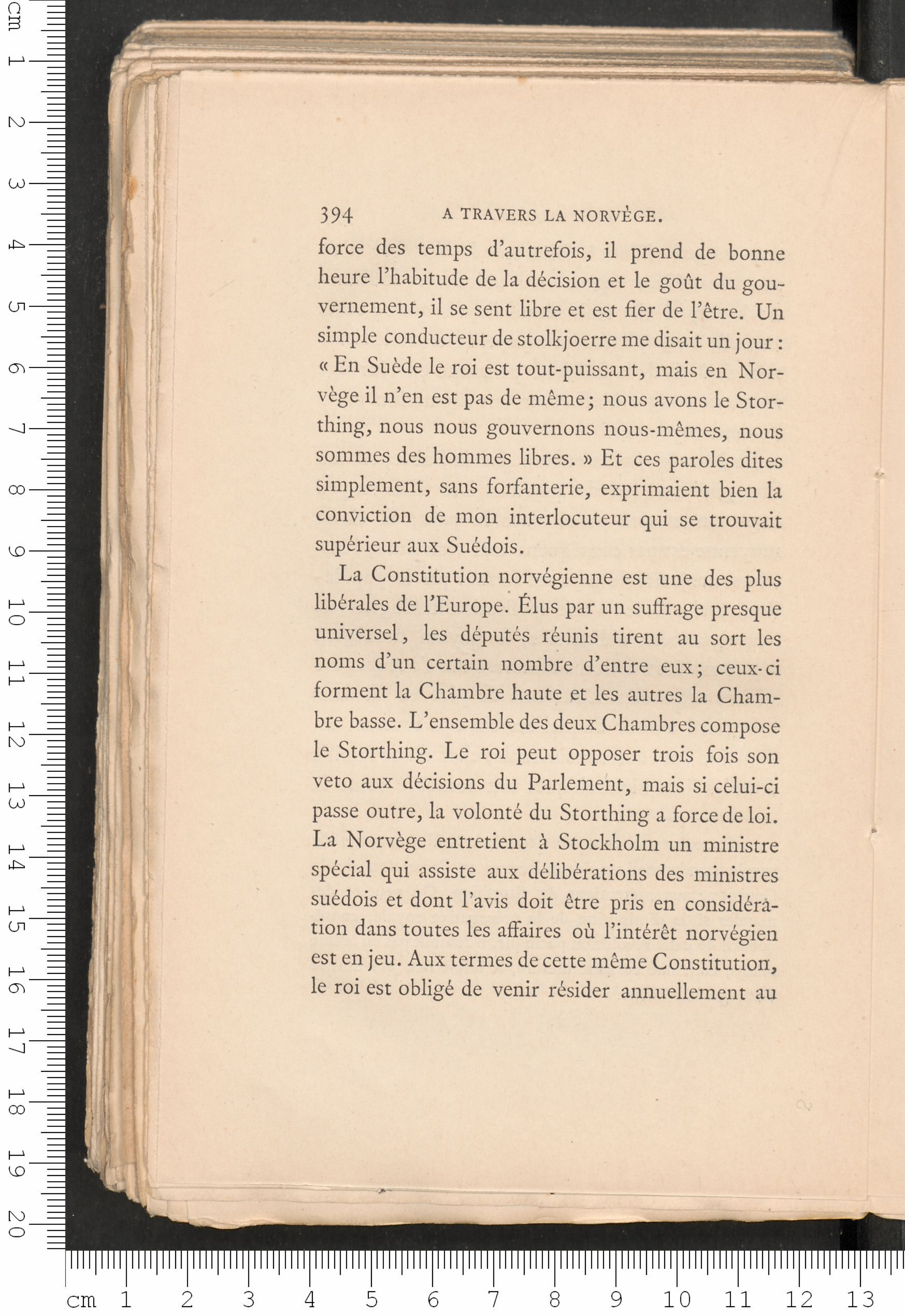
Pendant mon séjour à Christiania, les esprits étaient très surexcités, le fameux procès des ministres allait enfin commencer. On sait le différend qui divise depuis plusieurs années les Chambres norvégiennes et la Couronne. Aux termes de la Constitution, les ministres ne sont pas pris dans le Parlement et ne peuvent assister à ses séances; celui-ci demande au contraire qu'une loi oblige les premiers à prendre part aux délibérations et à défendre les projets présentés par la Couronne. Jusqu'à présent le roi s'est refusé à accéder aux désirs du Storthing, en alléguant que la Constitution du royaume faisait partie intégrante du pacte d'union conclu à Eidsvold, en 1814, entre Charles-Jean et le Storthing norvégien. Pour venir à bout de la résistance royale, le Storthing a pris le parti de décréter d'accusation les ministres défenseurs de la prérogative souveraine, comme coupables de haute trahison. Mais comme la solidarité ministérielle n'existe pas en Norvège, il sera nécessaire de faire le procès séparément à chacun des ministres. On le voit, la solution du différend peut se faire encore longtemps attendre. Si le Norvégien est tenace, il est très doux et cache, sous son enveloppe un peu lourde, une forte dose de bon sens; on peut donc espérer que la situation se dénouera

sans moyen violent[1]. Bien que la Norvège n'ait pas renoncé sans regret à son union avec le Danemark auquel elle était réunie depuis quatre cents ans, elle a complètement accepté sa nouvelle situation vis-à-vis de la Suède et personne en Norvège ne paraît songer à effectuer une séparation entre les deux royaumes.

La Norvège, plus encore que la Suède, est un État gouverné par des paysans. Les villes un peu importantes sont rares dans le pays; la classe moyenne est par conséquent très restreinte; l'immense majorité du pays est formée par la population rurale. Grâce à une application intelligente de l'enseignement obligatoire, le paysan norvégien reçoit une instruction suffisante pour s'occuper des affaires nationales. Cantonné de père en fils dans son gaard autour duquel ses champs forment un domaine souvent considérable, chef d'une famille dont les liens hiérarchiques ont conservé toute la

---

1. Cette longue crise s'est terminée seulement en 1884 par la condamnation des ministres et l'accession de la Couronne aux prétentions du Storthing. On peut se demander si la diminution de la prérogative royale, conséquence de cette révolution pacifique, n'affaiblit pas en même temps, dans une certaine mesure, le faible lien qui unit la Norvège à la Suède.



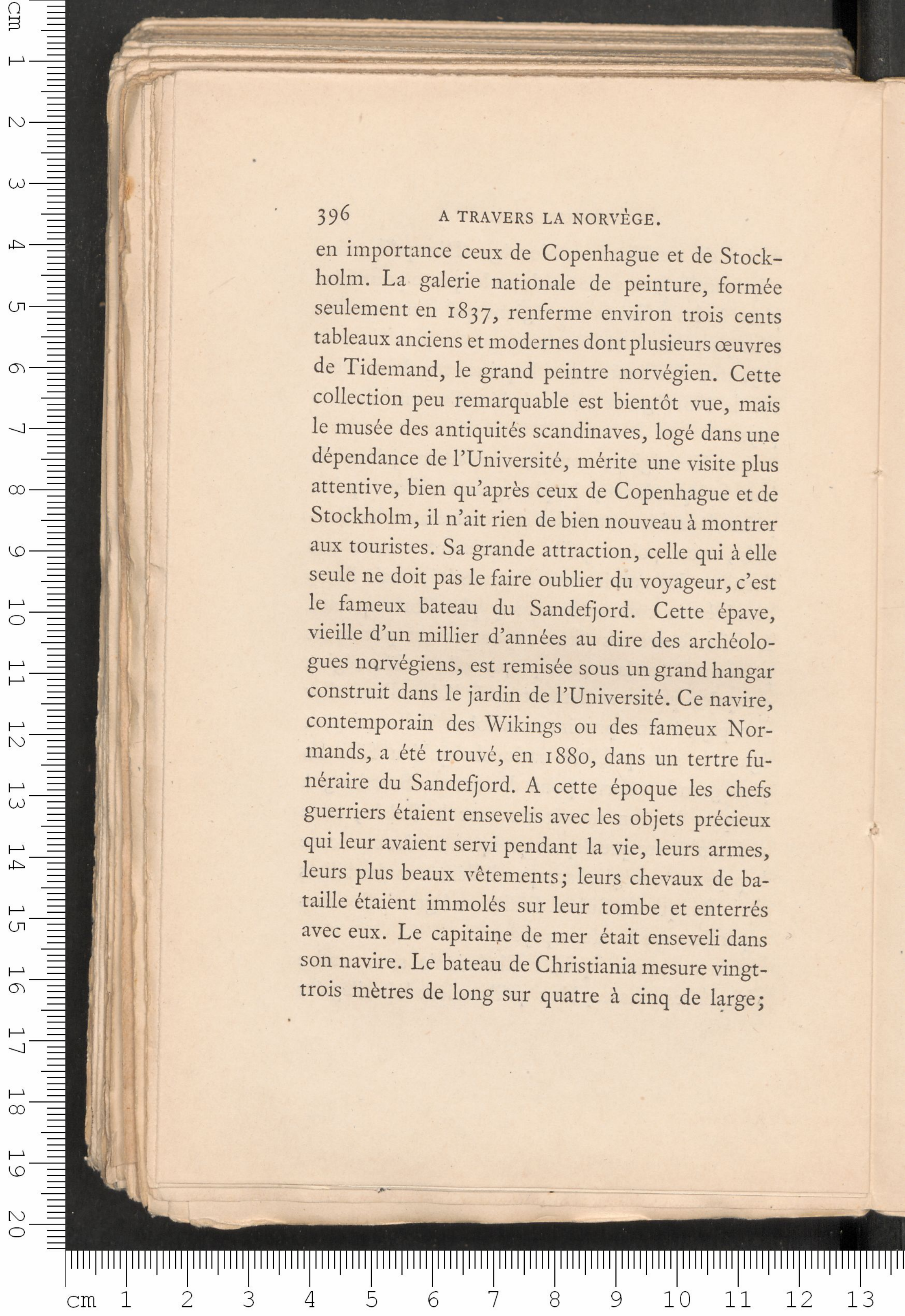
force des temps d'autrefois, il prend de bonne heure l'habitude de la décision et le goût du gouvernement, il se sent libre et est fier de l'être. Un simple conducteur de stolkjoerre me disait un jour : « En Suède le roi est tout-puissant, mais en Norvège il n'en est pas de même ; nous avons le Storthing, nous nous gouvernons nous-mêmes, nous sommes des hommes libres. » Et ces paroles dites simplement, sans forfanterie, exprimaient bien la conviction de mon interlocuteur qui se trouvait supérieur aux Suédois.

La Constitution norvégienne est une des plus libérales de l'Europe. Élus par un suffrage presque universel, les députés réunis tirent au sort les noms d'un certain nombre d'entre eux ; ceux-ci forment la Chambre haute et les autres la Chambre basse. L'ensemble des deux Chambres compose le Storthing. Le roi peut opposer trois fois son veto aux décisions du Parlement, mais si celui-ci passe outre, la volonté du Storthing a force de loi. La Norvège entretient à Stockholm un ministre spécial qui assiste aux délibérations des ministres suédois et dont l'avis doit être pris en considération dans toutes les affaires où l'intérêt norvégien est en jeu. Aux termes de cette même Constitution, le roi est obligé de venir résider annuellement au

moins six semaines en Norvège. Dès qu'il arrive à la frontière, sa suite suédoise le quitte pour faire place à des officiers norvégiens qui sont attachés à sa personne pendant tout son séjour dans le royaume. Ordinairement le prince royal est vice-roi de Norvège et réside habituellement dans le pays.

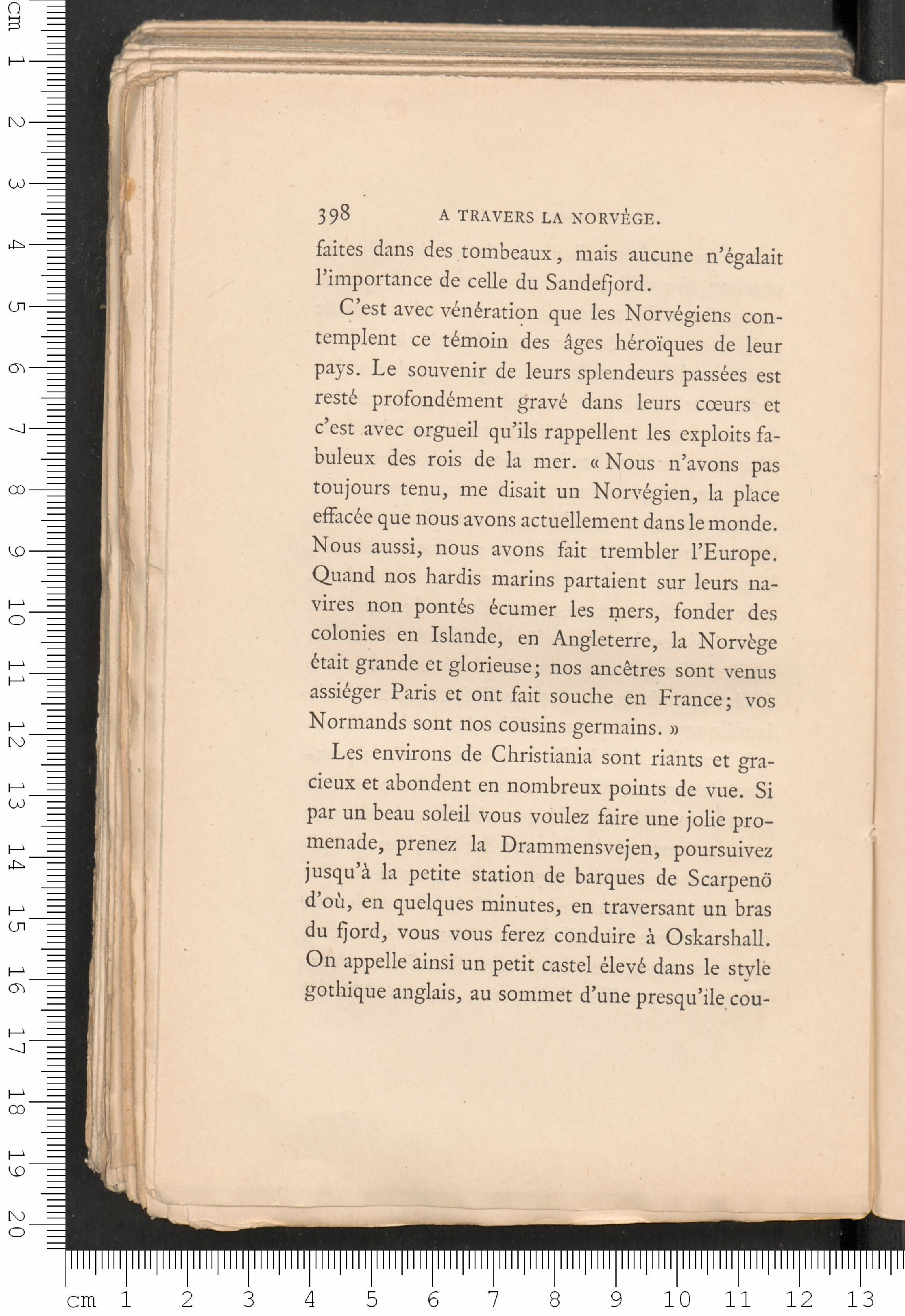
Les Norvégiens sont excessivement jaloux de leur indépendance; le plus grand affront qu'on puisse leur faire est de les confondre avec les Suédois, non point qu'ils nourrissent contre ces derniers des sentiments d'animosité, mais ils se considèrent comme beaucoup plus libres qu'eux. L'union entre les deux royaumes est purement personnelle et la crainte perpétuelle du Norvégien est qu'on puisse seulement avoir l'idée d'assimiler son pays à une province suédoise. Telle est à cet égard la susceptibilité nationale qu'il a fallu les plus grands efforts pour décider le Storthing à accepter l'union monétaire avec la Suède; cette union n'existe que depuis quelques années et encore le paysan norvégien accepte difficilement les billets de la Banque de Suède. Enfin une ligne de douanes sépare encore les deux pays.

On ne saurait quitter Christiania sans rendre visite à ses musées, bien qu'ils soient loin d'égaler



en importance ceux de Copenhague et de Stockholm. La galerie nationale de peinture, formée seulement en 1837, renferme environ trois cents tableaux anciens et modernes dont plusieurs œuvres de Tidemand, le grand peintre norvégien. Cette collection peu remarquable est bientôt vue, mais le musée des antiquités scandinaves, logé dans une dépendance de l'Université, mérite une visite plus attentive, bien qu'après ceux de Copenhague et de Stockholm, il n'ait rien de bien nouveau à montrer aux touristes. Sa grande attraction, celle qui à elle seule ne doit pas le faire oublier du voyageur, c'est le fameux bateau du Sandefjord. Cette épave, vieille d'un millier d'années au dire des archéologues norvégiens, est remisée sous un grand hangar construit dans le jardin de l'Université. Ce navire, contemporain des Wikings ou des fameux Normands, a été trouvé, en 1880, dans un tertre funéraire du Sandefjord. A cette époque les chefs guerriers étaient ensevelis avec les objets précieux qui leur avaient servi pendant la vie, leurs armes, leurs plus beaux vêtements; leurs chevaux de bataille étaient immolés sur leur tombe et enterrés avec eux. Le capitaine de mer était enseveli dans son navire. Le bateau de Christiania mesure vingt-trois mètres de long sur quatre à cinq de large;

construit en chêne, il a pris la teinte noire du charbon. Au milieu se trouve une grande poutre se terminant à ses deux extrémités en queue de poisson et servant à supporter le mât dont il ne reste plus debout que la partie inférieure; la portion supérieure, brisée, est couchée le long du navire. Le gouvernail, intact, était accroché aux flancs du bâtiment; les plats-bords étaient garnis de boucliers ronds en bois soutenus par des armatures en fer et destinés à protéger les rameurs; plusieurs sont encore en place. Les Wikings avaient l'habitude, lorsque la nuit ils jetaient l'ancre, de couvrir leurs vaisseaux d'une tente. Pour abriter le corps du héros qui devait reposer là dans la nuit éternelle, au lieu d'une tente, on avait élevé une chambre funéraire en bois, aux pans inclinés comme ceux de la toile supportée par un câble. Lorsqu'on découvrit le navire, le toit s'était effondré sous la pression des terres. On remarqua du reste que le monticule avait déjà dû être visité, probablement peu de temps après la mort du chef, par des pirates qui voulaient s'emparer de ses armes et des objets précieux ensevelis avec lui. Néanmoins on trouva encore des débris intéressants, des rames, des ossements, des lambeaux d'étoffes brodées. D'autres trouvailles de bateaux avaient déjà été



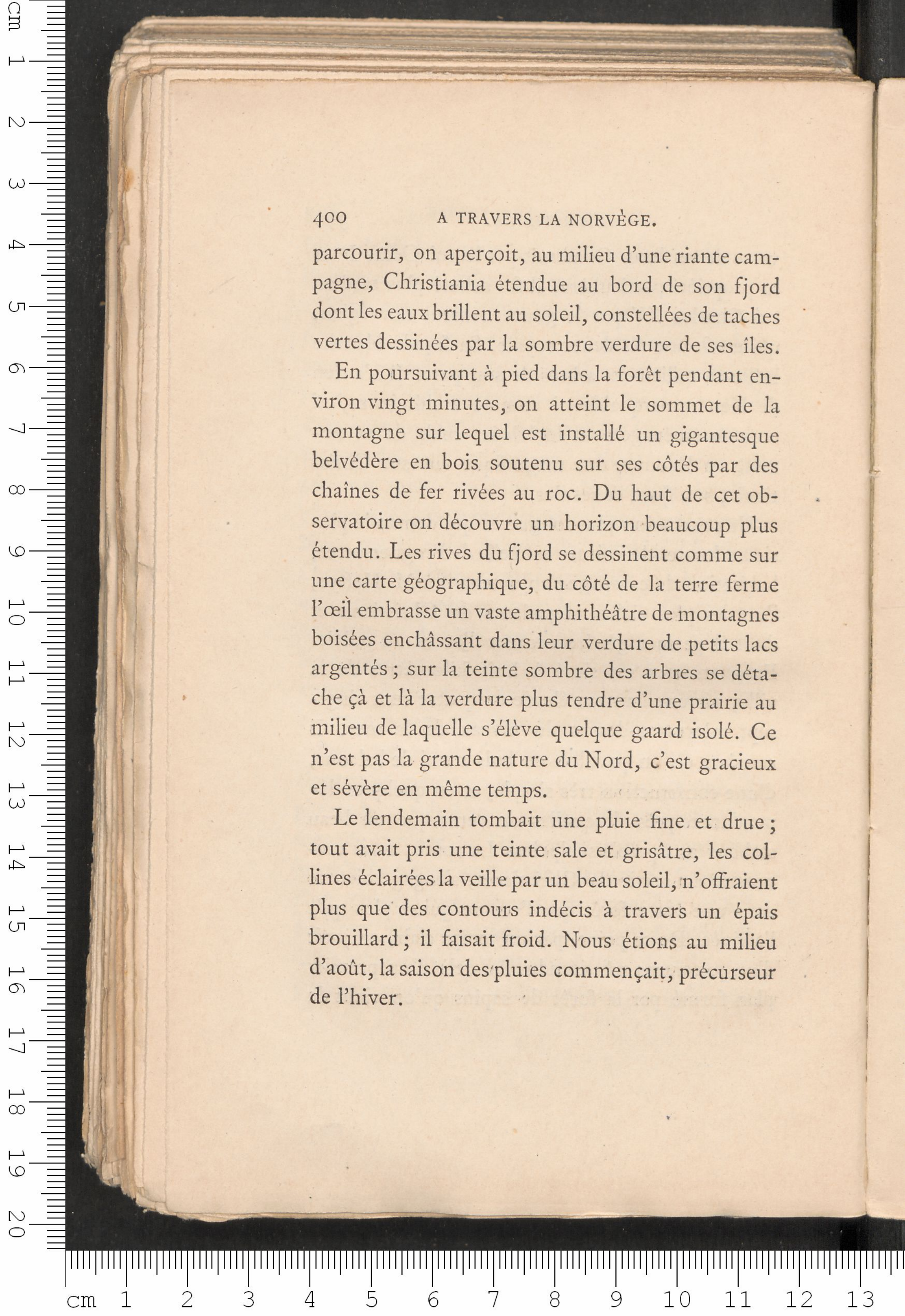
faites dans des tombeaux, mais aucune n'égalait l'importance de celle du Sandefjord.

C'est avec vénération que les Norvégiens contemplent ce témoin des âges héroïques de leur pays. Le souvenir de leurs splendeurs passées est resté profondément gravé dans leurs cœurs et c'est avec orgueil qu'ils rappellent les exploits fabuleux des rois de la mer. « Nous n'avons pas toujours tenu, me disait un Norvégien, la place effacée que nous avons actuellement dans le monde. Nous aussi, nous avons fait trembler l'Europe. Quand nos hardis marins partaient sur leurs navires non pontés écumer les mers, fonder des colonies en Islande, en Angleterre, la Norvège était grande et glorieuse; nos ancêtres sont venus assiéger Paris et ont fait souche en France; vos Normands sont nos cousins germains. »

Les environs de Christiania sont riants et gracieux et abondent en nombreux points de vue. Si par un beau soleil vous voulez faire une jolie promenade, prenez la Drammensvejen, poursuivez jusqu'à la petite station de barques de Scarpenö d'où, en quelques minutes, en traversant un bras du fjord, vous vous ferez conduire à Oskarshall. On appelle ainsi un petit castel élevé dans le style gothique anglais, au sommet d'une presqu'île cou-

verte de verdure. Construit par le roi Oscar Ier et sa propriété particulière, il fut acheté plus tard au roi Charles XV par le gouvernement norvégien, qui en fit une résidence royale. Sa façade blanche brille au milieu des arbres de son parc. Il n'a rien de bien remarquable ni comme architecture, ni comme aménagement intérieur; mais de sa terrasse on découvre une magnifique vue sur Christiania, son fjord et ses îles.

Une excursion plus longue et qui demande plusieurs heures de voiture est celle de Frognersaeter, habitation de campagne appartenant à M. Heftye, l'un des plus riches négociants de Christiania et dont il permet généreusement l'accès au public. Frognersaeter est situé à huit kilomètres de la ville, sur une hauteur élevée de quatre cent vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Il consiste en un pavillon en bois muni de balcons, d'une construction très simple, et en quelques dépendances près desquelles on remarque un beau stabbur aux parois sculptées. La route, assez monotone au sortir de Christiania, s'engage bientôt dans une vaste forêt que l'on ne quitte plus qu'à l'arrivée. De ce point, par un temps clair, on jouit d'un panorama très étendu. Au delà d'un premier plan formé par la forêt de sapins qu'on vient de



parcourir, on aperçoit, au milieu d'une riante campagne, Christiania étendue au bord de son fjord dont les eaux brillent au soleil, constellées de taches vertes dessinées par la sombre verdure de ses îles.

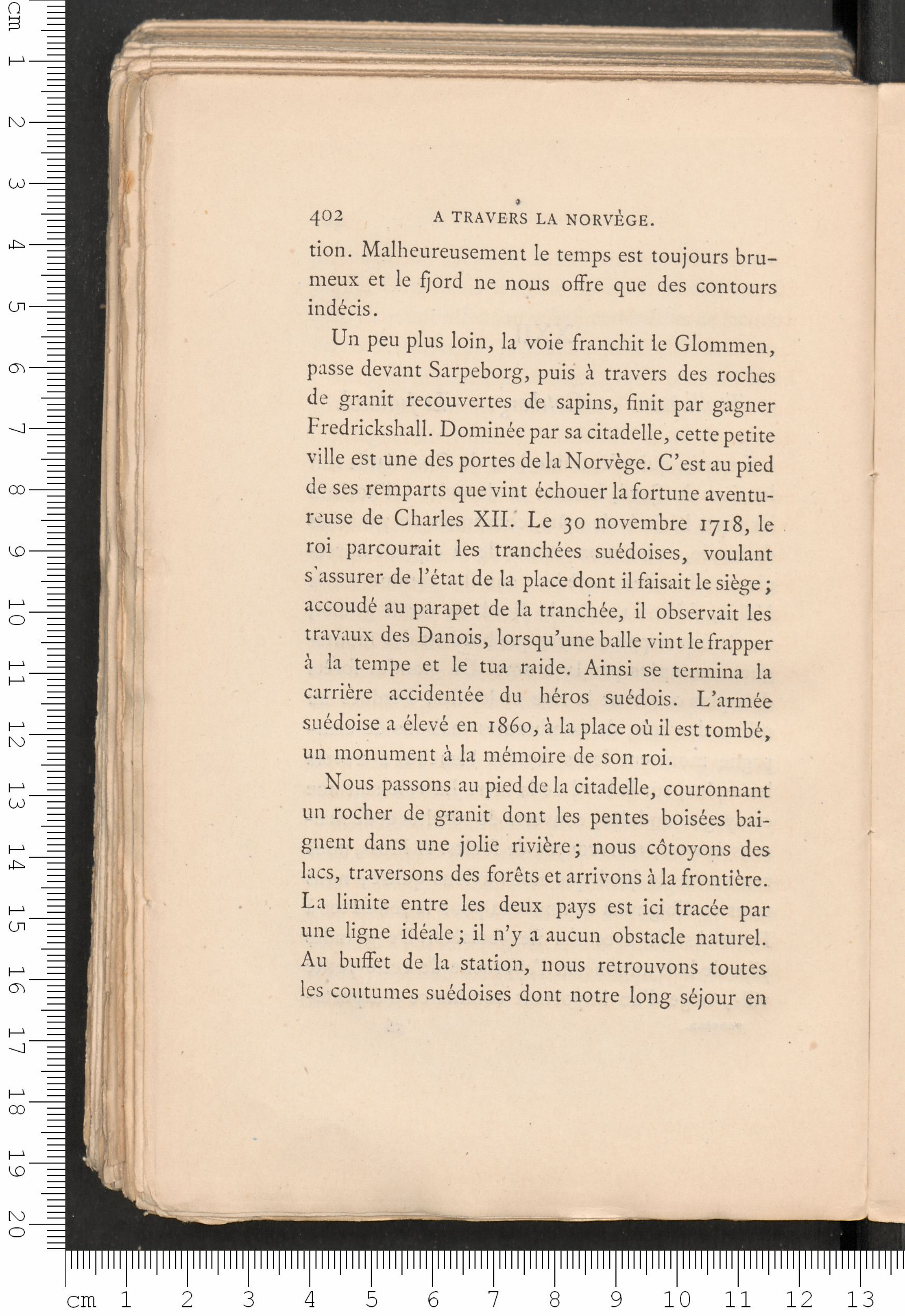
En poursuivant à pied dans la forêt pendant environ vingt minutes, on atteint le sommet de la montagne sur lequel est installé un gigantesque belvédère en bois soutenu sur ses côtés par des chaînes de fer rivées au roc. Du haut de cet observatoire on découvre un horizon beaucoup plus étendu. Les rives du fjord se dessinent comme sur une carte géographique, du côté de la terre ferme l'œil embrasse un vaste amphithéâtre de montagnes boisées enchâssant dans leur verdure de petits lacs argentés ; sur la teinte sombre des arbres se détache çà et là la verdure plus tendre d'une prairie au milieu de laquelle s'élève quelque gaard isolé. Ce n'est pas la grande nature du Nord, c'est gracieux et sévère en même temps.

Le lendemain tombait une pluie fine et drue ; tout avait pris une teinte sale et grisâtre, les collines éclairées la veille par un beau soleil, n'offraient plus que des contours indécis à travers un épais brouillard ; il faisait froid. Nous étions au milieu d'août, la saison des pluies commençait, précurseur de l'hiver.

XXII

Trollhätan. — Göteborg. — Le Jutland.

Le train qui m'entraîne loin de Christiania suit les rives du fjord, laissant se dérouler à l'horizon les ports hérissés de mâts, couronnés de panaches de fumée, et les monuments de la capitale norvégienne. Les îles succèdent aux îles comme sur le Mälar, faisant tantôt du fjord un étroit goulet, tantôt une nappe ouverte que bordent des montagnes estompées par la brume. De grandes forêts de sapins couvrent la rive et les îles. Perdues au milieu des bois, de nombreuses maisons de campagne montrent leurs façades blanches à travers les sapins, sur le bord de la mer. La voie suit une campagne ondulée, couverte de récoltes et de maisons éparses, entrecoupée de forêts. A Moss, nous retrouvons le fjord que nous avions quitté; nous nous en éloignons de nouveau pour le retrouver à Fredrickstadt avec ses îles boisées. De grandes piles de bois annoncent l'approche de cette petite ville, siège d'un important commerce d'exporta-



tion. Malheureusement le temps est toujours brumeux et le fjord ne nous offre que des contours indécis.

Un peu plus loin, la voie franchit le Glommen, passe devant Sarpeborg, puis à travers des roches de granit recouvertes de sapins, finit par gagner Fredrickshall. Dominée par sa citadelle, cette petite ville est une des portes de la Norvège. C'est au pied de ses remparts que vint échouer la fortune aventureuse de Charles XII. Le 30 novembre 1718, le roi parcourait les tranchées suédoises, voulant s'assurer de l'état de la place dont il faisait le siège ; accoudé au parapet de la tranchée, il observait les travaux des Danois, lorsqu'une balle vint le frapper à la tempe et le tua raide. Ainsi se termina la carrière accidentée du héros suédois. L'armée suédoise a élevé en 1860, à la place où il est tombé, un monument à la mémoire de son roi.

Nous passons au pied de la citadelle, couronnant un rocher de granit dont les pentes boisées baignent dans une jolie rivière ; nous côtoyons des lacs, traversons des forêts et arrivons à la frontière. La limite entre les deux pays est ici tracée par une ligne idéale ; il n'y a aucun obstacle naturel. Au buffet de la station, nous retrouvons toutes les coutumes suédoises dont notre long séjour en

Norvège nous avait déshabitué. Le chemin se déroule dans un pays pauvre, couvert de forêts et de tourbières. A Mellerund, point de jonction de la ligne de Christiania avec celle de Göteborg à Falun, la contrée devient plus riche. On traverse une grande plaine fertile et monotone, entrecoupée de villages. Nous laissons de côté Wenersborg dont nous apercevons les clochers à notre gauche, ainsi qu'une petite bande verte du lac Wener. La voie franchit le Götaelf et atteint bientôt Trollhätan.

Trollhätan est le nom d'un bourg industriel que les chutes du Götaelf ont rendu célèbre. Le Götaelf est une large rivière, assez profonde pour porter des navires et dont le lit a été utilisé pour la construction de ce fameux canal de Göta qui leur permet de remonter jusqu'à Stockholm, à travers les grands lacs.

A Trollhätan, le Götaelf forme plusieurs chutes d'une hauteur totale de trente-trois mètres sur un parcours de cent cinquante mètres. La hauteur n'est pas énorme, mais la masse d'eau est grandiose. On évalue à deux cent vingt-cinq mille chevaux la force développée par la rivière. Des usines se sont installées sur ses rives pour utiliser ces forces et semblent suspendues au-dessus du gouffre.

La première chute, située près d'une scierie

établie sur la rive gauche, est de sept mètres; elle est divisée en deux par une île; la rivière tombe en grandes masses profondes d'une belle couleur verte pour rejaillir en énormes vagues d'écume. L'effet est splendide et rien ne peut rendre l'impression que cause cette énorme masse liquide se précipitant d'un seul bond dans le vide, avec le bruit du tonnerre. Tout le lit de la rivière n'est plus qu'une immense nappe d'écume qui s'en va mugissante, jusqu'à la seconde chute; cette dernière n'a pas moins de treize mètres de hauteur. Cette chute, comme la première, est partagée en deux par une petite île boisée à laquelle on peut arriver par un pont étroit; un second petit pont suspendu rejoint l'autre extrémité de l'ile à la rive opposée. Un sentier escarpé conduit, à travers des massifs de sapins, à une petite plate-forme du rocher, d'où l'on a une vue d'ensemble de la cataracte. De la scierie établie sur la rive gauche et que l'on a alors devant soi, tombent encore deux cascades secondaires. L'eau, en se précipitant, fait un bruit assourdissant, l'écume rejaillit en épais nuages de vapeur. La rivière roule au bas de la chute, tourbillonnant comme dans une immense cuve, soulevant ses flots irrités entre deux rives de rochers garnis de sapins. Le Götaelf continue à bondir en

rapides écumants, resserré entre ses deux barrières de pierre jusqu'à la troisième chute qui est d'environ deux mètres. Un peu plus bas, la rivière, encore frémissante, vient étaler ses eaux vertes dans un vaste bassin, presque un petit lac où, calme et unie comme un miroir, elle semble se reposer des terribles convulsions qu'elle vient de subir.

Ces chutes de la rivière ont nécessité de grands travaux pour permettre au canal de Göta de surmonter ces obstacles. Une succession d'écluses, véritable escalier de géants, élève les navires au niveau des chutes et leur permet de continuer leur route vers les grands lacs.

Le chemin de fer suit la vallée du Götaelf, fertile et monotone ; de chaque côté s'élèvent des collines de granit ; le fond de la vallée, formé de prairies à demi noyées, est occupé par la rivière sillonnée de navires. Souvent le lit du fleuve disparaît à un tournant de la vallée et les vaisseaux, déployant leurs voiles blanches, semblent naviguer au milieu des prairies. Sur les rives de la rivière, au sommet d'une colline, se voit une vieille tour flanquée d'antiques murailles. Ces ruines sont celles du château de Bohus, dont les possesseurs étendaient leur juridiction sur toute la contrée, à

laquelle on finit par donner le nom de Bohuslän. La vallée s'élargit tout à fait, les collines de granit reculent à l'horizon et bientôt de hautes cheminées d'usines, des tours d'églises, annoncent l'approche de Göteborg.

Göteborg, dont nous avons fait Gotembourg, est la seconde ville de Suède ; elle compte soixante-seize mille âmes ; elle est devenue une cité industrielle et, comme importance maritime, elle dépasse Stockholm. Sa prospérité date surtout de l'époque du blocus continental, pendant lequel les Anglais avaient fait de Göteborg le principal entrepôt de leur commerce dans le Nord ; elle a surtout des relations avec l'Angleterre et l'Allemagne. Sa bourgeoisie, riche, intelligente, laborieuse, en a fait une des plus grandes et des plus belles villes du Nord ; beaucoup de ses institutions municipales sont dues à des libéralités particulières. Göteborg est une ville toute moderne. Ses nouveaux quartiers, percés de larges rues à angle droit, sont bordés de maisons à plusieurs étages qui rappellent, par leur construction, celles de Stockholm et de Copenhague ; les enseignes qui barrent les façades des maisons à tous les étages, font songer à celles de Hambourg ; des canaux, coupés de nombreux ponts, encaissés dans de magnifiques quais tirés

au cordeau, coupent la ville en tous sens. Ses églises sont modernes, ses palais sont construits dans ce style néo-grec pour lequel les gens du Nord semblent avoir une préférence malheureuse. Sur sa principale place s'élève la statue de son fondateur, Gustave-Adolphe le Grand. Tout cela est beau, mais de cette beauté froide et convenue qui caractérise les villes modernes ; un peu de pittoresque ferait mieux l'affaire du touriste.

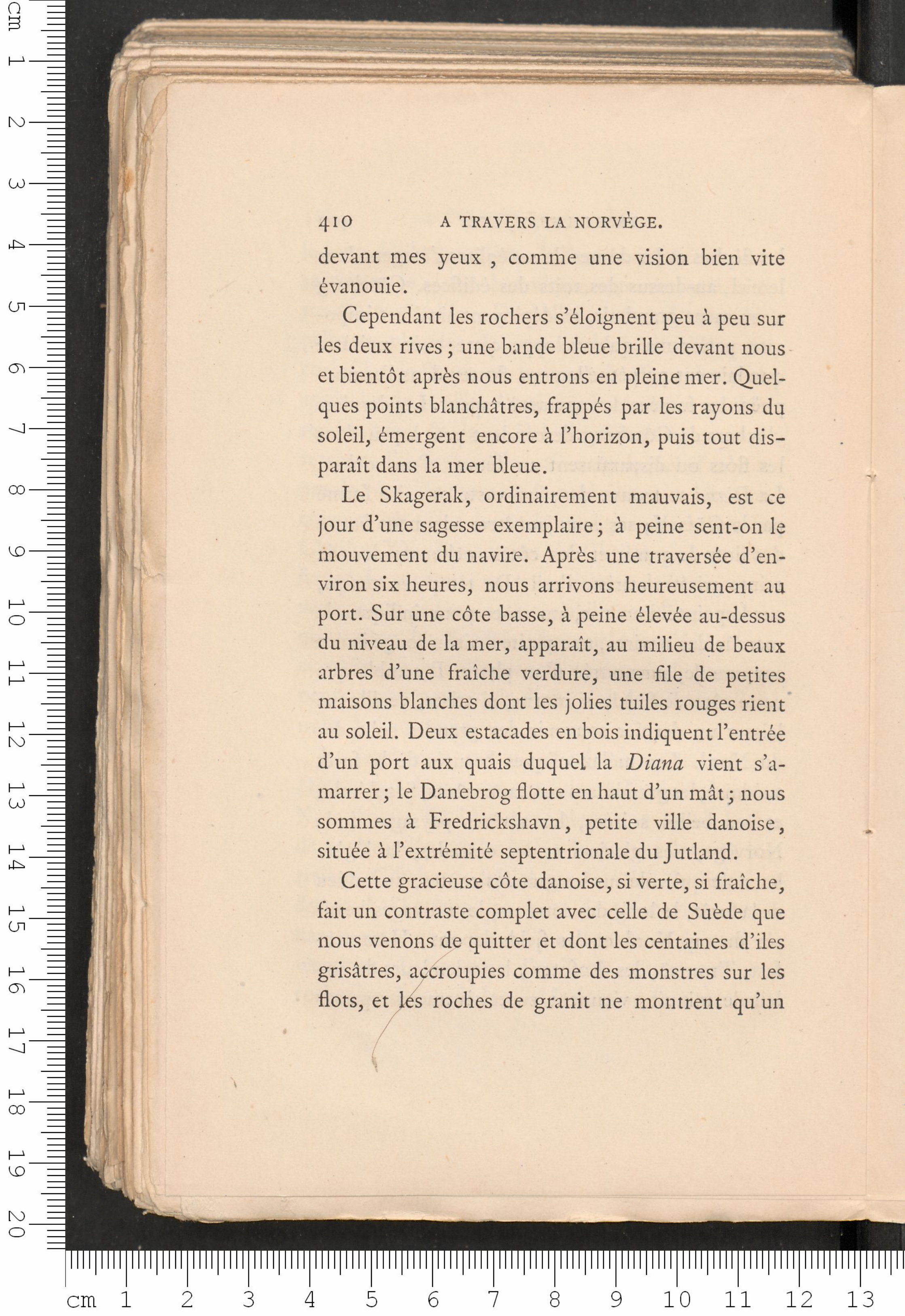
Son port, formé par le vaste estuaire du Götaelf, offre beaucoup d'animation. Le long de ses quais, reliés par une voie ferrée au chemin de Stockholm, sont amarrés de nombreux navires de toute grandeur et de toute nationalité. Le lit du fleuve est continuellement sillonné de bateaux à vapeur de toute dimension, dont les panaches de fumée laissent dans l'air une nuée sombre qui brunit l'horizon. Sur la rive en face de la ville, s'étendent de grands chantiers maritimes. Tout annonce l'activité d'une grande cité.

Ce que Göteborg a de réellement beau, ce sont ses promenades. Elle a transformé ses anciens remparts en un beau parc anglais, planté de magnifiques arbres ; ses fossés sont devenus un large canal qui, tout en servant à la navigation, embellit la promenade de ses sinuosités. Des quartiers neufs s'élèvent

le long des larges allées. A l'extrémité de ce parc se trouve le jardin botanique, appartenant à une société particulière. De belles serres, de grandes pelouses plantées de beaux arbres, émaillées de corbeilles de fleurs, en font un des lieux les plus agréables de la ville. Aussi le soir ce jardin est-il le rendez-vous de la société de Göteborg ; on y retrouve l'indispensable café sans lequel il n'y a pas de véritable promenade suédoise et un kiosque couvert où vient jouer la musique des hussards Charles XV. En sortant de Christiania, on est frappé du contraste entre la tristesse de la vie norvégienne et ce besoin de sociabilité et d'expansion qui anime les Suédois. La soirée est déjà bien avancée que le jardin est encore rempli de promeneurs venus pour jouir d'une des dernières belles nuits de l'automne.

Le lendemain matin, je m'embarquais sur la *Diana,* qui devait me conduire à Fredrickshavn. Notre bateau file lentement entre une double haie de navires, dépasse les jetées du port et descend la rivière. Göteborg, éclairé par le soleil du matin, dresse à l'horizon les mâts de ses navires, ses hautes maisons et ses collines couvertes de constructions. La caserne d'artillerie, située sur un rocher au-dessus de la ville, la domine de sa masse ;

les flèches et les dômes de ses églises s'étagent dans le ciel, au-dessus des toits des édifices. Göteborg a vraiment grand air, en déployant ainsi cet imposant panorama qu'enveloppe cette buée noirâtre que laissent perpétuellement flotter dans l'atmosphère les fumées des navires à vapeur. Les derniers clochers de Göteborg descendent peu à peu dans les flots ou disparaissent au détour d'un rocher. La *Diana* se trouve dans un vaste estuaire formé par le Götaelf; ses eaux jaunâtres viennent battre des îlots de granit et des côtes rocheuses dont la teinte grisâtre attriste l'œil. De temps en temps, sur la pointe d'un roc, un amer pour indiquer la marche des navires, une petite maison rouge isolée sur une île, surmontée d'un phare. Il semble que cette côte de Suède si morne, si triste, veuille me laisser un dernier souvenir des grandes solitudes du Nord. Les mélancoliques beautés de la forêt suédoise, les grands lacs aux eaux vertes, Stockholm et ses belles soirées, les sévères paysages de la Norvège, ses glaciers et ses cascades, la légère karriole qui vole sur les grandes routes, au milieu de la forêt, le long des torrents, les sauvages beautés du cap Nord et des fjelds lapons, Hammerfest, Tromsö, les Lofoten, les splendeurs du soleil de minuit, viennent successivement repasser



devant mes yeux, comme une vision bien vite évanouie.

Cependant les rochers s'éloignent peu à peu sur les deux rives ; une bande bleue brille devant nous et bientôt après nous entrons en pleine mer. Quelques points blanchâtres, frappés par les rayons du soleil, émergent encore à l'horizon, puis tout disparaît dans la mer bleue.

Le Skagerak, ordinairement mauvais, est ce jour d'une sagesse exemplaire ; à peine sent-on le mouvement du navire. Après une traversée d'environ six heures, nous arrivons heureusement au port. Sur une côte basse, à peine élevée au-dessus du niveau de la mer, apparaît, au milieu de beaux arbres d'une fraîche verdure, une file de petites maisons blanches dont les jolies tuiles rouges rient au soleil. Deux estacades en bois indiquent l'entrée d'un port aux quais duquel la *Diana* vient s'amarrer ; le Danebrog flotte en haut d'un mât ; nous sommes à Fredrickshavn, petite ville danoise, située à l'extrémité septentrionale du Jutland.

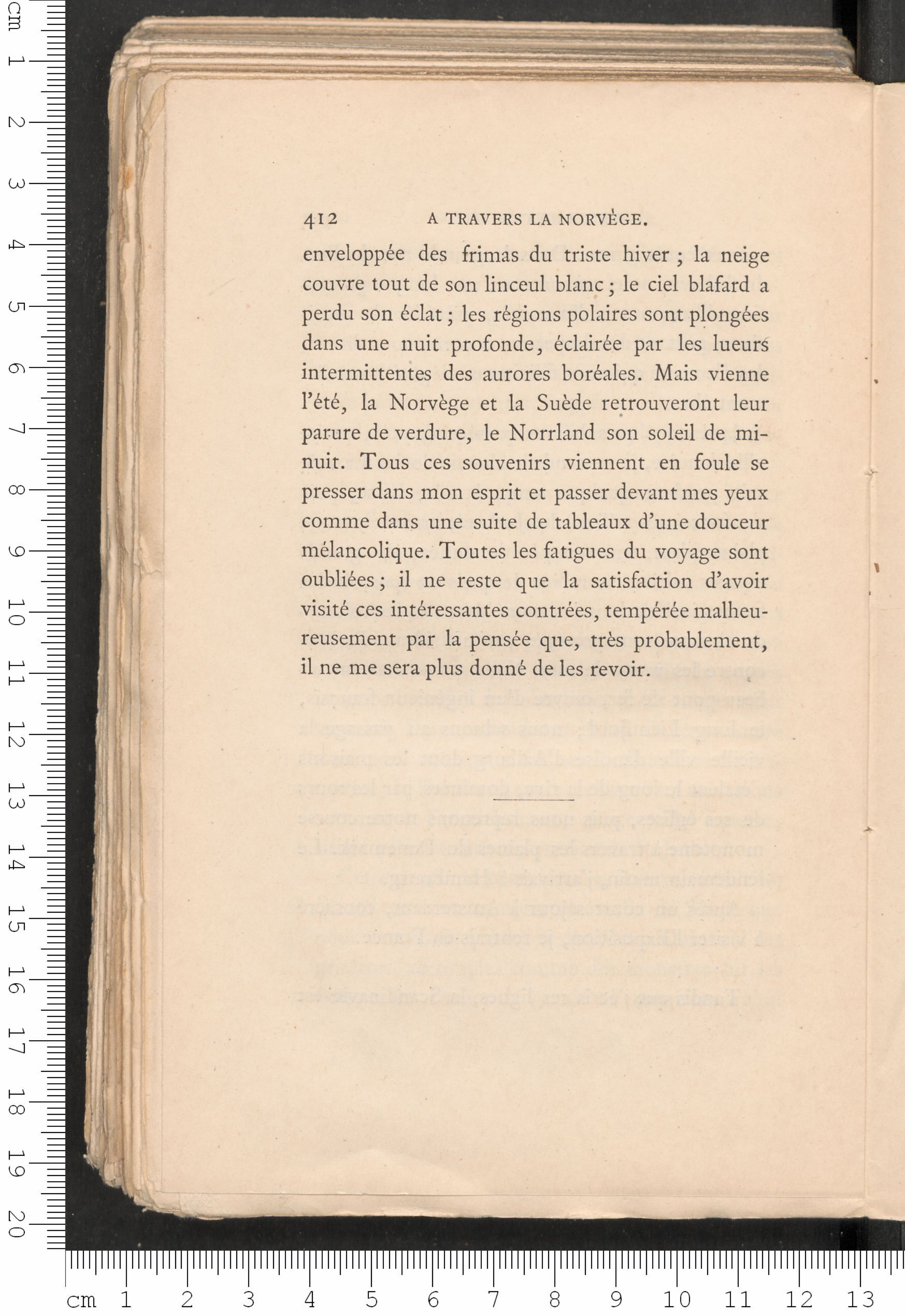
Cette gracieuse côte danoise, si verte, si fraîche, fait un contraste complet avec celle de Suède que nous venons de quitter et dont les centaines d'iles grisâtres, accroupies comme des monstres sur les flots, et les roches de granit ne montrent qu'un

rare et court gazon. Dans la grande rue de Fredrickshavn, nous rencontrons une longue procession d'hommes endimanchés, précédés de musiciens, portant des drapeaux; ce sont, nous dit-on, des électeurs qui vont féliciter un député nouvellement élu.

Après quelques heures passées dans la petite ville danoise, je reprends le chemin de fer. La voie suit pendant quelque temps la côte basse, puis s'enfonce au milieu du Jutland, traversant une plaine plate, entrecoupée de dunes, de grands espaces cultivés au milieu desquels on aperçoit des fermes isolées dont les murs blancs et les toitures de chaume sont protégés par un rideau d'arbres contre les vents de mer. Nous traversons sur un beau pont de fer, œuvre d'un ingénieur français, le long Liemfjord; nous saluons au passage la vieille ville danoise d'Aalborg dont les maisons s'étalent le long de la rive, dominées par les tours de ses églises, puis nous reprenons notre course monotone à travers les plaines du Danemark. Le lendemain matin, j'arrivais à Hambourg.

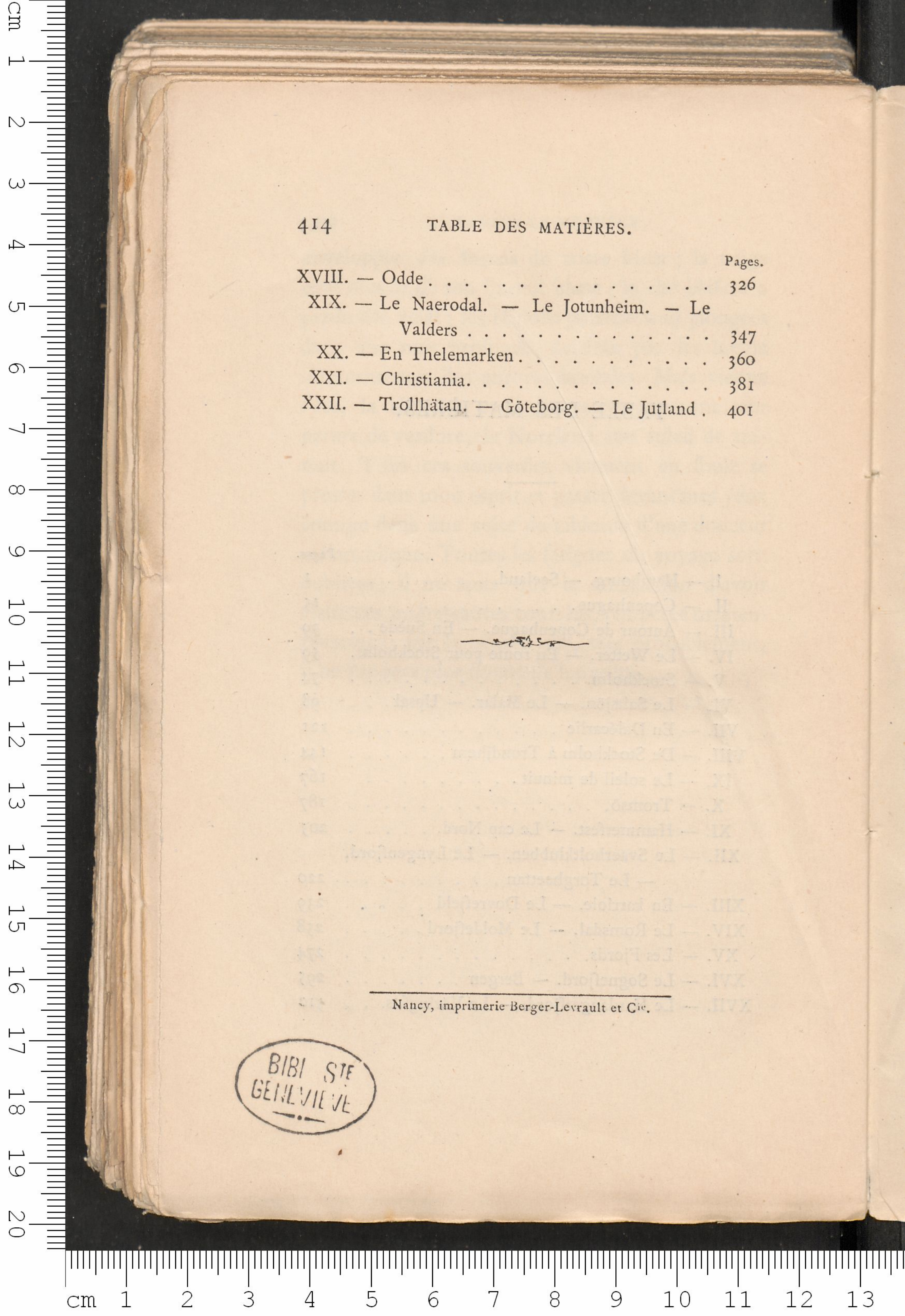
Après un court séjour à Amsterdam, consacré à visiter l'Exposition, je rentrais en France.

Tandis que j'écris ces lignes, la Scandinavie est



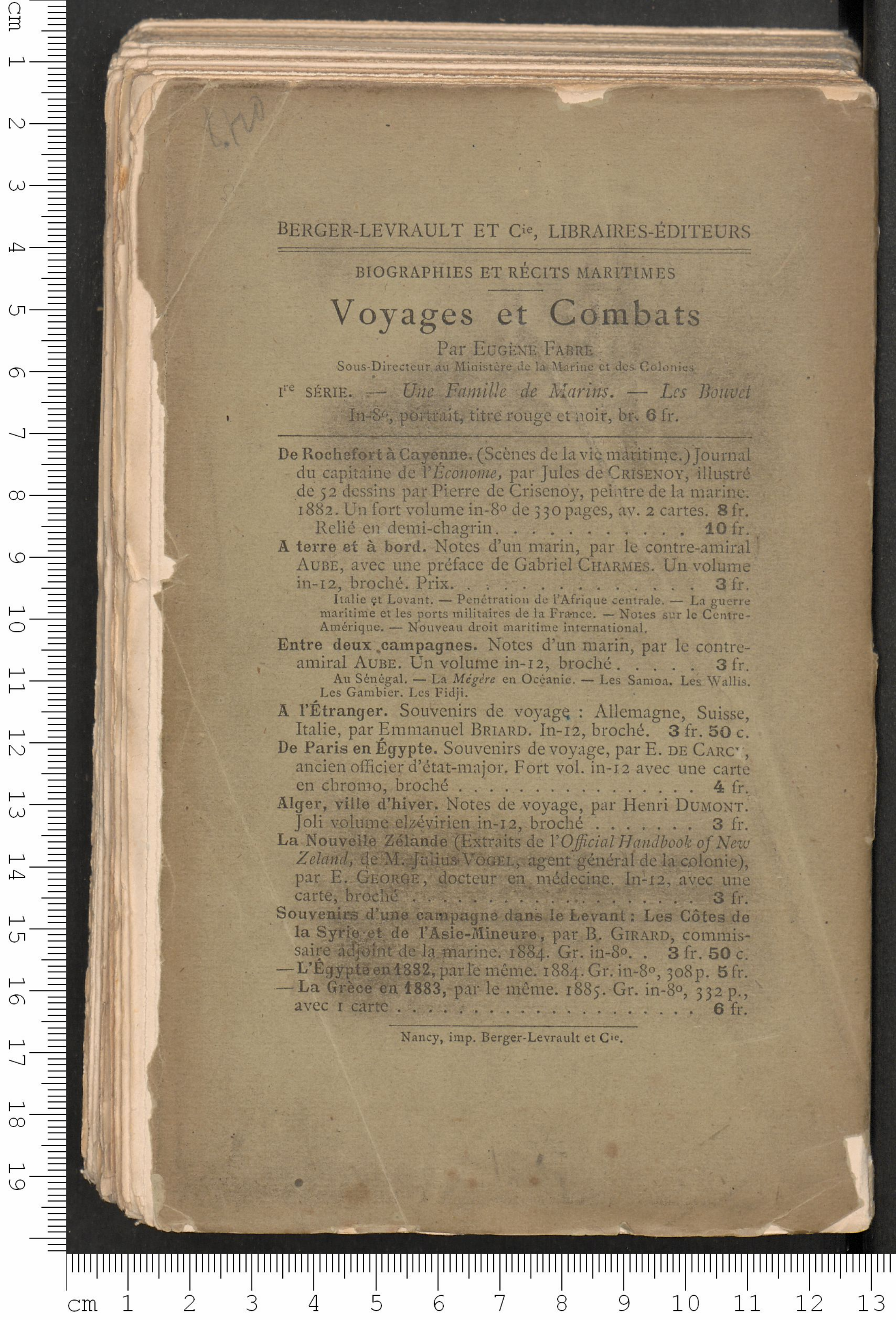
enveloppée des frimas du triste hiver ; la neige couvre tout de son linceul blanc ; le ciel blafard a perdu son éclat ; les régions polaires sont plongées dans une nuit profonde, éclairée par les lueurs intermittentes des aurores boréales. Mais vienne l'été, la Norvège et la Suède retrouveront leur parure de verdure, le Norrland son soleil de minuit. Tous ces souvenirs viennent en foule se presser dans mon esprit et passer devant mes yeux comme dans une suite de tableaux d'une douceur mélancolique. Toutes les fatigues du voyage sont oubliées ; il ne reste que la satisfaction d'avoir visité ces intéressantes contrées, tempérée malheureusement par la pensée que, très probablement, il ne me sera plus donné de les revoir.

TABLE DES MATIÈRES.



Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

BIBI STE GENEVIEVE



BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

BIOGRAPHIES ET RÉCITS MARITIMES

Voyages et Combats

Par EUGÈNE FABRE
Sous-Directeur au Ministère de la Marine et des Colonies

Ire SÉRIE. — *Une Famille de Marins.* — *Les Bouvet*
In-8°, portrait, titre rouge et noir, br. **6** fr.

De Rochefort à Cayenne. (Scènes de la vie maritime.) Journal du capitaine de l'*Économe*, par Jules de CRISENOY, illustré de 52 dessins par Pierre de Crisenoy, peintre de la marine. 1882. Un fort volume in-8° de 330 pages, av. 2 cartes. **8** fr.
Relié en demi-chagrin . . . . **10** fr.

A terre et à bord. Notes d'un marin, par le contre-amiral AUBE, avec une préface de Gabriel CHARMES. Un volume in-12, broché. Prix. . . . . **3** fr.
Italie et Levant. — Pénétration de l'Afrique centrale. — La guerre maritime et les ports militaires de la France. — Notes sur le Centre-Amérique. — Nouveau droit maritime international.

Entre deux campagnes. Notes d'un marin, par le contre-amiral AUBE. Un volume in-12, broché . . . . . **3** fr.
Au Sénégal. — La *Mégère* en Océanie. — Les Samoa. Les Wallis. Les Gambier. Les Fidji.

A l'Étranger. Souvenirs de voyage : Allemagne, Suisse, Italie, par Emmanuel BRIARD. In-12, broché. **3** fr. **50** c.

De Paris en Égypte. Souvenirs de voyage, par E. DE CARCY, ancien officier d'état-major. Fort vol. in-12 avec une carte en chromo, broché . . . . **4** fr.

Alger, ville d'hiver. Notes de voyage, par Henri DUMONT. Joli volume elzévirien in-12, broché . . . . **3** fr.

La Nouvelle Zélande (Extraits de l'*Official Handbook of New Zeland*, de M. Julius VOGEL, agent général de la colonie), par E. GEORGE, docteur en médecine. In-12, avec une carte, broché . . . . **3** fr.

Souvenirs d'une campagne dans le Levant : Les Côtes de la Syrie et de l'Asie-Mineure, par B. GIRARD, commissaire adjoint de la marine. 1884. Gr. in-8°. . **3** fr. **50** c.
— **L'Égypte en 1882**, par le même. 1884. Gr. in-8°, 308 p. **5** fr.
— **La Grèce en 1883**, par le même. 1885. Gr. in-8°, 332 p., avec 1 carte . . . . **6** fr.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.